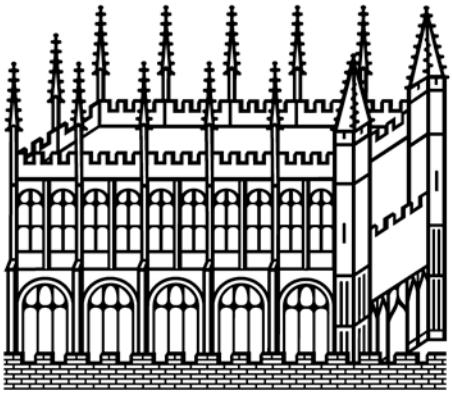

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Ex-libris
H. DEJOUY.
Section . no

UNS. 157 h. 35

Rep.
UNS 33

Du Pus

LETTRES CHOISIES DE MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

SUR TOUTES SORTES DE SUJETS.

TROISIÉME EDITION

AUGMENTE'E DE CE QU'IL Y A DE PLUS AGREABLE DANS LA BELLE LITTERATURE.

Avec la Traduction des FABLES DE FAERNE.

Par Mr. PERRAULT, de l'Académie Françoiſe.

A PARIS,
Chez J. B. COIGNARD, Imprimeur du Roy.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

Se vend A BRUXELLES,
Chez JEAN LEONARD, Libraire & Imprimeur, Ruë de la Cour. 1725.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
6 FEB 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

PREFACE.

De la néceſſité à bien écrire des Lettres.

ON doit demeurer d'accord, que pour le commerce de la vie, on ne peut travailler à un ouvrage plus néceſſaire, ſans excepter ce qui régarde la converſation, encore que nous aïons plus d'ocaſions de parler que d'écrire. En Effet, les entretiens que nous avons continuellement les uns avec les au-

tres ; nous ſervent d'étude, & nous accoûtument inſenſiblement à nous exprimer avec facilité ; Au lieu que n'écrivant que rarement & qu'avec quelque répugnance ; la plûpart des hommes ſont embaraſſez quand ils ſont obligez de prendre la plume : Auſſi ce n'eſt qu'avec bien de la peine, que nous atrapons le ſtile qui convient aux Lettres. L'expérience le fait voir tous les jours : De cent perſonnes qui parlent bien, on n'en trouve pas dix, qui écrivent de même, quoi qu'il ſemble que l'on n'ait qu'à mettre ſur le papier ce que l'on veut exprimer.

Je doute que les Lettres

ſiſſent honneur, ſi on y aportoit ſi peu de ſoin; que l'on ne ſe flâte pas, il faut écrire plus exactement qu'on ne parle. Nous dévons conſiderer que les yeux ſont plus fidéles que les oreilles. Ce que nous voïons ſur le papier, démeure expoſé à nôtre critique, & la plûpart des choſes que l'on dit, ſe dérobent à nos réfléxions: ajoûtons qu'un diſcours que nous écoutons, eſt ſoutenu par des ſécours qui manquent à ce qu'on nous donne à lire. Un ton de voix paſſionné fait impreſſion, & l'air dont on acompagne les paroles, s'inſinuë ſouvent juſques au cœur.

Auſſi voyons-nous que les

Orateurs célébres par leur éloquence ne s'empreſſent guéres à donner les Harangues qu'ils ont prononcées : Ils ſont perſuadez que l'on ne trouve ſur le papier que la moitié de l'Orateur : ils ont rémarqué même que Démoſthéne apellé par excellence L'ELOQUENT n'a jamais voulu rien faire paroître ſur l'heure.

Un entrétien de vive voix peut donner une partie de ſon agrément aux avantages qui accompagnent la prononciation, tels que ſont l'agrément de la voix, ou la bonne mine de celui qui parle ; mais un diſcours écrit ne peut plaire que par des graces eſſentielles : de

ſorte que nous ne pouvons être trop exacts à rétoucher nos Lettres, & à nous mettre en état de les envoïer ſans craindre de nous en répentir : car les maîtres de l'art aſſurent qu'elles ſont toûjours ou peu juſtes, ou mal polies, quand elles partent des mains auſſi-tôt ; parce que les défauts y ſont moins excuſez, & y paroiſſent plus grands que dans les ouvrages de longue haleine ; ainſi le ſeul moyen d'éviter cet inconvénient, eſt de ne point écrire avec précipitation.

Conſiderons que l'on ne peut ſe diſpenſer d'écrire des Lettres dans une infinité d'ocaſions. Le commerce de la vie en deman-

de à tout moment ; & ſi la bienſéance ne nous oblige pas toûjours d'en faire, il arive ſouvent que la néceſſité nous y force. Lors donc que nous ſérons obligez d'écrire, écrivons en termes ſi clairs, que nos penſées n'ayent point béſoin d'interprête.

TABLE
DES LETTRES
ET DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

*Remerciment à Madame **** pag. 1
Remerciment pour des Vers. 2
Billet de Mr. de Furetiere. Remerciment à Mr. Renaudot Médécin de la Faculté de Paris. 3
Réponſe de Mr. Renaudot. 4
Billet de conſolation à un Ami malade. 6
Billet d'aſſurance d'Amitié. ibid.
A une Dame ; ſur ce qu'elle écrit de jolis Billets. 7
Lettre Galante de Mr. de Vignier, à Madame de M.... 8
Lettre Galante ; de l'Abbé Furetiere. 9
Lettre ſans ſujet. 10
Réponſe. 11
A une Demoiſelle, ſur ce qu'il n'y a point d'homme qui mérite ſon cœur. ibid.
Réproche galant de Mr. le Chevalier de Meré à Mr. Mitton. 12
Lettre de remerciment, ou plûtôt de réproche amoureux. 14
Réproche Galant, du

Chevalier de Meré à Mr. le Comte de Morlot. ibid.
Lettre d'aſſurance d'Amitié ; de Mr. de Vaumourier. 15
Autre ſur le même ſujet. 16
A Monſeigneur Godeau. Boiſleau lui témoigne qu'il eſt mari de ne lui avoir pas fait réponſe. 17
A Mr. Mitton. Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de ſe plaindre d'être quelque tems hors de Paris. 18
Lettre de Mr. Fléchier, de compliment & de félicitation à Mr. le Comte du Roure, Lieutenant-Général, ſur le Mariage de Mad. ſa Fille. 19
Lettre de Mr. Fléchier, de compliment & de félicitation à Mr. le Marquis de Tornac, ſur le mariage de Mr. ſon Fils. 20
Lettre de Mr. Fléchier, de piété, à Mademoiſelle de Monclar Lafarre, ſur ſa vocation. ibid.
Lettre de Mr. Fléchier, de civilité & de compliment, à Monſeigneur l'Archevêque d'Arles. 22
Lettre d'amitié & de réconnoiſſance ; du R. P. Rapin au Comte de Buſſy. ibid.
Réponſe du Comte de Buſſy, au R. P. Rapin. 24
Lettre pour entrétenir un commerce d'amitié : du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade. 25
Réponſe de Mr. de Benſerade au Comte de Buſſy. ibid.
Billet pour entrétenir un commerce de Lettre. 26
Lettre de confidence réciproque. 27
Billets de rémerciment. 28
Autre ſur le même ſujet. ibid.

Rémerciment pour un Cachet; Billet. 29
Autre Billet de rémerciment. ibid.
Excuſe de ce qu'on ne peut écrire auſſi ſouvent qu'on le voudroit bien. 30
Lettre de Mr. de Furetiere ; de Confidence. 31
Lettre d'Invitation; *de Mr. de Furetiere.* 32
Billet d'Invitation; *de Furetiere.* 33
Autre Lettre d'Invitation : de Furetiere. ibid.
Lettre de Réproche. 34
Lettre ſur un Bouquet que l'on envoye. 35
Lettre de rémerciment, à Mademoiſelle de Scudery, pour une Deviſe qu'elle avoit envoyée à l'Abbé de Furetiere. 36
Monſieur de Pertuis, Gouverneur de courtray, à Mademoiſelle de Scudery ſa bonne amie. 38
Lettre de loüange du Chevalier de Meré à Mademoiſelle de Scudery. ibid.
Lettre de loüange : de Mr. de Vaumourier. 39
Lettre de loüange ; au Duc de S. Aignan. 40
Lettre en réponſe aux loüanges. 41
Lettre ſur le même ſujet. 42
Lettre de Compliment & de Loüange, de Mr. le Chevalier de Meré, à Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres. ibid.
Réponſe de Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres. 45
Lettre pour acompagner un Préſent. Madame de Saintonge à Madame la Préſidente. Ce qu'on dévroit envoyer à ſes Amis le jour de leur Fête. 46
*Autre ſur le même ſujet, à Mademoiſelle**** 47
Lettre de Mr. Bour-

ſault à Madame la Comteſſe de la Suze, en lui envoyant un rémede pour la Migraine. 48
Sur un Bouquet que les Enfans préſentent à leur Pere : de l'Abbé de Furetiere. 49
Lettre de Mr. Bourſault à Mr. Riel, Elû des Etats de Bourgogne, qui avoit fait préſent à l'Auteur de quatre Demimuids d'excellent Vin. 50
Lettre d'excuſe, à Madame Vieſſe, à qui l'Auteur avoit promis quelque choſe, que de fréquentes priſes de vin d'Eſpagne lui firent oublier. 52
*Lettre de réproche & de plainte, de Monſieur le Comte de Buſſy à Madame **** 54
Lettre de réproche. 55
Lettre de plainte ſur l'état de ſes Afaires, de Mr. le Comte de Buſſy au Duc de ſaint Aignan. 56
Lettre de compliment à Monſeigneur le prince de Soubize. ibid.
*Compliment ſur la nouvelle d'un mariage; à Monſieur *** Préſident à Mortier au Parlement de Dijon.* 58
Lettre de rémerciment & de compliment: au Réverend Pere du Buc, Prédicateur du Roy, Superieur des Théatins. 59
Lettre de rémerciment: à Monſeigneur l'Evêque d'Autun. 61
*A Monſieur ***. Le Chevalier de Méré ne conſeille l'éclat qu'aux Grands.* 62
Lettre de récommandation. 64
Récommandation pour une Dame de grand mérite. 65
Lettre de récommandation de Mr Bourſault à Mr. de Quan-

téal, Docteur en médécine, à qui l'Auteur récommande un Apoticaire. 66
Lettre de récommandation de Mr. Boursault à Mr. de la Berchére, prémier Préſident au Parlement de Grénoble, ſurnommé l'Incorruptible. 68
Lettre de récommandation de l'Abbé de la Trappe, à un grand Magiſtrat pour un de ſes amis. 69
A Monſieur de S... Un Auteur réproche à un de ſes Amis de s'être déclaré contre les belles Lettres, parce qu'elles ne contribuent que rarement à la fortune de ceux qui s'y apliquent. 70
*Boileau à Monſieur***. Sur un Poëme de la Guerre des Fleurs.* 72
Lettre de Priére : du Cómte de Buſſy au Duc de N.... 74
Lettre de félicitation; du Comte de Buſſy au Maréchal de.. 75
*Lettre de félicitation : à Monſieur *** Maréchal de France.* 76
Félicitation à un Ami qui vénoit d'être pourveu d'une grande Charge, & de marier ſa fille à un homme de qualité & de mérite. 77
Lettre de félicitation ſur un mariage. 78
Autre ſur le même ſujet. 79
Lettre de félicitation ſur une dignité Eccleſiaſtique. 80
Félicitation ſur des Charges militaires. 81
Réponſe. ibid.
Autre Lettre de Félicitation. 82
Autre Lettre de félicitation. ibid.
Réponſe. 83
Lettre de félicitation pour ſouhaiter une heureuſe année. 84
Félicitation ſur ce qu'il a quité ſes amours. 85

Félicitation ſur le gain d'un procès. 86
Félicitation à un Ami ſur ſa guériſon. 87
Autre félicitation à un Ami, ſur le récouvrement de ſa ſanté. 88
Lettre de Mr. Fléchier, de Condoléance & de Conſolation, à Madame la Marquiſe de Villefranche. 89
Lettre de Mr. Fléchier, de félicitation, à Madame la Maréchalle Ducheſſe de Barwik. ibid.
Lettre de Mr. Fléchier, de Condoléance & de Conſolation, à Mademoiſelle de Montclar. 90
Le Chevalier de Meré. On doit avoir de la civilité en honnête homme. 91
On doit avoir de la ſingularité. 92
Contre les Compagnies & les Spectacles. 93

XXI. LETTRES Choiſies de PLINE ſur diferens ſujets, Traduites par Mr. Fléchier Evêque de Niſmes.

Sur l'abſence d'un Ami. 94
Sur une abſence. 95
Compliment ſur l'abſence. 96
Récommandation. 97
Réponſe à une Lettre de Récommandation. 99
Témoignage de Joie. ib.
Offre de Services. 100
Billet. 101
Félicitation ſur un Mariage. 102
Lettre de Compliment. 103
Lettre d'Invitation. ib.
Lettre de Compliment. 104
Lettre d'amitié. 105
Lettre d'Avis. 107
Lettre de Recommandation. ibid.
Sur un réproche. 108
Avis ſur un Orage. 109

TABLE.

Deſcription d'un Lac. 111
Deſcription de deux Maiſons de Campagne. 113
Conſolation. 115
Priére. 116
Lettre de Pline à Caninius ; *Il ſe plaint de ne pouvoir goûter les plaiſirs de la Campagne.* 117

SECONDE PARTIE.

Lettre de conſolation ; de l'Académie Royale d'Arles au Duc de S. Aignan. 119
Réponſe du Duc de S. Aignan à l'Académie Royale d'Arles. 121
Lettre de conſolation du Chevalier de Meré à Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres. 122
A une Dame ſur la mort d'une de ſes amies. 123
A une Dame qui avoit perdu ſa mere. ibid.
Lettre à une Dame de qualité ſur la mort de ſa fille. 124
Lettre d'un Fils qui avoit perdu ſon Pere d'un âge très-avancé. 125
Lettre familiére de conſolation. 126
Lettre de conſolation à un priſonnier de guerre. 127
Sur le même ſujet à un priſonnier de guerre. 128
Lettre à un Gentilhomme qui avoit perdu ſon frere à la guerre. 129
Lettre de la Ducheſſe du Maine au Duc de Vendôme. Au ſujet de la Bataille de Villaviciosa. 130

Lettre à Monſieur le Marquis de Mart.... On le prie de donner moins de tems aux afaires de ſes amis, pour en avoir plus à donner aux ſiennes: de M. Vaumoriere. 131

*A Monſieur le Marquis de *** pour le porter à pardonner une ofence.* 133

*Lettre à Monſieur le Marquis de *** pour le porter à s'apliquer à lire l'Hiſtoire.* 135

Lettre de l'Abbé Bourdelon. *Sur les Anciens & les Modernes.* 139

Lettre divertiſſante ſur un Cheval éclopé. 142

*Lettre à Madame de R*** de Mr. de Vaumoriere. Pour lui perſuader de garder plus fidélement les ſecrets qu'on lui confie.* 144

Lettre d'un Pere à un de ſes amis ſur la mort de ſon propre fils qui lui avoit donné beaucoup de chagrin durant ſa vie. 145

Réponſe. 146

Lettre d'un Pere à ſa Fille, qui avoit deſſein de ſe faire Réligieuſe. ibid.

Lettre pour porter un Ami à ſe marier. 148

Lettre pour perſuader un Ami d'épouſer une perſonne qui n'eſt point belle. 149

Lettre pour détourner une Amie d'un mariage où elle étoit ſur le point de s'engager. 150

*Lettre contraire à la précédente. C'eſt pour porter Madémoiſelle de *** à conſentir à un mariage qu'on lui propoſoit.* 153

*Lettre pour perſuader à Madémoiſelle de*** d'épouſer un homme de qualité qui la récherchoit.* 155

Lettre de Conſeil à une Démoiſelle, ſur un

Mariage. 156
Lettre à un Gentilhomme, pour le faire vénir à la Campagne. Du même Auteur. 157
Lettre pour perſuader à un jeune Gentilhomme d'aller à l'Armée. 159
Lettre pour porter un Ami à s'adonner au Commerce. 160
Placet pour un Officier qui comptoit parmi ſes Ancêtres un proche parent de Jeanne d'Albret mere d'Henri IV. 163
Harangue au Roi ſur ſa Majorité, *Par Mr. l'Abbé Mongin, alors Directeur de l'Académie. Prononcée le 23. Février 1723.* 164
*Lettre de raillerie d'une Dame à N*** Régent d'Humanité.* 165
Lettre de l'Abbé Bordelon.
Rémarques curieuſes, morales & ſçavantes. 171
A Monſieur de ***
On veut le porter à ténir exactement les paroles qu'il donne. 180
*Lettre à Monſieur le Comte de N.*** pour le détourner de ſe trop expoſer aux dangers.* 183
Lettre ſolide d'un Beaupere à ſa Bru. 184
L'Ecreviſſe & ſa Fille, Fable. 186
Lettre d'un Pere à ſon Fils pour l'encourager aux études. ibid.
Lettre de Conſeil d'un Pere à ſon Fils. 188
Lettre de juſtification. 190
Lettre de juſtification, de Mr. le Chevalier de Meré à Monſieur de la Sequiniere. 192
Lettre de Juſtification. 194
*Lettre d'Avis, de Madame de S*** au Comte de Buſſy.* ibid.
Réponſe du Comte de

*Buſſy à Madame de S***.* 196
Lettre de Récit, de Mr. Bourſault, à Mr. le Préſident Perault. 197
Lettre d'Avis, de Mr. Raiſin à Mr. Bourſault. 198
Réponſe de Mr. Bourſault à Mr. Raiſin. 200
Pour demander un Emploi. 201
Compliment fait au Roi le premier jour de l'année, par Mr. de la Motte de l'Académie Françoiſe. 202
Diſcours prononcé dans l'Académie Françoiſe le 3. Décembre 1722. à la réception du Cardinal du Bois. 203
Lettre de Mr. Tiriot à Mr. de Volterre. 204

Billets ou Lettres familieres écrites à Mr. de Santueil, par diferens Auteurs.

La Dona Salpetria, au Marquis de la petite Maiſonniere. 207
Lettre du Pere de la Ruë, à Mr. de Santueil. 208
Lettre du Pere Bourdaloüe, au même. 209
Lettre de M. l'Abbé Fénélon Archevêque de Cambrai, à Mr. de Santueil. 210
Lettre de Monſieur l'Abbé de Cordemon. Au même. ibid.
Lettre de Mr. de Meaux à Monſieur de Santueil. 211
Lettre de Monſieur Nicole à Mr. de Santueil. 212
Lettre de Monſieur de la Bruyére, à Mr. de Santueil. 214

La grandeur de Dieu dans ſes Ouvrages.

ODE.

Qui a remporté le prémier prix de l'Académie des Jeux Floraux, le 3. Mai 1723. Par Mr. Tanevot, Sécrétaire de M. le

Gouturier. 215
Lettre du Chévalier de Romieu, l'aîné, à M. de Chalamont de la Viſclede, écrite d'Arles, le 14. Janvier 1724. 219
*Lettre de Critique, à Monſieur de***.* 220
Conſeils d'un Pere à ſon Fils en entrant dans le monde. *Sonnet en Bouts-rimez.* 221
REMARQUES. 222
ELOGE DE POMPE'E. ibid.
ELOGE DE MR. DE TURENE. 223
*A Madame de*** en lui envoyant le Portrait de Monſieur l'Abbé de***.* 224
*A Monſieur de *** en lui envoyant le Portrait de Mad. la Marquiſe ***.* 225

Réponſes à des Lettres de Loüange.

Réponſe à un homme d'un grand eſprit. 227
*A Madame de**** 228
*A Madame de**** ibid.
*A Monſieur de**** 229
*A Monſieur de**** ibid.
*A Monſeigneur le*** 230
*A Monſieur de**** 231
*Lettre de Conſolation, à Madame de**** 232

Réponſes à des Lettres de Conſolation.

*A Monſieur de**** 233
*A Monſieur de**** 234
REMARQUES. 235
Eloge que fit Pericles, de la Ville d'Athénes & de ceux des Athéniens qui furent tuez au commencement de la guerre du Peloponneſe, aujourd'hui la Morée. ibid.
A Monſieur de*** *En lui envoyant la deſcription de la Chine.* 236

TABLE.

TROISIE'ME PARTIE.

Lettre de Meſſieurs de l'Académie en préſentant au Roy leur nouveau Dictionaire. 239

Lettre de Mr. de la Fontaine à Monſeigneur le Dauphin. *Rien n'eſt propre à le divertir que des Fables.* 243

A Madame la Ducheſſe d'Aiguillon. *Corneille lui marque qu'il lui eſt obligé de ſa généroſité, & de ſes loüanges.* 245

A Madame. *Moliére lui avouë qu'il ne ſçait que lui dire, en lui préſentant l'Ecole des Femmes.* 246

Lettres de Morale ſur diferens ſujets, de Mr. de Vaumoriere.

Avis ſur la maniere de les écrire. 248

A Monſieur de *** *Sur les Opinions Vulgaires.* 250

Au Reverend Pere de la M. *Touchant le Bal.* 253

A Monſieur de *** *Sur l'injuſtice de la plûpart des plaintes.* 254

A Monſieur de *** *Touchant la fortune.* 255

A Monſieur de***. *Sur les Bienfaits.* 257

A Monſieur de *** *Touchant la Raillerie.* 260

A Monſieur de *** *Touchant le Menſonge.* 262

A Monſieur de *** *De la bonne Conduite.* 265

A Monſieur le Mar-

quis de *** *Touchant la probité.* 269

LETTRES DE SCIENCE.

A Madame de ***
Sur l'Architecture. 271
A Monſieur de ***
Sur la Tour de Babel. 280
Sur les Eclipſes. 283
Lettre ſur la Peinture. 287

X. LETTRES de PLINE le Jeune, choiſies & traduites par Mr. Fléchier.

Lettre enjoüée. 295
Lettre enjoüée de réproche. 296
Réproche & Priére. 297
Récommandation. 298
Avis. 299
Impatience de récévoir de nouvelles d'un Ami. 300
On demande conſeil. 301
Rémerciment. 303
Loüange. ibid.
Avis. 304

Lettres curieuſes de Litterature, ſur diférens Sujets.

*A Monſieur de ***.* 305
A Monſieur de ***
Cette Lettre défend un Magiſtrat, à qui on réprochoit le tems qu'il employoit quelquefois à conſidérer ſes Pierreries. 307
Lettre de Mr. Fléchier, de Conſolation, à Mr. le Pelletier, Miniſtre d'Etat, ſur les infirmitez de la vieilleſſe. 311
Lettre ſur la Bagatelle. 314
Lettre d'une Dame de la Cour, à Mr. l'Abbé de Bellegarde. 318
Lettre de Mr. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, ſur la diférence des Mœurs des Anciens & des Modernes: ſur

les Sibilles, les Géans, les Fées, &c. 321
Sur les Mœurs des Anciens & des Modernes. 329
Sur la beauté des Grecques & des Romaines. 332
Sur les Fées. 334
Sur les Sibylles. 337
Sur l'Origine des Géans. 339
Sur l'âge des prémiers Hommes. 341
A Monſieur l'Abbé de Bellegarde. Rémerciment. 344
Lettre d'une Dame de la Cour à Mr. l'Abbé de Bellegarde. 345
Lettres de Mr. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, qui lui avoit démandé quelques Réflexions ſur le bon Goût. 347
Sur le bon Goût & ſur le Goût dépravé. 349
Sur le même ſujet. 350
Sur le même ſujet. 353
Sur le même ſujet. 357

LETTRES DE PLAISANTERIE.

A Monſieur de *** 360
A Monſieur l'Abbé de*** 361
A Madame de *** ibid.
Lettre d'une Femme à ſon Mari, en forme de réponſe à celle qu'il lui avoit écrite. 362
Deſcription de la belle Caſcade de Tivoli.
Lettre de M. Géneſt à Madame de Tiange. 363
Deſcription d'une Entrée de Trajan dans Rome.
Pline ſecond adreſſe la parole à Trajan à peu-près de cette ſorte. 368
Harangue.
Mr. le Duc de S. Aignan, à Madame la Dauphine, en qualité de Chancélier de l'Académie Françoiſe. 371

TABLE.

LETTRES DE PIETE'. Choiſies & écrites à differentes Perſonnes, *par le R. P. Dom Armand Jean Bouthillier de Rancé, Abbé de la Trappe.*

A UNE PRINCESSE.
*Sur la mort de Madame l'Abbeſſe de *** Il lui parle de la ſoumiſſion qu'on doit avoir aux ordres de Dieu.* 373

A une Dame.
Qu'il ne faut point ſe laiſſer abattre par la vûë de ſes miſéres; mais régarder avec confiance la miſericorde de Dieu. 375

A ſon Alteſſe Royale Madame de Guiſe.
Dégagement avec lequel il faut régarder les choſes d'ici bas. Moïen de conſerver la paix dans toutes ſortes d'évenemens. 376

A la même.
Il lui fait voir que les conduites de Dieu ſont admirables. Que les vûës des hommes ſont courtes, & que pour être délivré des inquiétudes continuelles, il faut être dans une grande indiference. 377

A la même.
Il lui marque ſon ſentiment touchant la guerre d'Irlande. Pouvoir de l'aumône, & maniere de la bien faire. 379

A Madame de ***
Il l'aſſure qu'il employera ſes Priéres, & celles de ſes Freres, pour obtenir de Dieu le rétour & la réconciliation d'une Ame ingrate & infidéle. 381

A une Perſonne d'une conſideration & d'un mérite diſtingué.
Sur le peu de cas que l'on doit faire des

fortunes de ce monde. 382

A une Dame de qualité.

Sur la mort de ſon Fils. 384

A un de ſes Amis.

Quels ſont les ſentimens où l'on doit être dans la Maladie. 385

A une Dame de Pieté.

Il lui parle des diſpoſitions avec leſquelles il faut récévoir les pertes qui arivent en cette vie. 386

A un Eccléſiaſtique,

Qui lui démandoit quelqu'avis ſur ſa Conduite. 389

Fin de la Table.

LET-

LETTRES CHOISIES DE MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PREMIERE PARTIE.

Remerciment à Madame. * * *

VOus m'envoyez une phiole pour mes yeux, & vous êtes cauſe que je m'en vais les perdre : car elle eſt ſi jolie & ſi galante, que je ne ſçaurois m'empêcher de vous écrire pour vous en remercier. Mais c'eſt la coûtume de celles qui vous reſſemblent, on les

remercie même du mal qu'elles font. Si vôtre eau avance autant ma guériſon qu'elle vient de la réculer, il faudra qu'elle ſoit bien ſouveraine. Sans mentir, Madame, je ne l'oſerois eſpérer. Pour l'ordinaire ce qui guérit n'eſt pas ſi agréable, & le rémede eſt trop beau pour être bon. Il y va pourtant ce me ſemble de vôtre intérêt, qu'elle réüſſiſſe, & je ne ſçai ſi vous pouvez ſans honte ſoufrir, qu'autre choſe que vous, ait le pouvoir de me faire mal aux yeux.

Remerciment pour des Vers.

JE vous remercie de vos Vers, & je vous avoüe que je les régarde comme ces eſprits ſéducteurs qui tentent les Solitaires dans leur déſert. Ils m'ont donné envie de rétourner dans un monde qui produit de ſi belles choſes ; mais il faut que je réſiſte à cette tentation, & que la conſideration de mon honneur me rétienne encore à la campagne. Je vous irois donner un moyen de vous deſabuſer ; car, à vous parler franchement, je ne me régarde que comme une perſpective qui doit toute ſa beauté à la diſtance des lieux. Il vaut mieux, mon cher Monſieur, que je conſerve par mon éloignement la bonne opinion que vous avez de moi, que de l'aller détruire par ma préſence. Je croi que vous ne me reconnoîtriez plus, & qu'après m'avoir trouvé, vous me chercheriez encore. Le Tems eſt un

étrange faiſeur de métamorphoſes, on a mis autrefois juſques ſur les Autels certaines Belles qui n'ont plus de place qu'au coin d'une cheminée. Je ne veux pas être traité de la ſorte, & j'aime bien mieux vous proteſter de mon Hermitage, que vous aller dire à Paris, qu'il n'y a perſonne au monde qui ſoit plus abſolument à vous que je ſuis.

Billet de Mr. de Furetiere. Remerciment à Mr. Renaudot Médécin de la Faculté de Paris.

IL me tardoit de pouvoir écrire, pour vous remercier. Je croyois que c'étoit fait de moi, & que mon horoſcope qui me promet cent ans de vie, & quarante ans d'exercice en ma Charge d'A... G... avoit menti de plus de la moitié. Je vous aſſure, Monſieur, qu'une des choſes que je régrettois le plus en quitant le monde, étoit la converſation d'un ami auſſi aimable que vous êtes. Les ſoins que vous m'avez rendus avec tant d'aſſiduité pendant ma maladie, ne s'éfaceront jamais de ma memoire. Il faut que vous ayez quité vos autres malades, pour ne voir que moi ; vous m'avez tiré du tombeau, & je crois vous dévoir la vie, celui qui vous rendra ce billet vous donnera cinq cens écus de ma part, qui eſt peu de choſe pour vous, mais beaucoup pour un M... que ſa mere a deshérité. Cependant ne

penſez pas, Monſieur, que je prétende par là m'acquiter de l'obligation que je vous ai; & ſoyez perſuadé que j'en aurai durant toute ma vie une véritable réconnoiſſance.

Réponſe de Mr. Renaudot.

VOus dites, Monſieur, que vous croyez me dévoir la vie; vous la dévez à Dame Nature, ou pour parler plus chrétiennement, vous la dévez à Dieu, qui vous a donné un temperament ſi fort & ſi merveilleux, qu'il eſt venu à bout de la fiévre la plus terrible que j'aye jamais veüe. De vous dire qu'il ne l'eût pas ſurmontée ſans le ſecours de nos rémedes, en bonne foi je n'en ſçai rien: mais quand je ſuis malade, je me mets entre les mains de V.... que je ne crois pas plus habile homme que moi, & qui eſt mon ami, comme je ſuis vôtre ſerviteur. Il y a pourtant une choſe certaine dans la Médécine; c'eſt que quand on rélève de maladie il ne faut pas trop manger. J'ai pris la liberté de vous le recommander plus d'une fois, & vous ai laiſſé un règime, que je vous prie d'obſerver juſqu'au parfait rétabliſſement de vôtre ſanté. Je ne vous en donne que pour trois ſémaines encore, après quoi vogue la galere, vous pourez faire comme je fais, & ma femme & moi voulons vous règaler dans nôtre petite maiſon des champs. Elle ne manquera pas de vous donner une de ces Tourtes, qu'elle ſçait faire de ſa main, &

que vous trouvâtes ſi admirable la veille de l'ouverture des Audiences, que vous y ſongiez à ce que vous me dites, durant vôtre Harangue; & qu'au lieu de faire l'Eloge de la juſtice, vous penſâtes faire le Panégyrique de la Tourte. Mon beau-frere le Campagnard, qui m'envoye de tems en tems des Marcaſſins, m'en a promis un pour cette fête, & j'ai une bouteille d'un excellent Vin d'Eſpagne, que nous boirons après nôtre Selleri. Vous voyez, Monſieur, que nous prétendons vous bien traiter; mais quelque choſe que nous vous faſſions, vous payeriez trop cher vôtre écot, ſi j'acceptois ce que Monſieur N.... m'a ofert de vôtre part. On trouve quelquefois de belles choſes dans les Manuſcrits auſſi-bien que dans les Livres imprimez. J'ai lû dans un ancien Manuſcrit Grec de la Bibliotheque du Roi: „ Que Mercure étoit malade, „ & qu'il prit Eſculape pour ſon Médécin: „ qu'après qu'Eſculape eut guéri Mercure, „ Mercure voulut donner de l'argent à Eſcu„ lape, & qu'Eſculape ne voulut point pren„ dre d'argent de Mercure. Permettez-moi, Monſieur, que ſi je n'ai le ſçavoir d'Eſculape, comme vous avez l'éloquence de Mercure, j'en aye au moins l'honnêteté, puis que je ſuis à mon ordinaire ſans interêt,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.
RENAUDOT.

Billet de conſolation à un Ami malade.

VOulez-vous que je vous parle franchement, en l'état où je me trouve je mets les petits maux au nombre des biens. Je n'ai garde de vous plaindre d'une langueur qui vous laiſſe aſſez de force pour vaquer à vos afaires, & pour continuer vos ocupations. C'eſt bien la plus complaiſante maladie dont on ait oüi parler. Les miennes ne ſont pas de cette nature. La plûpart du tems je ne ſuis capable d'agir, ni de me répoſer, de plaire aux autres, ni de me ſatisfaire moi-même. Voyez quelle eſt la diference de nos maux, vous ne pouvez conſiderer les miens, ſans me plaindre, & peu s'en faut que je ne rie, quand vous vous plaignez des vôtres.

Billet d'aſſurance d'Amitié.

QUand je n'aurois pas reçû vôtre Lettre, mon cher Monſieur, je ne ſerois pas moins perſuadé de vôtre amitié. On peut ſe taire ſans oublier. On ſçavoit aimer avant que l'écriture fut en uſage, & depuis qu'on a ſçû écrire on a menti plus ſouvent qu'on n'a dit la vérité. Après cela s'amuſera-t'on à des ſignes ſi douteux ? N'eſt-ce pas nôtre cœur qui nous doit rendre témoignage de nôtre afec-

tion, & nous aſſurer l'un de l'autre. Je veux croire que lorſque vous ne me parliez point, vous penſiez à moi ; c'eſt ainſi que j'interpréte vôtre ſilence, & que je rends juſtice à vôtre amitié. Traitez la mienne de même façon, & croyez que perſonne n'eſt à vous plus abſolument que moi.

A une Dame, ſur ce qu'elle écrit de jolis Billets.

L'Eſpérance que j'avois de vous rendre viſite, Madame, m'a fait perdre le plaiſir de vous faire une Lettre ; & ce que je régrette davantage, j'y ai perdu une de vos réponſes. Si vous vous ſouvenez de la derniere, vous verrez que je dis beaucoup. Elle étoit ſi jolie que quand elle eut été déſobligeante, elle n'auroit pas laiſſé de me plaire, & elle étoit ſi obligeante que je l'euſſe aimée quand elle n'auroit pas été jolie. Il m'eſt arivé auſſi ce que je ne m'imaginois pas poſſible. J'ai ſenti que je vous aimois plus qu'auparavant : & j'ai éprouvé ce que je n'euſſe point compris ſans cela, qu'il ſe pouvoit ajoûter quelque choſe à l'eſtime que je fais de vôtre eſprit. J'oſe même vous avoüer, Madame, que j'ai été plus d'un jour bien-aiſe de vôtre abſence ; & que toutes les fois que je rélis ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je doute s'il eſt vrai ce que j'avois penſé, qu'il n'y avoit pas pour moi, de plus grand contentement que celui de vous voir, & de vous oüir.

Lettre Galante de Monſieur de Vignier, à Madame de M....

J'Ai, Madame, une extrême paſſion de vous aller voir dans vôtre belle Maiſon de campagne, mais les pluyes continuelles qu'il fait s'y opoſent, & me rétiennent ici,

Où beaucoup de monde m'aſſure
Qu'il fait plus beau cent fois,
Quand le mauvais tems dure,
Que dans vos Prez & dans vos Bois.

Ce dernier mois a été ſi dérèglé, que des gens auſſi ſuperſtitieux que vous en connoiſſez, ſe laiſſeroient facilement perſuader, que quelques Conſtellations favorables à Noſſeigneurs du Parlement en ſont la cauſe, & diront

Peut-être que l'Eté prétend,
De ne faire ſes diligences,
Pour donner à chacun le plaiſir qu'il attend,
Que quand on aura les Vacances.

Mais, Madame, cela ne m'acommoderoit pas; je ne pourois joüir de ce beau tems ſans chagrin. Tous ces Meſſieurs partiront en foule de Paris pour n'en perdre aucun moment. Vous en aurez pluſieurs dans vôtre voiſinage qui voudront en profiter; & ſi je ſortois d'ici dans le même tems, je vous trouverois aſſiégée d'une partie de ces graves Magiſtrats, qui

ſçavent ſi bien ſe défaire de leurs habits longs, & paroître avec des Cravates auſſi Cavaliers que nous.

Ainſi ſoit aux Champs, ſoit en Ville,
Le ſoin que je prendrois ſeroit fort inutile.

C'eſt pourquoi, Madame,

Je croi qu'il vaut mieux que j'atende,
Que l'âpre ſaiſon des frimas
Les ramene où je les demande.
Le mauvais tems que tout le monde craint,
Ne peut faire la guerre
Aux fleurs de vôtre teint,
Comme aux fleurs de vôtre Parterre.

Vous vous connoiſſez trop bien en Muſique, pour n'être pas contente de l'air nouveau que je vous envoye. Il eſt d'un fort ſçavant Homme, eſtimé de tout le monde.

Lettre Galante ; de l'Abbé Furetiere.

QUe me ſert de pourſuivre un procès qu'il ne m'importe de gagner ? La généreuſe N.... m'aſſure que quand je le perdrois, elle ne laiſſeroit pas de m'accepter pour ſon Epoux. Fuyons ces cruelles longueurs de la chicane, & renonçons à la fortune pour exaucer le vœux de l'amour. C'eſt une penſée, ma chere, qui ſe préſente ſouvent à mon eſprit & qui me preſſe quelquefois avec tant d'ardeur, que je

ſuis ſur le point de partir & de tout quiter; mais je ſuis rétenu par cette autre réflexion. Eſt-il juſte que la généroſité l'empêche d'être heureuſe? qu'après lui avoir ofert un Amant ſans mérite, je veüille lui ofrir un Amant ſans fortune? & qu'au lieu de ſonger à la mettre dans un état qui ne ſoit pas tout à fait indigne de ſa naiſſance & de ſa vertu, je veüille abandonner la ſeule eſpérance que ma deſtinée me donne de pouvoir faire ſon bonheur? Cette ſéconde penſée m'arête, ma chere.... & me fait opiniâtre à la pourſuite de mon procès: mais quoi que j'aie ſujet d'en bien eſpérer, je ſoûpire ſans ceſſe, & je ſuis malheureux puiſque je ſuis éloigné de vous.

Lettre ſans ſujet.

NOus avons conſulté un Oracle d'Apollon, qui eſt, comme vous ſçavez, en cette Ville, & comme Apollon répondit autrefois, *Que Socrate étoit le plus ſage homme de la Grece*, il nous a répondu que Monſieur B.... étoit le plus bel eſprit du Dauphiné. Enſuite nous avons conſulté entre nous quel avantage on pouroit tirer d'un bel eſprit, quand on eſt à vingt lieües de lui, & la ſérieuſe Dorimene a dit, que les beaux eſprirs abſens de leurs amis leur écrivoient quelquefois de belles Lettres; ainſi Dorimene, Carithée, Celimente, & moi vous écrivons toutes quatre enſemble, & vous prions de nous envoyer une belle réponſe.

RE'PONSE.

JE ne ſçai pas quel eſt ce ſçavant Oracle dont vous me parlez, & je n'ajoûte pas beaucoup de foi à ſes réponſes, puis qu'il me fait un honneur qui ne m'apartient pas. Je ne me pique point de bel eſprit, & n'écris jamais de Lettres à perſonne, à moins que mes afaires ne m'y obligent. Ainſi Monſieur l'Auteur & Meſdames les Epiſtolieres n'atendez de moi d'autre réponſe ſinon que je ſuis fort ſurpris que vous me demandiez une choſe ſur laquelle mon prétendu bel eſprit ne ſauroit vous ſatisfaire.

FURETIERE.

A une Demoiſelle, ſur ce qu'il n'y a point d'homme qui mérite ſon cœur.

C'Eſt, Mademoiſelle, une ſage réſolution que celle que vous prénez de bien garder vôtre cœur, & de ne le changer jamais contre un autre. Quoi qu'on vous pût donner de rétour, vous y perdriez trop ; & il n'y a point d'homme qui mérite ce bonheur, ou qui ait la hardieſſe de ſe le promettre ſans témerité. Si quelqu'un vous poſſedoit un jour toute entiere, quand il vous feroit Reine d'un beau Royaume, il récevroit plus qu'il ne donneroit, & vous le rendriez maître d'un tréſor qui vaudroit mieux que la couronne. Avec tout cela j'oſe dire que la poſſeſſion d'une des

plus belles & des plus ſpirituelles perſonnes qui vivent, ne ſeroit pas capable de le rendre tout à fait heureux : puiſqu'au milieu de ſa félicité, il auroit le déplaiſir d'en être eſtimé indigne par tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître.

Réproche galant de Mr. le Chevalier de Meré à Mr. Mitton.

SI vous êtiez loin du Monde, & que je fuſſe au milieu de la Cour, & même dans une extrême faveur, je vous jure que je vous écrirois ſouvent, & que rien ne m'en pouroit empêcher. J'ai donc ce me ſemble quelque ſujet de m'étonner qu'étant d'ordinaire en un déſert, je vous écrive toûjours ſans récevoir de réponce. Vous en êtes d'autant plus à blâmer, que vous dites quelquefois dans un jour plus d'excellentes choſes qu'il n'en faudroit, pour faire cent billets qu'on liroit avec beaucoup de plaiſir ; & pouvez-vous avoir la dureté de me réfuſer une choſe qui vous donneroit ſi peu de peine, & qui m'aporteroit tant de joye ? Mon Dieu ! que les amitiez politiques m'ont toûjours déplû, & qu'elles conviennent mal aux honnêtes gens. De la ſorte que je vous eſtime, je ne veux pas vous en ſoupçonner ; mais il me ſemble qu'encore qu'on n'épargne rien pour ſervir un parfait ami, on n'eſt pourtant pas digne de ſon amitié, à moins qu'on n'y ſoit ſenſible, & qu'on ne s'en

montre vivement touché. Depuis ſi long-tems que nous nous connoiſſons, j'ai rémarqué dans pluſieurs rencontres que vous ne penſez pas tant à vôtre fortune, qu'à vous rendre honnête-homme, & parce que vous êtes né pour une qualité ſi noble, & de ſi grand prix, vous y avez fait un merveilleux progrez. Vous ſavez parfaitement la Cour & le monde. Vous jugez de la bienſéance en Maître ſur tout ce qui ſe préſente, & comme les vrais & les meilleurs modéles vous en ſont dûs, on vous trouve de ſi bonne compagnie qu'on eſt charmé de vous entendre & de vous obſerver. Ne vous imaginez pas néanmoins d'avoir ateint à la perfection de cette honnêteté qui vous eſt ſi chere, & qui vous donne une ſi haute réputation; car tant que vous manquerez de tendreſſe pour moi qui vous aime ſans réſerve, vous n'aurez pas ce comble d'agrémens, qui font qu'on s'abandonne de bon cœur à ce qui plaît, & qu'on acheve de ſe perdre auprès d'une perſonne agréable; ceux qui ſe font valoir dans le monde, ſans cette aimable qualité me paroiſſent plûtôt de bons acteurs, que d'honnêtes gens. Auſſi pour ne vous rien déguiſer ſi vous ne changez de procedé à mon égard, quelque obligation que je vous puiſſe avoir d'ailleurs, il me reſtera toûjours dans l'ame, je ne ſçai quoi qui vous acuſera d'ingratitude. Songez donc bien ſerieuſement à m'apaiſer. Car enfin après avoir ſi long-tems ſoufert, il ariveroit que je me plaindrois d'une maniere, que dans deux mille ans on vous en feroit encore de réproches.

Lettre de remerciment, ou plûtôt de réproche amoureux.

VOus me cajollez fort dans vos Vers, je n'en ſuis pourtant pas contente. Après m'avoir apellée Lucrece, quel béſoin y avoit-il de m'apeller Venus ? Lucrece n'eſt-elle pas aſſez belle ? Je crois avoir autant de vertu qu'elle en avoit ; mais je ne crois pas avoir tant de beauté. Une autre fois ſoyez plus règlé dans vos figures. Barry vient me montrer tous les matins la Réthorique ; & ſi vous n'écrivez mieux à l'avenir, vous qui vous piquez d'éloquence, je vous jure que je vous remettrai, la prémiere fois que vous me viendrez voir, au Rudiment. Adieu.

FURETIERE.

Réproche Galant, du Chevalier de Meré à Monſieur le Comte de Morlot.

IL me ſemble, Monſieur, que pour un homme qni a tant vû le Monde, vous ne ſçavez guére ce que c'eſt que de bien vivre : Et de quoi vous allez-vous aviſer de m'envoyer demander un reſte d'argent que je vous dois du jeu ? Ce ſont de vos manieres de Hollande & de fort mauvais air. Si vous ne m'en croyez, je m'en raporte à Monſieur de Saint

Martin qui vous tient compagnie à la Campagne, & qui ſe connoît à la bienſéance. Je le prie de vous dire en ami ſi vous pouviez rien faire de plus groſſier ni de plus incivil. Corrigez-vous en donc pour toûjours, & ſoufrez plûtôt une extrême diſette, & même de vous laiſſer mettre en priſon que de commettre une pareille faute.

Lettre d'aſſurance d'Amitié ; de Mr. de Vaumourier.

VOus ofenſez mon amitié, mon cher Monſieur, de me dire que vous ne la cultivez pas comme vous dévriez. Elle a de trop bonnes racines pour avoir béſoin d'être entretenuë avec tant de ſoin. Penſez vous qu'elle ſoit de ces plantes délicates qui ſe flétriſſent ſi on manque un jour à les aroſer? Les choſes fortes ſubſiſtent d'elles-mêmes, & leur propre fermeté les aſſure. Je ne veux point vous donner de peine à me garder. Laiſſez-moi ſur ma foi, vous ne me perdrez jamais. Il ſufit que je ſache que vous m'aimez, j'ai des preuves ſi ſolides de cette verité qu'il ne m'eſt pas permis d'en douter. Le reſte n'eſt point eſſentiel, & les paroles n'y ſont plus néceſſaires. Les Lettres ſont quelquefois un commerce de fumée & de forfanterie auſſi-bien que la converſation, & je vous avoüe qu'ordinairement je m'empreſſe peu à décacheter la plû-

part des Lettres de compliment que je reçois. C'eſt connoître le prix des bagatelles, & les eſtimer ce qu'elles valent. C'eſt rendre juſtice à ces proteſtations inutiles que de ne le pas lire quand on les reçoit, puis qu'on n'y ſonge point quand on les écrit. Je fais ſi peu d'état de ces afections en peinture, que s'il étoit poſſible de rien ajoûter à la bonne opinion que j'ai de vôtre généroſité, j'y aurois pris plus de confiance depuis qu'elle me traite avec moins de céremonie. Il eſt honteux d'avoir vieilli dans une parfaite union, & d'être encore aux prémiers élemens de l'amitié. Laiſſons-les à ceux qui prennent plaiſir à rendre les mêmes choſes, ou qui ont afaire à des Amis dificiles à perſuader. Il y a long-tems que cela eſt fait entre nous, croyez-moi, & nous nous en trouverons bien. Poſons deux principes une fois pour toutes. Le prémier, que vos afaires auroient béſoin de plus de vingt-quatre heures par jour, & que mon oiſiveté en voudroit encore davantage. L'autre que vous êtes & ſerez mon ami dans vôtre cœur ſans en prendre acte par civilitez incommodes, comme je ſuis & ſerai toute ma vie à vous de la même ſorte.

Autre ſur le même ſujet.

A Quoi bon, mon cher Monſieur, une ſi grande profuſion de belles paroles pour une perſonne comme moi. Il n'en faudroit pas davan-

davantage pour tromper une Maîtreſſe défiante. Il paroît bien que vous avez reſpiré l'air d'Italie, & que vous vénez du païs des complimens. Ces civilitez qui obligeroient un autre que moi, me ſont en quelque façon injurieuſes, & vous faites tort à ma paſſion, ſi vous croyez que vôtre éloquence ſoit néceſſaire pour l'entretenir dans ſon ardeur. Je ſuis un fort bon homme, & vous êtes extrêmement généreux. Ainſi nôtre amitié n'eſt point en danger par nôtre ſilence, & ne dépend point d'une douzaine de lignes par mois. Bien que je puiſſe acuſer ma pareſſe & vos afaires de la diſcontinuation de nôtre commerce, j'aime mieux la raporter à la confiance d'une parfaite afection qui nous aſſure l'un de l'autre, & qui nous diſpenſe de petites loix que ſe fait le monde. Soyez donc perſuadé que je ſuis à vous autant que je le puis, & que je le dois.

A Monſeigneur Godeau. Boiſleau lui témoigne qu'il eſt mari de ne lui avoir pas fait réponſe.

VOus êtes, Monſieigneur, très-civil, & vôtre Aumonier, très-éxact. C'eſt moi qui ſuis l'incivil, & le négligeant. Il y a près de trois mois, qu'on m'a rendu une Lettre de vôtre part ; & j'ai reſſenti, comme j'y ſuis obligé, l'honneur que j'en ai réçû. J'ai eu la meilleure intention du monde d'y faire réponſe ; & je ne ſçai pas encore trop bien ce qui

m'en a pû empêcher. J'en ai, Monſeigneur, la derniere honte, & je vous en demande pardon de ſi bon cœur, que vous ne ſçauriez avoir celui de me le réfuſer. Je ſuis né pareſſeux, & confirmé tel par plus de cent Lettres des plus honnêtes gens de France ; mais je ne me ſervirai jamais de mon Privilege envers vous, & je m'en vais, à vôtre conſideration, rénoncer à tous les droits de la fénéantiſe. Je ſuis avec réſpect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur, B*.

A Monſieur Mitton. Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de le plaindre d'être quelque tems hors de Paris.

JE ne pouvois, Monſieur, ſouhaiter un tems plus agréable, que celui qu'il a fait depuis que je vous ai dit adieu, & je ne crois pas qu'on puiſſe goûter plus ſenſiblement que moi, les plaiſirs de l'Automne. J'aime durant cette belle ſaiſon à conſidérer ce qui ſe paſſe dans le Ciel. Un beau jour, une douce nuit me charme ; principalement lorſque je le puis dire à des perſonnes qui me ſont chéres. Cependant vous me plaignez ſi-tôt que je m'éloigne de Paris : & vous penſez que par tout ailleurs les honnêtes gens ſont à faire pitié. Mais, Monſieur, je vous plains à mon

tour d'être confirmé dans le jeu, & de ne ſoûpirer qu'après la fortune. Je ſuis, pour moi, touché de tout ce qui plaît aux perſonnes de bon ſens ; mais j'aime à changer de vie & d'objets. Il me ſufit d'avoir été trois mois à Paris pour déſirer la Campagnie. Auſſi, lorſque j'ai quelque tems révé dans les bois, je ſuis bien aiſe de révoir la Cour, & ceux que j'eſtime. Je ne ſçai, ſi vous êtes de mon ſentiment ; mais la diverſité des choſes délaſſe ; & un peu d'abſence r'anime l'amour, & renouvelle l'amitié. Je ſuis, Monſieur, vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

Lettre de Mr. Fléchier, de compliment & de félicitation à Mr. le Comte de Roure, Lieutenant-Général, ſur le Mariage de Mademoiſelle ſa Fille.

ENfin, Monſieur, vous avez fait chanter dignement Himen, ô Himenée. Madame vôtre fille eſt heureuſe d'avoir un ſi bon pere, qui vient de lui donner un ſi bon époux. Mais qu'heureux eſt l'époux à qui vous avez fait préſent de cette fille, dont nous connoiſſons l'eſprit, la douceur ; la ſageſſe, la piété ! Vous jouïrez du bonheur que vous avez procuré à l'un & à l'autre, & les bénédictions que le Ciel répandra ſur ce mariage, ſeront des ſources de conſolation pour vous : je m'y intereſſerai toûjours comme je dois, par l'ata-

chement fidéle avec lequel je ſerai toute ma vie, Monſieur, vôtre très-humble, &c.

A Niſmes le 13. *Mars* 1704.

Lettre de Mr. Fléchier, de compliment & de félicitation à Mr. le Marquis de Tornac, ſur le Mariage de Monſieur ſon Fils.

VOus avez aſſiſté, Monſieur, à cette nôce que vous avez tant déſiré, & je doute fort que les mariez ayent eu plus de joye & de ſatisfaction que vous. Il n'y eut jamais d'afaire plus convenable, ni d'alliance qui fît plus de plaſir & plus d'honneur aux deux familles. Je prens toute la part que je dois aux conſolations que vous en avez déja reçûës, & à celles que vous en dévez eſpérer à l'avenir, étant auſſi parfaitement que je le ſuis, Monſieur, vôtre très-humble, &c.

A Niſmes le 13. *Mars* 1704.

Lettre de Mr. Fléchier, de piété, à Mademoiſelle de Monclar Lafarre, ſur ſa vocation.

VOus ſavez bien, Mademoiſelle, le déſir ardent que j'ai toûjours eu de vous

voir ſolidement heureuſe. Vous étiez faite pour vous faire vous-même vôtre bonheur par vôtre ſageſſe, à quelque état que vous fuſſiez deſtinée : mais vous avez mieux aimé le chercher en Dieu, & le ténir de lui, en ſuivant ſes inſpirations & les mouvemens de ſa grace, que de le récevoir des hommes, ou de le partager avec eux, par les engagemens avantageux & honorables que le monde vous a ſi ſouvent propoſé. Quoique la réſolution que vous avez priſe de vous conſacrer à Dieu, ne me fut pas encore connuë, je n'ai pas laiſſé d'entrevoir en vous depuis pluſieurs années, au milieu de tant de partis que vous réfuſiez, le parti que vous aviez pris. Vos incertitudes me rendoient certain, & je trouvois toûjours dans toutes les afaires ſur leſquelles vous vouliez bien me conſulter, qu'il manquoit quelque choſe à vos déſirs & à mes conſeils. Vous voilà donc, Mademoiſelle, déterminée, & qui plus eſt, déclarée pour un Inſtitut, où l'on s'employe entierement au ſervice de Dieu, & à celui des pauvres malades. Grande charité, grand mérite : mais auſſi grand dégoût, & grand rébut pour la nature. Il eſt bon de vous éprouver, & de connoître, ſi vous allez où le Seigneur vous apelle, & s'il vous a donné autant de force que de courage, pour ſoûtenir une Règle moins auſtere dans ſes ſoufrances, que deſagréable dans ſes fonctions. Vénez donc examiner & voir ce que c'eſt qu'une Hoſpitaliere. Vous verrez ſi vous ſerez ſatisfaite de leur charité, de leur règularité, & même de leur

gayeté. Je vous atens avec impatience, & ſuis avec une afection particuliere, Mademoiſelle, vôtre très-humble, &c.

A Niſmes le 29. May 1706.

Lettre de M. Fléchier, de civilité & de compliment, à Monſeigneur l'Archevêque d'Arles.

JOB, Monſeigneur, ne maudit pas plus triſtement le jour de ſa naiſſance, que j'ai maudit les jours froids & pluvieux qui vous ont empêché de venir ici. Vous m'avez pourtant conſolé en me faiſant luire ce jour heureux d'après la Touſſaint, où vous nous faites eſpérer l'honneur de vous récevoir, & de vous dire à loiſir avec quel atachement, & avec quel réſpect je ſuis, Monſeigneur, vôtre très-humble, &c.

A Niſmes le 27. Octobre 1707.

Lettre d'amitié & de réconnoiſſance ; du R. P. Rapin au Comte de Buſſy.

VOus auriez grande raiſon, Monſieur, de vous plaindre de ma négligence à vous rendre réponſe, après la déclaration que vous m'avez faite dans vôtre derniere Lettre, que

vous m'aimiez. Il eſt vrai que je n'ai pas été en état de cela ; car je ne me ſuis pas bien porté depuis mon rétour à Paris ; & il ſe faut bien porter pour vous écrire : Il ne faut pas broncher devant vous, quoi que je vous croïe bon & indulgent ; mais quand on a un peu l'honneur de vous connoître comme je fais, on n'eſt pas bien aiſe de paroître foible. Il eſt vrai que vous m'avez donné de la vanité, en m'aſſurant de vôtre amitié, & je ne dévois pas être négligent à vous le dire. Vous me faites un peu de juſtice de m'aimer, Monſieur, car perſonne ne vous eſtime tant, ni avec une plus grande connoiſſance de cauſe que moi. Je connois tout ce qu'il y a de mérite moderne dans le Royaume. J'ai commerce avec tous ceux qui ſe mêlent d'écrire ; il n'y en a point à qui je ne vous préfere, & c'eſt avec la plus grande ſincerité du monde qui je vous en aſſure. Mon indiſpoſition m'empêche de vous envoyer mes réflexions, car je ne ſuis pas aſſez bien pour m'apliquer à les aranger ; Ce ſera pour une autre fois, s'il vous plaît. J'ai eu de grandes conférences avec Madame de Sc... ſur le deſſein que vous avez de révenir à Paris pour vos afaires : Elle doit vous avoir mandé nos penſées ; s'il vous vénoit dans l'éſprit quelque expedient où nous puiſſions quelque choſe, mandez-le nous. Je croi que vous pouriez réüſſir à écrire de tems en tems à Madame de... du béſoin que vous avez de révenir à Paris pour vos afaires. Je ſuis avec mon réſpect ordinaire, à vous.

Réponſe du Comte de Buſſy, au R. P. Rapin.

J'Ai bien du chagrin d'être longtems ſans récevoir de vos lettres M. R. P. Mais c'eſt encore plus pour la raiſon qui vous empêche de m'écrire, que pour le plaiſir que je n'ai pas, quand vous ne m'écrivez point. Je voudrois bien que vous fuſſiez toûjours en bonne ſanté, car je n'aime pas que mes amis ſoufrent. Au reſte vous n'avez pas ſujet de me craindre, quand vous m'écrivez, ce n'eſt pas parce que je ſuis indulgent, c'eſt parce qu'il vous eſt aiſé de bien écrire. Je vous avouë que je ſuis un peu juſte & délicat, mais vous l'êtes auſſi, & pour écrire de lettres familieres il ne faut qu'être naturel. Madame de S... m'a mandé vos converſations ſur mes afaires. J'ai écrit au Roi & je lui ai envoyé la copie de ma lettre. Il faut voir ce que cela produira. Cependant je continuë de demander à Dieu qu'il faſſe de moi ce qu'il lui plaira, qu'il donne un heureux ſuccès aux pas que je fais pour mon rétour, s'il y va de ſa gloire & de mon ſalut, ſi non qu'il m'empêche de rétourner à la Cour. Si je ſçavois quelque choſe de plus ſoumis & de plus réſigné, je vous aſſure, M. R. P. que je le dirois. A Dieu de tout mon cœur.

Lettre pour entrétenir un commerce d'amitié: du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

IL me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que nous ſommes amis pour que nous ayons enſemble plus de commerce que nous n'en avons. Outre la vieille amitié, nôtre Confrerie nous y doit obliger. J'ai ſçû par la Gazette les aplaudiſſemens que vous avez eu à vôrre réception dans l'Academie. Cette nouvelle ne me ſurprit pas, je m'en doutois : Mais je voudrois bien voir vôtre harangue. Je vous ſuplie de me l'envoyer. J'atens avec grande impatience de voir vos rondeaux.

Réponſe de Mr. de Benſerade au Comte de Buſſy.

VOus m'avez ſurpris le plus agréablement du monde, & je ne m'atendois pas que l'Academie me dût produire une choſe auſſi avantageuſe que me le doit être l'honneur de vôtre ſouvenir. Il y a mille ans que nous nous connoiſſons, & il ne s'eſt rien paſſé depuis, qui nous ait pû dégouter l'un de l'autre par tout ce que nous avons fait. Madame de *** nôtre amie, eſt témoin que j'ai toûjours fait mon dévoir à vôtre égard, juſques à être

ſcandaliſé du ſoin que vous préniez à vous cacher de moi. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis ravi que vous ſoyez enfin révenu à vous & à moi. Je vous envoye ce que vous m'avez demandé, & vous vous aperceverez bien-tôt que ce qui eſt fait pour être dit, ne doit point être lû. Ce qu'il y a de moins mauvais, ce me ſemble, dans ce diſcours, c'eſt qu'il ne convient qu'à moi, vous en jugerez. Vous n'avez pas tant d'envie de voir les rondeaux ſur la Métamorphoſe, que j'en ai de vous les montrer ; & je ſuis bien-aiſe que vous en ayez fait auſſi pour m'aider à mettre ce ſtyle en honneur. Mais quand réviendrez-vous ? & qu'elle bizarrerie de s'empreſſer d'obtenir une permiſſion pour n'en pas uſer. Au moindre ſigne que vous ferez ; vous connoîtrez que perſonne au monde ne vous eſtime, & n'a plus d'inclination pour vous que, &c.

Billet pour entrétenir un commerce de Lettre.

MONSIEUR,

SI la voye de vous faire ténir des Lettres eſt libre, vous dévez bien-tôt en récevoir une de moi, où vous trouverez l'excuſe des réproches que vous me faites le plus obligeanment du monde dans celle que je viens de récevoir de vous. Il eſt vrai, Monſieur, que vôtre façon d'écrire eſt tout-à-fait ſpirituelle, que vous exprimez finement & ſans afectation

tout ce que vous ſentez : & ce que j'en aime le mieux, quelque fins & quelque délicats que ſoient vos ſentimens, il eſt aiſé de connoître qu'ils partent autant du cœur que de l'eſprit. Cependant je vous avoüerai ſans façon que juſques ici je n'ai rien vû de plus agréable dans toutes les lettres que vous m'avez écrites, que l'aſſurance que vous me donnez dans vôtre derniere lettre de vôtre amitié & de vôtre rétour. En éfet vous ne pouviez rien mander qui cauſât plus de joye & plus d'avantage à....

Lettre de confidence réciproque.

IL y a long-tems que je ſouhaite de vous écrire la Lettre que je vous écris, c'eſt-à-dire que je ſouhaite vôtre mariage, qui en eſt le ſujet. Je connoiſſois la paſſion que vous aviez pour Mademoiſelle.... & comme ce n'étoit pas là un amour aveugle, mais judicieux en toute maniere ; je déſirois preſque autant que vous-même qu'elle y voulût enfin répondre. Vous ne douterez pas, je m'aſſure, de la vérité de ce que je vous dis : vous ſçavez quelle eſt nôtre amitié de pluſieurs années; & comme il n'y a perſonne au monde en qui j'aye plus de confiance qu'en vous, vous me rendrez la pareille. Je ſuis ſur le point de prendre un ſemblable engagement, & M.... m'a donné ſa parole. Conſervons donc dans ce nouvel état de vie les ſentimens que nous

avons l'un pour l'autre, & ne ſoyons pas moins amis que nous l'avons été. Pour ce qui eſt de moi vous me trouverez le même qu'auparavant ; faites état que vos interêts ſeront toûjours les miens, & que mon bien ſera toûjours le vôtre.

Billets de rémerciment.

MOnſieur N... me paya hier au ſoir, l'argent que vous m'aviez emprunté, & il me rendit en même tems une Lettre, qui eſt mon Panégyrique. C'eſt me rendre plus que je ne vous avois prêté. Un ſi petit ſervice ne méritoit pas un ſi grand remerciment. Vous êtiez mon débiteur : Je confeſſe que je ſuis maintenant le vôtre.

Autre ſur le même ſujet.

VOus n'étes guéres politique dans vos préſens, vous ne faites pas comme M... qui ne donne jamais rien, qu'à ceux qui lui en peuvent rendre davantage. Une paire de gands de Rome, un pot de ſavon de Naples, lui ont valu ſouvent des choſes d'un prix infini : Mais vous aurez toûjours cet avantage ſur lui, d'avoir donné à plus pauvre que vous; c'eſt-à-dire à un homme qui vous eſt tout à fait obligé de vôtre magnifique préſent, & puis c'eſt tout. FURETIERE.

Rémerciment pour un Cachet ; BILLET.

LE Cachet que vous m'avez donné eſt bien la plus jolie choſe que je vis jamais, & j'ai le chagrin de n'en pouvoir faire l'éloge comme je voudrois. Je me contenterai de vous dire que le Poëte qui vouloit cacheter la bouche de ſa Maîtreſſe, parce qu'elle n'étoit pas ſécrete, dévoit avoir un auſſi agréable cachet pour être digne d'une aplication ſi délicate. Les plus excellens Graveurs ſont des Ravaudeurs en comparaiſon du vôtre, & les lignes que tiroit Apelle n'étoient ni ſi pures, ni ſi déliées que vos chifres. Ainſi mon cher Monſieur, je ne régarde pas moins vôtre préſent comme un chef-d'œuvre de l'art, que comme un gage de vôtre amitié ; je ne vous en ſaurois aſſez rémercier, ni vous dire combien je ſuis à vous.

Autre Billet de rémerciment.

JE vous rémercie des rémedes que vous m'envoyez pour mon chagrin. C'eſt ainſi, mon cher Monſieur, que j'apelle les Lettres que vous m'écrivez, celle que je viens de récevoir a fait le meilleur éfet du monde, & il me ſemble que vôtre cœur y parle dans toutes les lignes. Quel plaiſir d'avoir un Ami

comme vous! le mal eſt que j'en ſuis toûjours éloigné, & que je ne joüis de ce bien que par la force de mon imagination. Faites que de tems en tems vos billets ſi obligeans & ſi agréables viennent à mon ſécours, ſi vous voulez que je réſiſte à une indiſpoſition que je ſens depuis un mois; autrement je ne vous répons pas que vous ne perdiez bien-tôt l'homme du monde qui eſt plus abſolument à vous.

Excuſe de ce qu'on ne peut écrire auſſi ſouvent qu'on le voudroit bien.

MONSIEUR,

JE ſuis acablé, je fuis le monde, & le monda me vient chercher. Il faut pour mes pechez que je réçoive continuellement des Lettres ou des viſites. Je n'ai point d'afaires, & je ſuis obligé d'écrire à tout moment, ou de parler. Je voudrois bien me réſerver pour vous entrétenir auſſi bien que les deux ou trois Amis choiſis que nous avons, mais je ne puis me défendre d'une infinité d'importuns qui ne me donnent pas le tems de réſpirer. Tantôt, il faut que je réponde à des queſtions qui me viennent de Roüerge ou de Givaudan, & que je faſſe l'éloge d'un Livre qui m'a été envoyé de Caſtelnaudarry. Quelquefois je ſuis obligé d'aprouver du Latin de Barbarie, & du François de baſſe-Brétagne, je me vois réduit aſſez ſouvent à tromper les uns par ma complaiſance, & à ofenſer les autres par ma franchiſe.

Pardonnez, je vous prie, à la mauvaiſe humeur où je ſuis, je ne croiois pas qu'elle dût aller ſi loin. Trois gros paquets que je viens de récevoir m'ont mis dans une étrange colere. Il me faudroit une de vos Lettres pour m'apaiſer, je ne m'en rendrai plus indigne par la prétenduë négligence que vous me réprochez. Je ſerai exact à vous répondre comme à vous témoigner par mes ſervices que je ſuis avec toute la paſſion imaginable.

Lettre de Mr. de Furetiere ; de Confidence.

L'Abbaye eſt venuë bien à propos, j'étois épuiſé, & le Roy m'a tiré de l'Hôpital. C'eſt ce que vous n'ignorez pas, Monſieur, vous à qui j'aurois été quelquefois à charge, ſi les perſonnes généreuſes ne prénoient plaiſir à obliger leurs amis. On vous a dit vrai, quand on vous a dit que l'Abbaye eſt de dix mille livres de rente, elle va même à quelque choſe davantage ; elle eſt belle & bonne, bien bâtie ; & à deux petites journées de Paris. J'eſpére que vous y viendrez paſſer toutes les années du moins quinze jours ou trois ſémaines, pour moi je me promets d'y faire autant de ſéjour qu'à Paris, & c'eſt là que je ferai porter ma petite Bibliotheque. Au reſte, Mouſieur, je n'y veux pas faire trop bonne chére à mes amis, & je ne leur donnerai plus ſujet de ſe plaindre que je leur faiſois des feſtins ; quand

je les traitois ainſi, c'étoit par politique, préſentement je n'ai plus béſoin de cela, j'en uſérai librement avec eux.

Lettre d'Invitation; de Mr. de Furetiere.

MONSIEUR,

S'Il m'étoit ſurvenu quelque afaire où j'euſſe béſoin de vôtre aſſiſtance, je ſuis aſſuré que vous viendriez chez moi, comme je l'ai déja éprouvé, mais je ne ſçai ſi je dois eſpérer le même honneur pour le mariage de mon aînée avec..... Et vous m'avez témoigné quelquefois que vous aimez mieux rendre à vos Amis des ſervices éfectifs que de leur faire des complimens & des céremonies. Cependant je ne ſçaurois vous exprimer avec quelle paſſion la Marquiſe..... ſouhaite que vous ayez la bonté de vous trouver à la nôce de ſa fille; & quoi qu'elle ait ſujet d'être contente d'un mariage ſi avantageux, ſa joye ſera imparfaite ſi elle ne voit dans l'Aſſemblée ſon Couſin le Lieutenant de Roi. Vous connoiſſez la vanité des femmes, quoi qu'à parler franchement, ſi elle n'en avoit jamais de moins raiſonnable, elle ne participeroit point à la foibleſſe du ſexe, & ce qu'elle ſouhaite en cette rencontre je ne le ſouhaite pas moins qu'elle. Je n'oſérois pourtant vous en preſſer, mais ſi vous nous honorez de vôtre préſence, nous vous en aurons tous deux une extrême obligation.

Billet

Billet d'Invitation ; de Furetiere.

NOus avons fait une partie de promenade, & je me ſuis chargé d'écrire à la belle mélancolique pour la prier d'en être. Si elle y veut parler, tant mieux pour nous ; mais elle ne parlera pas ſi elle ne veut, & c'eſt toûjours un grand plaiſir que de la voir. Pendant que je vous écris ce billet, M.... ne me ceſſe de dire, que vous ſert de lui envoyer, elle ne viendra pas ? Je crois tout de bon, que ſi vous vénez, elle en ſera mortifiée, & c'eſt à vous de choiſir ce que vous aimez le mieux, ou de lui épargner cette mortification, ou de donner une joie extrême à tous les autres.

Autre Lettre d'Invitation : de Furetiere.

SUzanne prend l'habit demain aux Filles de *** & ſon Pere a de la peine à s'en conſoler. Quand on a quatre Gendres c'eſt bien aſſez ; cependant il en eût voulu avoir un cinquiéme ; & pour moi je n'y aurois point mis d'obſtacle, ſi ç'eut été l'inclination de nôtre Fille, mais elle eſt apellée à un autre Etat ; elle s'engage avec une joye incroyable, & ſes ſœurs ſeroient bien-heureuſes, ſi elles le ſont autant qu'elle. Monſieur l'Abbé Boſſuet y doit prêcher : vous ſçavez que c'eſt

un fameux Prédicateur, & vous m'en avez ſouvent parlé avec eſtime. Je n'oſe prier M... dans l'acablement d'afaires où il eſt à préſent: ſi vous lui en parliez, il ne manqueroit pas cette ocaſion de l'entendre, en cas qu'il eut du loiſir. Tous nos parens ſe trouveront à la veſture, & j'eſpére que vous me ferez l'honneur d'y vénir.

Lettre de Réproche.

O Amitié! amitié! que tu me cauſes de peines, que tu m'as fait ſoufrir l'année derniere, que tu me féras ſoufrir celle-ci, & que l'abſence d'Alcidon, quand il va faire ſes campagnes, eſt une cruelle épreuve pour moi. J'apréhende à tout moment de perdre un Ami ſi aimable: lors qu'il s'éloigne pour quelqu'autre ſujet, j'ai de la douleur, il eſt vrai, mais je n'ai pas cette crainte, qui eſt le plus cruel de tous les ſuplices. Pourquoi s'expoſer à tant de périls & de hazards? Que manque-t'il à la fortune d'Alcidon? Sa gloire eſt plus grande que ſa fortune: Eſt-il juſte après tout de riſquer ſi ſouvent une vie d'où tant d'autres dépendent? Et la raiſon ne veut-elle pas, que l'on prenne ſoin de conſerver les choſes dont la perte eſt irréparable, & qu'on ne les hazarde jamais, bien loin de les hazarder toûjours? Ha mon cher Alcidon, vous ne faites pas ces réflexions, & quand je vous les propoſe, elles ne font nulle impreſſion ſur vôtre eſprit.

C'eſt une marque que vous n'aimez pas ceux qui vous aiment : vous n'aimez point Daphnée, dont vous êtes le plus aimé, & la tendreſſe que j'ai pour vous ne trouve dans vôtre cœur que de l'indiférence. Si vous m'aimiez voudriez vous m'abandonner à d'étranges ennuis, & me jetter toutes les années dans ces mortelles inquiétudes ? Le mépris que vous faites de vôtre vie me fait haïr la mienne, & les peines que je ſoufre en vous aimant ſont ſi grandes que pour en être délivré je ſouhaite ma mort.

Lettre ſur un Bouquet que l'on envoye.

VOus écrire une Lettre en beaux caracteres, ſur du papier fin, ſe lèver de bonne heure, courir par tout vous chercher un bouquet pour vôtre Fête, l'achéter chérement à cauſe de l'Hyver, où l'on a tant de peines à trouver des fleurs & faire tout cela pour une perſonne qui s'eſt déclarée ne vouloir point payer ſa Fête ! croyez, Madame, que c'eſt avoir beaucoup de généroſité. Mais auſſi eſt-on obligé d'avoüer qu'il faut que vous ayez bien de mérite, puiſque l'on paſſe par-deſſus toutes ces conſiderations.

FURETIERE.

Lettre de rémerciment, à Mademoiſelle de Scudery, pour une Deviſe qu'elle avoit envoyée à l'Abbé de Furetiere.

DEVISE.

Une flamme qui ſort d'un Cœur poſé ſur un bucher allumé : avec ce mot :

PULCRIUS ARDET : *ou*, VIS MAJOR INTUS.

Elle entend parler du feu de la charité, qui eſt renfermée dans ce cœur, qui ne brûle en aparence que du feu qui l'environne ; mais qui eſt conſumé au-dedans d'une flamme plus pure & plus vive.

JE ſuis trop honoré de la DEVISE que vous avez faite pour moi, & je n'ai garde de manquer de vous en rémercier : je ne vous rémercie pourtant pas de l'avoir faite ſi belle ; vous n'en faites point d'autres, & rien ne part de vôtre eſprit qui ne lui reſſemble. Certainement, Mademoiſelle, les DEVISES qui ſont dificiles, ne le ſont pas pour vous. Ce petit Ouvrage que Monſieur de Gombaud apelloit un grand travail, ne vous eſt véritablement qu'un jeu ; & vous trouvez ſans peine ce que les autres cherchent bien ſouvent ſans le pouvoir trouver. Je voudrois bien vous rendre la pareille, & faire une belle DEVISE pour Mademoiſelle de Scudery. J'y ai ſongé, j'y ſongerai en-

core ; mais je crains bien d'avoir la deſtinée de ce bon homme... dont je vous ai parlé quelquefois. Vous dévriez, Mademoiſelle, oublier un moment d'être vous-même, & faire vôtre DEVISE ; j'entends une Deviſe de loüange, & non pas de modeſtie ; une Deviſe qui marque l'admiration où nous ſommes d'un mérite auſſi extraordinaire que le vôtre : Mais je le voi bien, vous voulez vous ténir à cette DEVISE cruelle, * qui eſt une préſcription de l'amour, & qui nous fait entendre qu'il faut ſe borner, quand on vous voit, aux ſentimens qu'on a pour Mademoiſelle N..... Quel moyen, Mademoiſelle, que vous ſoyez préciſement obéïe, & qu'on ne vous aime pas plus que vous ne vous aimez vous-même ? Le P. B*** & moi ne vous parlons jamais de ce que vous ne voulez jamais entendre. Nous diſons même dans le monde que nous avons en vous une illuſtre amie : mais dans le fond de l'ame nous ſommes vos très-humbles & très-obéïſſans Amans. Après cela je l'adoptérois cette Deviſe cruelle, & me férois honneur de l'avoir faite ; j'en ſérois par tout eſtimé : mais que m'en réviendroit-il ! Rien, Mademoiſelle, ſinon d'avoir flaté vôtre humeur fiére & dédaigneuſe ; & de n'en être pas mieux pour cela dans un cœur auſſi aimable & auſſi impénétrable que le vôtre.

* *Une Roſe environnée d'épines :* avec ce mot : PUNGET ET PLACET.

Et encore cet autre : *Un chien à l'atache*, avec ce mot de Petrone : CAVE, CAVE CANEM.

Monſieur de Pertuis, Gouverneur de Courtray, à Mademoiſelle de Scudery ſa bonne amie.

VOus ne connoiſſez pas la vie de l'Armée, elle a ſes charmes, & quand on l'a goûtée on ne ſçauroit s'en paſſer. Nous avons peut-être plus de peine que vous ; mais nous avons auſſi plus de plaiſir. Pour ce qui eſt des périls dont vous me parlez, je ne vous répondrai pas comme fit le Baron de *** à Gaſſion, qui l'exhortoit à la bravoure : *Je rirai bien ſi tu meurs devant moi.* Je vous dirai ſeulement, que ſi l'on étoit immortel dans vos Iſles enchantées, j'irois volontiers participer à vôtre immortalité : Mais puis que ce bien-heureux ſéjour n'a pas un ſi beau privilege, je ne riſque rien ici, qu'il ne faille perdre ailleurs, & j'aime autant être tué par un Carabin de Nuremberg, que par un Médécin de Montpellier. Je ſuis,

MADEMOISELLE,

Vôtre très-humble, &c.

PERTUIS.

Lettre de loüange du Chevalier de Meré à Mademoiſelle de Scudery.

IL y a peu d'honnêtes gens qui ne vous admirent, Mademoiſelle, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qui je ſuis charmé de tout ce qui

vient de vous, & que vous êtes bien dans mon eſprit. Mais ſi je vous oſe dire ce qui ſe paſſe dans mon cœur, le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire vous y a miſe bien avant. On ne dévroit ſouhaiter d'être agréable que pour plaire aux perſonnes comme vous qui jugent ſainement de tout. Et ſi je m'allois imaginer qu'il y en eût beaucoup dans le monde que je puſſe voir quelquefois, j'aurois bien de la peine à me ténir dans la rétraite, où mes jours s'écoulent tranquillement. J'ai donné de la jalouſie à un de vos amis & des miens, en lui montrant vôtre billet, & l'aſſurant auſſi que jamais ni lui ni Voiture n'ont rien fait de ce prix-là. Je ne ſçai ſi vous ne férez point ſurpriſe que je me ſois vanté d'une faveur qui me dévoit rendre aſſez heureux en moi-même ſans la dire à perſonne. Mais, Mademoiſelle, ſi vous vouliez qu'elle fût ſécrete, il ne falloit pas m'écrire des choſes qui vous donnent tant de gloire, & qui me ſont ſi avantageuſes.

Lettre de loüange : de Mr. de Vaumourier.

QUel dommage, Monſieur, que vous faſſiez ſi rarement ce que vous faites ſi bien, & que vous ne m'écrivez pas plus ſouvent. Quand vous me priez de coriger vos Lettres, c'eſt la ſeule faute que vous y faites. Tout le reſte m'y paroît ſi ſpirituel & ſi galant, qu'il faut que je vous aime bien pour voir avec plai-

ſir les avantages que vous avez ſur moi. Je n'ai pris la plume que pour vous faire cet aveu, & pour m'atirer une réponſe. Mais point d'éloge pour moi, je vous prie, autrement je rendrai ſuſpecte vôtre intention. Vous loüez d'une maniere ſi ingénieuſe, que c'eſt vous faire plus d'honneur à donner des loüanges de ce tour là, que vous ne m'en faites à me loüer en des termes que je ne mérite point.

Lettre de loüange ; au Duc de S. Aignan.

MONSEIGNEUR,

L'Honneur que vôtre Grandeur veut bien faire à l'Academie des *Ricovrati*, a fait le même éfet dans toutes ſes parties, que je l'avois d'abord reſſenti, lors que mes amis me l'on fait ſçavoir. On y étoit pleinement informé de vos héroïques qualitez. On y ſçavoit qu'elles vous font aller de pair avec ce Jules Céſar, qu'on ne réconnoit pas moins dans la République des Lettres, que dans l'Empire du monde ; mais on n'y avoit oſé eſpérer qu'un Duc & Pair de France, un Proteƈteur de l'Academie d'Arles, & un Homme conſideré de LOÜIS LE GRAND, eût voulu mêler ſon Nom avec le nôtre, & ſe vénir délaſſer ſous les Lauriers de nôtre petit Parnaſſe, après en avoir tant récueilli ſur l'Olimpe. Auguſte ne dédaigna pas autrefois d'être Conſul d'une petite

Ville en Sicile, & je ne ſçai que cet exemple de généreuſe modeſtie, qui ait quelque raport à la vôtre. Nôtre Academie l'a admirée, & m'a donné charge en même tems de rémercier V. G. de l'honneur qu'elle lui fait de vouloir bien accepter le titre *d'Academico Ricovrato*, dont elle lui envoye témoignage. Elle prend cette ocaſion de la prier d'être fortement perſuadée que l'Academie Françoiſe ni celle d'Arles n'auront jamais pour V. G. ni plus d'eſtime ni plus de reſpect qu'elle en a pour vous, & que celles là ne l'emporteront ſur la nôtre, que par de plus grandes & de plus fréquentes ocaſions de réconnoiſſance. Je ſuis, Monſeigneur, de V. G.

Le très-humble & très-obeïſſant ſerviteur,

PATIN.

Lettre en réponce aux loüanges.

QUe ſert de diſſimuler mes ſentimens par une fauſſe modeſtie ? Vôtre aprobation me donne une extrême joye : Je n'examine point ſi je la mérite, ou ſi je ne la mérite pas : Mais je me tiens heureux de l'avoir, & je joüis de mon bonheur.

Lettre ſur le même ſujet.

QU'il eſt mal-aiſé d'être humble, & de récevoir des loüanges de vôtre part. Cependant pour vous faire voir que je ne le ſuis pas, je ne vous rendrai point loüanges pour loüanges, tant je me défie de mon éloquence, dont les traits ne font que blanchir devant la vôtre. Je me hâte donc, Monſieur, pour tout rémerciment de vous dire que je ſuis autant qu'on le peut être,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

FURETIERE.

Lettre de Compliment & de Loüange, de Mr. le Chevalier de Meré, à Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres.

TOutes vos Lettres m'enchantent, Madame; & jamais vous ne me faites l'honneur de m'en écrire de ſi négligées, qu'elles ne paſſent de mon eſprit dans mon cœur. J'en lûs dernierement deux ou trois à quelques Dames qui ſe croiroient deshonorées d'avoir écrit une Lettre commune, & je vous jure pourtant qu'elles ſe tiendroient bien glorieuſes

de les avoir faites. Je vous aſſure auſſi, Madame avec cette ſincerité que vous m'ordonnez, que j'ai des amis fort épurez, qui dans vôtre maniere d'écrire, quoi qu'irréguliére, comme vous dites, rémarquent de grandes beautez, & principalement de certaines graces que les plus habiles de ceux qui s'en mêlent n'ont point. Et ce ne ſont pas ſeulement mes amis qui vous admirent, les plus honnêtes gens de ma connoiſſance, tous ceux qui ont le plus de goût & d'eſprit, trouvent je ne ſçai quoi qui les charme dans les moindres choſes que vous écrivez. Je vous avouë que la plûpart des perſonnes de la Cour, & ſur tout les Dames croyoient ou feignoient de croire que le plaiſir qu'on prend à vous entendre parler, vient plûtôt de vôtre bouche & de vos tons, que de vos ſentimens & de vos penſées. Car il eſt vrai que jamais perſonne n'a parlé comme vous, mais vos Lettres déſabuſent le monde, & malgré l'envie on demeure d'acord qu'elles ne plaiſent pas moins que vôtre converſation; cela paroît bien étrange qu'on puiſſe ſçavoir une choſe ſi rare & ſi dificile ſans l'avoir apriſe. Je voudrois bien vous en dire des raiſons, car je me ſouviens que je ne ſuis guéres auprès de vous à diſcourir que vous ne m'en faſſiez chercher : Ne ſeroit-ce point que la beauté la plus naturelle eſt celle qu'on aime le mieux, & que les graces ſont ſi libertines qu'elles renvoient bien loin l'Art & l'Etude? Ne ſeroit-ce point auſſi que par un inſtinct de juſteſſe & de proportion que la nature a mis en nous, un eſprit qui ſe ſent dans un beau

corps, & qui ſe communique par une bouche comme la vôtre, s'acoûtume inſenſiblement à ne rien dire qui n'ait du raport à tant de grace & de beauté. De là vient que tout ce que vous penſez, & tout ce que vous écrivez enchante, & que même vôtre ſilence eſt agréable. Si vous écoutez vous inſpirez de l'eſprit, & ſi vous parlez il en brille en tous vos diſcours. Je connois bien peu de Dames qui ne s'en vouluſſent ténir là. Mais vous jugez qu'en tout ce qui régarde l'eſprit & l'intelligence, il ne faut pas ſe borner, & que la plus ſeure voye pour aller bien loin de ce côté-là, c'eſt quand on eſt enſemble de parler ce langage que vous aimez, & quand on ne ſe peut voir de s'écrire ſur les mêmes choſes. Vous voulez donc que pour me conſoler de vôtre abſence, je rapelle les charmes de vôtre entrétien, & que je vous écrive de tout & dans une extrême liberté, comme vous trouviez bon que j'euſſe l'honneur de vous parler dans les Tuilleries: Mon Dieu que je vous obéïrois de bon cœur, ſi je le pouvois de la ſorte que je le ſouhaite. Mais, Madame, vous ne ſongez pas que depuis que vous êtes partie il n'y a plus ici de cet eſprit qui m'animoit, & je ne voi point de rémede ſi ce n'eſt que vous m'écriviez ſouvent de cet air que vous avez acoûtumé. Vôtre enjoüment que plaît toûjours, & vos manieres délicates me donneront des idées que je n'aurois pas dit moi-même, & qui vous pouront divertir. Pour ce qui eſt d'en uſer ſans façon, je pourois bien oublier que vous êtes Reine des Al-

pes ; Mais je ne voi pas que je puiſſe penſer à vous, Madame, ſans avoir toûjours devant mes yeux cette noble grandeur qui vient du mérite, & qui me donne plus de réſpect que la plus riche Couronne du monde. Il eſt vrai qu'il n'y a que le faux réſpect d'embaraſſant, ce réſpect qu'on doit à la fortune, & ſi vous l'avez rémarqué, celui que les belles qualitez font naître n'eſt pas incommode. Il me ſemble au contraire qu'on a du plaiſir à le rendre comme à le récevoir. Adieu, Madame, je ne vous oubliérai pas, & vous verrez par le prémier ordinaire ſi j'obſerve bien vos ordres.

Réponſe de Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres.

ON eſt toûjours bien aiſe d'avoir l'eſtime de certaines gens, & la maniere dont vous m'aſſûrez que j'ai part à la vôtre me le féroit aſſez ſouhaiter quand je n'aurois point d'égard à vôtre mérite. Croyez donc que tout ce que vous m'écrivez eſt bien réçû ; quoi qu'à dire le vrai vous ne me faites valoir que du côté de l'agrément, parce qu'on ne ſçait pas bien ce que c'eſt & que je ne vous ſçaurois convaincre de flaterie ; ſi la franchiſe vous manque, au moins vous avez bien de l'eſprit.

Lettre pour acompagner un Préſent. Madame de Saintonge à Madame la Préſidente. Ce qu'on dévroit envoyer à ſes Amis le jour de leur Fête.

C'Eſt en vérité, un grand abus, d'envoyer des fleurs à ſes amis le jour de leur Fête. Je m'imagine, qu'on mettroit peut-être en uſage, une galanterie plus utile, & qui conviendroit mieux au goût du ſiécle.

En éfet ne pouroit-on pas,
Au lieu de Fleurs, & de Corbeilles,
Envoyer de bons Cervélas,
De Sauciſſons & des Bouteilles?

Vous ſerez, je croi, de mon ſentiment; & vous demeurerez d'acord avec moi, que le Cervélas fait trouver le Vin admirable; & que le Vin produit des choſes fort plaiſantes. Il ôte le ſouvenir de tous les chagrins, il donne du bien à ceux qui n'en ont pas; de la franchiſe aux plus diſſimulez: il éveille les plus endormis, & endort les plus éveillez.

Je n'entreprendrai point de dire
Tout ce que le vin a d'apas.
Je croi que vous n'ignorez pas,
Que c'eſt lui ſeul qui nous inſpire
Tous les bons mots dans un répas.

C'en eſt aſſez, ce me ſemble, afin d'autoriſer la mode que je veux introduire :

Pour commencer,
Puiſque c'eſt aujourd'hui ta Fête,
Je te fais porter du bon Vin,
Qui ne donne point dans la tête.
Je t'embraſſe, & je ſuis mille fois plus à toi,
Que je ne ſuis à moi.

*Autre ſur le même ſujet, à Mademoiſelle****

J'Ai couru un grand péril, Mademoiſelle; mais enfin mon Ennemi eſt défait, & je vous l'envoye en pâte. Je l'ai fait bien ſaler & épicer, pour conſerver la mémoire de mon triomphe, en montrant ce cadavre. Si j'avois eu le ſécret des anciens Egyptiens, je l'euſſe enbaumé, & j'euſſe fait de mon Sanglier une Momie; cela eût duré une infinité de Siécles : mais, par malheur, nous autres Modernes, nous n'avons point d'autre ſécret que la Pâtiſſerie. Figurez-vous, Mademoiſelle, que comme j'étois à la Chaſſe avec Monſieur le Baron de*** l'Animal que vous voyez, ne trouva point bon que je le tuaſſe : Il fuyoit, & tout d'un coup il rétourna vers moi avec fureur. Là-deſſus je m'arétai pour déliberer. Je ne ſçavois s'il n'étoit point envoyé de vôtre part contre moi; car tout ce qui me paroît bien rédoutable, je croi auſſi-tôt qu'il vient

de vous. Je ſçavois bien qu'en ce cas là, mon dévoir de parfait Amant, étoit de me laiſſer manger : mais quand j'eus bien examiné le Sanglier, je ne trouvai pas qu'il eût l'air ſi aimable, que l'ont vos rigueurs & vos cruautez. Il reſtoit encore une grande dificulté; ſçavoir, ſi je ne dévois pas mourir, pour finir les triſtes deſtinées que vous me faites: mais ce ſentiment me parut trop intéreſſé pour le ſuivre, & je crus qu'il y alloit de vôtre honneur, qu'un Amant, qui vous eſt auſſi fidéle que moi, vécut, quoi qu'il n'y trouvât pas ſon compte. Le zèle que j'ai pour vôtre gloire, coûta donc la vie au pauvre Sanglier, qui ne croyoit pas avoir afaire à un homme animé par un motif ſi puiſſant. Je le perçai d'un coup de mouſqueton, & je ne croi pas qu'une autre fois, des Sangliers oſent ſe joüer à ceux qui conſervent leur vie pour vous. Je ſérai trop heureux, Mademoiſelle, ſi vous mangez de celui-ci avec quelque ſentiment de vengeance, ſur ce qu'il m'a oſé mettre en péril, & ſi cela vous en rélève le goût.

Lettre de Mr. Bourſault à Madame la Comteſſe de la Suze, en lui envoyant un rémede pour la Migraine.

JE vous envoye, Madame, un Rémede qui juſqu'ici a été infaillible pour la Migraine; mais j'ai peur que vous ne lui faſſiez perdre ſa réputation. On dit que la Migraine eſt le mal

mal ordinaire des beaux Eſprits ; & s'il eſt vrai, vous ne dévez pas douter que la vôtre ne ſoit incurable. Si vous aviez aſſez de pouvoir ſur vous pour tromper le Rémede, & pour lui dérober une partie de vos clartez, vous en verriez un éfet auſſi promt que vous le pouvez ſouhaiter : mais l'éfort que je vous demande eſt trop dificile ; & quelque ſoin que vous priſſiez pour cacher tant de lumieres, il vous en échapéroit toûjours aſſez pour mettre un obſtacle invincible à vôtre guériſon. Vous voyez par là, Madame, que le Ciel ne donne rien pour rien, & qu'il vous fait payer les avantages que vous en avez réçûs par les maux qu'il a voulu y atacher. Je voudrois avoir quelque Rémede dont la force égalât celle de vôtre Eſprit : il n'eſt rien que je ne miſſe en uſage pour rendre une ſanté durable à la perſonne du monde qui mérite le mieux d'être immortelle. Vous me rendez aſſez de juſtice pour en être perſuadée ; & vous avez trop de pénétration pour ignorer que je ſuis avec autant de zèle que de réſpect, Madame, Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

Sur un Bouquet que les Enfans préſentent à leur Pere : de l'Abbé de Furetiere.

NOus vous donnons aujourd'hui un Bouquet, & nous ſouhaitons de faire la même choſe d'ici à cent ans : c'eſt nous ſouhaiter du bien à tous également, parce qu'il fau-

droit que nous fuſſions en vie pour vous le donner, & que vous y fuſſiez auſſi pour le récevoir. Je ne vous aſſurérai pas que le préſent que nous vous faiſons ne tire à quelque conſéquence ; mais on n'a que faire de vous rien dire ; & vous êtes trop honnête pour ne pas faire tout ce qu'il faut en de pareilles ocaſions. Cependant nous ne prétendons pas vous rien préſcrire, & nous voulons ſeulement vous aſſurer que nous ſommes & ferons toute nôtre vie,

Vos très-humbles, obéïſſans & afectionnez Fils, & Filles.

Lettre de Mr. Bourſault à Mr. Riel, Elû des Etats de Bourgogne, qui avoit fait préſent à l'Auteur de quatre Demi-Muids d'excellent Vin.

IL y a long-tems, Monſieur, que j'aurois fait Réponſe à la derniere Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ſi je n'avois égaré vôtre adreſſe de Dijon. Quoi que vôtre Nom doive être aſſez connu par le Poſte où vous y êtes, j'ai eu peur de faire quelque faux pas pour peu que je m'éloignaſſe de la Route que vous m'avez marquée. Maintenant que je vous croi de rétour ſur vôtre Paillier, ſoufrez, s'il vous plait, que je me gendarme contre vous, pour vous rémercier de la derniere grace que vous m'avez faite. Si

vous ne pouvez vous coriger de la méchante habitude que vous avez contractée, de m'accabler de Préſens, que ce ſoient au moins des Préſens qui ne vous ſoient point étrangers, & ne faites rien achéter à Paris pour me l'envoyer à Paris même. L'envie que vous avez euë de me faire boire du vin d'Arbois ſi la gelée n'y eût mis obſtacle, m'aſſuroit aſſez que je ne ſuis pas hors de vôtre ſouvenir ; & il n'étoit pas néceſſaire de le convertir en vin de Beaune pour donner des marques de vôtre amitié à un homme qui n'a jamais douté de la foi de vos paroles. Les ordres que vous aviez donnez étoient ſi précis que le lendemain de la réception de vôtre Lettre je trouvai quatre Demi-muids de vin devant ma porte, ſans que le Chartier qui l'amena voulu prendre quoi que ce ſoit pour ſa voiture. Dans le deſſein que j'avois de vous quereller, (choſe qui ne m'arivera jamais tant que j'aurai l'uſage de la raiſon libre) je l'ai fait percer ce matin réſolu de m'enyvrer avant que de vous écrire, pour être en droit de vous dire tout ce qui me viendroit dans l'eſprit : & ſi vous voulez que je vous parle *in Vino veritas*, je doute que ceux qui ont l'honneur d'en fournir au Roy puiſſent lui en choiſir de meilleur. Plût au Ciel, que le voyage que vous dévez faire à Paris fût à mon choix ! Vous ſériez bientôt témoin de ce que je viens de dire ; & je croirois ne vous pouvoir mieux témoigner ma réconnoiſſance qu'en vous en faiſant boire le plus qu'il me ſeroit poſſible. Je vous ſuplie, Monſieur, puiſque vous ne vous laſſez point de m'obliger, de

faire en ſorte au moins que je vous ſois bon à quelque choſe : c'eſt vous acquérir trop d'avantage ſur moi que de me faire de continuelles graces ſans m'ofrir aucune ocaſion de les mériter ; & je rénonce au plaiſir de toûjours récevoir, s'il faut que j'aye la confuſion de ne jamais rendre. Donnez-y ordre, je vous en conjure, & ne laiſſez pas plus long-tems inutile l'homme du monde qui eſt avec le plus de paſſion, Monſieur, Vôtre très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur.

Lettre d'excuſe : à Madame Vieſſe, à qui l'Auteur avoit promis quelque choſe, que de fréquentes priſes de vin d'Eſpagne lui firent oublier.

VOus ne l'auriez jamais crû, Madame, que j'euſſe été capable d'oublier la moindre choſe de tout ce qui peut m'être ordonné pour vôtre ſervice ; & à vous dire vrai, je ne l'aurois jamais crû non plus que vous. Cependant vous avez dû récevoir un Livre du Ballet d'Atis, deux Cravates de point de France, & pour le modéle qui m'étoit le plus récommandé, néant. N'en déplaiſe à vôtre cher Epoux, il prit mal ſon tems pour me donner cette commiſſion ; & je vous fais Juge vous-même ſi je ne ſuis pas excuſable de ne m'en être pas ſouvenu. Nous en étions à la troiſiéme bouteille de vin de la Bouche (vin

de la Bouche veut dire de celui que boit Sa Majeſté) & nous en avions encore une de Muſcat & deux d'Eſpagne, quand vôtre ſanté qui fut ſolennellement ſaluée, le fit ſouvenir qu'il avoit à me prier de vôtre part de vous achéter je ne ſçai quoi : & ce je ne ſçai quoi là eſt juſtement ce que j'ai oublié de vous envoyer. Vous vous doutez bien, Madame, qu'ayant encore toute ma raiſon, j'embraſſai avec avidité cette ocaſion, quelque miſérable qu'elle fût, de vous témoigner combien j'aurois de plaiſir à m'acquiter de vos bontez, s'il s'en préſentoit quelqu'une plus favorable ; & tant que je ſérai auſſi raiſonnable que je l'étois alors je n'aurai point d'autres ſentimens. Mais ce miſérable vin d'Eſpagne ſe vangea ſur moi de la guerre que nous faiſons à ceux de ſa Nation : & parce que j'étois à Saint Germain, il me prit pour quelque Tête conſidérable, & crut, ſans doute, rendre un important ſervice à ſon Païs s'il pouvoit me broüiller la Cervelle. Il réüſſit : j'aime mieux vous l'avoüer de bonne foi que de me piquer de la glorieuſe qualité de bon yvrogne. Je m'endormis en ſuçant des Ramequins, & ne m'éveillai que le lendemain ; mais avec ſi peu de mémoire, que ſans le ſécours d'un furieux mal de tête, je ne me ſérois pas ſouvenu d'avoir ſi bien bû la veille. Voila mon excuſe, Madame, que vôtre Epoux eſt obligé de garentir. Je me loüe extrémement de ſa magnificence ; mais je me plains fort de ſon injuſtice, & je le prirai de me faire la grace à l'avenir de m'enyvrer ſans me donner des Commiſſions, ou de me don-

ner des Commiſſions ſans m'enyvrer. S'il vous plaiſoit de m'honorer vous-même de quelqu'une pendant qu'il fera le reſte de ſon quartier, je vous en aurois une étroite obligation, & férois en ſorte de ne pas demeurer court lors qu'il s'agiroit de vous donner des marques de ma réconnoiſſance. Je vous conjure, Madame, d'en être fortement perſuadée, & de croire que c'eſt avec toute l'eſtime imaginable que je ſuis,

Vôtre très-humble, &c.

BOURSAULT.

*Lettre de réproche & de plainte, de Monſieur le Comte de Buſſy à Madame ****

QUe vous ai-je fait, Madame, pour vous obliger de m'abandonner ? j'étois déja malheureux quand vous me promîtes de m'aſſiſter & je ne le ſuis pas davantage. Outre que les diſgraces de vos amis & de vos ſerviteurs ne vous rébutent pas, vous m'avez fait l'honneur de me le mander, & je n'en doutois pas même auparavant. Je vous aſſûre, Madame, que j'ai été ſenſiblement touché de la maniere dont vous m'avez traité ; rien ne pouvoit plus me ſurprendre. Je ne ténois pas que ce fût un coup ſûr à vous que de rétablir mes afaires ; mais j'aurois juré que connoiſſant l'eſtime & l'amitié que j'ai toûjours euë pour vous, & vous répondant de ma réconnoiſſance ſur vos

dernieres bontez pour moi, vous m'auriez au moins témoigné le déplaiſir que vous aviez eu de n'être pas en pouvoir de me ſervir. Trouvez bon, Madame, que je m'en plaigne à vous, & que je vous diſe que perſonne au monde ne mérite moins que moi ce traitement de vôtre part : car perſonne ne vous aime, ne vous honore, & ne vous eſtime tant que je fais.

Lettre de réproche.

DEpuis deux ans & demi je ſuis malade; & Monſieur P.... m'oublie ! Il m'eſt venu voir une ſeule fois, & me dit que dans huit jours j'aurois de ſes nouvelles. Ce fut au mois d'Aout de l'année 1708. qu'il me le promit; cependant nous ſommes au mois d'Avril de l'année 1709. ſans que j'aye entendu parler de lui. En vérité, Monſieur, s'il n'y avoit pas plus de ſolidité en vos bâtimens qu'en vos paroles, vous ne ſériez pas bon Architecte ; & ſi vous faiſiez auſſi mal parler l'amitié que vous la faites mal agir, vôtre Dialogue n'auroit pas eu tant d'aprobation. Tels ſont nos amis du monde & nos Confréres. Tel eſt entr'autres celui à qui j'ai rendu tant de ſoins, & de réſpects. J'en aurois uſé autrement que vous ne faites s'il vous fût arivé une pareille affliction ; Et ſi elle vous arivoit quelque jour, ce que je ne ſouhaite point, je n'en uſérois pas non plus ainſi. Ce ſentiment vous pa-

roîtra ſans doute généreux ; Et après la conduite que vous ténez envers moi, il vous ſéra mal-aiſé de croire, que je ſois obligé de vous ſervir par réconnoiſſance.

Lettre de plainte ſur l'état de ſes Afaires, de Mr. le Comte de Buſſy au Duc de ſaint Aignan.

J'Ai perdu ma fortune, Monſieur, ſi je vous avois encore perdu, j'aurois perdu toutes mes eſpérances, & la perſonne du monde que j'aime, que j'eſtime & que j'honore le plus. Si cela n'étoit pas vrai, je ne vous le dirois point. Je ne ſuis point de ces gens qui frapent à toutes les portes & qui font des complimens à tous les malades : peut-être que ſi j'en avois uſé ainſi, mes afaires ſéroient en meilleur état qu'elles ne ſont ; mais j'aurois forcé mon inclination, & je prétends auſſi être plus croyable quand je vous proteſtérai que perſonne n'eſt de meilleur cœur, & avec plus de réſpect que moi, &c.

Lettre de compliment à Monſeigneur le Prince de Soubize.

PArmi les complimens que vous récevez de tant de perſonnes conſidérables par leur qualité & par leur mérite, ſi l'inégalité qui eſt

entre vous & moi me laiſſoit la liberté de vous en faire, je n'oſe me flater qu'ils fuſſent auſſi polis que ceux qu'on fait à la Cour, mais ils ſéroient pour le moins auſſi ſincéres. Oüi, Monſeigneur, c'eſt la vérité pure qui parle de ma bouche quand je vous proteſte que j'ai pour vous le zèle le plus réſpectueux que l'on ſoit capable d'avoir : & je n'aurois pas atendu à vous le dire aujourd'hui ſi, dépuis que j'ai l'honneur de vous connoître, j'avois pû vous le perſuader par quelqu'une de mes actions. J'en ai cherché les ocaſions avec tout l'empreſſement imaginable ; mais enfin celle qui ſe préſente me conſole de celles qui je n'ai pû trouver ; & pour vous exprimer, Monſeigneur, combien je ſuis ſenſible à ce qui vous eſt arivé, il me ſemble que ſi le Roy m'avoit fait quelque grace, je ne lui en ſérois pas plus rédevable que de la juſtice qu'il vous a renduë. La voix publique, qui a voulu faire l'éloge de Sa Majeſté, en publiant qu'elle n'a jamais répandu ſes bien-faits ſur un plus honnête Homme ; ne pouvoit faire le vôtre d'une maniere plus délicate, ni le placer dans un endroit plus glorieux, & vôtre nom mêlé avec celui d'un ſi grand Roy, eſt ſûr de l'immortalité qu'il mérite. Soufrez, Monſeigneur, que dans vôtre nouvelle dignité, je vous ſuplie très-humblement de mettre mon zèle à l'épreuve, & de me croire avec un profond réſpect.

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, &c.
BOURSAULT.

*Compliment ſur la nouvelle d'un mariage ; à Monſieur *** Préſident à Mortier au Parlement de Dijon.*

JE ne pouvois récevoir aucune nouvelle plus ſatisfaiſante pour moi, que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'aprendre du Mariage de Monſieur vôtre Fils. J'entre aſſez avant dans vos interêts, & dans les ſiens, pour me faire un ſenſible plaiſir de tout ce qui eſt capable de vous en cauſer : & ce grand deſſein me donne d'autant plus de joye que je ne vois aucun lieu de douter que la ſuite n'en ſoit extrémement heureuſe. J'eſpére, Monſieur, que les marques de bonté & de tendreſſe que vous lui donnerez dans une ocaſion ſi importante ſéront ſuivies de la réconnoiſſance qui eſt ſi naturelle aux Perſonnes de qualité & de ſon mérite : & que la ſatisfaction que vous aurez de lui faire un établiſſement ne ſera pas plus grande que celle qu'il aura de vous le dévoir. Je ſouhaite, Monſieur, que vous ayez toûjours de juſtes ſujets de vous en loüer ; & qu'à la grace que vous m'avez faite de m'aprendre une ſi bonne nouvelle, vous ajoûtiez celle de me croire avec beaucoup d'eſtime & de réſpect,

Vôtre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur,
BOURSAULT.

Lettre de rémerciment & de compliment : au Réverend Pere du Buc, Prédicateur du Roy, Superieur des Théatins.

JE n'ai, Mon Réverend Pere, qu'un moment pour répondre à toutes les honnêtetez dont mon fils & moi nous vous ſommes rédevables. Je ne doute point qu'il n'y ſoit auſſi ſenſible que moi, & que tout le ſoin que vous donnez pour en faire un jour un habile homme n'augmente encore l'envie qu'il a de le dévenir. Vous me marquez bien par vôtre Lettre que vous avez été voir le Roy d'Angléterre, & que vous avez fait l'honneur à Bourſaut de l'y méner avec vous : mais vôtre modeſtie ſuprime le reſte ; & ſans lui je n'aurois rien ſçû du Compliment que vous avez fait à cette Majeſté détrônée. Je ſçai malgré vous une grande partie de ce que vous lui dîtes ; & jamais la mémoire de mon fils ne m'a rendu un meilleur ofice. Je ſuis perſuadé que ce Roy en fut très content, & qu'on ne lui a rien dit de ſi beau ſur la Couronne qu'il avoit que ce que vous lui avez dit ſur celle qu'il n'a plus. Vous lui avez parlé de ſa diſgrace de la maniere du monde la plus délicate ; & le Ciel qui permet qu'il y ait d'illuſtres malheureux, ſemble leur dévoir de perſonnes d'un mérite diſtingué pour leur donner des conſolations qu'ils puiſſent aiſément récevoir. On ne peut s'y mieux prendre que vous avez fait ; & je

n'héſite pas à croire que Sa Majeſté Britanique oublia ſon malheur, pendant même que vous lui en parliez, par le plaiſir qu'elle eut de vous écouter. Au reſte, mon Réverend Pere, j'ai apris, (je n'ai pas béſoin de vous dire avec quelle joye) la juſtice qu'on vous a renduë à Rome, & le choix qu'on a fait de vous pour commander à une Maiſon qui faiſoit des vœux pour avoir l'avantage de vous obéïr. Il arive ſouvent dans les Communautez, comme en d'autres lieux, que la Brigue ſollicite les Dignitez, & que la faveur les accorde : mais on peut dire en cette ocaſion que ſi quelque choſe a brigué pour vous, ç'a été un mérite extraordinaire, & que c'eſt des mains de la juſtice ſeule que vous ténez une élevation qui vous étoit ſi bien dûë. Puiſſent tous les Réligieux que vous avez vous donner autant de ſujet de vous loüer d'eux, que je ſuis ſûr qu'ils en auront de ſe loüer de vous, & puiſſe mon fils, ſur tout profiter aſſez de vos exemples, & ſi bien marcher ſur vos traces qu'il ſe rende digne de la place où vous êtes, & qu'il y arive par la même voye que vous y êtes arivé ! Je vous prie, mon Réverend Pere, d'être bien perſuadé que je n'ai pas atendu que vous fuſſiez Superieur de vôtre Maiſon pour juger que vous le déviez être ; & que je vous diſtinguois par vos lumieres & par vos vertus avant que vous fuſſiez diſtingué par cette Dignité. La même juſtice qui vous a choiſi pour la remplir vous en doit encore de plus élevées dont elle ne manquera pas de s'acquiter avec le tems. Comme je ne vois

rien de plus haut que vôtre Mérite je ne m'imagine rien où vous ne puiſſiez ateindre : & la ſuite juſtifiéra que je ne vous marque rien ici, qui ne ſoit auſſi véritable, que je ſuis avec une véritable eſtime, mon Réverend Pere,

Vôtre très-humble, &c.
BOURSAULT.

Lettre de rémerciment : à Monſeigneur l'Evêque d'Autun.

MONSEIGNEUR,

RIen ne ſéroit ſi beau que les Conſeils que Vôtre Grandeur a eu la bonté de m'envoyer pour la conduite que mon Neveu doit ténir dans ſon bénéfice, n'étoit que vôtre exemple perſuade encore davantage. L'Egliſe Gallicane qui ſe fait diſtinguer de toutes les autres par la doctrine profonde & par l'éclatante piété de ſes Prélats, en a peu d'une capacité ſi étenduë, & n'en a point d'un mérite plus aprouvé. Mais, Monſeigneur, quelque grandes que ſoient les qualitez qui vous ont tant de fois atiré l'admiration d'un Roy, qui s'atire celle de tout l'Univers, vous n'en avez point qui ſurpaſſe la grandeur de vôtre modeſtie, & comme c'eſt la plus délicate de toutes les vertus, c'eſt celle que je dois le plus craindre d'ofenſer. Qu'elle eſt auſtere, Monſeigneur, cette vertu qui empêche de dire des véritez qui vous ſont ſi glorieuſes ! Mais ſi elle

impoſe ſilence à mon zèle, elle ne peut l'impoſer à ma réconnoiſſance, & les bien-faits que vous avez répandus ſur mon Néveu ſont gravez ſi avant dans mon ame, que j'en conſervérai la mémoire juſqu'au dernier ſoupir, pour être à la vie & à la mort,

MONSEIGNEUR,

De V. G.

Très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
BOURSAULT.

A MONSIEUR ***.

Le Chevalier de Méré ne conſeille l'éclat qu'aux Grands.

VOus me témoigniez, Monſieur, que vous n'étudiez plus qu'à bien vivre, & qu'à vous rendre honnête homme. On l'eſt déja quand on le veut être ſi conſtanment ; mais vous n'en jugez pas ainſi, & vous êtes plus dificile à vous ſatisfaire. C'eſt auſſi une étude infinie, & où l'on fait ſans ceſſe du progrès. Vous me conſultez pour cela comme ſi je pouvois vous donner de bons avis. Je le ſouhaite, & je ne vous déguiſe pas la moindre choſe, vous me demandez ſi l'éclat ſied bien, & ſi je vous conſeille de l'aimer. Il ſied aux Maîtres du Monde, aux Princes, aux Généraux d'Armée, & même aux Gouverneurs de

Province : car ce ſéroit une choſe de mauvais air, & peu digne de ces perſonnes qui doivent paroître, que d'aller à petit bruit. A l'égard des Particuliers, l'éclat & le faſte ne leur ſervent qu'à s'atirer la haine, & l'envie ; & qu'à s'incommoder dans leurs afaires domeſtiques. Un train commode & règlé, avec une dépenſe honorable & modeſte, les fait eſtimer, & les rend agréables. J'ai toûjours crû, que pour être parfaitement honnête homme, on ne ſçauroit avoir trop d'honneur, ni trop peu de vanité. La plus belle action du monde, qui ſe fait par vanité, n'eſt pas loüable. Celles mêmes qui ne viennent que d'un principe de vertu, ne ſont point tout-à-fait heureuſes, quand on les peut ſoupçonner de vanité. Mais, Monſieur, pour révenir aux Particuliers, je n'en connus jamais un ſeul, à qui l'éclat & la magnificence ayent réüſſi. Hé quoi, dira quelqu'un qui ſe ſentira dans l'abondance, c'eſt le moyen de le porter du bel air ; & puis qu'il m'eſt aiſé de ſoûtenir cette dépenſe, pourquoi vouloir épargner du bien qui me ſéroit inutile? On croiroit que celui qui parle ce langage, eſt libéral. Toutefois les plus avares que je me ſouvienne d'avoir jamais vûs, raiſonnoient de la ſorte. C'eſt qu'ils ſont auſſi vains qu'avares, & je prens garde que ces gens-là, ſi l'orgueil ne les empêche de ſuivre leur naturel, font les plus baſſes meſquinéries, dont un Juif ſe puiſſe aviſer, & même toute ſorte d'injuſtices pour ſatisfaire leur vaine gloire. Mais afin de répondre à cet homme qui paroît ſi libéral, je dis que de le porter du bel air comme il entend,

c'eſt ſe mettre en parade pour atirer ſur un ſot, les yeux des ſots : & que ce bien qui lui reſtéroit d'une dépenſe raiſonnable, ſéroit le ſeul dont il ſéroit riche, & qui lui rendroit la vie heureuſe s'il avoit l'eſprit d'en uſer. C'eſt ce que je penſe là-deſſus. Et je ſuis,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Lettre de récommandation.

CEux qui nous ont conſeillé de metre nos petits fils à vôtre College ſont de nos amis, & ne ſont pas des vôtres ; je veux dire qu'ils n'ont aucune liaiſon avec vous, & qu'en nous donnant ce conſeil, ils n'ont regardé que nôtre ſatisfaction, & l'avantage de nos enfans. Ils nous ont dit que vous êtes un homme plein de ſageſſe & de probité, & nous ont fait eſpérer qu'encore que vous n'ayez point de Penſionnaire dont vous ne tâchiez de règler la conduite, & d'avancer les études, vous ne vous contenterez pas d'avoir pour Meſſieurs de Coaſlin cette vigilance générale. Si vous en voulez prendre un ſoin particulier, nous aurons auſſi, Monſieur, pour vous une particuliere réconnoiſſance, & il ne ſe préſentera point d'occaſion de vous ſervir, que Monſieur le Chancelier ne vous témoigne l'eſtime qu'il fait de vôtre vertu.

FURETIERE.

Récom-

Récommandation pour une Dame de grand mérite.

ENcore que mon indiſpoſition m'arrête dans ma province, il ne tient qu'à Madame la Marquiſe de *** que je ne me faſſe porter à Paris pour être ſon ſolliciteur auprès de vous. Mais elle ne veut pas uſer de tout le pouvoir qu'elle a ſur moi, & pouvant m'ordonner un voiage, elle ſe contente de me démander une lettre. Je la lui donne, comme une grace qu'elle me fait, & je vous l'écris avec autant d'ardeur que ſi toute ma fortune dépendoit du ſuccès de ſon afaire. Vous voyez, MONSIEUR, que la choſe change de nature, & que ce n'eſt plus ſon procès que je vous récommande. En un mot, ce ſont mes interêts que je mets entre vos mains, & que je pourſuis ſous un autre nom que le mien. Je ne vous parle point du mérite de l'illuſtre perſonne qui vous rend ma lettre, ce ſeroit vous faire tort de croire que vous ne connoiſſez pas une vertu ſi généralement réverée. D'ailleurs je renfermerois un trop grand ſujet dans un trop petit eſpace, & il ſembleroit que j'aurois deſſein de mêler quelque choſe d'étranger à une cauſe que je prens entierement pour mienne. Vous pouriez même vous imaginer, ſi je vous diſois toutes les raiſons qui me doivent faire acorder ce que je demande, que je ne ſerois pas avec le zèle d'une ame ſenſiblement obligée, Monſieur, Vôtre &c.

Lettre de récommandation de Mr. Bourſault à Mr. de Quantéal, Docteur en Médécine, à qui l'Auteur récommande un Apoticaire.

UN Apoticaire qui ſe donne au Diable qu'il eſt de mes parens, ne jugeant pas les gens de ſa Patrie dignes de ſes Génufléxions, & ayant deſſein de s'établir en vôtre Ville, m'a prié de vous le récommander ; & je vous le récommande. C'eſt un homme, qui charmé de ſa Profeſſion s'y eſt apliqué uniquement ; & de crainte d'être diſſipé n'a jamais voulu ſçavoir autre choſe. Sa phyſionomie ſufit pour juſtifier qu'il n'a point de méchans deſſeins, & que s'il lui arive de donner de l'Arſenic pour du Sucre ce ſera de la meilleure foi du monde. Il a fait cinq ou ſix Campagnes pendant ces dernieres Guerres, en qualité d'Apoticaire des Suiſſes & Griſons, & je dois ce témoignage à la vérité que dans toutes les Gazettes que j'ai luës on n'a fait mention d'aucun *qui pro quo* qu'on lui puiſſe réprocher. A l'égard de la bonté de ſes Drogues, il m'a dit en confidence qu'il emportoit d'ici dequoi faire des Lavemens, bouche que veux-tu. Il n'eſt point de teint, quelque broüillé qu'il puiſſe être, que par la vertu de ſa Seringue il ne rende uni comme une glace ; Enfin, Monſieur, il ne vous en coutera qu'un coup d'œil pour voir tout le mérite que Dieu lui a

donné. Il n'eſt pas de ces gens journaliers qui aujourd'hui font paroître un grand eſprit & demain un médiocre : celui qu'il vous montrera d'abord eſt le même qu'il aura toute ſa vie ; & s'il ne vous paroît pas d'une grandeur ſurprénante vous le trouverez au moins d'une raiſonnable groſſeur. Sur le Portrait que je vous en fais, & que je vous garentis reſſemblant, vous jugez bien que pour le faire paſſer pour habile homme il faut que vous le ſoyïez extrêmement vous-même ; & que voici une ocaſion à ne rien oublier de tout vôtre ſçavoir-faire. Une choſe plus aiſée me ſembleroit moins digne de vous : & peut-être ſuis-je le ſeul homme au monde qui ait aſſez de foi en un Médécin pour en atendre une eſpèce de miracle. Je ſçai bien que vous avez ſouvent araché d'entre les bras de la mort des perſonnes dont elle avoit juré de faire ſa proye ; & que vous êtes celui de toute la Faculté à qui elle craint le plus d'avoir afaire : mais au moins y a-t'il encore quelque ſigne de vie dans les Malades que vous guériſſez, & le Couſin que je vous prie de faire paſſer pour habile homme, n'en a jamais montré aucun ſigne. Eſſayez pourtant de lui être utile, quelques dificultez que vous y trouviez : c'eſt moi qui vous en conjure ; & je ne ſçai point d'obſtacle que je ne ſois capable de ſurmonter quand il s'agira de vous aſſûrer que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

Lettre de récommandation de Mr. Bourſault à Mr. de la Berchére, prémier Préſident au Parlement de Grénoble, ſurnommé l'Incorruptible.

MONSIEUR,

VOus m'avez juſqu'ici donné d'aſſez grands témoignages de vos bontez, pour m'autoriſer à vous en demander de nouvelles marques. Un Ami de qui les interêts me ſont chers, a un procès en vôtre Parlement pour raiſon d'un décret où l'on m'aſſûre que la juſtice parle en ſa faveur : & comme il y a peu d'hommes qui la rendent avec tant de plaiſir que vous, vous voulez bien, Monſieur, que je m'en faſſe un d'ofrir de la matiere à vôtre équité ; étant très-perſuadé que l'ami pour qui je prens la liberté de vous écrire a trop de probité & trop d'honneur pour chercher à gagner un procès qui lui ſembléroit injuſte. La confiance qu'il a en ſon bon droit, dont je ſçais, Monſieur, que vous vous déclarez l'apui, eſt tout ce qui le porte à ſouhaiter la récommandation que je lui donne : & pour lui faire avoir un heureux préſage de la juſtice qu'il attend de vous, je l'ai aſſûré que vous ne m'aviez jamais réfuſé celle de me croire avec beaucoup de paſſion & de réſpect,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur.

Lettre de récommandation de l'Abbé de la Trappe, à un grand Magiſtrat pour un de ſes amis.

MONSIEUR,

JE n'ai pas renoncé d'une telle ſorte aux dévoirs de la vie Civile, que je ne tienne encore au monde par l'amitié. Quand les intérêts des perſonnes qui me ſont chéres, me viennent chercher dans ma ſolitude, je ne leur ferme pas la porte de mon cabinet. Le Gentilhomme qui vous rendra cette lettre, eſt de ces perſonnes qui ne me peuvent être indiférentes. J'ai apris qu'on lui faiſoit de la peine: & quelque ſoin que j'aye de mon répos, je ne ſaurois m'empêcher de prendre part en ſes afaires, & de ſoufrir avec lui. Mais après l'avoir plaint, je voudrois le ſoulager, & lui rendre mon amitié plus effective. C'eſt ce qui m'oblige, Monſieur, d'avoir récours aujourd'hui à vôtre protection, de vouloir apuyer une cauſe que je ne vous recommanderois pas ſi je la croyois mauvaiſe. Tout le monde me dit que vous me faites l'honneur de m'aimer & je n'en puis douter après ce que vous avez dit vous-même à trois ou quatre de mes amis. Ils n'ont pas laiſſé perdre une ſeule de vos paroles; & m'en ont rendu un conte ſi fidelle, que je ſerois inſenſible aux bonnes nouvelles, ſi je n'avois apris celle là avec beaucoup de

joye. Un autre que moi concevroit là-deſſus de grandes eſpérances. Mais comme il n'y a rien qui vaille autant que vôtre eſtime, c'eſt-là que je borne mon ambition. Oüi, Monſieur, je me contente de vos bonnes graces toutes pures, & je ne veux pas même vous dire un ſeul mot de ce que j'avois lieu d'atendre de la Cour, encore que vous ſoyez bien-faiſant, & que je ſois avec tout le zèle poſſible,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur.

A MONSIEUR DE S...

Un Auteur réproche à un de ſes Amis de s'être déclaré contre les belles Lettres, parce qu'elles ne contribuent que rarement à la fortune de ceux qui s'y apliquent.

VOus ſouvenez-vous bien, Monſieur, que vous m'avez promis deux ou trois de vos Ouvrages? Voulez-vous vous en dédire, & irriter un homme qui a le ſang chaud comme le doit avoir tout Faiſeur de Livres? Dans le chagrin où vous me mettez, il s'en faut peu que je ne me répente de vous avoir mis parmi mes Amis les plus illuſtres, & d'avoir rendu un témoignage public de vôtre mérite. Vous en avez une belle réconnoiſſance, quand vous me déclarez que vous n'en voulez tirer d'autre avantage que celui de porter Monſieur vô-

tre Fils à rénoncer au Parnaſſe, parce qu'on n'y trouve qu'une gloire ſtérile, infructueuſe. J'ai bien du déplaiſir qu'ayant reçû tant de dons de la nature, vous en ayez ſi peu reçû de la fortune; mais, Monſieur, faut-il pour cela détourner les beaux eſprits de l'amour des Lettres, & ne vous ſouvenez-vous point de cette comparaiſon ſi juſte, & ſi noble de la gloire avec une Dame, qui mérite d'être récherchée pour ſa ſeule beauté ſans conſidérer les biens qu'elle aporte? Quoi vous n'êtes point touché de la réputation immortelle de vôtre nom, & quand vous ſériez inſenſible au plaiſir d'une imagination ſi agréable, ne vous eſtimez-vous pas heureux d'avoir la tête pleine d'une infinité de belles choſes qui en ſortent quand vous le voulez, & viennent ſur le bord de vos lévres, ou au bout de vôtre plume? Les voluptez que peuvent donner les richeſſes, ſe peuvent-elles comparer à celles qui naiſſent de ces connoiſſances rares & curieuſes? Sont-elles ſi vives, ſi pénétrantes, ſi durables? L'honneur qu'on vous rend, & qui s'adreſſe directement aux qualitez qui ſont au dedans de vous, ne vous flate-t'il pas incomparablement davantage que s'il ne s'adreſſoit qu'à un certain éclat de dignité qui ſeroit à l'entour de vôtre perſonne? Ne ſçavez-vous pas ce que diſoit autrefois un grand Magiſtrat en parlant de ſoumiſſions qu'on lui rendoit: *C'eſt plûtôt à ma Robe qu'à moi, que l'on fait toutes ces révérences.* Croyez-moi, Monſieur, ténez-vous à vôtre partage; il vaut mieux que celui de la plûpart de vos Confréres, quoi que quelques-

uns d'eux ſoyent mieux payez de leurs apoin-temens & de leurs penſions. Quand même le grand homme qui conduit ſi heureuſement la fortune de la France, ne ſongéroit pas à la vôtre, je vous avoüe que je n'aurois jamais compaſſion d'un homme dont j'admire l'eſprit, l'érudition & la vertu. Je ſuis de tout mon cœur,

Vôtre très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur.

BOILEAU A MONSIEUR ***.

Sur un Poëme de la Guerre des Fleurs.

J'Ai lû, Monſieur, pour l'amour de vous la Guerre des Fleurs. Si elle eſt en bonne odeur parmi les beaux eſprits de vôtre Cour, j'oſe dire qu'ils n'ont pas trop bon nez. Ne penſez point que je diſe cela par animoſité: j'ai ſuivi vôtre conſeil: j'ai régardé cet Ouvrage avec des yeux ſi chrétiens, qu'il n'y a peut-être perſonne, à qui il faſſe plus de pitié, qu'à moi. Jamais je ne vis tant d'embaras avec ſi peu d'invention; & jamais Guerre ne fût plus légérement déclarée. Quel ſujet avoient les Violettes de ſe plaindre des Roſes? Comment les Roſes pouvoient-elles leur faire ombrage, puis qu'elles ne ſe rencontrent preſque point enſemble? Etoit-il béſoin, pour cela, de rémuer Ciel & Terre, & de faire agir autant de machines, qu'il en faloit pour le Siége

de Troye ? D'où vient qu'Apollon ſe cache dans un nuage pour brûler toutes les Fleurs ? Y eut-il jamais un enchantement pareil à celui-là ? Comment pouvoit-il brûler les Roſes & les Myrtes, ſans brûler Ies Violettes. Je n'ai point entendu parler d'un Apollon comme celui-là, & pour le Pére de la clarté, il ſemble qu'il manque bien de lumiere. Je voudrois volontiers ſçavoir qu'avoient à faire-là Mars & Vulcain, puis qu'ils n'y font rien ? Pour quel ſujet la Marguerite céde-t'elle la gloire aux Lauriers ? Eſt-ce que les Arbres étoient de ce combat auſſi-bien que les fleurs ? Ce qui m'embaraſſe le plus, eſt que je ne ſçai que dévient toute cette Guerre, & peut-être que l'Auteur auroit de la peine lui-même à débroüiller cet incident. Cet homme a grand ſujet de parler contre les Critiques ; ces ſortes de gens ſont incommodes : Ils demandent de la raiſon par tout, & en cherchent ſouvent où il n'y en a point. Je lui pardonne tout ce qu'il a dit de moi : Il n'y a point de reſſentiment, qui puiſſe ténir contre lui. Vous avez bien fait de m'envoyer ſon Ouvrage, c'étoit le vrai moyen de faire nôtre paix. Je ſuis fâché ſeulement de vous en avoir tant dit. Je ne ſçais pas pour qui vous me prénez, de me prier de parler de cette Guerre ſur le Parnaſſe. Tout ce que je puis faire pour l'amour de vous, de lui & de moi, c'eſt de n'en dire pas un ſeul mot, & de faire tout mon poſſible pour l'oublier. Je ne ſuis point étonné des loüanges qu'il a réçûës de Meſſieurs de ***. Sa piéce eſt aſſez méchante pour cela. Si je ſçavois que vous

euſſiez donné dans le panneau, & que vous vous en fuſſiez fié à ce qu'en dit la Cabale, je croirois que le climat de.... vous auroit changé, & je ne manquérois point de vous écrire une Lettre de conſolation ſur la perte de vôtre jugement. Mais j'ai de trop bons ſentimens de vous, pour penſer que vous n'ayez pas tous ceux qui ſont néceſſaires là-deſſus. Quand je n'en ſerois point perſuadé autant que je le ſuis, la derniere Lettre que vous avez écrite à la Dame blonde, me donneroit un aſſez beau moyen de n'en pas douter. Je n'ai rien lû de plus agréable, & la fin m'en ſemble ſi galante, que malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, je n'ai pû m'empêcher d'en avoir quelque petit dépit. Ce n'eſt pas que je ſois fâché que vous écriviez bien, mais je ſerois fort aiſe, que ce fût à d'autres ; & que vous nous laiſſaſſiez en répos en ce païs-ci. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

Lettre de Priére : du Comte de Buſſy au Duc de N....

QUelque perſuadé que je ſois, Monſieur, de vôtre généroſité, je ne ſçaurois m'empêcher d'avoir une très-grande diſcretion, quand il s'agit de vous importuner en l'état où ſont mes afaires. Cependant il y a des tems qui me ſemblent privilegiez, comme ce-

lui-ci où l'on parle fort de la guerre. Eſt-il poſſible, Mr. que je la voye ſans y être, & que le Roy à qui je meurs d'envie de plaire aux dépens même de ma vie, me la laiſſe paſſer ſi inutilement pour ſon ſervice, tandis que cent mille gens qui ne ſont pas ſi zèlez que moi, vont avoir l'honneur de le ſervir ? A la derniere lettre que je vous écrivis, vous me fites réponſe, que vous la feriez voir au Roi. Vous puis-je demander ce qu'il a dit, Mr. ne marchandez pas, s'il vous plaît, à me le mander. Je vous aſſûre que toutes ſes froideurs pour moi, ne m'ôtent pas une fort grande chaleur que j'ai pour ſa gloire & pour ſa perſonne. Vous le ſçavez bien, & je ſuis perſuadé que les tendreſſes que j'ai pour nôtre Maître, ont augmenté l'amitié que vous avez dès longtems pour moi. Continuez-la moi, Mr. je vous en ſuplie, comme à vôtre, &c.

Lettre de félicitation ; du Comte de Buſſy au Maréchal de....

JE viens d'aprendre avec un extrême joye l'honneur que vous avez réçû du Roi ; quoi que vous ayez ſujet d'être content, vous n'en demeurerez pas là aſſurement, je le ſouhaite, & je l'eſpére pour l'interêt de ma Couſine, & pour celui de vôtre famille. Quand les graces ont pris un chemin, elles ne le quitent preſque plus, auſſi-bien que les per-

ſécutions. Pour moi qui n'ai point du tout ſujet de me loüer de ma fortune, j'aurai au moins en dépit d'elle le plaiſir de me réjoüir de celles de mes parens & de mes amis, comme je fais aujourd'hui de la vôtre, Monſieur, en vous aſſurant qu'on ne peut être à vous plus que j'y ſuis.

*Lettre de félicitation : à Monſieur *** Maréchal de France.*

MONSEIGNEUR,

QUelque immenſe que ſoit l'intervale qui eſt entre vous & moi, je ne puis m'empêcher de joindre ma voix, toute obſcure qu'elle eſt, aux Acclamations de tout ce qu'il y a des gens équitables, & qui ſe font un plaiſir de voir le mérite récompenſé. Le Roy dont la conduite s'atire tous les jours tant de bénédictions, les va faire rédoubler par la juſtice qu'il vous a renduë : Et comme il n'y a perſonne auſſi qui ne ſoit rédevable à Sa Majeſté de l'eſtime dont elle vous honore, de ſept Maréchaux de France qui ont été faits, voici, Monſeigneur, quel eſt le jugement qu'il plaît à Paris d'en faire. On dit que l'un doit cette Dignité à ſa Naiſſance, l'autre à ſa valeur, un autre à ſon expérience ; celui-ci à ſon zèle ; celui-là à ſa vigilance ; & cet autre à ſa ſageſſe : & que vous avez vous ſeul ce que les ſix autres ont tous enſemble. En un

mot, Monſeigneur, je ne puis vous mieux témoigner combien vous êtes aimé que par la joye univerſelle que cauſe le nouveau tître que vous avez. Pour moi, à qui le Ciel ne veut point donner de joye parfaite, j'ai le malheur d'être rétenu dans ma Chambre par une indiſpoſition qui me déſole : non parce qu'elle me fait ſouffrir, mais par l'honneur qu'elle me dérobe de vous aller dire de plus près la part que je prens à vôtre gloire, qui ne ſera jamais plus haute que vôtre vertu, ni plus véritable que la profonde & réſpectueuſe reconnoiſſance avec laquelle je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, MONSEIGNEUR,

Vôtre, &c.

Félicitation à un Ami qui venoit d'être pourveu d'une grande Charge, & de marier ſa fille à un homme de qualité & de mérite.

SI j'ai tant diferé à vous témoigner la part que je prends en l'heureux ſuccès de vos afaires, c'eſt plûtôt mon malheur que ma pareſſe. Il y a près d'un mois qu'une indiſpoſition aſſez grande m'avoit mis hors d'état d'écrire : Ainſi, Monſieur, vous voïez que je me prive d'un bien ſenſible quand je manque à un dévoir qui me ſeroit agréable à rendre. C'eſt un triſte privilege que d'être diſpenſé de ſe réjoüir ! Que j'ai de chagrin d'avoir cette excuſe qui eſt plus lègitime que je ne

voudrois ! Mais ſi les maux qui m'acablent m'ôtent la force d'agir, ils me laiſſent la liberté de ſouhaiter. Tous les mouvemens de mon cœur & tous mes bons déſirs ne vont qu'à vous, mon très-cher Monſieur, puiſſiez-vous paſſer d'un bonheur à un autre, ce ſont les vœux d'un homme qui eſt entierement à vous.

Je n'ai pas moins de joie de vôtre nouvelle alliance que de vôtre nouvelle dignité. Vous ne me dites rien de vôtre illuſtre Marquis que je ne ſache déja, il y a long-tems que je révere ſon mérite, & que je conſidere plus en lui le grand homme que le grand Seigneur.

Lettre de félicitation ſur un mariage.

LOrs que l'on félicite les perſonnes qui viennent de ſe marier, on leur fait quelquefois de certains préſages de bonheur, où il n'y a pas beaucoup de vrai-ſemblance ; & dont même on n'eſt guéres perſuadé. C'eſt ainſi que nous écrivîmes des Lettres de félicitation au pauvre.... qui n'ayant point de bien n'en réçût point auſſi, & qui voulut ſe marier contre toutes les maximes de la prudence. Mais il n'y avoit pas d'aparence qu'un homme de vingt mille livres de rente demeurât toûjours garçon, quand même il n'en auroit pas trouvé autant de ſa femme, comme vous vénez de faire. Vous ſçavez joüir, Monſieur, d'une ſi belle fortune ; vous êtes auſſi honnête homme

que vous êtes grand Seigneur, & vôtre mérite fait aprouver généralement à tout le monde vôtre félicité. Je vous ſuplie d'être perſuadé qu'entre tous ceux qui en ont de la joye, ou par l'eſtime qu'ils ont de vôtre vertu, ou même par les ſentimens de la réconnoiſſance, perſonne ne vous honore plus que le fait,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.

FURETIERE.

Autre ſur le même ſujet.

JE n'ai garde de condamner la réſolution que vous avez priſe, puis que ſi vous vous en ſouvenez, je vous y ai ſouvent exhorté. Il me ſembloit qu'ayant du bien comme vous en avez, & ne voulant pas être Eccleſiaſtique, le parti qui vous reſtoit à prendre, étoit de vous marier : ſi j'avois joint à ce conſeil celui de faire le choix que vous avez fait, je croirois vous avoir bien conſeillé auſſi : Mademoiſelle... eſt une perſonne vertueuſe, modeſte, raiſonnable, d'un eſprit bien fait, d'un jugement ſolide & qui a toutes les bonnes qualitez de ſon ſexe ſans en avoir les défauts ; elle trouvera ſon bonheur dans ce mariage, comme vous y trouverez le vôtre : elle ne pouvoit ſouhaiter un mari plus aimable, & ſi j'avois l'honneur de lui écrire, je ne lui dirois pas moins de bien de vous que je viens de vous en dire d'elle. Je vous ſuplie de la vou-

loir aſſurer de mes réſpects, & de lui parler quelquefois de nôtre amitié, afin que j'aye part à.....

FURETIERE.

Lettre de félicitation ſur une dignité Eccleſiaſtique.

MONSEIGNEUR,

SI l'on ſuivoit vos ſentimens il faudroit vous écrire des Lettres de conſolation, au lieu de vous féliciter ; mais il n'y eut jamais de douleur où l'on n'a pris moins de part qu'à la vôtre, & pendant que vous vous afligez, d'avoir été nommé Evêque de.... vous ne ſçauriez empêcher que tout le monde ne s'en réjoüiſſe. J'avois toûjours bien cru que le Roi, qui connoît le mérite des principaux Eccleſiaſtiques de ſon Roiaume, étoit informé du vôtre, & qu'il ne laiſſeroit pas dans la rétraite un homme ſi capable de ſervir l'Egliſe. Vous en avez le déſir, Monſeigneur, auſſi bien que la capacité, & j'eſtime bienheureux le Dioceſe qui doit être ſoûmis à vôtre conduite. Parmi les fonctions laborieuſes de l'Epiſcopat je vous ſuplie de vous ſouvenir quelquefois de moi, & de donner part à vos priéres envers Dieu à une perſonne qui eſt avec toute ſorte de réſpect,

Vôtre très-humble, &c.

FURETIERE.

Félici-

Félicitation ſur des Charges Militaires.

DAns la derniere Gazette où l'on parloit de vous, on vous apelle Maréchal de Camp. Je me ſuis d'abord informé ſi ce n'étoit pas une mépriſe du Gazetier, & j'ai apris que le Roi vous avois mis depuis peu dans un rang ſi honorable. Cette marque de ſon eſtime & de ſa bonté, Monſieur, fait croire que vous parviendrez enfin à cette dignité que je vous ai ſi ſouvent préſagée.

RE' PONSE.

JE vous laiſſe préſager de ma fortune tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y ſonge point. Nous n'avons que faire d'être ambitieux en ſervant le Roi : il ſonge ſans ceſſe à nous, & comme il ſouhaite que nous faſſions nôtre devoir, il ſouhaite par la même raiſon nôtre avancement. Vous auriez ſçû par moi-même l'honneur que Sa Majeſté m'a fait, ſi j'avois eu le loiſir de vous écrire; mais nous ſommes dans une longue marche, où je ne manque pas d'ocupation : & pour la lettre obligeante que j'ai réçû de vous, vous n'aurez de moi que ce mot de réponſe. Je ſuis, &c.

Autre Lettre de Félicitation.

VOus êtes d'une ſi bonne maiſon que quand vous n'auriez pas rendu tant de ſervice, vous euſſiez été Chevalier ; & d'autre côté vous avez rendu tant de ſervices, qu'il y a de l'aparence que le Roi vous eût fait cet honneur, quand même vous ne ſeriez pas d'une maiſon ſi illuſtre. Je ne m'étonne pas que vous ſoyez de cette promotion, mais je vous en félicite pourtant, & croi qu'un bonheur qu'on mérite ne laiſſe pas d'être un bonheur. Le Cordon bleu eſt une choſe trop conſiderable pour ne pas s'en réjoüir, & ce n'eſt pas vous ſeulement qui dévez en avoir de la joye ; mais tous ceux qui ont avec vous quelque liaiſon de parenté ou d'amitié. Nous avons l'une & l'autre Monſieur le Comte & moi, & quoi que les parens ne ſoient pas toûjours amis, vous avez réconnu dans les ocaſions qui ſe ſont préſentées comme il eſt véritablement vôtre ſerviteur, & moi.

Autre Lettre de Félicitation.

LEs armes ſont en France la plus noble de toutes les profeſſions, Maréchal de Camp fait ſouche de nobleſſe : en ſorte que

quand vous ne ſeriez pas Gentilhomme, vos enfans le ſeroient, & vous leur donneriez une qualité qui eſt ſi ardemment déſirée de ceux qui ne l'ont pas, que la plûpart l'ont préferée à leur propre vie. Je ne puis vous exprimer quelle eſt ma joye de voir que la fortune répond à vôtre mérite. Mais que ſert de parler maintenant de la fortune ? c'eſt le Roi qui diſtribuë les honneurs militaires, auſſi-bien que les autres dons de la fortune. Il n'y eut jamais de Prince qui aima plus la juſtice & l'équité. La fortune comme on dit, eſt aveugle, mais le Roi récompenſe dans ſon armée ce qu'il voit & ce qu'il ordonne. Certainement, Monſieur, quand on a du courage & de la conduite, comme vous en avez, il eſt impoſſible qu'on ne faſſe quelque choſe ſous un Roi ſi éclairé.

FURETIERE.

RE' PONSE.

IL eſt vrai, Monſieur, que je ſuis pourvû d'un emploi, auquel la connoiſſance de mes défauts me défendoit d'aſpirer, & dont je ne m'acquiterai pas facilement avec le ſuccès que tout le monde atend de mes ſoins ; mais ſi je ſuis aſſez malheureux pour tromper l'opinion que le Peuple a conçûë de ma capacité, je vous prie de croire que le changement de condition ne changera rien au deſſein que j'ai d'honorer mes amis, & ſi je trouve quelque

douceur en ma fortune, ce ſera lors que vous me ferez naître l'ocaſion de vous donner des preuves de mon afection, & de vous aſſurer qu'il n'eſt point d'honneur que je préfere à celui d'être aimé de vous, ni de qualité, à la gloire d'être,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

Lettre de félicitation pour ſouhaiter une heureuſe année.

MONSIEUR,

CE n'eſt pas la prémiere fois que j'ai l'honneur de vous ſouhaiter une bonne année, & je prie Dieu que ce ne ſoit pas la derniere; parce que j'y ſerai pour vous rendre mes dévoirs, & vous y ſerez auſſi pour me continuer vôtre amitié. En verité, Monſieur, ce n'eſt pas vous ſeul qu'on doit conſiderer quand on fait de ſemblables ſouhaits ? c'eſt une infinité de perſonnes qui ont l'honneur d'être connuës de vous : car enfin tout le monde ſçait vôtre humeur bienfaiſante, & l'on diroit que vous ne vivez que pour obliger ceux qui ont récours à vôtre bonté. J'en ſçai qui ſe fairoient un plaiſir de rendre un témoignage à la verité, & d'avoüer que dans leurs béſoins ils vous ont vû quiter vos plus preſſantes afaires, que vous répreniez enſuite au dépens même de

vôtre ſanté pendant de longues veilles. Jugez de là, Monſieur, ſi l'on eſt obligé de faire des vœux pour une ſanté auſſi précieuſe que la vôtre, & ſi je ne dois pas être des premiers à le faire, puis que j'ai reſſenti les plus puiſſans éfets de vôtre protection. A Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'après vous être ainſi rédevable, je laiſſe paſſer cette nouvelle année ſans vous témoigner la joye que j'ai de ce que vous la commencez en parfaite ſanté ; & quoi que je ne puiſſe me flater que mes vœux ſoient aſſez éficaces, je les continuerai toute ma vie pour vôtre conſervation, & ne ceſſerai jamais d'être, &c.

FURETIERE.

Félicitation ſur ce qu'il a quité ſes amours.

J'Aprouve vôtre révolte, Monſieur, & je me réjoüi de la victoire que vous dites que vous avez remportée. Néanmoins j'ai peur. Je connoi les ruſes de l'ennemi que vous penſez avoir défait ; & il y a lieu de craindre qu'il ne ſe ſoit conſervé dans vôtre cœur quelque intelligence. Gardez-vous au nom de Dieu d'une trahiſon. L'amour eſt cruel à ceux qui ſe ſont révoltez contre lui, & qu'il a de nouveau vaincus, il met tout à feu & à ſang, & ne donne point de quartier. Vous êtes bien plus ſage que moi, & j'ai tort de ne me pas répoſer de ſa défaite ſur vôtre prudence. Mais,

Monſieur, l'amitié eſt craintive, & vous m'obligez à rédoubler celle que j'ai pour vous. N'allez point quand vous joüirez paiſiblement de la liberté, mépriſer vos pauvres amis, qui n'ont pas le courage de rompre leurs chaines. Ils profiteront de vôtre exemple. L'eſtime qu'ils font de vous, & l'envie qu'ils ont de vous plaire, aideront à les tirer de leurs fers. Cependant ayez la bonté de compatir à leur foibleſſe, & vous comblerez de joye,

Vôtre trés-humble, &c.

Félicitation ſur le gain d'un procès.

VOus m'avez fait un plaiſir extrême, Monſieur, de gagner vôtre procès. Je vous en rémercie ; & vous êtes un vrai diable en procès, dont je loüe Dieu. Si vous ne l'aviez été, vous ſeriez un pauvre diable qui n'auriez pas le moyen de faire à vos amis ces magnifiques règales que vous leur faites. Vous meritez, Monſieur, d'avoir du bien, & ce ſeroit dommage que vous en manquaſſiez, vous qui ſavez l'employer de ſi bonne grace. Bénits ſoient ceux qui vous l'ont procuré. Ce qui augmente ma joye, vos afaires étant heureuſement terminées, la foire Saint Germain ne vous arêtera point : & j'aurai dans peu l'honneur de vous embraſſer triomphant. Je vous couronnerai de pampre, & d'épis de blé. Cette couronne vaut mieux que celles de Laurier, de Palmes, & de Mirte, que remporteront

cette année tous les Amans & tous les Conquerans de la terre. Je laiſſe à Monſieur.... à vous envoyer la Gazette de la Province. Il ne vous écrira rien de ſi vrai que la proteſtation que je vous rénouvelle d'être à vous, autant que m'y obligent vôtre mérite & vôtre amitié.

FURETIERE.

Félicitation à un Ami ſur ſa guériſon.

J'Ai été ravi, mon cher Monſieur, de voir par vôtre Lettre que vous vous portez beaucoup mieux, mais vous ne déviez pas commencer par un éfort. C'étoit aſſez de quatre lignes pour me mettre l'eſprit en répos, en me donnant la bonne nouvelle que je démandois. Il eſt vrai que vous ne ſauriez garder de méſure quand il eſt queſtion de m'obliger, & ſi vos faveurs ne ſont exceſſives, vous croïez qu'il y manque quelque choſe. Il y a peu d'amis comme vous, & il y a encore moins de Philoſophes de vôtre force, pour conſerver la joye de l'eſprit dans la douleur du Corps. Cependant il ne faut pas que vôtre fermeté vous empêche d'avoir pitié de nôtre foibleſſe. Vous dévez ſoufrir que les hommes eſpérent & déſirent comme ils ont eſpéré & déſiré de tout tems. Où en ſerions nous ſi vous condamniez toutes les paſſions ? Deſcendez, je vous prie, juſques à l'infirmité humaine. Conſiderez que les Héros ſont rares dans nôtre ſiécle. Pour

moi je me contente de vous admirer, & de vous proteſter que je ſuis, &c.

Autre félicitation à un Ami, ſur le récouvrement de ſa ſanté.

SI je faiſois des vers quand j'ai envie d'en faire, ce ne ſeroit pas en proſe que je me réjoüirois avec vous du récouvrement de vôtre ſanté. Mais vous ſavez que l'inſpiration n'eſt pas en la puiſſance du Poëte. Cet eſprit d'en-haut eſt quelquefois long-tems à vénir, & je ne ſaurois avoir tant de patience. Je vous dirai donc en la langue des pauvres mortels que je vous ai véritablement pleuré, & je pourois ajoûter en la langue des Dieux de l'Olimpe que je leur ai dit des injures pour l'amour de vous. Monſieur le Comte de *** fut le prémier qui modera la violence de ma douleur, il m'ordonna de bien eſpérer, & Monſieur le Chevalier ſon frere m'aporta deux jours en ſuite la joie après l'eſpérance. Vôtre Lettre fait bien plus, elle montre que vous ne vous contentez pas de la ſanté, mais que vous prétendez à la forcer, & que vous faites l'Athlete qui veut lutter. Ce ſera la matiere de nôtre converſation quand j'aurai l'honneur de vous voir, & de vous aſſurer que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur,

Lettre de Mr. Fléchier, de Condoléance & de Conſolation, à Madame la Marquiſe de Villefranche.

JE ne crains pas, Madame, d'interrompre vôtre douleur, en vous faiſant part de la mienne ſur la mort de M. le Marquis vôtre Epoux; je ſai combien vous le régrettez, & les raiſons que vous en avez, qui viennent toutes de vôtre cœur & du ſien. Mais je ſai auſſi les conſolations que vous avez de l'avoir ſervi juſqu'à la fin, de l'avoir ſoulagé dans ſes maux, d'avoir été témoin de ſa réſignation & de ſa patience, & de l'avoir vû mourir dans des diſpoſitions Chrétiennes. Perſonne ne prend plus de part à vôtre affliction, & ne peut être plus parfaitement que moi, Madame, Vôtre très-humble, &c.

A Niſmes, le 13. *Novembre* 1707.

Lettre de Mr. Fléchier, de Félicitation, à Madame la Maréchale Ducheſſe de Barwik.

LE Ciel, Madame, s'acoûtume aſſez, ce me ſemble, à répandre ſur Milord & ſur vous, ſes bénédictions temporelles. Honneurs,

dignitez, victoires, biens en Eſpagne, & qui plus eſt, Gouverneur de Province en France: Mais ce que j'eſtime plus que toutes ces proſpéritez, c'eſt que tout le monde s'en réjoüit, & que perſonne ne les envie. Agréez que je continuë à vous en faire mes complimens à méſure qu'elles continuëront, & que toutes les félicitations que j'aurai l'honneur de vous faire, ſoient de nouvelles marques de l'atachement & du réſpect ſincére avec lequel je ſuis, Madame, Vôtre très-humble, &c.

A Montpellier, le 1. *Décembre* 1707.

Lettre de Mr. Fléchier, de Condoléance & de Conſolation, à Mademoiſelle de Montclar.

COmbien d'images de mort, ma chere Fille, ont paſſé depuis peu ſous vos yeux dans vôtre famille! Pere, Sœur, Oncles, en moins d'un mois. Vous avez bien apris comment on meurt, & vous avez connu par là l'importance de bien vivre. Je vous fais ſur toutes ces pertes mes complimens, & vous laiſſe faire vos réflexions. Comme vous ne ténez guéres au monde, & que ſes biens ni ſes vanitez ne vous touchent point, vous rendez vos dévoirs à tous vos Proches mourans ſans interêt & ſans eſpérance, & vous n'avez en vûë que de gagner le Ciel par les ofices de charité que vous exercez à leur égard. Il ne

faut pas auſſi que par fatigue, ou par affliction, vous afoibliſſiez vôtre ſanté. Elle vous eſt néceſſaire pour les deſſeins que vous avez, & ce doit être une partie de vôtre piété que de vous maintenir en état de la pratiquer, quand vous ariverez où Dieu vous apelle.

Je vous ſuis obligé, ma chére Fille, du ſoin que vous avez pris du don qu'on a fait à la Croix de ſaint Gervaſi. Nous avons concerté M. D. & moi, les moyens d'être payez de ces legs pieux. Nos Etats avancent, & je ſuis toûjours avec le même zèle, ma chére Fille, Vôtre très-humble, &c.

A Montpellier, le 16. Décembre 1707.

LE CHEVALIER DE MERE'.

On doit avoir de la civilité en honnête homme.

JE vous ſçai bon gré, Monſieur, d'être civil & careſſant : la plûpart des perſonnes ſont bien-aiſes que tout ce qu'on fait, témoigne qu'on les aime, & qu'on les eſtime. C'eſt le meilleur moyen de ſe les rendre favorables ; pourvû qu'on s'en acquite agréablement ; mais il faut prendre garde que cela ne leur donne à penſer qu'on a béſoin d'elles ; une civilité intéreſſée déplaît. A cela près, & lors qu'on eſt honnête, on ne manque jamais de gagner l'afection des gens. Le plus grand

plaiſir que puiſſe avoir un galant homme qui eſt en faveur, c'eſt d'obliger la perſonne qui l'aproche, quand il lui voit un mérite & des manieres engageantes. Faites, Monſieur, s'il vous plaît, réfléxion là-deſſus ; & croyez-moi,

Vôtre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur,

On doit éviter la ſingularité.

JE ſuis ravi que vous préniez ſoin de vous rendre tous les jours plus homme de bien. Continuez, je vous en ſuplie ; mais n'imitez pas ceux qui par pure vanité afectent dans leurs façons de vivre, un air extraordinaire. Fuyez tout ce qui conduit fortement à cela: & n'aimez point à avoir un extérieur déſagréable. Que le déhors, je vous en conjure, s'accommode à celui du Peuple ; mais que le dédans ne lui reſſemble pas; Ne ſoyons ni ſplendides, ni vilains ; faiſons ſeulement que nôtre vie ſoit meilleure : mais qu'elle ne ſoit point tout-à-fait diférente de celle des autres ; car nous éfaroucherons ceux qui nous déſirons coriger, & nous ferons qu'ils ne voudront nous imiter en rien, de peur d'être obligez à nous imiter en tout.

Contre les Compagnies & les Spectacles.

VOus me démandez, Monſieur, ce que vous dévez éviter ; les grandes Compagnies. Je n'y trouve point de ſûreté pour vous. Quelqu'un favoriſe toûjours le vice : il nous l'inſinuë, ou il nous l'imprime ; de ſorte que plus il y a de gens, & plus il y a de péril. J'avouë mon foible ; je ne ſors jamais de ces aſſemblées, tel que j'y ſuis allé. Ce que j'avois aſſoupi, ſe réveille, & les penſées que j'avois bannies, réviennent. Rien auſſi ne nuit ſi fort aux bonnes mœurs, que de s'arêter long-tems aux Spectacles publics ; car le plaiſir qu'on y réçoit, fait couleur le vice plus aiſément.

XXI. LETTRES CHOISIES DE PLINE SUR DIFFERENS SUJETS,

Traduites par Mr. FLÉCHIER Evêque de Niſmes.

Sur l'abſence d'un Ami.

PENDANT que nous étions, vous dans la marche d'Ancône, moi au-délà du Pô, je ſuportois plus doucement vôtre abſence ; mais depuis que je ſuis de rétour, & que vous continuez à démeurer où vous êtes, elle me dévient inſuportable : ſoit que les lieux où nous avons coûtume de paſſer la vie enſemble, me faſſent plus fortement penſer à vous : ſoit que rien ne rédouble tant la paſſion de révoir les abſens, que d'en être plus près ; & que plus l'eſpérance de joüir d'un bien eſt prochaine, plus l'impatience de le poſſeder, eſt vive. Quoiqu'il en ſoit, délivrez-moi de cette peine. Vénez à Rome, ou comptez que je m'en rétourne d'où je ſuis trop indiſcretement & trop tôt révenu ; quand

ce ne ſeroit, que pour avoir le plaiſir d'éprouver, lorſque vous vous trouverez à Rome ſans moi, ſi vous m'écrirez du ſtile dont je vous écris. Adieu.

Sur une Abſence.

JAmais je ne me ſuis tant plaint de mes afaires, que lors qu'elles ne m'ont permis ni de vous acompagner, quand vôtre ſanté vous obligea de partir pour la Companie, ni du moins de vous ſuivre peu de jours après que vous fûtes partie. C'étoit principalement dans ce tems, que j'euſſe déſiré le plus d'être avec vous pour juger par mes yeux, ſi vos forces révénoient, ſi ce corps délicat ſe rétabliſſoit, & comment vôtre temperament s'acommodoit, ſoit de la ſolitude, ſoit des douceurs & de l'abondance * de ce ſéjour. Quand vous ſériez dans la meilleure ſanté, je ne ſoutiendrois qu'avec chagrin vôtre abſence : car c'eſt un état fort triſte & fort inquiet, que de paſſer quelquefois des heures, ſans ſavoir des nouvelles de ce qu'on aime le mieux. Mais abſente & malade, vous m'alarmez de plus d'une maniére. Il n'eſt rien que je n'aprehende, & que je ne m'imagine ; & ſelon la coûtume de ceux que la crainte à ſaiſis, tout ce qui me fait

* Le texte ne détermine pas cette abondance ; mais on ne peut guére l'entendre, que du gibier & des fruits.

le plus trembler, eſt ce que j'ai le plus de penchant à croire. C'eſt pourquoi je vous conjure avec la derniére inſtance, de prévenir mon inquiétude par une, & même par deux lettres chaque jour. Je me raſſûrerai du moins tant que je lirai : mais je rétomberai dans mes prémieres alarmes dès que j'aurai lû. Adieu.

Compliment ſur l'Abſence.

VOus me mandez que mon abſence vous cauſe beaucoup d'ennui, que vous ne trouvez de ſoulagement qu'à lire mes ouvrages, & ſouvent à les mettre à ma place auprès de vous. Je ſuis ravi que vous me déſiriez ſi ardemment, & que ces ſortes de conſolations ayent quelque pouvoir ſur vôtre eſprit. Pour moi, je lis, je rélis vos lettres, & les réprens de tems en tems, comme ſi c'en étoit de nouvelles ; mais elles ne ſervent qu'à rendre plus vif le chagrin que j'ai de ne vous point voir : car quelle douceur ne doit-on point trouver dans la converſation d'une perſonne, dont les lettres ont tant de charmes ? Ne laiſſez pas pourtant de m'écrire ſouvent, quoique cela me faſſe une ſorte de plaiſir qui me tourmente. Adieu.

Récom-

Récommandation.

VOus connoiſſez Attilius Creſcens, vous l'aimez ; car y a-t'il dans Rome quelque perſonne de conſideration qui ne le connoiſſe, & qui ne l'aime ? Pour moi, je ne l'aime pas comme l'aiment la plûpart des autres, mais de tout mon cœur. Les villes dont nous ſommes originaires, ne ſont qu'à une journée l'une de l'autre. Nôtre amitié a commencé dès nos plus jeunes années, & cette ſorte d'amitié eſt ordinairement la plus vive ; le tems & la raiſon n'ont fait que l'augmenter. Tous ceux qui nous connoiſſent un peu, le ſçavent ; car il ſe vante partout de ma tendreſſe pour lui, & je ne laiſſe ignorer à perſonne, combien ſon honneur, ſon répos, & ſa fortune m'intereſſent. Juſques-là qu'un jour qu'il me marquoit ſon inquiétude, ſur ce qu'un homme, dont il avoit lieu de craindre quelque inſulte, alloit entrer en exercice de la Charge de Tribun du Peuple, je ne pûs m'empêcher de lui répondre :

Tant que je joüirai de la clarté du jour,
Jamais ſur ces vaiſſeaux n'aprehendez d'outrages. *

Pourquoi tout cela ? Pour vous aprendre, que moi vivant, on ne peut ofenſer Attilius. Vous me direz encore, à quoi bon cela? Va-

* Vers d'Homere.

lerius Varus lui dévoit de l'argent ; il eſt mort & a fait Maxime ſon héritier. Quoique Maxime ſoit de mes amis, il eſt encore plus des vôtres. Je vous conjure donc & j'éxige de vous au nom de nôtre amitié, que vous faſſiez en ſorte, qu'Attilius ſoit entiérement rembourſé de tout ce qui lui eſt dû, en principal & en interêts échûs depuis pluſieurs années. C'eſt un homme très-éloigné d'envier le bien d'autrui ; mais il ne néglige pas le ſien, & n'exerce aucun emploi lucratif. Sa frugalité fait tout ſon révenu : car il ne s'atache aux belles lettres où il excelle, que pour ſon plaiſir ou pour ſa gloire. La plus petite perte lui eſt d'autant plus onereuſe, qu'il lui eſt plus dificile de la réparer. Tirez-nous l'un & l'autre de cet embaras. Ne m'empêchez pas de joüir de la douceur & des agrémens de ſa converſation : car je ne puis voir mélancolique, celui dont la gayeté fait toute la mienne. Enfin vous connoiſſez ſon enjouëment ; prénez garde, je vous ſuplie, qu'une injuſtice ne le change en chagrin & en colére. Par la vivacité de ſa tendreſſe, jugez quelle ſeroit la vivacité de ſon reſſentiment. Une ame auſſi grande & auſſi noble ne pardonnera pas une injuſtice qui lui ſeroit ſi préjudiciable ; & s'il pouvoit la pardonner, je la régarderois moi, comme ſi on me l'avoit faite ; ou plûtôt, j'en ſerois plus indigné que ſi je l'avois moi-même réçûe. Après tout, pourquoi ces plaintes & ces ménaces anticipées ? Il eſt bien plus ſûr de finir comme j'ai commencé ; & de vous ſuplier de mettre tout en uſage, pour ne pas donner ſujet

de croire, ni à lui (ce que je crains plus qu'on ne peut dire) que j'aie négligé ſes interêts ; ni à moi, que vous ayez négligé les miens. Vous en viendrez à bout, ſi vous avez autant d'envie que moi, de le ſortir d'afaire. Adieu.

Réponſe à une Lettre de Récommandation.

VOus me récommandez d'apuïer Jules Naſon, qui aſpire aux Charges. A moi me récommander Naſon ; c'eſt comme ſi vous me récommandiez à moi-même. Je vous excuſe pourtant, & vous le pardonne ; car je vous euſſe fait la même récommandation, ſi je me fuſſe trouvé abſent de Rome, dans un tems où vous y auriez été. C'eſt le propre de la tendre amitié, de croire tout néceſſaire. Je vous conſeille de ſolliciter les autres, & je vous promets de ſeconder & de ſoûtenir vos récommandations de toutes les miennes. Adieu.

Témoignage de Joie.

OJour heureux ! le Préfet de la Ville m'ayant choiſi pour un de ſes Aſſeſſeurs, j'ai entendu plaider l'un contre l'autre, deux jeunes hommes d'une grande eſpérance & nez avec des diſpoſitions excellentes, Fuſcus Salinator, & Numidus Quadratus. On ne peut trop les admirer, & ils ne feront pas ſeulement hon-

neur à nôtre ſiécle, mais aux belles lettres même. Ils ont l'un & l'autre une probité ſurprénante, une fermeté judicieuſe, un air noble; leur langage eſt pur, leur voix mâle, leur mémoire ſeure; l'étenduë de leur eſprit, la délicateſſe de leur diſcernement répondent bien à tout le reſte. Tout cela m'a cauſé un véritable plaiſir; mais ce qui m'en a fait le plus, c'eſt qu'ils avoient tous deux les yeux atachez ſur moi, comme ſur leur guide, comme ſur leur maître, & que les Auditeurs croyoient les voir marcher ſur mes traces. O jour heureux! (car je ne puis m'empêcher de le répeter) ô jour que je dois compter entre les plus fortunez de ma vie! Qu'y a-t'il en éfet de plus heureux pour le public, que de voir de jeunes gens chercher à ſe faire une réputation & un nom par les lettres? Qu'y a-t'il de plus heureux pour moi, que de me voir choiſi pour modéle, par ceux qui veulent ſe former à la vertu? Mais pour goûter éternellement cette joïe, je prie les Dieux, & je vous en prens à témoin, que tous ceux qui m'eſtimeront aſſez pour me vouloir ſuivre, puiſſent me dévancer. Adieu.

Offre de Services.

VOus ne dévez pas me récommander avec ménagement ceux que vous jugez dignes de vôtre protection. Il vous ſied auſſi-bien d'être utile à beaucoup de gens, qu'à moi d'aqui-

ter toutes les obligations dont vous pouvez être chargé. Contez que je rendrai à Vectius Priſcus tous les ſervices dont je ſerai capable, particulierement dans ma ſphere, c'eſt-à-dire, dans le Tribunal des Centumvirs. Vous m'ordonnez d'oublier les lettres que vous m'avez (dites-vous) écrites à cœur ouvert: mais il n'en eſt point dont je conſerve le ſouvenir ſi précieuſement. Je leur dois le plaiſir de ſentir combien vous m'aimez, lors que je vois que vous n'atendez pas moins de moi, que vous atendiez de vôtre fils. Je ne feindrai pas même de vous avoüer, qu'elles me flatent d'autant plus, que je n'avois rien à me réprocher: car j'avois exactement ſatisfait à tout ce que vous m'avez commandé. Je vous ſuplie donc, & je vous conjure de vouloir bien me traiter avec la même franchiſe, & de ne m'épargner pas les réproches, qnand vous me ſoupçonnerez de vous avoir manqué; je dis que vous me ſoupçonnerez: car je ne vous manquerai jamais. En éfet nous en rétirerons tous deux la ſatisfaction de connoître, vous, que je ne les ai pas méritez; moi, qu'ils ne partent que de l'excès de vôtre tendreſſe. Adieu.

BILLET.

VOus me priez d'aller à vôtre maiſon de Formium; j'irai, à condition que vous ne vous dérangerez point pour moi, condition que je prétens bien être réciproque. Ce ne

ſont ni vos mers, ni vos rivages; c'eſt vous: c'eſt le loiſir, & la liberté, que je cherche. Sans cela il vaudroit mieux démeurer à Rome. Il n'y a point de milieu; il faut tout faire, ou à ſon gré, ou au gré d'autrui. Tel eſt mon caractere, je ne veux rien à demi: je veux tout un, ou tout autre. Adieu.

Félicitation ſur un Mariage.

JE ſuis ravi, & je me réjoüis avec vous, de ce que vous mariez vôtre fille à Fuſcus Salinator. Il décend de Sénateurs; ſon pere eſt un des plus honnêtes hommes du monde, & ſa mere n'a pas moins de mérite. Pour lui, il eſt fort apliqué à l'étude, très-verſé dans les belles lettres, & même éloquent. Il a la ſimplicité d'un enfant, l'enjouëment d'un jeune homme, la ſageſſe d'un vieillard; & ma tendreſſe pour lui ne m'impoſe point. A la vérité je l'aime ſans méſure; tant il a ſçû m'y engager, & par les ſoins qu'il a pris de me plaire, & par ſon atachement: mais mon amitié n'eſt point aveugle. J'en juge d'autant mieux, que je l'aime davantage; c'eſt pour le connoître à fond, que je vous garentis en lui un gendre tel, qu'il ne vous ſeroit pas poſſible d'en choiſir un plus acompli, quand vous pouriez vous le donner au gré de vos déſirs. Il ne lui reſte qu'à vous faire bien-tôt aïeul d'un petit fils, qui lui reſſemble. Qu'heureux ſera pour moi ce tems, où je pourai prendre dans le ſein de

vôtre famille des enfans & des petits enfans, que je n'aimerai pas moins que les miens ! Adieu.

Lettre de Compliment.

COmment ſe peut-il, que vous ſoïez comme vous le mandez, acablé d'afaires, & qu'en même-tems vous me preſſiez de vous envoyer mes ouvrages, qui obtiennent à peine de ceux qui ne ſont point ocupez, quelques momens d'un tems inutile ? Je laiſſerai donc paſſer l'été, où nous ſommes trop ocupez ; & lors que l'hiver de rétour me donnera lieu de croire, que vous avez du moins quelques heures de la nuit à vous, je chercherai dans mes amuſemens ce que je puis vous ofrir. Cependant je ſerai aſſez content, ſi mes lettres ne vous ſont point à charge : & parce qu'elles ne peuvent manquer de l'être, je les ferai plus courtes. Adieu.

Lettre d'Invitation.

VOulez-vous donc démeurer éternellement tantôt dans la Lucanie, tantôt dans la Campanie ? Vous me direz que vous êtes né dans la prémiere de ces Provinces, & que vôtre femme eſt née dans la ſéconde. C'eſt une raiſon d'y ſéjourner plus longtems ; mais non

pas d'y démeurer toûjours. Que ne révenez-vous donc à Rome, où vôtre rang, vôtre gloire, vos amis, grands & petits vous apellent? Prétendez-vous être toûjours vôtre maître, veiller, dormir à vôtre gré? Quoi les jours entiers ſur un livre toûjours en habit de campagne, jamais en habit de ville? Il eſt tems de réprendre ici nos travaux, quand ce ne ſeroit, que pour ne vous pas dégoûter de vos plaiſirs, en vous raſſaſiant. Vénez faire des révérences, pour récevoir plus agréablement celles qu'on vous fera. Vénez vous faire preſſer dans la foule, afin de mieux goûter enſuite la douceur de la ſolitude. Mais quelle eſt mon indiſcretion d'arêter celui que je rapelle! Car peut-être ne vous dis-je rien, qui ne vous invite à vous plonger de plus en plus dans une aimable oiſiveté. Je ne prétens pas que vous y rénonciez, mais ſeulement que vous l'interrompiez. Comme dans un répas je joindrois à des mêts doux, d'autres mêts piquans, afin que ceux-ci réveillaſſent le palais, que ceux-là auroient comme aſſoupi; ainſi je vous conſeille d'aſaiſonner une vie unie & tranquille, avec des éxercices plus pénibles, & qui puiſſent (pour ainſi dire) en rélever le goût. Adieu.

Lettre de Compliment.

VOtre Lettre m'aſſûre en même-tems, que vous étudiez, & que vous n'étudiez pas.

Je vous parle énigme, & j'en conviens, juſqu'à ce que je m'explique plus clairement. Elle dit que vous n'étudiez point ; & elle eſt ſi poliment écrite, qu'elle ne peut l'avoir été que par une perſonne qui étudie. S'il en eſt autrement, vous étes le plus heureux homme du monde, d'écrire de ces choſes en vous joüant & ſans étude. Adieu.

Lettre d'amitié.

J'Ai lû vôtre Livre, & j'ai marqué avec le plus d'exactitude qu'il m'a été poſſible, ce que je crois y dévoir être changé, & en dévoir être rétranché ; car je n'aime pas moins à dire la vérité, que vous à l'entendre ; & d'ailleurs l'on ne trouve point de gens plus dociles à la cenſure, que ceux qui méritent le plus de loüanges. Je m'atens qu'à vôtre tour vous me renvoyerez mon livre avec vos critiques. O l'agréable, ô le charmant échange ! Que j'ai de plaiſir à penſer, que ſi jamais la poſterité fait quelque cas de nous, elle ne ceſſera de publier avec quelle union, quelle franchiſe, quelle amitié nous avons vécu enſemble ! Il ſera rare & rémarquable, que deux hommes à peu près de même âge, de même rang, de quelque nom dans l'Empire des lettres (car il faut bien que je parle modeſtement de vous, puiſque je parle en même tems de moi) ſe ſoient ſi fidélement aidez dans leurs études. Pour moi dès ma plus tendre jeuneſſe, la réputation, la gloire que

vous aviez aquiſe me faiſoient déja déſirer de vous ſuivre, de marcher & de paroître marcher ſur vos traces, non pas de près, mais de plus près qu'un autre. Ce n'eſt pas qu'alors nous n'euſſions à Rome beaucoup d'eſprits du prémier ordre; mais entre tous les autres le raport de nos inclinations vous montroit à moi, comme le plus propre à être imité, comme le plus digne de l'être. C'eſt ce qui rédouble ma joïe, quand j'entens dire, que ſi la converſation tombe ſur les belles lettres, on nous nomme enſemble. Que ſi l'on parle de vous, auſſitôt l'on penſe à moi. Je ſai bien qu'il y a des gens que l'on nous préfere à l'un & à l'autre; mais pourvû que l'on nous place tous deux enſemble, il ne m'importe en quel rang; car dès que l'on me mets au-deſſus de vous, je me crois au premier, & dès que l'on me met au-deſſous, je me crois au ſécond. Vous avez pu même rémarquer que dans les teſtamens, excepté ceux de quelques amis particuliers, on ne laiſſe point de legs à l'un de nous, qu'on n'en laiſſe un ſemblable à l'autre. La concluſion de tout ce diſcours, c'eſt que nous ne pouvons trop nous aimer: nous, que les études, les mœurs, la réputation, les derniéres volontez des hommes uniſſent par tant de nœuds. Adieu.

Lettre d'Avis.

J'Obéïs, mon cher Collegue, & je prens ſoin de mes yeux autant que vous me l'ordonnez. Je ſuis arivé ici dans une chaiſe fermée, où j'ai été comme dans ma chambre; non-ſeulement je n'écris point, mais je m'abſtiens même de lire; il m'en coûte beaucoup à la vérité, mais je m'en abſtiens, & je n'étudie plus que des oreilles. Je rends avec des rideaux mon apartement ſombre, ſans le rendre tout-à-fait obſcur: je trouve même le moyen, en fermant les fenêtres baſſes de ma galerie, d'y faire entrer autant d'ombre que de lumiére; & par là peu à peu j'aprens à ſuporter le jour. J'uſe du bain, parce qu'il m'eſt bon; du vin, parce qu'il ne m'eſt pas mauvais, ſobrement pourtant. C'eſt ma coûtume; & d'ailleurs j'ai quelqu'un qui m'obſerve. J'ai réçû, comme vénant de vous, la poularde que vous m'avez envoyée; & j'ai eu les yeux aſſez bons, quoi qu'encore foibles, pour m'apercevoir qu'elle eſt fort graſſe. Adieu.

Lettre de Récommandation.

VOus ſerez moins ſurpris que je vous aye démandé avec tant d'inſtances la Charge de Colonel pour un de mes amis, quand vous

ſaurez le nom de cet ami & quel eſt ſon mérite. Je puis bien vous le dire, & vous en faire le portrait, aujourd'hui que vous m'avez acordé ma démande. C'eſt Cornelius Minutianus. Quoiqu'il ne donne pas moins de luſtre par ſes mœurs, que par ſa naiſſance, au païs dont je tire mon origine; qu'il ſoit d'une illuſtre maiſon, & qu'il ait de grands biens; il aime l'étude avec la même ardeur, que l'aiment ordinairement ceux qui manquent de tout. On ne peut trouver un Juge plus intégre, un Avocat plus zèlé, un plus fidéle ami. Vous croirez que c'eſt vous qui m'avez une très-grande obligation, quand vous connoîtrez à fond cet homme, qui n'eſt au-deſſous d'aucuns honneurs, d'aucunes charges; & c'eſt pour m'acommoder à ſa modeſtie, que je me contente de ces termes. Adieu.

Sur un réproche.

VOus dites que quelques gens me réprochent, de loüer en toute ocaſion avec excès mes amis. J'avoüe mon crime, & j'en fais gloire; car qu'y a-t'il de plus honnête que de pêcher par indulgence? Qui ſont pourtant ces perſonnes, qui croyent connoître mes amis mieux que je ne les connois. Mais ſoit. Je veux qu'ils les connoiſſent mieux; pourquoi m'envier une erreur ſi flateuſe? Car ſupoſons que mes amis ne ſoient pas tels que je le dis,

je ſuis toûjours infiniment heureux de le croire. Je conſeille donc à ces critiques, de porter ailleurs leur maligne délicateſſe. Aſſez d'autres traiteront d'équité, la facilité qu'ils ont à blâmer leurs amis : pour moi, l'on ne me perſuadera jamais, que j'aime trop les miens. Adieu.

Avis ſur un Orage.

LE Climat que vous habitez eſt-il auſſi dérangé que celui-ci ? L'on ne voit à Rome qu'orages, qu'inondations. Le Tibre s'eſt débordé & répandu fort loin. Quoique le canal que la ſage prévoyance de l'Empereur a fait faire, en ait réçû une partie ; il remplit les vallées, il coule par les campagnes ; par tout où il trouve des plaines, il ne laiſſe rien à découvert. Délà il arive qu'alant au devant des fleuves qu'il a coutume de récevoir & d'enméner confondus avec lui, il les force à rébrouſſer ; & couvre ainſi d'eaux étrangéres les terres qu'il n'inonde pas de ſes propres eaux. L'Anion *, le plus doux des fleuves, & qui ſemble comme invité & rétenu par les belles maiſons bâties ſur ſes bords, déracine & entraîne les arbres qui lui donnoient de l'ombre. Il a renverſé des montagnes, & ſe trouvant arêté par leur chute en pluſieurs endtoits, il cherche le paſſage qu'il s'eſt fermé, abat les

* Aujourd'hui le Teveron.

maiſons, & s'éleve ſur leurs ruïnes. Ceux qui démeurent en des lieux où le débordement n'eſt point parvenu, raportent qu'ils ont vû floter ſur l'eau, là des meubles précieux, là des uſtenciles de campagne ; d'un côté des charües, des bœufs, & ceux qui les conduiſoient ; de l'autre des troupeaux entiers abandonnez à eux-mêmes, & au milieu de tout cela des troncs d'arbres, des poutres, & des toits. Les lieux où la riviére n'a pû monter, n'ont pas été exemts de cette déſolation. Une pluïe continuelle & des torrens qui ſembloient verſez du Ciel, n'ont fait guéres moins de ravages, que le fleuve en auroit pû faire. Les clôtures qui renfermoient les héritages que l'on afectionne le plus, ont été ruinées, & les tombeaux ébranlez ; pluſieurs perſonnes ont été noyées, éſtropiées, écraſées ; & le deüil, dont tout eſt rempli, multiplie tant de pertes. Plus ce malheur eſt grand, plus je crains que vous n'en éſuyez quelque ſemblable où vous étes. S'il n'en eſt rien, ſoulagez mon inquiétude au plûtôt, je vous en ſuplie ; & ſi cela eſt, mandez-le moi toûjours. Car c'eſt preſque la même choſe pour moi, que vous ſoyez ménacé d'une diſgrace, ou que vous la ſoufriez : ſi ce n'eſt que le mal a ſes bornes, & que la crainte n'en a point. L'on ne s'aflige qu'à proportion de ce qui eſt arivé ; mais on craint tout ce qui peut ariver. Adieu.

Deſcription d'un Lac.

NOus avons coûtume d'entreprendre de longs voyages, de paſſer les mers, pour voir des choſes que nous négligeons, lorſqu'elles ſont ſous nos yeux. Soit que naturellement nous ſoyons froids pour tout ce qui nous environne, & ardens pour tout ce qui eſt fort loin de nous : ſoit que toutes les paſſions, qu'il eſt aiſé de ſatisfaire, ſoient toûjours tiédes : ſoit enfin que nous rémettions à voir ce que nous nous promettons de voir quand il nous plaira. Quoiqu'il en ſoit, il y a à Rome, il y a près de Rome beaucoup de choſes, que non-ſeulement nous n'avons jamais vûës, mais dont nous n'avons même jamais entendu parler ; que nous aurions vûës, dont nous parlerions, que nous irions voir de près, ſi elles étoient en Grece, en Egipte, en Aſie, ou dans quelqu'un de ces païs qui ſont fertiles en miracles, & qui aiment à les débiter. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je viens d'aprendre une choſe qui m'étoit inconnuë, de voir ce que je n'avois point eucore vû. L'ayeul de ma femme m'avoit invité d'aller chez lui, à une Terre qu'il a dans l'Amelie. En m'y proménant, on me montra un lac, qui eſt dans un fond, qu'on nomme Vadimon, & dont l'on me conta des prodiges. Je m'en aproche. La figure de ce lac eſt celle d'une roue couchée. Il eſt par tout égal, ſans aucun récoin, ſans aucun angle;

tout y eſt uni, compaſſé, & comme tiré au cordeau : ſa couleur aproche du bleu, mais tire plus ſur le blanc & ſur le verd, & eſt moins claire. Ses eaux ſentent le ſoufre, elles ont un goût d'eaux minérales, & ſont fort propres à conſolider les fractures. Il n'eſt pas fort grand, mais il l'eſt aſſez pour être agité & gonflé de vagues, quand les vents ſouflent. On n'y trouve point de bateaux, parce qu'il eſt conſacré : mais au lieu de bateaux, vous y voïez floter au gré de l'eau pluſieurs Iſles chargées d'herbages, couvertes de joncs, & de tout ce que l'on a coûtume de trouver dans les meilleurs marais, & aux extrémitez d'un lac. Chacune a ſa figure, & ſa grandeur particuliére; chacune à ſes bords abſolument ſecs & dégarnis, parce que ſouvent elles ſe heurtent l'une l'autre, ou heurtent le rivage, Elles ont toutes une égale lègereté, une égale profondeur; car elles ſont taillées par-deſſous à peu près comme la quile d'un vaiſſeau. Quelquefois détachées, elles ſe montrent également de tous côtez, & ſortent autant hors de l'eau, qu'elles y entrent. Quelquefois elles ſe raſſemblent & ſe joignent toutes, & forment une eſpèce de continent. Tantôt le vent les écarte, tantôt elles flottent ſéparement dans le lieu où le calme les a ſurpriſes. Souvent les plus petites ſuivent les plus grandes, & s'y atachent comme de petites barques aux vaiſſeaux de charge. Quelquefois vous diriez, que les grandes & les petites luttent enſemble, & ſe livrent combat. Une autrefois pouſſées toutes au même rivage, elles ſe réüniſſent & l'acroiſ-

l'acroiſſent ; tantôt elles chaſſent le lac d'un endroit, tantôt l'y ramènent, ſans lui rien ôter, quand elles reviennent au milieu. Il eſt certain que les beſtiaux ſuivant le pâturage, entrent dans ces Iſles, comme ſi elles faiſoient partie de la rive ; & qu'ils ne s'aperçoivent que le terrain eſt mouvant, que lorſque le rivage s'éloignant d'eux, la frayeur de ſe voir comme emportez & enlèvez dans l'eau qu'ils voyent autour d'eux, les ſaiſit. Peu après ils abordent où il plaît au vent de les porter ; & ne ſentent pas plus qu'ils réprennent terre, qu'ils avoient ſenti qu'ils la quitoient. Ce même lac ſe décharge dans un fleuve, qui après s'être montré quelque tems, ſe précipite dans un profond abîme. Il continuë ſon cours ſous terre, mais avec tant de liberté, que ſi avant qu'il y entre, vous y jettez quelque choſe, il la conſerve & la rend quand il en ſort. Je vous écris tout ceci, parce que je ſuis perſuadé qu'il ne vous eſt ni moins nouveau, ni moins agréable qu'à moi ; car nous prénons tous deux un extrême plaiſir à connoître les ouvrages de la nature. Adieu.

Deſcription de deux Maiſons de Campagne.

VOus me mandez que vous bâtiſſez. J'en ſuis ravi. Mon apologie eſt toute prête. Je bâtis auſſi ; & c'eſt être ſans doute fort raiſonnable, que de faire ce que vous faites. Je vous reſſemble même en ce point, que vous

bâtiſſez près de la mer, moi près du lac de Côme. J'ai ſur ſes bords pluſieurs maiſons : mais deux entr'autres me donnent plus de plaiſir, & par une ſuite néceſſaire plus d'embarras. L'une bâtie à la façon de celles qu'on voit du côté de Baies, s'éleve ſur des rochers, & domine le lac. L'autre bâtie de la même maniere, le touche. J'apelle donc ordinairement celle-la *Tragedie*, & celle-ci *Comedie*. La prémiere, parce qu'elle a comme chauſſé le Cothurne. La ſeconde, parce qu'elle n'a que de ſimples Brodequins. Elles ont chacune leurs agrémens, & leur diverſité même en augmente la beauté, pour celui qui les poſſede toutes deux. L'une joüit du lac de plus près, l'autre en a la vûë plus étenduë. Celle-là bâtie comme en demi-cercle, embraſſe le port ; celle-ci forme deux ports diferens par ſa hauteur, qui s'avance dans le lac. Là vous avez une promenade unie, qui par une longue allée s'étend le long du rivage ; ici un parterre très-ſpatieux ; mais qui décend par une pente douce. Les flots n'aprochent point de la prémiere de ces maiſons ; ils viennent ſe briſer contre la ſeconde. De celle-là vous voyez pêcher, de celle-ci vous pouvez pêcher vous-même, ſans ſortir de vôtre chambre, & preſque ſans ſortir de vôtre lit, d'où vous jettez vos hameçons comme d'un batteau. Voila ce qui m'oblige à donner à chacune d'elles ce qui leur manque en faveur de ce qu'elles ont. Mais pourquoi vous expliquer les raiſons de ma conduite ? La vôtre vous les dira de reſte. Adieu.

Conſolation.

J'Aprouve fort que vous ſoyez ſi vivement touché de la mort de Pompeius Quintianus. Vos régrets font bien connoître que vôtre amitié lui ſurvit. Vous n'êtes pas comme la plûpart des hommes qui n'aiment que les vivans, ou plûtôt qui feignent de les aimer, & qui même ne ſe contraignent à cette feinte, que pour ceux qu'ils voyent dans la proſperité; car ils ne donnent guére plus de place dans leur mémoire aux malheureux, qu'aux morts. Mais pour vous, vôtre atachement eſt à l'épreuve du tems ; & vôtre conſtance en amitié eſt ſi forte qu'elle ne peut jamais finir qu'avec vous. Auſſi Quintianus étoit tel qu'il méritoit d'être aimé, comme il aimoit lui même. Il aimoit ſes amis dans la bonne fortune, il les ſoutenoit dans la mauvaiſe, il les régretoit dans le tombeau. D'ailleurs, que ſa phyſionomie étoit honnéte ! Que ſon entrétien étoit plein de diſcretion ! Quel mélange judicieux de ſageſſe, & d'enjoüement ? Quel amour, quel goût pour les lettres ? Quel réſpect & quel atachement pour un pere qui lui reſſembloit ſi peu, & qui pourtant n'a point empêché Quintianus d'être toûjours auſſi homme de bien, qu'il a été bon fils ? Mais pourquoi aigrir vôtre douleur ? Quoi qu'après tout, de la maniere dont vous l'aimiez pendant qu'il vivoit, ce diſcours vous doit plaire plus que mon ſi-

lence ; principalement dans la penſée où vous êtes, que mes éloges peuvent illuſtrer ſa vie, étendre ſa mémoire, & le rendre en quelque ſorte au ſiécle, dont il vient d'être enlèvé. Adieu.

Priére.

VOtre afranchi contre qui vous m'aviez dit que vous étiez en colére, m'eſt venu trouver ; & proſterné à mes pieds, il y eſt démeuré colé, comme ſi ç'eût été ſur les vôtres. Il a beaucoup pleuré, beaucoup prié, il s'eſt tû longtems ; en un mot, il m'a perſuadé de ſon répentir. Je le crois véritablement corrigé, parce qu'il réconnoît ſa faute. Je ſai que vous êtes irrité, je ſai que vous l'étes avec raiſon ; mais jamais la moderation n'eſt plus loüable, que quand l'indignation eſt plus juſte. Vous avez aimé cet homme, & j'eſpére que vous lui rendrez un jour vôtre bien-veillance : en atendant, il me ſufit que vous m'acordiez ſon pardon. Vous pourez, s'il y rétourne, réprendre vôtre colére. Après s'être laiſſée déſarmer une fois, elle ſera bien plus excuſable. Donnez quelque choſe à ſa jeuneſſe, à ſes larmes, à vôtre douceur naturelle. Ne le tourmentez pas davantage, ne vous tourmentez plus vous-même ; car doux & humain comme vous êtes, c'eſt vous tourmenter, que de vous fâcher. Je crains que je ne paroiſſe pas ſuplier, mais éxiger, ſi je joins mes ſuplications aux ſiennes. Je les joindrai pourtant, avec d'autant

plus d'inſtance, que les réprimandes qu'il a réçûës de moi ont été plus ſévéres. Je l'ai ménacé très-afirmativement de ne me plus jamais mêler de lui, mais cela, je ne l'ai dit que pour cet homme qu'il falloit intimider, & non pas pour vous. Car peut-être ſerai-je encore une autrefois obligé de vous démander grace, & vous de me l'acorder : ſi la faute eſt telle, que nous puiſſions honnêtement, moi interceder; & vous pardonner. Adieu.

LETTRE DE PLINE A CANINIUS;

Il ſe plaint de ne pouvoir goûter les plaiſirs de la Campagne.

EST-ce l'étude ? eſt-ce la pêche ? eſt-ce la chaſſe, ou les trois enſemble qui vous amuſent ? Car on peut prendre ces trois ſortes de plaiſirs dans nôtre charmante maiſon près du lac de Come. Le lac vous fournit du poiſſon; les bois qui l'environnent ſont pleins de bêtes fauves ; & la profonde tranquillité du lieu invite à l'étude. Mais ſoit que toutes ces choſes enſemble ou quelque autre vous ocupe, je n'oſerois dire que je vous porte envie. Je ſoufre pourtant avec beaucoup de peine, qu'il ne me ſoit pas permis auſſi bien qu'à vous, de goûter ces innocens plaiſirs après leſquels je ſoûpire, avec la même ardeur que le malade ſoûpire après les bains, après le vin, après les eaux. Ne m'arivera-t'il donc jamais, de rom-

pre les nœuds qui m'atachent, puiſque je ne puis les délier ? Non je n'oſe m'en flater. Chaque jour nouveaux embaras viennent ſe joindre aux anciens. Une afaire n'eſt pas encore finie, qu'une autre commence. La chaîne que forment mes ocupations, ne fait que s'alonger & s'apèſantir. Adieu.

Billet d'Avis de l'Empereur Trajan à Pline.

LA Ville d'Amaſtris, Seigneur, qui eſt fort propre & fort riante, a une très-belle & très-grande place, le long de laquelle eſt un courant d'eau, que l'on nomme riviére; mais qui dans la vérité n'eſt qu'un vilain cloaque, dont la vûë eſt auſſi choquante, que ſon odeur eſt empeſtée. Il n'importe donc pas moins à la ſanté des habitans, qu'à la décoration de leur Ville, de le couvrir d'une voûte: c'eſt ce que l'on fera ſi vous le permettez. J'aurai ſoin que l'argent ne manque pas, pour un ouvrage ſi grand & ſi néceſſaire.

Réponſe de l'Empereur Trajan à Pline.

IL eſt raiſonnable, mon très-cher Pline, de couvrir d'une voûte ce courant d'eau, dont les exhalaiſons ſont ſi préjudiciables à la ſanté des habitans d'Amaſtris. Je ſuis très-perſuadé, que vôtre aplication ordinaire ne laiſſera pas manquer l'argent néceſſaire à cet ouvrage.

Fin de la prémiere Partie.

LETTRES CHOISIES DE MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

SECONDE PARTIE.

Lettre de conſolation ; de l'Académie Royale d'Arles au Duc de S. Aignan.

MONSEIGNEUR,

L'Académie Royale qui ne ſubſiſte que par vous, ne ſçauroit avoir d'autres paſſions que les vôtres. Elle aime le Roy & la belle gloire, & tout ce que vous aimez. Elle s'afli-

ge aujourd'hui avec vous, & proteſte que ſon veuvage & ſa douleur ne finiront qu'avec la vôtre. Mr. le Marquis de Château-Rénard, que nous avons prié de vous ofrir nos très-humbles réſpects plus particulierement, nous aprendra de quelle maniere il faut que nous pleurions vôtre perte. Nôtre tendreſſe pour tout ce qui vous touche, nous la fait voir incomparable ; & comme il eſt ſeur que Dieu proportionne toûjours ſes coups à la force & à la grandeur des Ames, nous tremblerions long-tems pour la vôtre ſi nous n'étions aſſurez qu'elle n'eſt pas moins Chrétienne qu'elle eſt héroïque. C'eſt donc à vous, Monſeigneur, de conduire nos larmes en cette rencontre. Commandez-nous de vouloir tout ce que Dieu veut en le voulant bien vous-même, & faites-nous l'honneur de croire que perſonne n'entre plus ſenſiblement que nous dans tout ce qui vous arive,

MONSIEGNEUR,

Vos très-humbles & très-obéïſſans Serviteurs, Les Académiciens de l'Académie Royale d'Arles.

ESTOUBLON, Sécretaire perpetuel.

Réponſe du Duc de S. Aignan à l'Académie Royale d'Arles.

MESSIEURS,

J'Avois ſans doute mérité le rude coup que je viens de récevoir du Ciel, par mon trop grand atachement aux choſes de la Terre ; mais je ne méritois pas la ſenſible part que voulez bien y prendre. Ce n'eſt pas aujourd'hui, Meſſieurs, que j'ai réçeu des marques de vos bontez pour moi, ſans vous en avoir donné de ma réconnoiſſance. C'eſt un malheur que vous pouvez finir quand il vous plaira, en me faiſant naître des ocaſions de vous la témoigner. La belle & obligeante Lettre qu'il vous a plû de m'écrire, & le Diſcours éloquent de Mr. le Marquis de Château-Rénard, ont ſuſpendu ma douleur, & je veux tâcher à la modérer pour faire ceſſer la vôtre. Si quelque choſe peut me porter à conſerver une vie qui ſera ſouvent ennuyeuſe, ce ne peut être, Meſſieurs, que l'eſpérance de l'employer un jour pour le Grand Roi que vous ſervez ſi bien, & que vous aimez tant, & pour avoir lieu de vous faire connoître combien je ſuis,

MESSIEURS,

Vôtre très-humble, &c.

LE DUC DE S. AIGNAN.

Lettre de conſolation du Chevalier de Meré à Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres.

HElas ! Madame, nous ſommes dans une ſaiſon où la mort enlève les plus honnêtes gens & les plus braves. Que vous pouroit-on dire là-deſſus qui ne vous ſoit déja venu dans l'eſprit ? Vous avez tant de bon ſens & une raiſon ſi juſte & ſi épurée, que ſi vous ne trouvez de vous même à vous conſoler, qui que ce ſoit ne le doit prétendre. Mais il eſt encore plus dificile de vous laiſſer plaindre ſans ſoupirer avec vous, Madame, & ſans vous témoigner qu'on ne ſauroit avoir de la joye tant que vous ſeriez triſte. Au moins conſiderez, s'il vous plaît, que vous êtes la plus aimable perſonne du monde, & que tous ceux qui vous aprochent ſont à vous. Ne voyez-vous pas qu'en un ſi grand nombre il eſt impoſſible qu'il n'y en ait quelqu'un qui vous échape de tems en tems ? & ſi vous êtes toûjours auſſi ſenſible à ces coups de la fortune, que vous ſerviront tant d'avantages que vous avez pour vivre agréablement ? Auſſi vous pouvez bien juger qu'en faiſant paroître tant de régret de ce que vous avez perdu, vous donnez à penſer que vous eſtimez peu tout ce qui vous reſte : & ceux qui ſe croyent heureux d'avoir vôtre amitié, Madame, auront à leur tour grand béſoin de conſolation.

A une Dame ſur la mort d'une de ſes Amies.

JE ne condamne pas vôtre douleur, elle eſt juſte & j'y prens part. Vous ne ſauriez faire de pertes mediocres quand vous perdez vos amis ; parce que vous ne pouvez aimer que des perſonnes d'un mérite extraordinaire. Mais, Madame, vous n'êtes pas ſi à plaindre que vous penſez. La fortune ne vous ataque que par vôtre fort. Outre qu'elle ne vous enlève qu'une eſpèce de bien, dont vous demeurez pourvuë abondamment, il eſt certain que rien ne vous eſt ſi facile que d'en acquerir plus en un jour, qu'elle ne vous en ôtera en dix ans. Vous n'avez qu'à vous laiſſer voir & à parler, pour gagner le cœur & l'eſtime. Ainſi, Madame, ménagez mieux les larmes qui vous ſont ſi précieuſes ; nous n'avons que trop d'occaſions de pleurer. Souvenez-vous, qu'excepté quelques belles que vous connoiſſez, il n'y a perſonne qui ne ſouhaite ardemment que vous conſerviez les plus beaux yeux du monde.

A une Dame qui avoit perdu ſa Mere.

EST-il poſſible Madame, que vous ſoyez ſi affligée de la perte que vous avez faite? Quelque excellent que ſoit vôtre naturel, il

ne vous eſt pas permis de vous abandonner aux larmes dans cette ocaſion. Ouvrez les yeux, Madame, & conſultez vôtre raiſon, vous ne régréterez pas avec tant d'excès une perſonne qui ſoufroit continuellement, ce qu'un âge fort avancé a de plus incommode & de plus douloureux. Ne dévez-vous pas vous conſoler, de voir que Madame vôtre mere, eſt délivrée de tant de maux, & qu'elle ne quite cette vie pleine de miſéres, que pour aller dans l'autre joüir d'une félicité qui ne doit jamais finir. Je m'intereſſe autant que je dois dans tout ce qui vous touche ; & je vous ſuplie très-humblement de moderer vos déplaiſirs, pour ne me pas obliger de prendre part à une douleur que je trouverois mal fondée. Je vous fais un aveu un peu libre, mais, Madame, pardonnez-le moi, s'il vous plaît : il me ſemble que cette ſincerité m'eſt permiſe, puiſque je ſuis très-abſolument à vous.

Lettre à une Dame de qualité ſur la mort de ſa fille.

MADAME,

SI en l'état où vous êtes vous pouvez récevoir de la conſolation, je vois bien qu'il n'y a que Dieu qui vous en puiſſe donner. Pour ne rien perdre il lui faut ofrir tout ce qu'on perd. C'eſt le moyen de priver la fortune de ſes droits, & de mépriſer la puiſſance de la mort. Croyez moi, Madame, faites une

ofrande du ſujet de vôtre douleur, je vous aſſûre qu'il changera de naturel, & qu'il deviendra la matiere de vôtre mérite. Mettez ſur l'Autel la choſe que vous régrettez, & vous en augmenterez le prix par un uſage ſi ſaint. Cette eſpèce de conſolation rendra plus parfaite une créature que le tems n'avoit pas encore achevé, & vous la poſſederez en Dieu plus ſurement que vous ne la poſſediez en elle-même. Dieu eſt fidéle, Madame, il vous gardera ce que vous lui aurez donné, vôtre don ſera un dépot que vous ne pourez plus perdre, vous le trouverez en celui chez qui on trouve tout. Cette Philoſophie que je propoſe à ſuivre n'eſt pas trop ſublime pour une ame auſſi élevée que la vôtre. Vous ſavez mieux que moi qu'il y a plus de rémedes en nôtre Réligion, qu'il n'y a de maux en nôtre vie. Ainſi, Madame, prévenez par vôtre piété le ſécours que la raiſon humaine vous pouroit fournir. J'aurois bien voulu qu'il ſe fût préſenté une ocaſion contraire à celle-ci pour vous renouveller les aſſûrances de mes réſpects, & vous aſſûrer que je ſuis, &c.

Lettre d'un Fils qui avoit perdu ſon Pere d'un âge très-avancé.

MON CHER MONSIEUR,

JE ſuis afligé plus que je n'aurois crû le dévoir être de la mort de mon bon-homme de pere. Quoi qu'il eût près de cent ans, que la

vie lui fut à charge, & qu'il ne la traînât plus qu'avec peine & douleur ; cette perte ne laiſſe pas de m'être ſenſible. C'étoit un antique digne de vénération, & qui portoit bonheur à ſa famille, mais en l'état où il étoit, de lui ſouhaiter une plus longue vie, ç'eût été faire des vœux contre lui. Son eſprit n'avoit jamais baiſſé, & depuis quelque tems ſeulement il ceſſoit d'agir par le délaiſſement des ſens qui lui manquoient peu à peu ; de ſorte que n'ayant plus de part aux choſes de ce monde, il a fallu qu'il ſoit allé à l'autre pour être mieux. Je ne doute pas, mon cher MONSIEUR, que vous ne ſoyez touché d'une ſéparation qui m'aflige, puiſque je ſuis, &c.

Je vous prie de ne point parler de la mort de mon pere, une infinité de gens de cette Province que je ne connoiſſois point, ont pris cette ocaſion pour m'écrire, & je vois bien que leurs Lettres n'ont que des réponſes pour but. Voilà qui eſt étrange ! me vouloir écrire ſans afaire & ſans amitié : J'aimerois encore mieux qu'ils me vinſſent voir, j'en ſerois quite pour un répas ou deux.

Lettre familiére de conſolation.

MONSIEUR,

JE n'entreprens pas de vous guérir, je me contente de vous dire que je ſoufre avec vous, & que vos douleurs me ſont auſſi ſen-

ſibles que les miennes. Cependant vous avez la conſolation d'entendre dire par tout que l'homme que vous régrettez eſt mort en Héros ; mais n'eſt-ce pas ce qui vous oblige à le régretter davantage : Ce qui augmente la gloire qu'il s'étoit aquiſe, augmente auſſi la perte que vous avez faite, & une moindre valeur vous donneroit moins d'aflíction. Il faut néanmoins, Monſieur, que vous écoutiez la raiſon, & que vous ſongiez que la mort eſt une ſuite néceſſaire de la naiſſance. J'avouë que vôtre ami a ceſſé de vivre plûtôt que vous ne penſiez. En êtes vous ſurpris, le monde ne voit-il pas tous les jours des malheurs ſemblables ; Je ſuis en peine de nôtre ami, que vous apellez le ſage malade, la ſageſſe n'eſt non plus privilegiée que la valeur. Je voudrois bien ſavoir ſi le Médécin Anglois le va tirer d'afaires comme on me l'a dit. Ecrivez le moi, je vous prie, & me croiez tout à vous, &c.

Lettre de conſolation à un priſonnier de guerre.

MONSIEUR,

VOus voulez que je vous plaigne, je n'en ferai rien. Je ne ſaurois avoir pitié d'un homme qui a acquis tant de gloire. Vos lauriers ſont plus beaux que vos chaînes ne ſont rudes, & la priſon n'eſt pas un ſi grand mal que vous vous imaginez. Elle peut contribuer à la conſervation des hommes, & les réſerver

à une ſaiſon plus heureuſe. Que ſavons nous ſi nous ne vous perdrions pas ſur la fin de la campagne, ſi les ennemis ne vous gardoient. Pour les répas d'Allemagne dont vous me parlez avec douleur, il me ſemble que vous êtes un peu trop ſobre. Je vous pourois citer de grands Capitaines & des Ambaſſadeurs habiles qui ſe ſont réjoüis autrefois pour le bien des afaires, & qui ont ſacrifié leur prudence & leur gravité à la néceſſité des tems & à la coûtume des païs. Je ne vous conſeille pas la débauche, mais je ne croi pas qu'il y ait grand mal à noyer quelquefois vos ennuis dans le vin du Rhin. Cependant on travaille avec chaleur à vôtre liberté, j'eſpére que j'aurai bientôt l'honneur de vous embraſſer & de vous proteſter que je ſuis, &c.

Sur le même ſujet à un priſonnier de guerre.

MONSIEUR,

VOus ne ſeriez pas fâché d'être pris ſi vous ſaviez combien vous êtes plaint. Il y a moins de plaiſir d'être à Paris, que d'y être régretté comme vous êtes, & les plaintes que font pour vous tant d'honnêtes gens, valent mieux que la plus belle liberté du monde. Si vous ne pouvez, à cette heure, demeurer d'acord de cela ; en l'état où vous êtes, vous avez bien la mine de ne pouvoir entendre raiſon ; je vous ferai comprendre ici quelque jour,

jour, & avoüer que vous ne dévez pas mettre entre vos malheurs, un accident qui vous à fait récevoir des témoignages d'afection de tout ce qu'il y a d'aimables perſonnes en France. Dans ce ſentiment général de tout le monde, il n'eſt pas, ce me ſemble, à propos, Monſieur, que je vous diſe à cette heure les miens : car quelle aparence y a-t'il que vous me duſſiés conſiderer parmi des Princeſſes, des Miniſtres, des Dames, & parmi des Demoiſelles qui valent mieux que les Dames, les Miniſtres, les Princes, & les Princeſſes ? Quand vous aurez ſongé aſſez long-tems à toutes ces perſonnes, je vous ſuplirai très-humblement de croire qu'il n'y a qui que ce ſoit au monde, qui prenne plus de part dans toutes vos bonnes ou mauvaiſes fortunes que moi, ni qui ſoit avec plus de paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.

Lettre à un Gentilhomme qui avoit perdu ſon frere à la guerre.

MONSIEUR,

SI j'avois plûtôt ſû la perte que vous avez faite je vous aurois plûtôt témoigné la part que j'y prens. Je viens de lire dans la Gazette le ſujet de vôtre afliction, & je ne doute pas, quelque conſtance que vous aïez, que vous ne ſoyez ſenſiblement touché du coup qu'à

reçû vôtre maiſon. Sans ofenſer la nature la raiſon ne peut traiter cet accident avec indiférence, & je ne voi pas que la fermeté de l'eſprit doive être incompatible avec la tendreſſe de l'ame. Ceux qui ont vû couler leur propre ſang ſans émotion ont eu pitié de celui de leurs parens & de leurs amis; mais après tout, Monſieur, la guerre ne ſe fait jamais d'une autre maniere, & il y a toûjours du deüil & des larmes même du côté de la victoire. Contentons-nous d'eſpérer que l'illuſtre parent qui vous reſte, & qui vient de ſe couvrir de gloire, réviendra bien-tôt, & vous donnera de la joie. Il faut que vous trouviez dans ſa vie de la conſolation pour toutes les morts, & que ce grand homme vous tienne lieu de tout ce que vous n'avez plus. Tant que vous l'aurez je ne vous plaindrai que par bienſéance, & pour obéïr à la coûtume; mais, Monſieur, je veux eſpérer que vous gouterez à l'avenir des joies toutes pures, que le Ciel vous garde des ſucès où vôtre moderation vous ſera plus néceſſaire que vôtre conſtance, je ſouhaite de tout mon cœur que ce bonheur vous arive, & je ſuis véritablement, &c.

Lettre de la Ducheſſe du Maine au Duc de Vendôme. Au ſujet de la Bataille de Villavicioſa.

S'Il m'étoit auſſi facile de faire une belle lettre qu'il vous eſt aiſé de rétablir les Rois,

que d'heureuſes penſées je pourois employer ſur la grande nouvelle que nous aprenons! mais il s'en faut bien que j'aye une facilité ſi rare. Je me ſouviens d'ailleurs fort à propos du Proverbe : *A grands Seigneurs, peu de paroles.* Les plus grands de tous les Seigneurs ſelon moi, ſont les vrais Héros : ainſi je dois vous dire plus laconiquement que perſonne, que vous êtes l'homme de l'univers le plus comblé de gloire, le plus aimable, le plus aimé de tous les honnêtes gens & de vôtre famille : Faites-moi, s'il vous plaît, l'amitié d'être perſuadé qu'entre tous ceux qui la compoſent, perſonne ne ſurpaſſe ma ſenſibilité pour vous.

Lettre à Monſieur le Marquis de Mart.....
On le prie de donner moins de tems aux afaires de ſes Amis, pour en avoir plus à donner aux ſiennes : de M. Vaumoriere.

IL n'y eut jamais d'ami moins fanfaron ni plus éfectif que vous, Monſieur : Vous ne promettez jamais rien, & vous faites tout ce que les autres promettent comme ſi vous n'êtiez au monde que pour ténir les paroles qu'ils donnent. Vous avez ſollicité pour moi d'une maniere ardente & aſſiduë. Vous n'avez épargné ni vos chevaux, ni vôtre ſanté, & je vous ai vû faire des choſes que je n'oſerois entreprendre pour mes propres interêts. Un

mois après Monſieur de L.... eut une afaire, où il ne s'agiſſoit que de treize ou quatorze cens piſtoles, pendant que l'on travailloit à un partage de vingt mille écus de meubles qui ſe dévoit faire entre Madame vôtre mere & vous. Heureuſement pour vôtre généroſité le jour que vous déviez avoir vôtre lot, on dévoit auſſi raporter l'afaire de Monſieur de L..... Vous eûtes le plaiſir de rénoncer à vos meubles, de laiſſer partir Madame vôtre mere pour un voyage de trois ou quatre ans, & d'aller voir les Juges de Monſieur vôtre ami. Avoüez que vous paſsâtes ce jour-là ſelon vôtre cœur. Mais ceux que vous aviez employé pour moi avoient encore quelque choſe de plus ſurprénant, car enfin Monſieur le Comte de L.... eſt d'une illuſtre Maiſon qui nous a donné des Connétables. Il eſt Oficier Général, il vous a règalé ſouvent en Flandre magnifiquement, en bon Ami. Mais que peut-on dire de l'amitié que vous avez pour moi, & de toutes les honnêtetez que vous me faites, ſi ce n'eſt que c'eſt une généroſité toute pure qui ne vient que de vous ſans que j'y contribuë de mon côté; Vous ne ſongez pas ſeulement que je ſuis d'un âge fort avancé, & ſerviteur très-inutile. Car qu'on me veüille perſuader que je ne manque pas tout-à-fait d'eſprit, & que c'eſt par là que je puis ne vous pas déplaire entiérement, ce ſeroit ne vous connoître qu'à demi. Vôtre converſation eſt ſi au deſſus de la mienne que c'eſt plûtôt pour la chercher que je vais chez vous que pour la bonne chére que vous me faites. Je vous aſſure que les agréables choſes

que vous dites ſont rajeuniſſantes pour moi. Monſieur de Martig.... n'en eſt pas moins charmé, & le public avec une ardeur qu'il n'a pas ſouvent. Vous ſavez qu'il ne prodigue pas les loüanges, & que bien loin de les porter juſques à la flaterie il ne les donne jamais qu'au véritable mérite. Je vous le ménérai demain dîner dans vôtre lieu enchanté, & Monſieur Dugo.... ſera de cette partie avec le plus grand plaiſir du monde s'il peut n'avoir que mille afaires à récommander ; mais comme il ſe charge ordinairement de toutes celles du genre humain, on ne peut rien aſſurer de lui ſi ce n'eſt qu'il ne réfuſe jamais ce qu'on lui demande. Je ſouhaiterois avec Madame Dugo... qu'il ſongeât un peu moins aux afaires des autres pour avoir plus de tems à donner aux ſiennes, & deuſſiez vous me batre ou me manger, je fais pour vous les mêmes ſouhaits que pour Monſieur Dugo... parce que l'on ne ſauroit être à vous avec plus de zèle ni plus de réconnoiſſance que je ſuis.

*A Monſieur le Marquis de *** pour le porter à pardonner une ofence.*

J'Avoüe qu'un homme de rien que vous n'avez jamais déſobligé vous a mêlé dans ſes médiſances, & j'ai apris que vous êtes tenté de vous ſervir d'une ocaſion que vous avez de le faire répentir & de vous vanger. Mais, Monſieur, où eſt cette ame généreuſe, & ce

cœur ſi maître de ſes paſſions qui vous ont acquis tant d'eſtime ; Ne ſavez-vous pas qu'il y a des gens paîtris d'envie & de malignité qu'il faut régarder comme des inſectes mal-faiſans, ou comme N. On peut écraſer les inſectes, mais il faut épargner les hommes, ſe contenter de les mépriſer & de les abandonner à leurs rémords. Vous voyez qu'une infinité d'honnêtes gens laiſſent N. en paix, quoi qu'il ne s'aplique guéres moins à médire qu'à montrer des Langues. Ces deux ocupations lui font trouver de quoi vivre, & de quoi ſatisfaire ſon inclination naturelle. C'eſt un homme qui eſt encore plus obſcur que le vôtre, & qui répand ſon vénin d'une maniere plus dangéreuſe, il fait imprimer ſes médiſances, & ſes ouvrages ne ſont qu'un amas d'injures. S'il s'éforce quelquefois de loüer des perſonnes de mérite, c'eſt moins par aucun penchant qu'il ait à dire du bien que pour rendre croyable aux étrangers le mal qu'il invente contre les perſonnes qu'il veut ofenſer. Ainſi, Monſieur, mépriſez vôtre miſerable comme l'on mépriſe l'autre. Tâchez de vous vaincre, c'eſt la plus belle victoire que vous puiſſiez remporter. Vous ſerez plus content de vous-même, & plus eſtimé de vos amis, de pardonner que de réduire un faquin à vous faire des reparations. Vous avez admiré ſi ſouvent cet Ancien qui ſe contenta de dire ces belles paroles à un de ſes eſclaves qui avoit fait une faute conſiderable ; rétirez-vous, je vous châtirois ſi je n'étois en colére. Il parloit en Chrétien avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, voudriez vous

agir en Payen vindicatif, en profeſſant une Réligion dont la morale eſt la plus douce & la plus humaine qui fut jamais. Elle nous enſeigne que Dieu ſe réſerve la vangeance, parce qu'il peut ſeul punir avec juſtice & ſans paſſion. Je penſe, Monſieur, que vous n'entreprendrez pas ſur ſes droits, & que vous verrez que même ſelon les maximes du monde vous ferez une action plus loüable de pardonner que de vous vanger. On ſait que vous êtes en pouvoir de nuire à vôtre médiſant, & l'on ne dira jamais que la foibleſſe ait eu part dans les ſentimens que la ſeule généroſité vous aura inſpirez. Que ne pourois-je pas ajoûter encore ſur une matiere ſi ample, ſi je ne parlois à un Maître qui m'en pouroit faire des léçons, je me contenterai de vous proteſter que je ſuis, &c.

*Lettre à Monſieur le Marquis de *** pour le porter à s'apliquer à lire l'Hiſtoire.*

MONSIEUR,

J'Ai apris avec beaucoup de plaiſir que vous avez réſolu de vous faire une étude règlée à la campagne, & de la continuer même à Paris & à l'Armée ſelon que vous en aurez le tems. Mais vous me faites trop d'honneur de me conſulter ſur la lecture que vous devez choiſir, étant ſi capable de faire ce choix. Cependant puiſque vous voulez abſolument que je m'explique là-deſſus, je ne balancérai point

à vous dire que je préférérois la lecture de l'Hiſtoire à toute autre. C'eſt un ſentiment dont j'ai donné un témoignage public, & que je ne changérai jamais. Au lieu de vous citer l'endroit où je parle à l'avantage de l'Hiſtoire, j'aime mieux l'écrire dans cette Lettre pour vôtre ſoulagement, & pour le mien. Vous n'aurez pas la peine de chercher le Livre, & je n'aurai pas celle de chercher des raiſons que je trouvai lorſque la matiere me le démanda. Je diſois donc, que l'Hiſtoire nous inſtruit d'une maniere inſinuante & agréable. Que la plûpart des autres ſciences donnent des préceptes que nôtre cœur réjette ordinairement, parce qu'il aime la liberté, & qu'il ſe révolte avec plaiſir contre tout ce qui ſent le commandement. J'ajoutai qu'au lieu de ces maximes impérieuſes l'Hiſtoire ne nous donne que des réflexions à faire ſur les évenemens qu'elle étalle à nos yeux, & que ces évenemens ſont autant d'exemples que nous avons à ſuivre ou à éviter. Elle nous fait aſſiſter aux conſeils des Souverains, & nous en fait démêler les flateries des bons avis. Elle nous décrit des Siéges & des Batailles, & fait rémarquer les fautes ou la bonne conduite des Généraux. En un mot, elle nous donne en peu d'années une expérience que pluſieurs ſiécles ne ſauroient donner ſans ſon ſécours. Voulez-vous, Monſieur, que j'encheriſſe ſur tout ce que je viens de dire, & que je puiſe dans un fonds meilleur que le mien? * Un Prélat très-éloquent me fournira

* *Mr. l'Evêque de Meaux.*

deux ou trois périodes que vous ſerez bien-aiſe de ſavoir. Il parle d'une grande & ſpirituelle Princeſſe que l'on vénoit de perdre, & dit que le deſſein d'avancer dans l'étude de la ſageſſe la ténoit atachée à la lecture dont nous parlons. Que l'Hiſtoire eſt apellée avec raiſon la ſage conſeillere des Princes. C'eſt-là, pourſuit-il, que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & que dégradez à jamais par les mains de la mort, ils viennent ſubir ſans Cour & ſans ſuite le jugement de tous les peuples & de tous les ſiécles. C'eſt-là que l'on découvre que le luſtre qui vient de la flaterie eſt ſuperficiel, & que les fauſſes couleurs ne tiennent pas, quelque induſtrieuſement qu'on les aplique. Là nôtre admirable Princeſſe, étudoit les dévoirs de ceux dont la vie compoſe l'Hiſtoire, &c. Vous voyez, Monſieur, que je vous ai tenu parole, que ce que j'ai emprunté vaut mieux que ce qui vénoit de moi, & que je n'ai ſongé qu'à vous ſatisfaire, ſans conſidérer que j'allois détruire la bonne opinion que vous pouvez avoir de mes écrits. Je veux même vous dire quel Hiſtorien je préférérois pour l'agrément & pour l'inſtruction. C'eſt Plutarque que des Critiques trop rigides ont de la peine à réconnoître pour Hiſtorien. J'avouë qu'il n'a pas fait de corps d'Hiſtoire, & qu'il n'a laiſſé que des vies particulieres & détachées. Mais quelles Hiſtoires trouve-t'on qui puiſſent plaire & inſtruire comme ces vies ? A moins que d'être d'humeur chagrine les peut-on lire ſans y goûter mille charmes, & y rémarquer à tout moment des

maximes de morale & de politique ? Plutarque les y fait entrer naturellement, il n'amaſſe que les fleurs qui naiſſent ſous ſes pas & ne ſe détourne point de ſon chemin pour en aller cuëillir d'autres. Il peint l'homme dont il raconte la vie, il le fait connoître tel qu'il étoit à la tête d'une Armée, dans le gouvernement des peuples, dans ſon domeſtique & dans ſes plaiſirs. Enfin, Monſieur, je ſerois du ſentiment d'un Auteur qui dit que s'il étoit contraint de jetter tous les Livres des Anciens dans la mer, Plutarque ſeroit le dernier noyé. Nous en dirons bien davantage quand nous irons à Vil... avec Monſieur le M. de M*** Si vous traitiez vos amis avec moins de ceremonies, nous vous auroins déja rendu cette viſite, mais vous régalez chez vous auſſi magnifiquement que ſi la Surintendance étoit encore en vôtre maiſon. Je ſuis très-abſolument,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

VAUMORIERE

LETTRE DE L'ABBE' BOURDELON.

Sur les Anciens & les Modernes.

MONSIEUR,

JE me trouvai, il y a quelques jours, avec des gens qui raiſonnoient bien diféremment ſur les Ouvrages des Anciens : quelques-uns en étoient les Admirateurs perpetuels : d'autres au contraire ſoutenoient que la prévention ſeule y faiſoit voir les prétenduës beautez, que l'on s'imaginoit y trouver. Là-deſſus on parla avec beaucoup de chaleur de Meſſieurs P. & D.

Les Antiquaires ſoûtenoient qu'il falloit entendre le Grec, pour rémarquer les beautez d'Homere, & de Pindare, & des autres Auteurs Grecs. Les Modernes convenoient que, pour ce qui régardoit les beautez de la Langue, cela étoit véritable ; mais que pour ce que l'on nomme bienſéances, raiſonnement, mœurs, bons ſens, conduite d'un Ouvrage, tout cela dévoit être de tous les âges & de toutes les Langues : Que tous les Admirateurs des Anciens ne pouroient jamais excuſer Homere, d'avoir donné à ſon Achille, qui eſt le Héros de l'Iliade, des mœurs de Crocheteur, & de lui en avoir fait ténir le langage ; cela eſt tellement vrai, que Mon-

ſieur R. dans ſa Tragédie d'Iphigenie s'eſt bien gardé de ſuivre Homere dans ce caractere, & que l'on y rémarque qu'Achille parle en Roi fier, & ne décend point aux injures groſſieres qu'Homere lui a mis à la bouche : s'il l'eût fait, ſa piéce n'auroit pas eu les aplaudiſſemens qu'on lui a donnés avec juſtice.

Je rémarquai dans cette diſpute que les Antiquaires diſoient beaucoup plus d'injures que de raiſons. Si on les vouloit croire, perſonne n'a entendu ces Auteurs merveilleux : toutes les Traductions que les plus habiles gens en ont données, ſont fauſſes ; & lorſqu'on les preſſe de vous dire en Latin ou en François ce que ſignifioit quelques Vers Grecs, que l'on critiquoit ; après bien de méchantes défaites, des injures, & des mauvaiſes plaiſanteries contre les Modernes, l'on tomba enfin d'acord que la Traduction étoit fidéle & litterale ; mais que celui qui paroiſſoit miſerable dans ces Verſions, étoit admirable dans le Grec, c'eſt-à-dire que ce ſont des beautez inéfables que perſonne ne voit ni n'entend, cela eſt réſervé à ces Meſſieurs : je crains bien, à vous parler franchement, qu'il n'y ait de la viſion dans tout cela ; très-ſûrement il y a beaucoup de prévention ; & lorſqu'on nous cite quelques endroits des Modernes pris des Anciens, je puis vous aſſûrer qu'ils ſont aſſez rares, & que bien ſouvent la copie fait honneur à l'original, ſur tout lorſque c'eſt un habile homme qui s'en ſert.

Il y a quelque tems que je liſois avec beaucoup de plaiſir la petite Comedie des *Plai-*

deurs de Mr. Racine ; l'Auteur m'aprend qu'il l'a faite ſur les *Gueſpes*, qui eſt une Comedie d'Ariſtophane Poëte Grec : lorſque vous voudrez bien vous ennuyer & exercer vôtre patience, liſez, ſi vous pouvez, cette piece toute entiere, & vous n'aurez aucune peine à convenir que l'original eſt bien au deſſous de la copie, que l'une eſt auſſi froide & pauvre, que l'autre eſt brillante, vive, & pleine d'eſprit ; & malgré Mr. Racine, qui eſt entre nos plus habiles Modernes un des plus zelez Admirateurs des Anciens, j'eſtimerai cent fois plus ſa piece, que celle d'Ariſtophane ; les Lecteurs non prévenus ſeront de mon avis.

Les Antiquaires ſe ſont aviſez de publier depuis quelque tems que les Traductions Latines que nous avons des Auteurs Grecs n'étoient pas bonnes ; néanmoins ils ne peuvent diſconvenir qu'elles n'aient été faites par de fort habiles gens, comme les Etienne, Caſaubon, Eraſme, & quantité d'autres qui de leur tems paſſoient pour bien ſçavoir le Grec & le Latin : en atendant qu'ils nous en aïent données de meilleures, ils trouveront bon que nous les eſtimions comme ont fait nos Peres ; il ne faut pas s'en prendre à ces fameux Traducteurs, ſi l'on ne trouve pas les beautez que ces Meſſieurs nous veulent faire croire qui ſont dans les Anciens, ils auroient mal fait d'y en mettre plus qu'il n'y en a. Un Peintre, quelque habile qu'il ſoit d'ailleurs, ne fera pas un bon portrait, s'il ne reſſemble à ſon original : il doit être fidéle à marquer les beautez & les diformitez également, ſans cela

ſon ouvrage ne ſera pas eſtimé de ceux qui cherchent le vrai.

Je penſois finir ici ma Lettre ; mais je veux auparavant vous donner cette rémarque que je trouve ſous mes mains. Veſpaſien fit bâtir un ſuperbe Amphitheatre dans la ville, Tite ſon fils aîné en fit la dédicace avec tant de ſolemnité, qu'elle dura près de cent jours ; pendant leſquels il y eut divers combats en diférens lieux, tantôt d'Infantérie, tantôt de Cavalerie. On y tua neuf mille bêtes, tant privées que ſauvages, Les Dames même y chaſſerent, & firent des priſes conſidérables. L'Empereur du haut de ſa loge fit une liberalité auſſi galante qu'ingénieuſe. Il jetta un grand nombre de billets au vent ; & ceux d'entre le peuple qui en pûrent atraper, réçurent d'un Commiſſaire établi pour ce ſujet le prix contenu dans chacun de ces billets. Ces prix étoient ou une certaine quantité d'alimens, d'habits, de meubles, ou des vaſes d'or, des chevaux, des Eſclaves, &c.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.

Lettre divertiſſante ſur un Cheval éclopé.

MONSIEUR,

JE vous ai achété un double bidet qui a des qualitez merveilleuſes, il n'a jamais béſoin des façons du Palfrenier. Par un inſtinct excellent il s'aproche d'un arbre à la campa-

gne, contre lequel il ſe frotte & réfrotte ſi dextrément, que quand il auroit paſſé par les mains du plus habile Valet d'écurie, il ne ſeroit pas mieux étrillé. Il n'a que ſept ans; mais ne vous imaginez pas que ce ſoit un cheval vif & fringant, il eſt très-raſſis; il n'a, dit-on, galopé qu'une fois en ſa vie. Éloigné de la délicateſſe de pluſieurs chevaux qui ont béſoin d'avoir un Maréchal à leurs trouſſes, il va fort bien nud pied quand il perd ſes ſouliers en chemin. Acoûtumé à une nouriture frugale, il paſſe indiféremment de l'avoine au foin, & du foin à la paille même. Vous ne l'entendrez point hennir impatiemment en atendant ſon avoine pendant qu'on la crible, & montrer une avidité qui n'eſt que trop commune parmi Meſſieurs les chevaux. Il eſt maître de ſes paſſions. Il a bon pied & bon œil; je ne dis pas qu'il a de bons yeux, parceque ſes rares qualitez ſont un peu obſcurcies par le défaut qu'il a d'être borgne. Mais il n'y a rien de parfait dans ce monde, & vous ſerez très-glorieux d'avoir dans vôtre écurie un cheval de ce mérite. Donnez-lui, je vous prie de ce foin dont l'Abbé Nicodême diſoit qu'il ne ſeroit pas meilleur, quand il ſeroit pour la bouche d'un Prince.

*Lettre à Madame de R*** de Mr. de Vaumoriere. Pour lui perſuader de garder plus fidélement les ſecrets qu'on lui confie.*

MADAME, MA CHERE COUSINE,

J'Ai bien du déplaiſir que la démangeaiſon de parler vous ait fait trahir le ſécret que vous avoit confié Monſieur vôtre Epoux. Si vous aviez été un peu moins femme, vôtre conduite auroit été meilleure, & l'afaire de Monſieur vôtre Mari auroit tourné plus heureuſement. Il ne ſe verroit aucun concurent pour ſa Charge, & ne ſeroit pas obligé d'achéter fort cher ce qu'on lui auroit vendu à un prix fort raiſonnable ; mais vous voulûtes vous réjoüir d'une acquiſition que vous n'aviez pas encore faite, & vous trouvâtes que c'étoit une peine, & inſuportable, que de renfermer dans vôtre cœur un ſecret & un ſujet de joye. Cependant j'avois ſi bonne opinion de vôtre diſcretion que je vous régardois comme celle de toutes mes parentes à qui j'aurois parlé avec plus de confiance. Vous ſavez tout ce que nous dîmes il y a environ un mois, ſur le ſécret ; après avoir lû les entretiens d'Ariſte & d'Eugéne, nous démeurâmes d'acord qu'un grand deſſein qui n'eſt pas conduit ſécretement n'a non plus de ſuccès qu'une mine que l'on laiſſe éventer. Je croi même que nous raiſonnâmes ſur la ſageſſe que la nature fait remarquer

marquer en formant ſes ouvrages. Elle nous acorde deux oreilles, afin que nous écoutions beaucoup, & de peur que nous ne parlions trop, elle ne nous donne qu'une langue, encore l'enferme-t'elle d'une double barriere de dents. Enfin, ma chere Couſine, ténez pour certain que rien ne doit être ménagé avec tant de ſoin que la parole, & que rien ne contribuë tant au bonheur ou au malheur de la vie, qu'une langue bien ou mal conduite ; faites y réflexions, je vous prie, de peur que mon Couſin ne me faſſe des réproches une ſéconde fois : *fiez-vous à vôtre parente*, me dit-il hier, vous verrez ſi vous vous trouverez bien de ſa diſcretion. Il me parla en ſuite de ceux qui prétendent à la même Charge, & à ne vous rien deguiſer, ce fut avec beaucoup de chagrin. J'eſpére que vous y mettrez bon ordre, & qu'en dépit du penchant que donne vôtre ſexe, vous parlerez moins que vôtre Epoux & que moi, je le ſouhaite, & je ſuis de tout mon cœur, MADAME,

Vôtre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur,

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

Lettre d'un Pere à un de ſes amis ſur la mort de ſon propre fils qui lui avoit donné beaucoup de chagrin durant ſa vie.

J'Ai perdu ce Fils, dont la mauvaiſe conduite m'obligeoit ſouvent de me plaindre, & qui m'a cauſé tant de chagrins. Cependant de-

puis qu'on m'a écrit qu'il a été tué, j'en ſuis affligé à ne m'en pouvoir conſoler. Telle eſt ma deſtinée malheureuſe. Il m'a fait de la peine durant ſa vie, & il m'en donne après ſa mort.

RE' PONSE.

UN pere eſt toûjours pere, il eſt mal-aiſé de ſe défendre des ſentimens de la Nature ; & quand nous perdons ceux de nos enfans que nous penſions ne pas aimer ; nous éprouvons à leur mort que nous les aimions éfectivement. Je vous plaindrois s'il ne vous en reſtoit plus, mais vous en avez d'autres qui ſont plus ſages, & qui vous donnent, & vous donneront toûjours de la ſatisfaction.

Lettre d'un Pere à ſa Fille, qui avoit deſſein de ſe faire Réligieuſe.

IL eſt vrai, ma chére Fille, que j'ai empêché durant quelque tems que vous n'ayez quité le monde ; mais ce rétardement a mieux fait connoître vôtre vocation, & ceux qui prennent interêt en vous auront déſormais l'eſprit en répos. Depuis deux ou trois années vous avez dévant les yeux l'état de vie que vous voulez embraſſer ; vous avez conſulté des perſonnes d'une piété ſolide & éclairées ; vous

ne trouvez nul répos dans le monde, vous ſoûpirez ſans ceſſe pour la rétraite ; & toutes les auſteritez des Carmelites, au lieu de vous faire peur, ſont des atraits pour vous. Qu'y-a-t'il après cela ? c'eſt une marque que Dieu vous apelle ; & telle eſt la vocation de Dieu, qu'on n'eſt heureux ni en cette vie ni en l'autre quand on ne la ſuit point. Je n'ai donc garde, ma chére Fille de vous détourner davantage de vôtre deſſein, au contraire je vous exhorterois à l'acomplir, ſi vous aviez béſoin d'y être exhortée, & vous répréſenterois quelle ſatisfaction ce doit être, que de vivre & de mourir dans une ſainte Maiſon, où l'on s'aplique uniquement à aimer JESUS-CHRIST, & à le loüer. Certainement, ma chére Fille, c'eſt un terrible ſoin que celui des perſonnes mariées : il n'y a rien qui ſoit acompagné de tant de peines, de tant d'inquiétudes, & de tant d'aflictions que la conduite d'une famille ; & les Croix que vous fuyez ſont moins grandes, quoi qu'il ne le ſemble pas, que celles que vous cherchez. Mais pour le dire encore une fois, tout dépend de ſuivre ſa vocation, & Dieu y proportionne ſes graces : ſuivez la vôtre, ma chére Fille, allez joüir de la paix des Elûs, & ne manquez pas en vos priéres de vous ſouvenir d'un Pere qui vous aimera toûjours.

BOURSAULT.

Lettre pour porter un Ami à ſe marier.

MONSIEUR,

JE prens tant de part en tout ce qui vous régarde, que je n'ai ſçu qu'avec une joye ſenſible que vous êtes ſur le point de vous marier. Je ne doute pas que la choſe ne ſe faſſe promptement, & que vous n'acceptiez avec plaiſir un parti que l'on vous a choiſi avec tant de ſoin. Vous ſavez que les perſonnes qui ſe mêlent de cette afaire, ont de trop bons yeux, & ſont trop dans vos interêts pour ne payer leurs peines que par une réponſe qui marqueroit vôtre irreſolution. Leur entrepriſe vous fait trouver ce que l'on ne rencontre pas rarement, c'eſt-à-dire de la beauté, du bien, & une alliance qui ne vous ſera pas d'un apui médiocre à la Cour & à l'Armée. La Demoiſelle a des charmes capables de fixer vôtre humeur qui eſt aſſez honnêtement coquette. Vous paſſerez agréablement vos jours dans un ſi doux & ſi lègitime atachement, & vous aurez pitié de ces gens qui vont de ruelle en ruelle dire des douceurs à la Blonde & à la Brune, & qui, pour parler comme un des plus beaux eſprits de ce tems,

Courent les mers d'Amour de rivage en rivage.

Avoüez, mon cher Monſieur, que c'eſt une étrange vie, que d'êtregalant de profeſſion. Ne vaut-il pas mieux ſonger à un établiſſe-

ment ſolide, employer ſes révenus à de bons uſages, mettre au monde des enfans, qui par une bonne éducation puiſſent dévenir bons Soldats, ou bons Citoïens ? Faites réflexion, je vous prie, ſur une afaire ſi conſidérable, & régardez-la comme la plus importante de vôtre vie. Pour ne vous pas tromper réſiſtez au penchant où peut entraîner une amourette, ſuivez le conſeil de vôtre famille. Elle examine les choſes ſans paſſion, & ne travaille que pour vôtre avantage. Je ne penſe pas, mon cher Monſieur, que vous condamniez la liberté que je prens, je parle avec la franchiſe qu'autoriſe nôtre amitié, & vous ſavez à quel point je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur.

VAUMORIERE.

Lettre pour perſuader un Ami d'épouſer une perſonne qui n'eſt point belle.

MONSIEUR,

QUand j'ai cherché un parti qui vous pût convenir, j'ai voulu trouver dequoi réparer les pertes de vôtre maiſon, & vous donner une femme qui fût un bon Intendant. En un mot, mon cher Monſieur, j'ai ſongé à vous mettre en répos, & à rétablir dans vôtre domeſtique un ordre qui en eſt banni depuis

long-tems. Mais eſt-il poſſible que vous n'approuviez pas ce que je propoſe, & que vous vous contentiez de moins de bien, pourveu que vous trouviez plus de beauté ? Croïez-vous qu'il s'agiſſe d'une galanterie paſſagere, au lieu d'une afaire ſolide, & qu'il vous faille une Maîtreſſe au lieu d'une femme ? Rénoncez ſi vous voulez à tout ce que peut inſpirer la prudence. Choiſiſſez une coquette qui n'aît pas un ſol, prénez-là pour ſes beaux yeux, & faites-vous un plaiſir de voir employer vôtre révenu en jeu, en jupes & en équipages. Soufrez même qu'elle atire chez vous tous les faineans du quartier, & quelle vous faſſe enrager vingt fois le jour. C'eſt juſtement ce qu'il vous faut, au lieu d'une honnête perſonne que la réconnoiſſance rendroit auſſi complaiſante que la fierté porte ordinairement les belles à être imperieuſes & inſuportables. Liſez avec quelque atention ce que je vous écris, conſultez moins vôtre cœur que vôtre raiſon, & ſouvenez-vous qu'en vous donnant ce conſeil je ſuis plus véritablement à vous que jamais, &c.

Lettre pour détourner une Amie d'un mariage où elle étoit ſur le point de s'engager.

SEroit-il poſſible Mademoiſelle, qu'une auſſi charmante perſonne que vous ſongeât ſi-tôt à ſe marier, c'eſt-à-dire, à prendre un maître,

& peut-être même ſe ſoumettre à un Tyran? c'eſt le nom que donne aux maris un de nos Poëtes.

Ces Tyrans par contract qu'on apelle Maris.

Ils uſent de leur pouvoir d'une maniére bien tyrannique. Je ne vous dirai point qu'ils tirent leurs femmes d'entre les bras de leurs peres & de leurs meres, & qu'ils leur ôtent juſqu'au nom de leur famille. La coutume le veut ainſi, on le ſoufre ſans ſe plaindre. On n'a pas la même patience de voir une belle perſonne traitée comme une ſervante par un brutal. On veut qu'elle rende conte de toutes ſes actions, même de ſes penſées, & l'on fait quelquefois un crime de ce qu'il y a de plus innocent dans ſa conduite. Quelquefois même elle a le malheur de rencontrer un mal-honnête homme dont les dérèglemens la font rougir, & lui font même craindre de fâcheuſes ſuites de ſes débauches. Cet homme diſſipera ſon bien pour fournir à ſes plaiſirs, & maltraitera ſa femme ſi on réfuſe de contribuer à ſes dépenſes. Si elle n'a point d'enfans, on régardera ſa ſtérilité avec chagrin, & ſi elle eſt féconde, qu'elle peine n'aura-t'elle pas? Elle ſera incommodée durant neuf mois qu'elle portera ſes enfans, & ne les mettra au monde qu'avec de grandes douleurs. Si dans la ſuite ils déviennent malhonnêtes gens, elle en aura une ſenſible afliction. J'avouë qu'une femme a beaucoup moins à ſoufrir quand elle a le bonheur de tomber entre les mains d'un honnête homme; mais, Mademoiſelle, la pouvez-vous croire heureuſe

pour cela ; Ne faut-il pas qu'elle obéïſſe à ce mari qui ne ſera peut-être pas toûjours d'humeur égale, ni toûjours diſpoſé à rendre juſtice au mérite de ſa femme ; S'il eſt galant, il donnera des inquiétudes fâcheuſes, s'il aime la ſolitude, il ne poura ſoufrir que l'on prenne aucun divertiſſement, & ſi par malheur il ſe met la jalouſie en tête, quel ſuplice ne fera-t'il pas ſoufrir à ſa femme quelque fidéle qu'elle lui ſoit ? Enfin Mademoiſelle, le mariage eſt une afaire d'une terrible ſuite. On ne peut examiner trop exactement ce que l'on peut & ce que l'on doit, ni aporter trop de précautions. J'ajouterai, s'il vous plaît, qu'après les méſures que l'on aura priſes, le ſuccès ne laiſſera pas d'être incertain. Voïez ſi après cela vous vous embarquerez ſur une mer où il y a tant à craindre, ſi vous quiterez un port où vous marchez ſûrement, & d'où vous peuvez voir tous les jours tant de naufrages ; Voilà, Mademoiſelle, ce que j'ai crû être obligé de vous dire pour vôtre répos. Je ne ſai ſi ma franchiſe ne vous déplaira pas, mais quand vous n'en voudriez point profiter, je vous ſuplie de la régarder comme un témoignage de mon zèle, je ſuis, &c.

*Lettre contraire à la précedente. C'eſt pour porter Mademoiſelle de*** à conſentir à un mariage qu'on lui propoſoit.*

MADEMOISELLE,

J'Ai lû avec des ſentimens bien diférens la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai rémarqué avec plaiſir la confiance que vous avez en moi dans une ocaſion importante ; mais je vous avoüe que je ne ſaurois voir ſans chagrin que vous voulez être trop ſage à dix-huit ans. Vous ſavez qu'on nous récommande dans l'Ecriture de ne l'être qu'avec ſobrieté, & l'on pouroit ajoûter pour l'afaire dont il s'agit que vous travaillez par un excès de ſageſſe, à vous rendre malheureuſe. Vous ne cherchez dans l'avenir que les maux dont vous pouvez être ménacée, & je penſe que vous ſeriez fâchée d'y pouvoir découvrir le bonheur que vous avez lieu d'eſpérer. J'avoüe que la crainte ſert ſouvent à la prudence, & qu'elle en fait une partie ; mais, Mademoiſelle, croyez-moi, ne conſultez pas toûjours une paſſion qui ne manque jamais de troubler le répos de nôtre vie. Si tout le monde étoit de vôtre humeur, on n'oſeroit rien entreprendre. Tout demeureroit dans l'incertitude & dans l'irréſolution, c'eſt-à-dire, dans le plus miſerable état où l'on puiſſe être. Parlons ſincerement, Mademoiſelle, trouvez-

vous dans la naiſſance, dans la perſonne, ou dans les mœurs du Gentilhomme qui vous récherche quelque défaut qui puiſſe atirer vôtre averſion. Il eſt de bonne maiſon, il eſt bien fait, il a de la douceur & de la complaiſance, & ce qui vous doit encore plus toucher que tout ce que je viens de dire, ce qu'il n'a jamais eu d'inclination que pour vous. Quel plaiſir n'aurez vous pas d'être uni pour le reſte de vos jours à un galant homme, qui vous préfere hautement à toutes vos compagnes; Soyez plus hardie, & déterminez-vous. N'attendez pas qu'une Rivale vous enlève un cœur qui me ſemble néceſſaire à vous rendre heureuſe. Il ne vous ſeroit pas aiſé de réparer cette perte. Vous êtes préſentement dans une fleur de jéuneſſe propre à faire des conquêtes, profitez-en ſans atendre que l'éclat de vôtre teint vienne à ſe ternir. Si vous tombiez dans une faute ſi conſiderable, vous paſſeriez de fâcheux momens, & peut-être vous laiſſeroit-on ſeule plus ſouvent que vous ne voudriez. C'eſt une triſte vie que celle d'une fille qui ſe voit contrainte d'aller chercher du monde ſi elle en veut voir, je ne ſai même ſi elle eſt tout-à-fait contente pendant le tems les plus floriſſant de ſa beauté; c'eſt alors que chacun examine ſes paroles & ſes actions, & que l'on critique juſques aux plus ſécretes de ſes penſées. Prénez, s'il vous plaît, vos méſures là-deſſus, & croyez que je ſuis avec tout le zèle & tout le réſpect poſſible,

Vôtre très-humble, &c.

VAUMORIERE.

*Lettre pour perſuader à Mademoiſelle de *** d'épouſer un homme de qualité qui la recherchoit.*

VOus ſavez ſans doute, Mademoiſelle, que Monſieur le Comte de*** eſt pourveu du Gouvernement de*** & je vous aſſure de ſa part que c'eſt plûtôt par un ſentiment d'amour qu'il travaille à s'avancer que pour ſatisfaire ſon ambition. Il tâche de ſe rendre digne de vous, & ſi la fortune prend ſoin de ſon élevation, il n'y a que vous qui puiſſiez faire ſon bonheur. Mais, Mademoiſelle, pourquoi ne conſentez-vous pas à le faire ; Pouvez vous craindre d'être malheureuſe avec un homme qui vous aime tendrement, qui a de la naiſſance, du bien, du mérite, & de quoi plaire ? il réviendra de l'Armée dans peu de jours, & vous jugez bien que ce ſera chez vous qu'il ira d'abord. Ne vous aviſez point de faire paroître de la ſévérité ſur vôtre viſage, & de vous imaginer que la pudeur veut que vous en uſiez ainſi. Ne vous y trompez pas Mademoiſelle, la perſonne dont vous dépendez s'eſt déclarée en faveur du Cavalier. Ce ſeroit une terrible injuſtice de vous oposer à ſes volontez. Vous les avez toûjours ſuivies, commencerez-vous à réſiſter à Monſieur vôtre pere, parce qu'il cherche à vous établir avantageuſement, & à récompenſer une paſſion tendre & réſpectueuſe que l'on a pour

vous ? Je vous demande pardon de la liberté que je prends. Mais je ſai que vous avez quelque confiance en moi, & vous connoiſſez à quel point je ſuis,

Vôtre très-humble, &c.

Lettre de Conſeil à une Demoiſelle, ſur un Mariage.

VOus voulez que je vous écrive mes ſentimens ſur le Mariage que l'on vous propoſe : & vous témoignez toûjours que vous avez de la peine à vous y réſoudre. Je croyois vous avoir déja perſuadée qu'il n'en falloit point avoir. Vous ſçavez ce que je vous en dis dernierement. M.... eſt Gentil-homme, il ne manque pas de bien, & il a ſervi long-tems à l'armée, d'une maniere qui lui a acquis de la réputation. Vous voudriez qu'il n'en eût raporté autre choſe que l'honneur, & qu'il n'y eût pas réçû cette bleſſure qui le fait boiter. Pour moi je ſuis d'un ſentiment bien contraire au vôtre, je l'en trouve plus aimable. M.... ne ſçauroit faire un pas ſans nous faire ſouvenir de ſa bravoure. C'eſt ce que l'on a dit autrefois d'un Lacedemonien, qui n'étoit pas plus brave que lui, & qui avoit réçû à la guerre une bleſſure pareille. Il y a bien de la diférence, ma chére Couſine, entre les défauts de la nature, & les éfets de la vertu. Les uns ſont quelquefois honteux, quoiqu'à juger des choſes équitablement, ils doivent ne l'être pas :

les autres ſont honorables, & doivent l'être. Certainement, ma chére Couſine, c'eſt une foibleſſe, je m'étonne qu'elle vous ſoit venuë en l'eſprit, & m'étonne encore davantage que vous ne l'ayez pas ſurmontée. Je ne vois perſonne en ce pays qui ne s'eſtimât heureuſe d'avoir un tel mari : Mademoiſelle de *** m'en parloit même hier dans ces ſentimens, & comme elle ne ſçait pas la répugnance que vous y avez, mais qu'elle croit la choſe certaine, je connoiſſois qu'elle avoit de la jalouſie de vôtre bonheur. Enfin ſi vous réfuſez ce Mariage, vous ſerez moins eſtimée de tout le monde : on ne croira plus que la raiſon ſoit la ſeule règle de vôtre conduite, & peut-être ſerez-vous ſoupçonnée, d'avoir quelque engagement, dont vous n'oſez vous déclarer. Je ne vous parlerois pas avec tant de franchiſe, ſi je n'avois beaucoup d'amitié pour vous ; je ſouhaite vôtre bien de tout mon cœur, & je ſuis véritablement, &c.

VAUMORIERE.

Lettre à un Gentil-homme, pour le faire vénir à la Campagne. Du même Auteur.

EST-il poſſible, mon cher Monſieur, que l'on ne puiſſe vous aracher de Paris, & que vous réfuſiez de vénir réſpirer l'air de la campagne, quand le Printems l'embellit, & qu'il invite à ſortir des Villes, les perſonnes qui y ſont les plus atachées ? Si vous avez

peur des mots de déſert de Beauſſe, dont Monſieur le M. de M.... qualifie les terres qu'il a dans cette Province, rien n'eſt plus facile que de vous raſſurer. Sachez que nous avons des prez, des bois, de belles allées, & de grandes palliſades : Qu'une riviere claire & poiſſonneuſe n'augmente pas moins les agrémens du païſage, que le révenu du Maître. Après avoir coulé en ſerpentant dans nôtre délicieuſe vallée, comme pour y demeurer plus longtems, elle entre dans un parc, qu'elle coupe en deux parties égales. Elle y fait des canaux, de grands carrez, & de petites Iſles, qui atirent par la verdure de leurs arbres, & par celle de leurs cabinets. On trouve, pour y paſſer, de petits batteaux, ou de petits ponts. La beauté de ces lieux eſt rélèvée par l'aridité des plaines, dont ils ſont environnez, & le contraſte que fait cette ſituation, n'eſt pas le ſeul que nous régardons avec plaiſir. Nous en voyons un autre dans les bâtimens, entre le Château, qui eſt un amas de Tours & de Pavillons, & deux grandes aîles que l'on a bâties depuis pour les remiſes & les Ecuries. Cet édifice moderne a quelque choſe de riant ; & mêle de l'agrément à je ne ſai quel air de magnificence que l'on rémarque dans l'irregularité de la maiſon. Pour la bonne chére, je ne vous en dis rien, vous ſavez de quelle maniere Monſieur le M. de M. ſe plaît à régaler ſes amis. Il le fait trop bien dans ce pays, & je le lui réprochai d'abord ; mais comme je le trouve incorigible là-deſſus, je le laiſſe faire, pourvû que la converſation ſoit longue après

le répas. Vous fûtes ſurpris de la ſienne, lorſque vous trouvâtes que l'agrément de la jeuneſſe, & de la bonne mine, étoit acompagné de tant de litterature. Après cela pouvez-vous balancer, quand je vous prie de le vénir voir? Vénez, que rien ne vous rétienne, les belles traductions que vous donnez, ne s'en trouveront pas mal, & je ne ſaurois croire qu'un ſi beau lieu, & un ſi galant homme, puiſſent inſpirer des penſées qui ne ſoient agréables.

Lettre pour perſuader à un jeune Gentil-homme d'aller à l'Armée.

MONSIEUR,

POuvez-vous balancer un moment à vous déterminer ſur le parti que vous dévez prendre? Demeurerez-vous paiſible chez vous, quand tout le monde ira à la guerre? Eſt-ce aſſez pour vôtre honneur que Monſieur vôtre frere ait pris de l'emploi? Tout vôtre voiſinage va chercher de la gloire vers le Rhin, & vous croirez trouver la vôtre à prendre ſoin d'une Baſſecourt, ou d'une Garenne? Vous vous portez bien, vous avez près de vingt ans, & vous êtes Gentil-homme, en faut-il davantage pour vous faire entrer dans le ſervice? Je vous ofre de l'argent ſi vous en manquez; vénez dès que vous aurez réçû ma Lettre. Il y auroit de la honte pour vous à ne pas faire cette campagne. Vous m'avez dit mille fois qu'il

eſt bon de s'acomoder aux modes des païs où l'on eſt, & vous ne ſuivriez pas la plus loüable coûtume de nôtre Nation ? Elle veut que les armes faſſent la profeſſion de la Nobleſſe, & je ne ſçaurois m'imaginer que c'eſt ſeulement pour aller à la chaſſe que vous voulez vivre en Noble. Croyez-moi, mon cher Monſieur, vingt-cinq ou trente Liévres, que vous tuérez de plus dans un an, ne vous éleveront pas dans de grands emplois. Ocupez-vous mieux, je vous conjure, & par le conſeil que je vous donne, conſiderez que je ſuis entierement à vous,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

Lettre pour porter un Ami à s'adonner au Commerce.

DIſpenſez-moi, s'il vous plaît, Monſieur, de m'expliquer ſur la réſolution que vous pouvez prendre. Vous avez dans vôtre Ville d'habiles gens que vous pouvez conſulter, & vous ſavez la répugnance que j'ai à dire mes ſentimens quand il s'agit de choiſir une profeſſion. Ceux qui ſont aſſez hardis pour conſeiller dans ces rencontres, ſont régardez comme les garants du ſuccès. On s'en prend à eux ſi l'évenement ne répond pas à l'eſpérance que l'on avoit. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit moins dificile à vous determiner qu'il ne paroit d'abord. Vous avez été élevé dans le commerce.

merce. Monſieur vôtre pere vous a laiſſé coup de bien, & de bonnes inſtructions le continuer. D'ailleurs une nouvelle oc tion que vous vous feriez, vous donneroit plus de peine & moins de profit. On me pouroit dire qu'il y a des tempêtes & des Pirates à craindre ſur mer, je l'avoüe, mais que l'on me trouve d'autres moïens de s'établir une fortune plus prompte & plus conſiderable. Ne croïez pas néanmoins, Monſieur, que je me déclare tout-à-fait pour un élement dont on ne ſe peut rien promettre d'aſſuré. Je ſai qu'il n'eſt pas moins célebre par des naufrages que par d'heureuſes navigations, mais je ne doute pas que vous ne ſoiez bien-aiſe que je vous raporte le ſentiment d'un des plus beaux eſprits de nôtre ſiécle. C'eſt vôtre Ville de Marſeille qui nous l'avoit donné, il parle de la navigation en ces termes :

La mer qui nous donne tant de ſujets de plainte, a de ſi beaux intervalles, & pour ainſi dire, des caprices ſi heureux, que l'on ne doute pas qu'elle ne ſoit plus utile que dommageable. Pour perſuader en ſa faveur, on dit qu'elle eſt le lien de la ſocieté des hommes, & la ligne de communication, qui les atache avantageuſement les uns aux autres. Que cette liaiſon a perfectionné tous les Arts & toutes les Sciences ; que ſans elle tout nous paroîtroit incroïable, parce que nous ignorerions ce qu'il y a de plus beau & de plus curieux dans la nature ; qu'il n'y a que la Mer qui nous puiſſe donner les choſes néceſſaires en abondance, & avec commodité. Que nous

ne ténons les ſuperfluës que de ſa profuſion, & que ſans elle nous ne connoîtrions, ni la pompe ni la magnificence. Qu'elle verſe les richeſſes à des Peuples qui par tout ailleurs ſuëroient & travailleroient beaucoup pour acquerir peu de choſe. Qu'enfin la navigation eſt le plus noble éfet de l'induſtrie des hommes, & la plus illuſtre marque de la fermeté de leur courage.

Mais c'eſt un principe indubitable, que rien ne peut contribuer ſi puiſſamment à la grandeur d'un Etat, que la Mer & les forces navales. Il me ſeroit aiſé de le prouver par le progrès & par la décadence de toutes les Monarchies. Mais ſans aller chercher des exemples dans celles des Aſſyriens & des Perſes qui ſont comme les terres inconnuës de l'Hiſtoire, je rémarquerai ſeulement en celle des Grecs que dix-huit Peuples du continent de la Grece & de l'Aſie, ou des Iſles voiſines, gagnerent les uns ſur les autres l'Empire d'Orient durant huit cens ans. Qu'ils en furent les Maîtres ou les Vaincus à méſure qu'ils ſe trouverent forts ou foibles ſur la Mer. Ce jeu de la fortune commença par les Inſulaires de Crete ſous Minos, & finit par les Atheniens qui récueillirent cette puiſſance des mains des Eginetes. Si la lègereté qui étoit naturelle aux Grecs, & ſi le commerce des Aſiatiques qui corompit leurs mœurs, n'avoient empêché les Athéniens de ſe prévaloir de leur ſituation, s'ils n'avoient eu en tête la vertu de Sparte qui fut toûjours un contrepoids à leur puiſſance, il eſt certain que les Grecs n'auroient pas laiſſé

aux Romains l'avantage qu'ils eurent enſuite de ſe rendre maîtres de toute la terre.

Je trouve ce que je viens de citer ſi beau & ſi curieux, que je penſe que je n'y dois rien ajoûter, ſi ce n'eſt que je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble &c.
VAUMORIERE.

Placet pour un Officier, qui comptoit parmi ſes Ancêtres un proche parent de Jeanne d'Albret mere d'Henri IV.

AU REGENT.

Dans mes veines, Seigneur, j'ai du ſang d'Henri Quatre,
Dès le Berceau mon Pere à défendu ſon Roi,
Il uſa ſes beaux jours à ſervir, à combattre,
Il expira chargé d'un glorieux emploi,
Il m'a laiſſé ſon zèle au ſein de l'indigence,
Depuis trente ans, Seigneur, je marche ſur ſes pas,
Mais ſans bien je languis, je tombe en défaillance,
Dans le jeûne un Guerrier perd toute ſa vaillance,
Daigne nourrir le ſang qui m'anime le bras.

HARANGUE AU ROY SUR SA MAJORITE',

Par Mr. l'Abbé Mongin, alors Directeur de l'Académie. Prononcée le 23. *Février* 1723.

SIRE,

L'Académie Françoiſe impatiente de publier vôtre gloire s'étoit contentée juſqu'à ce jour, d'annoncer à vos Peuples de grandes eſpérances de VOSTRE MAJESTE'; mais la nouvelle carriere où nous la voyons entrer, nous demande un autre langage. Le tems des promeſſes eſt paſſé, & nos éloges ſont tous prêts. Règnez, SIRE, dans les grands principes de ſageſſe, de juſtice & de bonté qui vous ont été inſpirez, & bientôt nous annoncerons à toute la terre que vos vertus auront déja ſurpaſſé nos eſpérances.

Nos béſoins, SIRE, & vôtre gloire le demandent; & heureuſement pour nous, la raiſon qui dans VOSTRE MAJESTE' à toûjours dévancé les années, nous en donne un gage aſſeuré. Déja la France ſous les ſeuls auſpices de vôtre nom ſacré, a vû pour la prémiere fois, une Minorité tranquille. Les Princes de vôtre Sang ont mis leur gloire à Vous être fidéles, ou à Vous conduire avec ſageſſe.

Vôtre conſeil a été regardé comme l'Arbitre & l'Oracle de toutes les Puiſſances. La pompe de vôtre Sacre eſt devenuë le ſpectacle de toute l'Europe, & les fêtes brillantes qui l'ont ſuivi, ont été comme autant de préſages de la félicité & de la grandeur du Régne que VÔTRE MAJESTE' nous prépare.

Vous avez vû, SIRE, toutes ces merveilles; mais en les voyant, VÔTRE MAJESTE' n'a veu encore, pour ainſi dire, que les décorations du Thrône, & les magnificences de la Royauté. Vôtre jeuneſſe vous avoit diſpenſé d'en porter tout le poids; mais vôtre Majorité vous en impoſe les dévoirs & les ſoins. En dévenant Majeur, Vous dévenez, SIRE, le pere de vos Peuples. Ils n'ont pas atendu pour vous aimer, que Vous dévinſſiez le diſpenſateur des graces & des récompenſes; leur amour s'eſt déclaré ſans l'atrait des bien-faits; & aujourd'hui pleinement raſſeurez ſur les derniers périls qui ſembloient encore ménacer vos jours, ils atendent de VOSTRE MAJESTE' qu'elle juſtifiera de plus en plus, & leurs aclamations tant de fois reïterées & toutes les larmes que Vous leur avez coûté.

✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿

*Lettre de raillerie d'une Dame à N*** Régent d'Humanité.*

MONSIEUR,

JE parîrois que vôtre amour propre vous fera croire en récevant cette Lettre, que je vous envoye des aplaudiſſemens ſur l'explica-

tion de vôtre énigme. Vous vous trompez, je ſuis ennemie de la Flatterie & ſemblable au Miſantrope de Moliere ſur les ouvrages d'eſprit,

J'ai le défaut
D'être un peu plus ſincere en cela qu'il ne faut.

Vous avez ſauvé de ma cenſure la moitié de vôtre ouvrage, parceque je n'entends pas le Latin, mais pour vôtre François je ne l'épargnerai pas.

Vous avez ſongé ſans doute quand vous avez prétendu que le mot de l'Enigme étoit le ſonge. J'ai oüi dire à un bel eſprit de mes amis qu'un Poëte Grec qui s'apelle Homere, ſi je ne me trompe, avoit ſongé dans un de ſes ouvrages : mais ſes ſonges, diſoit-il, étoient ingénieux. Franchement les vôtres ne ſont pas de cette eſpèce. Car à quoi ſongeoit vôtre Apollon, quand il a prétendu que la tête de Cyrus plongée dans du ſang humain pouvoit être comparée à un homme aſſoupi ? En vérité cette explication eſt plus énigmatique que l'Enigme même. Et le Sphinx, vous avez affaire à une femme qui ſçait la fable, n'auroit fait qu'un morceau d'un devin d'Enigmes comme vous. Quel raport avez-vous pû trouver entre ces flateuſes illuſions auſquelles on s'abandonne dans le ſommeil, & des organes ſans action d'une tête privée de vie ? Cette expreſſion *d'organes* vous aprendra que vous avez encore afaire à une femme Philoſophe. Ténez-vous bien, Monſieur, vous n'avez pas une foible ennemie. Pour ne vous point mé-

nager, je vous dirai que vous ne pouriez pas prétendre à voir vôtre nom placé parmi les interprétes des Enigmes du Mercure Galant. Si je n'étois pas ſi pareſſeuſe, je paſſerois vôtre Poëſie par l'étamine, & je vous ferois voir que vous avez béſoin d'aller à l'Académie d'Apollon, afin de faire exercer le manege au cheval Pegaze. L'on voit bien que ce cheval n'eſt pas vôtre monture ordinaire, & quand je le verrai galoper ſous vous, je crierai au miracle. Un homme d'eſprit m'a apris qu'il y a pluſieurs milieux entre le ſtile ſublime & le ſtile bas: Mais ces milieux vous ſont inconnus, témoin ce Vers que vous récitâtes :

Adieu vous dit Monſieur Parnaſſe.

qui eſt du burleſque le plus rampant.

Vous vous ſçavez bon gré de cette longue tirade de Vers en *aſſe*. Vous avez voulu imiter Madame des Houlieres qui a fait beaucoup de Vers ſur les mêmes rimes : Quand vous vous propoſez un grand modéle, vous l'imitez par ſes endroits les plus foibles. Il faut vous excuſer, vous ne pouvez pas vous éléver davantage ; chacun fait comme il peut. Il faut donc vous faire grace ſur vôtre Poëſie. Je ferois conſcience de troubler les aplaudiſſemens que vous vous donnez ſur l'art avec lequel vous avez confu toutes ces rimes en *aſſe*. Après ce beau fruit de vôtre veine, vous demanderiez du rétour, ſi l'on vouloit changer vôtre eſprit contre celui de Racine.

Mais vénons à cette belle faute qui a couronné l'œuvre. Les femmes, avez-vous dit

avec indignation, ſont plus lègéres que le vent. Les Dames, ne vous en déplaiſe, faiſoient l'ornement de vôtre auditoire, & vous ne les avez invitées que pour les inſulter. Quand vous voulez faire briller vôtre eſprit aux dépens de vôtre jugement, ne méritez-vous pas que l'on vous rende l'épithete que vous donnez aux Dames ?

La vertu & le vice ne ſont-ils pas de tous les ſexes, & il eſt bien des femmes parmi nous qui vous dameroient le pion. Quoiqu'en diſe vôtre amour propre, ne ſeriez-vous pas l'écolier de Madame des Houlieres en fait de Vers François ? Et ſur le Grec, ſi vous le ſçavez, & ſur le Latin que vous dévez ſçavoir, Madame Dacier ne vous enverroit-elle pas encore à l'école ? que vous en ſemble ? Après cela vous avez bonne grace de dire ſans faire aucune exception, que les Dames ſont plus lègéres que le vent, vous qui ne pèſeriez pas un grain ſi l'on vous mettoit dans la balance contre l'une ou l'autre de celles que je viens de citer.

Ignorez-vous que la ſcience du monde qui eſt la plus belle de toutes les ſciences, eſt le partage des Dames, & que les plus beaux eſprits du Royaume viennent ſe former aupès de nous ? Mais j'ay tort quand je parle de politeſſe à un Régent tout couvert de la pouſſiere de l'école ? c'eſt comme ſi vous me parliez Latin. Prénons-le ſur un ton plus ſérieux. Un honnête homme ne ſort-il pas de ſon caractere, quand il ſe déchaîne en public contre le ſexe dans un ouvrage où il n'eſt nullement

queſtion de cela ? aprénez d'une femme que toutes les Satyres que l'on fait d'un ſexe & d'une nation ſont toûjours très-injuſtes, parce qu'elles ataquent un nombre infini de perſonnes de mérite. Je le vois bien, vous avez voulu marcher ſur les traces de Deſpréaux ; ne pouvant l'imiter en bien, vous l'avez ſurpaſſé en mal. Car ce fameux Poëte fait au moins des exceptions.

Il en eſt juſqu'à trois que je pourois citer.

Vous avez vû que les lauriers de Deſpréaux ſe ſont flétris quand il nous a ataquez. Et vous petite Grénoüille poëtique qui infectez les marais du Parnaſſe, quel ſera vôtre ſort, quand vous croaſſerez contre nous ? vous avez voulu faire parler de vous, oüi, on en parlera, & voici comment :

Le Régent Licidas ſortant de ſa coquille,
Parut ſur un Théatre enflé de vanité,
Pour expliquer l'Enigme, & de fil en aiguille,
Il vint à maltraiter le beau ſexe irrité ;
S'efforçant d'imiter un Satirique illuſtre,
Il croyoit que ſon nom en récevroit du luſtre.
Sa frivole Satyre où gémit le bon ſens,
Du plus petit Grimaud n'eut pas un grain d'encens.

Car je compte pour rien les aplaudiſſemens de vos écoliers qui dévoient vous les donner ſous peine de la férule. Je fais des Vers comme vous voyez ; mais ce n'eſt pas mon ſeul talent, car j'explique une énigme pour le moins auſſi-bien que vous. La tête de Cyrus

ſéparée de ſon corps eſt vôtre image. Quand vous avez paru en public, nous vous avons vû ſans jugement & ſans tête. Le ſang où vôtre tête ſéparée du corps a été plongée, ce ſont les vaines loüanges des écoliers qui battoient ſi mal-à propos des mains quand vous parliez. Vous vous enyvriez de ces loüanges fades dont vous aviez une ſoif inſatiable. Thomiris qui fit couper la tête à Cyrus, c'eſt vôtre vanité qui vous expoſant en public, vous a fait trancher la tête. A vôtre avis cette explication n'eſt-elle pas un peu plus naturelle que la vôtre ? Croyez-moi, Monſieur, n'entreprenez plus de nous attaquer. Allez pâlir ſur Horace, ſur Virgile, ſur Ovide ; & pour le ſalut de vôtre raiſon, puiſez dans ces ſources l'eſtime du beau ſexe : car j'ai vû dans les traductions Françoiſes de ces Auteurs que nous n'étions pas leurs ennemies. Nous avons plus de charité que vous : vous nous avez déchirées en public, & nous vous donnons des avis en particulier. Vous êtes Eccleſiaſtique, & nous vous faiſons des leçons ſur l'Evangile. Vous ne réüſſirez point à deviner celle qui vous écrit. Nous ſommes trois cens Dames liguées contre vous. Je ſuis celle de la compagnie qui a le moins d'eſprit & de mérite. Prénez garde à vous, ſi vous continuez de nous offenſer. Ne me croyez pas pourtant le cœur fort ulcéré contre vous. Vous m'avez excité plus de pitié que de colere. Ainſi je me trouve encore diſpoſée à me conformer à l'uſage ordinaire des lettres, en vous aſſurant que je ſuis vôtre très-humble ſervante.

LETTRE DE L'ABBE' BORDELON.

Rémarques curieuſes, morales & Sçavantes.

MONSIEUR,

JE ſçai l'accident qui vous eſt arivé, je ne vous dirai rien pour vous en conſoler, parce que je doute ſi vous en êtes afligé. Vous m'avez dit bien de fois avec le Philoſophe Conſolateur, que la Fortune parle ainſi de ſes divertiſſemens : *Voici mon jeu*, dit-elle ; *je tourne ſans ceſſe ; je prens plaiſir à élever les choſes baſſes, & à abaiſſer celles qui ſont élevées : monte, ſi tu veux ; mais à condition que tu ne ſeras pas faché, ſi tu viens à décendre, lorſque je le voudrai pour me divertir. Hunc continuum ludum ludimus, rotam volubili orbe verſamus : infima ſummis, ſumma infinis mutare gaudemus. Aſcende ſi placet, ſed eâ lege, ne uti, cùm ludicri mei ratio poſcet deſcendere, injuriam putes.* Puiſque vous connoiſſez ſi bien les révolutions de la Fortune, j'ai ſujet de croire que vous y êtes toûjours préparé ; & qu'ainſi elle ne vous ôte rien de vôtre répos & de vôtre tranquilité par ſes traverſes. *Tela præviſa minus feriunt.*

C'eſt l'acte d'un grand cœur de ſoufrir ſans mur-
[*mure*
La mauvaiſe fortune, & la calamité :
Mais voir & prévenir la diſgrace future,
C'eſt beaucoup de ſageſſe, & beaucoup de clarté.

Dans le commencement de vôtre rétraite, vous croyïez être à l'abri de toutes les inſultes des hommes ; vous diſiez avec P. en parlant de vôtre ſolitude :

Je ne vois pas ici les vices,
Leur empire eſt ambitieux ;
Ils dédaignent ces petits lieux,
Où n'habitent point les délices :
Cette exécrable faim de l'or,
N'a pas fait ariver encor
L'art de tromper & de ſurprendre,
Sur ces monts & ſur ces coupeaux ;
Les embûches qu'on y vient tendre
Ne ſont que contre les Oiſeaux.

Mais enfin, vous connoiſſez à préſent que l'injuſtice ſe trouve par tout où il y a des hommes. Soufrez-là donc avec patience par tout où vous reſſentirez ſes inſultes.

Que ton ame ait, ou non, tout ce qu'elle ſouhaite,
Loin d'avoir trop de joye, ou trop de déplaiſir ;
Dis toûjours, ô mon Dieu, ta volonté ſoit faite,
Puiſque ſa volonté doit être ton déſir.

Dieu veut que vous ſoufriez patiemment ; ſoufrez donc avec patience.

Si l'on te fait du mal, ſoufre avec patience,
Et pardonne à celui qui t'a perſecuté ;
Mais après le pardon, ſois dans la défiance,
Puiſqu'elle eſt, après tout, mere de ſureté.

Mais je m'engage inſenſiblement à vous donner des avis, moi qui en dévrois récevoir de vous : pardonnez-moi, je vous prie, cette

abondance de cœur, *Ex abundantia cordis os loquitur.* C'eſt la douleur que je reſſens de vôtre infortune qui m'a fait parler.

J'oubliois que vous m'avez prié inſtamment de vous envoyer le plûtôt que je pourrois les Traductions en Vers François de Mr. Maultrot. Quoi que ma Lettre ſoit déja bien longue, je ne laiſſerai pas de les joindre ici ; parce que, puiſque vous me marquez les ſouhaiter, je ſuis perſuadé que vous me ſçauriez mauvais gré, ſi vous véniez à ſçavoir que les ayant, j'aurois diferé à vous faire ce préſent. Voici tout ce que j'en ai pû récueillir : vous trouverez le Latin de chaque Piéce avant la Traduction.

DES RICHESSES.

Non eſt, crede mihi, multos qui poſſidet agros,
Dives, ſed dives cui ſatis unus ager.
De pluſieurs champs la jouiſſance,
N'eſt pas ce qui nous enrichit :
En avoir un ſeul qui ſuffit,
C'eſt la véritable opulence.

DE LA CONVERSATION.

Seriò ſi quis agit, procul hinc ridicula mitte :
In riſu contra ſeria mitte procul.
Dans un ſérieux entretien,
Evitez la plaiſanterie ;
Dans un plaiſant, ne faites rien,
Qui ſente trop la pruderie.

DES AMIS.

Nulli inimicus ero, ſed nec bis amicus amico;
Nam cuicumque ſemel, ſemper amicus ero.

Haïr, ou n'aimer point, feroit ma peine extrême;
Aimer auſſi deux fois, ne me plaît nullement,
Aimer une fois ſeulement,
C'eſt de la maniere que j'aime.

DES LIVRES.

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala plura;
Quæ legis hîc, aliter non fit, Avite, liber.

De tout ce que tu lis ici,
Une partie eſt raiſonnable,
Une autre partie paſſable;
La plus conſiderable auſſi
Te paroîtra bien miſerable;
Mais les Livres ſe font ainſi.

DE L'AGE.

Sæpe rogas, quot habes annos? Reſpondeo, nullos;
Quomodo? Quos habui, Pontice, non habeo.

Vous demandez de combien d'ans
Je compoſe aujourd'hui mon âge,
D'aucuns, répons-je en même-tems:
Comment? C'eſt que j'en eus dont je n'ai plus uſage.

DE LA SCIENCE.

Inſtrue præceptis animum, nec diſcere ceſſes;
Nam ſine doctrinâ vita eſt quaſi mortis imago.

Pour vôtre inſtruction, par un nouvel éfort
D'aprendre, ayez toûjours envie;
Car ſans la Science, la vie
N'eſt que l'image de la mort.

DES AMIS.

Cum fueris felix, multos numerabis amicos;
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Pendant que vous ſerez heureux,
Vous aurez des amis ſans nombre.
Si la fortune dévient ſombre,
Vous ſerez abandonné d'eux.

DE LA MORT.

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres, ô beate Sexti;
Vitæ ſumma brevis ſpem nos vetat inchoare longam.

La mort qui fait pâlir les Bergers & les Rois,
Frape d'une égale maniere;
Au Louvre, comme à la chaumiere;
Nul, heureux Sextius, n'eſt exempt de ſes Loix.
La vie eſt longue en aparence,
Et ſi courte, à la verité,
Que ſur ſon inſtabilité
Nous ne dévons jamais fonder nôtre eſpérance.

Militis in Galea nidum fecere Columbæ.
Apparet Marti quàm ſit amica Venus.

Des Pigeons, dit-on, l'autre jour
De leur nid dans un caſque ont fait l'œconomie;
Preuve que la Mere d'Amour,
De Mars eſt aſſez bonne amie.

AUX ATHE'ES.

Nulla domus Domino caruit; vos hanc ſine tantam
Nullius Domini creditis eſſe domum?

Si l'on n'a point vû de Maiſon,
Dont le Maître à la fin ne ſe ſoit fait connoître;
Voyant en celle-ci tant de grandeur paroître,
Avez-vous, dites moi, raiſon
De la croire aujourd'hui ſans Maître.

DU TEMS.

Tempora labuntur, tacitiſque ſeneſcimus annis,
Et fugiunt, fræno non remorante, dies.

Le tems qui paſſe, à la vieilleſſe
Nous fait tacitement venir:
Et tous nos jours s'en vont avec tant de viteſſe,
Que rien ne peut les rétenir.

DES LIVRES.

Admirare bona in Libris, mediocria lauda,
Excuſa, lector candide, quæ mala ſunt.

Des

Des Livres, Lecteur aviſé,
Le bon te doit être admirable,
Le mediocre être loüable,
Et le mauvais être excuſé.

DE L'AUMÔNE.

Non quantum dederis, ſed quantâ mente dediſti
Penſandum eſt : placat victima parva Deum.

Dans vos dons vous arêtant peu,
Voyez quel eſprit vous anime :
Souvent la plus ſimple victime
Eſt capable d'apaiſer Dieu.

DES BIBLIOTHEQUES.

Egregios cumulare libros præclara ſupellex :
Aſt unum utilius volvere ſæpe librum.

L'Amas des Livres curieux,
Eſt un meuble conſiderable ;
Mais un ſeul lû ſouvent, vaut mieux,
Et ſon utilité doit être préferable.

DES FAUX AMIS.

Quem tibi divitiæ peperêre, eſt falſus amicus.
Argentum, non te, diligit ille tuum.

L'Ami que la Fortune donne,
Eſt Ami faux & ſans rétour ;
A vôtre Argent il fait la cour,
Et non pas à vôtre perſonne.

SUR LA PUISSANCE DE L'OR.

Aurea nunc verè ſunt ſæcula, plurimus auro
Venit honos, auro conciliatur amor.
Auro pulſa fides, auro vænalia jura.
Aurum lex ſequitur, mox ſine lege pudor.
En ce tems on peut bien encor
Reconnoître le ſiécle d'or :
L'Or à l'honneur rend du ſervice :
Avec l'Or l'Amour eſt vainqueur :
La Foi par l'On eſt ſans vigueur :
L'Or eſt le prix de la Juſtice,
De l'Or la Loi ſuit le caprice,
Et l'Or entraine la pudeur.

DES SCIENCES.

Non jacet in molli veneranda ſcientia lecto ;
Illa ſed aſſiduo parta labore venit.
On ne voit point avec raiſon
La Science en un lit mollement étenduë,
Pour montrer qu'on n'arive à ſa poſſeſſion,
Qu'avec une peine aſſiduë.

POUR DEVENIR HABILE.

Sæpe rogare, rogata tenere, retenta docere :
Hæc tria diſcipulum faciunt ſuperare Magiſtrum.
Bien demander, bien rétenir,
Montrer ſelon ſon ſouvenir,
Ce ſont trois points qui font paroître
Le Diſciple au-deſſus du Maître.

DE L'AMOUR.

Cor ubi diſcideris, vitâ fugiente, peribit;
Sic quoque diviſus vivere neſcit Amor.

Comme un cœur ouvert & briſé,
De la mort ſe fait bien-tôt ſuivre;
De même l'Amour diviſé,
Ne peut abſolument pas vivre.

Voilà tout ce que j'ai pû trouver des Traductions de Mr. Maultrot. Il eſt tems, comme vous voyez, de finir cette Lettre. Vous direz ſans doute, que je n'ai pas ſuivi, en la faiſant, l'avis de Seneque, qui dit, qu'une Lettre ne doit pas *Manum ſiniſtram legentis implere.* Si elle vous fatigue, c'eſt vôtre faute: pourquoi m'avez vous donné ſujet de croire que vous ne vous laſſez jamais de lire tout ce qui contient quelque érudition? Quoi qu'il en ſoit, ſi vous me jugez coupable de *leze patience*, vous n'aurez qu'à me le marquer; je ſerai auſſi exact à me coriger, qu'à être fidéle aux promeſſes que je vous ai ſi ſouvent faites d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.

A MONSIEUR DE ***

On veut le porter à ténir exactement les paroles qu'il donne.

SEroit-il poſſible, Monſieur, que les plaintes que l'on vient de me faire fuſſent bien fondées, & que vous euſſiez manqué à la parole que vous aviez donnée pour vôtre acommodement ? Vous ſavez de quelle maniere nous avons toûjours blâmé le fourbe & déteſté la perfidie. Vous dévez demeurer d'acord avec moi qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour le commerce de la vie que de ne pas ténir ce qu'on promet. Quelle ſureté y auroit-il dans la ſocieté des hommes, & que pouroit-on eſperer de ſolide ſi tout rouloit ſur le changement & l'incertitude ? C'eſt ſur les promeſſes que tout eſt fondé, que les Artiſans travaillent, que les Matelots ſe vont expoſer aux périls de la mer, & que le Soldat s'enrôle pour aller combatre. C'eſt ſur des paroles données que l'on jette les fondemens des ligues ou de la paix. Enfin, tout réüſſiroit heureuſement ſi la bonne foi régnoit parmi les hommes, tout ſe tourne en confuſion & en deſordre quand elle vient à manquer. Les Chefs abuſent de leurs Soldats, & les Soldats abandonnent leurs Chefs. Que ne pourroit-on pas dire ſur un ſujet qui fourniroit une infini-

té de raiſons? Mais vous ſavez du moins auſſi-bien que moi, qu'il n'y a pas de plus grand bien que l'obſervation des promeſſes, & qu'il eſt impoſſible que les hommes s'en paſſent ſans dévenir malheureux; vous voulez bien néanmoins que j'ajoûte une penſée qui me vient dans l'eſprit, c'eſt que l'homme eſt d'autant plus obligé à ténir ſa parole, que de tous les animaux, il n'y a que lui ſeul qui ſoit capable de pratiquer une ſi loüable maxime. Les autres qualitez ſe peuvent rencontrer par inſtinct ou par temperamment dans les animaux. La fidélité ſe trouve aux chiens, les Tourterelles ont de la conſtance dans leur amour; & nous rémarquons parmi toutes les eſpèces de bêtes que les peres & les meres aiment leurs petits. Si vous me permettez d'ajoûter encore quelques mots, je dirai que le Lion eſt généreux, que le Serpent a de la prudence, que l'Elephant a de l'eſprit, & la Fourmi de la prévoyance & de l'économie. Mais il n'y a que l'homme ſeul qui puiſſe donner des paroles & s'en acquiter. Il ſe préſcrit à lui-même ce qu'il veut faire, & s'impoſe en même-tems une néceſſité indiſpenſable de ténir ce qu'il a promis. Enfin, Monſieur, je n'aurois jamais fait ſi je voulois entrer dans le détail de tout ce qui nous doit porter à être exact dans nos paroles, je me contenterai de vous conjurer de garder fidélement celles que vous donnerez, & ſur tout dans une ocaſion où il s'agit de vous tirer d'inquiétude & de rétablir vôtre répos. Conſiderez, je vous prie, que les procès ruïnent les familles, comme la guerre

peut déſoler les Etats : ſi vous pourſuivez la maudite affaire que vous avez commencé, il faudra que vous quittiez tous les ſoins que demande vôtre Domeſtique, & que vous rénonciez à l'aſſiduité qui eſt ſi néceſſaire à la Cour. Je ne vous parle point des inimitez, des médiſances & des querelles, où la chicane nous peut entraîner, mais je vous dirai que l'évenement eſt toûjours incertain, & la ruïne des parties très-infaillible. Leurs biens paſſent bientôt de leurs mains dans d'autres qui le ſçavent mieux garder, & l'on ne voit pas que le conte de l'huitre à l'écaille les rende ſages. Je pourois ajoûter ce qui eſt arrivé à un Gentilhomme de ma connoiſſance, qui avoit près de trente mille livres de rente, & des prétenſions bien fondées ſur des terres qui étoient à ſa bien-ſéance. Le droit qu'il avoit, le jetta dans quatre procès. Il les pourſuivit avec tant de vigueur, & avec ſi peu de rélâche, qu'il les fit juger tous quatre en moins de trente ans. Il les gagna & demeura vieux, & ruïné après ce gain-là. Si cet exemple, ni mes raiſons, ne peuvent rien ſur vôtre eſprit, je vous laiſſerai dans vôtre obſtination, & je vous plaindrai, mais je ne laiſſerai pas d'être,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

*Lettre à Monſieur le Comte de N. *** pour le détourner de ſe trop expoſer aux dangers.*

EN vérité, Monſieur, je tremble pour vous depuis plus d'un mois. On m'a dit que vous vous expoſez comme ſi vous aviez une douzaine de vies à perdre tous les matins, & que vous êtes dans une extrême impatience de vous faire tuer. Je ſçai qu'étant jeune & fils de Maître, il faut que vous commenciez le métier avec diſtinction, mais que vous demandiez à tout moment d'aller au danger, & que vous vous déguiſiez pour y courir quand vous n'en obténez pas la permiſſion, c'eſt vous expoſer trop ſouvent en ſimple ſoldat, & vouloir ſans néceſſité perdre une vie qui pouroit être un jour fort utile, ſi vous la conſerviez pour des ocaſions plus dignes de vous. J'ai ſçû que Monſieur le Maréchal de C *** prend de vous les mêmes ſoins que feu Monſieur le Maréchal vôtre Pere avoit pris de lui, & qu'ayant vû que vous alliez encore plus loin qu'il n'avoit crû, il a été obligé de vous donner en garde à des Oficiers qui ont eu ordre d'arêter l'impetuoſité de vôtre courage, quand elle vous emporte un peu trop. J'avouë que cette ardeur a quelque choſe de brillant qui plaît d'abord; Mais croïez-vous, Monſieur, qu'elle vous puiſſe aquerir une réputation fort ſolide? Conſiderez, s'il vous plaît, que la valeur a des

bornes qu'il ne nous eſt pas permis de paſſer. C'eſt une vertu qui doit être acompagnée de pluſieurs autres, & quand la prudence l'abandonne, elle dégénere en témerité. Elle dévient fureur, elle eſt régardée comme une eſpèce de folie, & en cet état-là on ſe fait tuer ſans ſe faire régretter; ſongez-y ſerieuſement, vous n'avez pas moins d'eſprit que de courage, & je n'oſerois vous donner des avis ſur vôtre conduite, ſi l'interêt que je prens en tout ce qui vous touche me permettoit de me taire quand il s'agit de vôtre conſervation. Car enfin, Monſieur, l'on ne peut être à vous plus abſolument que je ſuis.

Lettre ſolide d'un Beaupere à ſa Bru.

QUoi, vous ne me voulez jamais croire, & tout ce que je vous dis & rien, eſt la même choſe! Qui m'oblige à vous parler, comme je fais, que l'interêt que je prens dans ce qui vous régarde; & ſi vous me touchiez de moins près, que m'importeroit que vous fuſſiez raiſonnable, ou que vous ne le fuſſiez pas? Vous avez plus d'eſprit qu'on n'a coûtume d'en avoir à vôtre âge, & je ne ſai point d'âge où l'on ait moins de raiſon que vous en avez. Un de mes étonnemens eſt, qu'on puiſſe être ſage & folle tout à la fois: & qu'il y ait tant de travers dans vos maniéres, & tant de droiture dans vôtre cœur. Je ſçai bien que la jeuneſſe eſt le tems de la joye & des plaiſirs,

& qu'il y auroit de l'injuſtice à vous empêcher d'en prendre, ſur tout quand il ſont auſſi innocens que ceux que vous prénez : mais vous ne ſçavez pas que les plus innocens ceſſent de l'être quand on en fait un continuel uſage ; & qu'il vaudroit mieux en avoir un peu moins, & vous aſſurer la ſatisfaction d'en avoir toûjours. Pendant que la fortune vous eſt favorable, ménagez-la ſi bien qu'elle ne vous quitte jamais ; & ne prodiguez point les graces qu'elle vous fait, de peur qu'elle ne vous les rétire. Il faut ſi peu de choſe pour l'irriter, & ſa colére dure ſi longtems qu'il ſeroit quelquefois plus avantageux de ne l'avoir jamais connuë que de s'expoſer à être mal avec elle. Quelque jeune que vous puiſſiez être, vous ne l'êtes plus aſſez pour ne ſonger uniquement qu'à vous divertir : vous dévez une partie de vos momens aux ſoins de vôtre ménage ; & quand on eſt mere, il eſt tems de commencer à être raiſonnable. Eſt-ce l'être que de ne s'inquiéter de rien, comme vous faites : & ſe peut-il qu'avec tout l'eſprit que vous avez, on ne puiſſe vous mettre dans la tête que les enfans & les ſoucis des peres & des meres ſont ordinairement de même âge ? Ayez-en donc un peu, je vous prie, Grand-Pere (à ce que je crois) de l'aimable petite-fille, à qui vous avez donné le jour, je ſuis obligé en conſcience de vous dire ce que je vous dis, & d'ajoûter même, que ſi elle eſt élevée auprès de vous, rien n'eſt plus contagieux que l'exemple. Je ſuis très-perſuadé, que ſur le chapitre de la pudeur vous ne pouvez lui en donner que de bons ;

mais, à voir les diſpoſitions où vous êtes, j'ai bien peur que vous ne ſoyez pas révénuë des divertiſſemens quand elle ſera en âge d'en prendre ; & peut-être ſérez-vous la prémiere à trouver mauvais qu'elle ſuive une route que vous lui aurez tracée, pour lui donner des armes contre vous, ſi quelque jour vous la querellez d'être ſenſible aux plaiſirs, & vous faire voir que ce ſera moins ſa faute que la vôtre; à peine commencera-t'elle à begayer que je lui aprendrai la Fable que vous avez ouïe dans la Comedie d'Eſope, & qu'une mere ne ſauroit entendre trop de fois.

L'Ecreviſſe & ſa Fille, FABLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête,
Que ſa fille avoit tort d'aller à réculons,
Elle en eut ſur le champ cette réponſe honnête,
Ma mere, nous nous reſſemblons:
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez,
Allez droit ſi vous pouvez,
Je tacherai de vous ſuivre.

BOURSAULT.

Lettre d'un Pere à ſon Fils pour l'encourager aux études.

JE ne puis mon fils, & j'en ai un chagrin qu'il m'eſt impoſſible de vous exprimer, aller à Paris faire les honneurs de vôtre Theſe. Quoique la langue que vous parlerez me

ſoit inconnuë, le déſir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choſes me la rendroit ſans doute intelligible; ou du moins mon amitié pour vous ſéroit aſſez ingénieuſe pour tâcher à découvrir dans les yeux des Auditeurs tout ce qui ſeroit à vôtre avantage. Je ne doute point que ma préſence ne vous animât à bien faire : mais je ſuis ſeur auſſi que vous ne laiſſerez pas de bien faire, quoi que je n'y ſois pas. Juſqu'ici il ne s'eſt préſenté aucune action d'éclat dont vous ne ſoyez ſorti avec honneur. Sur tout, mon fils, ſi vous avez envie de bien réüſſir, ſoyez le prémier à vous perſuader que cette étude, toute dégoutante qu'elle eſt, vous eſt néceſſaire pour aller à d'autres qui ſont d'une plus grande utilité, & que tout ce qu'il y a de Docteurs au Monde ont commencé par apprendre à connoître les Lettres de l'Alphabet. Quelques heureuſes diſpoſitions qu'on ait à dévenir habile homme, ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour ni d'une année : il en coûte de la peine & des veilles ; & l'aſſiduité que vous y avez aportée pendant vôtre enfance me répond que dans un âge plus raiſonnable vous y donnerez des ſoins plus importans. Quoi que ce ſoit pour vous ſeul que vous travaillerez, & que l'Erudition que vous aurez ſoit un bien ataché à vôtre ſeule perſonne, je régarderai comme une marque de réconnoiſſance du peu que j'ai fait pour vous, l'aplication que vous aporterez à me rendre le Pere d'un Fils habile & vertueux : & pour vous exciter par quelque choſe de plus preſſant, je vous aſſûre que je vous en aurai obligation. Tâchez donc de faire

en ſorte que vôtre Pere ſoit vôtre rédévable; & forcez moi à être autant par eſtime, & par équité que je ſuis par inclination & par tendreſſe, vôtre Pere très-afectionné,

BOURSAULT.

Lettre de Conſeil d'un Pere à ſon Fils.

VOus dévez bien juger, mon Fils, que mon Emploi ne me laiſſe guéres de momens, puiſque dépuis que j'y ſuis, je n'en ai encore pû trouver pour vous écrire. Il eſt vrai que j'y ai peu de répos. Je ne vous en dirois rien, ſi je n'avois béſoin de bonnes excuſes envers les Réligieux dont vous vous êtes propoſé de ſuivre l'Exemple. Si vous avez la liberté de parler au R. P. Caffaro, marquez lui le mieux qu'il vous ſera poſſible, (& ne craignez pas de rien exagerer) qu'il eſt aſſurement un des hommes du Monde pour qui j'ai la plus ſincére eſtime; & que s'il y avoit quelque ocaſion pour ſon ſervice où je fuſſe mis à l'épreuve, mes actions lui en diroient plus que mes paroles. Le Pere du Buc eſt d'un mérite ſi diſtingué que je veux mal à Noſſeigneurs du Clergé de ce que la Penſion qu'ils lui font eſt ſi médiocre: c'eſt un réproche qu'il aura droit de leur faire quand il ſera un jour de leur Aſſemblée; & pour peu que la Juſtice veüille s'entendre avec la Vertu, peut-être que ce jour n'eſt pas trop loin.

J'ai été extrémement ſatisfait d'aprendre

l'Emploi que vous avez eu à vôtre Cérémonie de l'Avent, & de ce que vous en êtes ſorti avec ſuccez. Continuez, je vous prie, à faire une bonne aplication de vôtre tems, & ſi j'ai pris quelques ſoins de vous qui mérite que vous vous en ſouvéniez, ne vous laſſez point de faire des actions qui méritent que je m'en ſouvienne auſſi. Vous êtes dans un âge où rien ne coûte à aprendre ; & j'oſe même me flater que vous avez d'aſſez heureuſes diſpoſitions au bien. Enfin, mon fils, ſi je ſuis malheureux d'ailleurs, faites au moins que je ſois heureux en vous. Comme j'avance tous les jours dans un âge qui eſt le partage de la triſteſſe, tâchez de la diſſiper, en m'ofrant de tems à autre des ocaſions de joie. S'il y a une Maiſon Réligieuſe où je duſſe vous ſouhaiter, c'eſt ſans doute en celle où vous êtes ; les Vertus y ſont moins farouches qu'en beaucoup d'autres, & par conſéquent plus faciles à aquerir : cependant, mon fils, (& je vous prie de rélire pluſieurs fois ce que je vous écris) ſongez que vous n'avez encore fait aucun pacte avec Dieu qu'il vous ſoit honteux de rompre, & n'atendez pas à vous répentir que vous ne le puiſſiez plus faire avec honneur ni avec juſtice. Dieu qui connoît mon intention ſçait bien qu'elle n'eſt pas de vous aracher à ſes Autels, s'il eſt vrai qu'il vous ait véritablement apellé ; mais au moins conſultez vous bien & de bonne foi pendant qu'il en eſt encore tems, & qu'aucune conſideration humaine n'entre dans le ſacrifice que vous lui férez. On peut n'avoir pas les vertus d'un Réligieux, qu'on ne laiſſe pas d'avoir

celle d'un honnête homme : elles ſont diférentes ſelon les diférens endroits où elles ſe rencontrent naturellement ; mais elles ceſſent d'être vertus quand elles ſont contraintes & hors de leur ſituation. Sur tout, mon fils, point de conſtance étudiée ni de zèle afecté : que la vérité ſoit inſéparable d'une victime que vous voulez ofrir à un Dieu qui eſt la Vérité même, & ſi vous ne vous ſentez pas aſſez de forces pour achever ce que vous avez commencé, je ſçai aſſez qu'elles ſont vos inclinations pour n'avoir jamais les bras fermez quand il s'agira de vous récevoir. Vous n'aurez pas de peine à vous le perſuader, quand vous vous ſouviendrez de l'amitié que j'ai toûjours euë pour vous, & que vous ſçaurez qu'elle augmente de jour en jour, & que je ſuis avec plus de tendreſſe que je ne puis vous en témoigner, vôtre très-afectionné Pere.

BOURSAULT.

Lettre de juſtification.

JE ne ſçai, Monſieur, ce que vous pouvez trouver de ſi horrible dans la Lettre que j'ai écrite à l'Abbé*** Si vous l'aviez vuë à loiſir, & examiné ſans prévention, je doute qu'avec autant de probité que vous en avez, vous l'euſſiez condamnée ſi facilement, puiſque je n'y ai rien mis dont vous ne ſoiez mieux inſtruit que moi. Tout ce que je vous puis

dire, c'eſt, Monſieur, que ſi vous nommez celle-là horrible, je ne puis deviner quel nom vous donnerez à celles qui ſuccederont ; car vous vous imaginez bien que je n'en demeurerai pas là, ſur tout aiant l'équité pour moi, & trouvant une matiere inépuiſable. Que l'Abbé *** ne préſume pas que je l'aie ſi long-tems laiſſé joüir de la ſtupidité de Monſieur le Préſident pour en vouloir être la dupe. Quelque ſoin qu'il ait pris de ſe cacher, je me ſuis quelquefois trouvé où il ne croyoit pas que je fuſſe; & l'apui qu'il prétend s'être fait ſera peut-être la prémiere choſe qui tombera ſur lui quand j'aurai dévoilé la vérité qu'il a continuellement déguiſée. L'Ennemi le plus foible n'eſt pas toûjours le moins dangereux ; & ſouvent une médiocre injuſtice, qu'on néglige de réparer, en fait découvrir de ſi grandes qu'elles ſont irreparables. Enfin, Monſieur, j'ai de juſtes ſujets de me plaindre de l'Abbé *** & peut-être des moyens infaillibles de m'en vanger. Mon grand chagrin dans une ocaſion ſi fâcheuſe, c'eſt de vous engager à devenir mon ennemi : mais j'y ſuis malheureuſement contraint par la même fatalité qui vous force à aprouver l'injuſtice qu'on m'a faite, malgré l'intégrité que vous avez toûjours euë, & malgré le réſpect ſincere avec lequel j'ai toûjours été,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.
FURETIERE.

Lettre de Juſtification, de Mr. le Chevalier de Meré à Monſieur de la Sequiniere.

JE ſçai, Monſieur, que vous dites du bien de moi par tout où vous êtes, & je vous en ſuis très-obligé : Peut-être auſſi que j'en dirois encore plus de vous, ſi j'allois dans le monde. Car j'eſtime beaucoup vôtre mérite, & je ſuis fort réconnoiſſant. Mais il y a plus de ſix mois que je ſuis dans un déſert, où tout ce qui me vient dans l'eſprit des perſonnes que je priſe le plus, demeure dans ma penſée ; car ne voyant que des troupeaux, & des gens qui cultivent la terre, à qui me pourois-je communiquer ? Ce n'eſt pas qu'autrefois je ne me ſois plaint aux forêts & aux rochers, & j'ai le cœur encore aſſez malade pour rénouveller mes plaintes ? Mais le tems m'a fait oublier ce langage ; & quand je ſuis ſeul, je ne parle que fort rarement. Je ne comprens donc pas qu'on vous ait pû raporter que je parle mal de vous ? & vous m'écrivez, que cela vous fache d'autant plus, que vous avez pris garde en pluſieurs rencontres que je rébute la médiſance, & celle même où il paroît le plus d'adreſſe & d'eſprit. En effet, je n'aime pas à médire ni à flatter, & ſur tout, je me ſens une grande averſion à médire. Je vous aſſure de plus, que ſi je n'ai pas acquis d'excellentes vertus ni de rares qualitez, je puis dire au moins que je n'ai que bien peu de ces défauts, dont il ne coûte guére

guére à ſe coriger. Et la médiſance eſt un de ceux, dont on ſe défait le plus aiſément. Il me ſemble auſſi qu'elle n'eſt pas à la mode, & que les plus malins de la Cour auroient honte de s'en mêler, pour peu qu'ils connoiſſent la bienſéance, & ce qui plaît aux honnêtes gens. D'ailleurs, quand je ſerois un ingrat, & que je n'aurois nul égard à tout ce que je viens de dire, il faudroit encore que j'euſſe perdu le ſens pour vouloir nuire à vôtre réputation, puiſque mon interêt m'engage à ſouhaiter, que tout le monde faſſe cas de vous. Car vous comprénez bien, que plus on eſt perſuadé de vôtre mérite, plus les loüanges que vous me donnez me ſont avantageuſes. Sans mentir, je ne puis déviner la cauſe des mauvais ofices qu'on m'a rendus auprès de vous, ſi ce n'eſt, peut-être, que vous me loüez par tout, & qu'on vous aura dit d'une maniere, qui n'eſt que trop en uſage, d'où vient que vous loüez tant cet homme qui ne ſe laſſe point de vous dénigrer, pour vous faire entendre plus délicatement tout le contraire. Ce pouroit bien être que ces loüanges, dont vous me comblez, m'ont valu cela par une autre voye, & que des envieux qui ne les peuvent ſoufrir, m'ont donné ce coup de griffe. Car vous ne ſauriez vous imaginer comme on me porte envie tout malheureux que je ſuis. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, vous dévez croire que l'amitié que vous me témoignez eſt bien réconnuë ; & que je ſuis ſincerement vôtre très-humble ſerviteur.

Lettre de Juſtification.

JE ſuis homme d'honneur, & je ne ſuis pas ſans jugement, mais je n'aurois ni jugement ni honneur ſi j'avois fait ce qu'on vous a raporté de moi. Ce raport eſt faux de toute fauſſeté, & vous en ſerez bien-tôt éclairci par les ſuites. Alors vous aurez régret de vous être ſi légerement laiſſé ſurprendre à la calomnie, & d'avoir pû ſoupçonner qu'un honnête homme ſoit capable de s'oublier lui-même, & de ceſſer un moment d'être honnête homme. Je prétens que mes amis ayent bonne opinion de ma probité ; car mes ennemis l'ont malgré qu'ils en ayent, & ils ſont bien éloignez de croire ces choſes, puiſque c'eſt eux qui les inventent. Je ſuis, &c.

*Lettre d'Avis, de Madame de S*** au Comte de Buſſy.*

JE viens de récevoir vos Lettres de Creſſia, mon cher Couſin, qui m'ont donné quelque conſolation, car je ſuis accablée de triſteſſes ; j'ai vû mourir depuis dix jours mon cher Oncle. Vous ſçavez ce qu'il étoit pour ſa chere Niéce. Il n'y a point de bien qu'il ne m'ait fait, ſoit en me donnant ſon bien tout à fait, ſoit en conſervant & en rétabliſſant ce-

lui de mes enfans. Il m'a tirée de l'abime où j'étois à la mort de Mr. de S*** il a gagné des procès : il a rémis toutes mes terres en bon état : il a payé nos dettes : il a fait la terre ou demeure mon fils, la plus jolie & la plus agréable du monde. Il a marié mes enfans. En un mot, c'eſt à ſes ſoins continuels que je dois la paix & le répos de ma vie. Vous comprénez bien que de ſi ſenſibles obligations & une ſi longue habitude font ſoufrir une cruelle peine, quand il eſt queſtion de ſe ſéparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne ſoit ſenſible, quand on a de grandes raiſons de les aimer, & qu'on les a toûjours vûs. Mon cher Oncle avoit quatre-vingt ans. Il étoit acablé de la peſanteur de cet âge. Il étoit infirme & triſte de ſon état. La vie n'étoit plus qu'un fardeau pour lui: Qu'eût-t'on donc voulu lui ſouhaiter ? Une continuation de ſouffrances ? Ce ſont ces réflexions qui ont aidé à me faire prendre patience. Sa maladie a été d'un homme de trente ans. Une fiévre continuë, une fluxion ſur la poitrine, en ſept jours il a fini ſa longue & honorable vie avec des ſentimens de pieté, de penitence & d'amour de Dieu qui nous font eſperer ſa miſericorde pour lui. Voilà mon cher Couſin, ce qui m'a ocupée & affligée depuis quinze jours. Je ſuis penetrée de douleur & de réconnoiſſance. Nos cœurs ne ſont point ingrats, car je me ſouviens de tout ce que la réconnoiſſance & l'amitié vous fit penſer & écrire ſur le mérite & ſur les qualitez de M. de S. Aignan. Nous ſommes bien loin

d'oublier ceux à qui nous ſommes obligez. J'embraſſe ma Niéce; je la plains des maux qu'elles a eus, & je l'exorte autant qu'il eſt en moi, à ſe bien porter; car après le ſalut, je mets la ſanté au premier rang, & je prie Dieu qu'il vous conſerve tous deux. Il me ſemble que c'eſt ſouhaiter en même-tems que vous m'aimiez longues années; car je m'imagine que nous ne nous aviſerons jamais de mettre à nos amitiez d'autres bornes que celles de nos vies.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de S***.*

LA perte que vous avez faite de Mr. vôtre Oncle, me touche ſenſiblement, & le peu de liaiſon qu'il y avoit entre lui & moi, vous doit empêcher de croire qu'il y ait autre choſe que vôtre douleur qui m'aflige. Comme vous dites, Madame, nous ne ſommes pas ingrats vous & moi. Le ſang & vôtre vie que vous avez paſſée avec Mr. vôtre Oncle, ne ſauroient vous rendre ſa perte plus ſenſible qu'à moi celle de mon cher ami S. Aignan, par les obligations grandes & fréquentes que je lui ai euës toute ma vie: Dieu leur faſſe miſericorde, & je n'en doute pas, car l'Abbé de Coulanges étoit un homme de bien, & le Duc de S. Aignan avoit beaucoup de Réligion. Vôtre Niéce a tellement pris à cœur les afaires de ſes terres, qu'elle s'en eſt incommodée: elle a une fluxion ſur un œil pour

avoir lû trop de vieux titres. Cela l'empêche de vous témoigner elle-même la part qu'elle prend à vôtre affliction ; mais je vous assure qu'elle y est aussi sensible que moi. Vous avez raison, ma chére Cousine, de croire que nous nous aimerons toûjours, nous ne saurions mieux faire.

Lettre de Récit, de Mr. Boursault, à Mr. le Président Perault.

MONSIEUR,

VOus me fîtes l'honneur de me mander par la derniere Lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire, que vous ne sçaviez plus que me répondre touchant la maladie de Mr. Dupré, & je vous avouë que je suis dans la même peine, & que je ne sçai plus que vous en dire. Je vous ai tant de fois fait espérer sa convalescence, & vous ai si peu tenu parole, que je n'ose plus me hazarder à promettre quoi que ce soit sur la foi des Médécins. Dépuis le commencement de cette maladie jusqu'à présent je ne leur ai presque rien ouï dire que les évenemens ayent justifié ; & tout ce que je vois d'assuré, ou du moins, qui me paroît tel, c'est, Monsieur, qu'il n'y a aucun danger pour sa personne : Mais, en vérité, je n'ose m'imaginer que la guérison en soit prompte, sur tout dans une saison plus propre à faire perdre la santé qu'à la faire ré-

venir. Il y a huit jours paſſez qu'on l'a mis au lait d'Aneſſe ; & s'il en faut croire Monſieur Laurenceau, ſa poitrine en eſt beaucoup ſoulagée : mais comme je ſuis réſolu à ne plus juger des rémedes que par leurs éfets, il me pardonnera, s'il lui plaît, ſi je laiſſe encore paſſer quelques jours avant que d'ajoûter foi à ſes paroles. Hier il y eut encore une Conſultation entre les trois Médécins, qui en ont déja fait tant d'inutiles, & qui diſent continuellement : *Cliſterium donnare*, *poſtea ſeignare*, *enſuita purgare*. Otez-leur cela, vous leur ôterez plus de la moitié de leur ſcience. Tout attenué qu'eſt ce pauvre Malade, ils lui ont ordonné de nouvelles ſeignées ; & dans l'état où il eſt, il me ſemble que la nature a plus béſoin d'être fortifiée qu'afoiblie. On verra par la ſuite ſi la Faculté a raiſon : mais juſqu'ici elle m'a inſpiré autant de mépris pour elle que j'ai de reſpect pour vous, & de paſſion d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

Lettre d'Avis, de Mr. Raiſin à Mr. Bourſault.

JE dois ce ſoir, moi indigne, ſouper avec Meſſieurs de Vandôme, de la Farre, l'Abbé de Chaulieu, & quelques autres de ce mérite, ou aprochant, à qui j'ai dit que le vôtre ne paroiſſoit petit qu'à ceux qui ne le connoiſ-

ſoient pas. Je leur ai ſoûtenu que Moliere, dont les Ouvrages ont tant de réputation, & ſi juſtement, ne faiſoit pas mieux des Vers que vous ; & je me ſuis ofert à les en faire convenir s'ils vouloient avoir autant d'équité qu'ils ont d'eſprit. A vous dire vrai, je croi m'être un peu trop avancé, mais cela vous régarde plus que moi ; & ſi je ne ſors pas de cette afaire à mon honneur, ce fera encore moins au vôtre. Aidez-moi, je vous prie, à me faire ténir la parole qui m'eſt échapée ; & ne manquez pas, toute choſe ceſſante, de m'envoyer la Scéne que Momus & Phaéton font enſemble, où j'ai trouvé d'auſſi beaux Vers qu'on en puiſſe faire, ſans en excepter qui que ce ſoit. Je l'étudierai avec tant de ſoin, & la réciterai avec tant de feu que je me trompe fort ſi je ne la leur fais trouver bonne. Sur tout, un peu plus de diligence que vous n'avez coûtume d'en avoir. Je n'ai pas trop de tems pour la béſogne que j'ai à faire, & pour peu que nous fuyons je vous laiſſe à penſer de qui l'on ſe moquera le plus. Ne perdez pas un moment à me donner la ſatisfaction que j'atens de vous ; & je me flate que vous en récevrez de moi une entiere. Je vous donne le bon jour.

RAISIN.

Réponſe de Mr. Bourſault à Mr. Raiſin.

A Quoi, diable, vous êtes vous engagé : & que pouviez-vous faire de pis contre moi que d'expoſer mes Vers à une Critique ſi délicate ? Je ſçai bien qu'il n'y a point d'Aprobation plus glorieuſe, & que le plus grand honneur que je puiſſe avoir ſeroit de la mériter : Mais vous me parlez de Gens trop acoûtumez à voir de belles choſes pour en aplaudir de médiocres ; & quelque deſſein que vous ayiez eu quand vous avez dit que Moliere ne faiſoit pas mieux des Vers que moi, c'eſt une héreſie dont je ſerois au deſeſpoir d'être ſoupçonné. Je vais tranſcrire la Scéne que vous me demandez, non dans la penſée de lutter avec un auſſi habile homme que celui avec qui vous avez eu l'imprudence de me comparer : Il y a trop d'inégalité de mes forces aux ſiennes ; & le chemin qu'il a pris pour aller à la gloire, y conduit ſi droit, que je me contenterois de l'y ſuivre de bien loin. Quant au reſte, demêlez-vous-en comme vous pourez. Comme je n'ai point de part à l'entrepriſe, je conſens à n'en point avoir au ſuccès, perſuadé que ſi vous réüſſiſſez, il y aura plus de vôtre mérité que du mien ; & que ce ne ſera pas la prémiere méchante choſe que vous ayez fait valoir. Je m'impoſe ſilence pour écrire ce que vous me demandez.

Vôtre très-humble, &c.

Pour demander un Emploi.

VOs audiances du matin & d'après-dînée ſont toûjours ſi chargées de monde, que quand on vous va trouver dans ces tems-là, cela s'apelle vous voir ſans vous voir, & vous parler ſans vous parler. Pour moi qui n'en mérite pas d'autres plus particulieres, je prens le parti de vous écrire. Une perſonne de mérite, & qui a l'avantage d'être aſſez connuë de vous, a béſoin d'un Emploi ; cette perſonne a ſervi le Roi également bien dans la plume & dans l'épée, je croi que vous en pouvez donner dans tous les deux exercices. La perſonne pour qui je parle, eſt chargée d'une grande famille, & de plus eſt un honnête homme : je croi que ces deux motifs, ſeront aſſez forts pour vous faire agir en ſa faveur, vous à qui il ſuffit de faire naître l'ocaſion d'obliger, & qui en avez l'inclination auſſi-bien que le pouvoir. Comme je ſçai que vos grandes occupations pouroient empêcher que vous ne m'honoriez d'un mot de réponſe, je ne manquerai pas de l'aller ſçavoir chez vous, & de vous aſſurer que je ſuis avec tout le reſpect qui vous eſt dû,

Vôtre très-humble, &c.

COMPLIMENT FAIT AU ROY le premier jour de l'année, par Mr. de la Motte de l'Académie Françoiſe.

TAndis que ſur l'aîle du Tems
La jeuneſſe ſe hâte & t'enléve à l'enfance,
Mieux inſtruit par le cours des ans
La vertu dans ton cœur ſe joint à l'innocence,
Et la ferme raiſon aux plus heureux penchans.
A chaque inſtant en Toi le Roi ſe dévelope;
Déja nôtre deſtin ſourit à tes progrès,
Déja ſe prépare à célebrer tes faits,
J'entens au Mont Sacré préluder Calliope:
Mais, Prince, ce n'eſt point pour chanter des combats,
Des Héros égarés ſanguinaires ébats,
Que la Muſe a monté ſa lire:
Elle atend un ſujet plus doux,
Plus digne d'un bon Roi, plus précieux pour nous,
C'eſt le bonheur de ton Empire.
Eface, s'il ſe peut, les plus célebres noms;
Que ton Règne ſoit tel que tes Maîtres l'avoüent;
Que longtems ta Bonté, ta Juſtice les loüent,
Et fai de tes Vertus le prix de leurs léçons.
Cher Prince, ſi dans mes hommages,
Je ne fais que des vœux répetés mille fois,
Pardonne-moi; c'eſt que les Sages
N'ont qu'un ſouhait à faire aux Rois.

DISCOURS

Prononcé dans l'Académie Françoiſe le 3. Décembre 1722. à la réception du Cardinal du Bois.

MESSIEURS,

Je n'avois pas beſoin de la réconnoiſſance que m'impoſe aujourd'hui l'honneur que vous me faites, pour donner aux interêts de cette illuſtre Compagnie toute l'atention & tout le zèle qu'elle mérite. Mon amour pour les Lettres a prévenu dès long-tems en moi ce nouveau motif de ſervice & d'atachement.

Vôtre établiſſement, Meſſieurs, eſt une partie conſiderable de la gloire d'un grand Miniſtre, dont vous me permettrez de n'entreprendre l'éloge que par mes efforts pour l'imiter.

Il prévit bien ſans doute le ſuccès de ſon Ouvrage, & tel en a été le progrès & l'éclat, que nos Rois, après lui, ſe ſont reſervé le titre de vôtre Protecteur; & que pour un ſucceſſeur de celui qui vous a fondez, c'eſt deſormais un digne objet d'ambition, que le titre de vôtre Confrere.

Je le réçois aujourd'hui, ce titre flateur, avec un plaiſir ſenſible. Je remplace parmi vous un homme d'une vaſte érudition, qui a enrichi la Langue des plus précieuſes dépoüil-

les de l'antiquité, & qui, fidéle interprete du plus judicieux des Ecrivains, vient d'étaler à nos yeux dans les vies des Hommes illuſtres les plus grands principes & les plus grands exemples.

C'eſt à moi, dans la place où je ſuis, d'en faire une étude ſérieuſe, d'y puiſer, s'il m'eſt poſſible, dequoi juſtifier le choix du Prince à qui je dois tout, & les dignitez & les lumieres mêmes; dequoi ſeconder avec ſuccès les deſſeins d'un jeune Roy, deſtiné par ſes inclinations, à rémontrer au monde toute la gloire de ſon auguſte Biſayeul.

Je m'eſtimerai heureux, Meſſieurs, à proportion que je mériterai une aprobation d'auſſi grand prix que la vôtre, & que je ſignalerai ma réconnoiſſance pour vous, non ſeulement par mes ſoins pour ce qui vous régarde, mais en procurant de tous mes éforts la félicité publique, qui vous touche encore plus que vos avantages particuliers.

Lettre de Mr. Tiriot à Mr. de Volterre.

FUtur Virgile de la France,
Tandis que d'une égale voix
Vous chantez les fameux exploits
Du Héros qui par ſa vaillance
Réléva la vaſte puiſſance
De l'Empire & du nom François,
Réduiſit la ligue aux abois,

Qui méconnoiſſoit ſa naiſſance,
Et réprimant ſon inſolence,
Lui fit ſi bien goûter ſes loix
Par ſon adorable clémence,
Qu'il fut l'amour du monde : & l'exemple des Rois.

Tandis que vous achévez vôtre Poëme, je paſſe les jours & les nuits dans des ſouffrances & des inſomnies continuelles.

Un feu coulant de veine en veine,
Toûjours m'agite & me fait peine,
Semblable à celui dont brûla
Le fier & fameux fils d'Alcméne,
Quand par malheur il s'affubla
De cette robe ſi mal ſaine,
Que le Centaure enſanglanta,
Dont il ſouffrit mort inhumaine
Sur la montagne d'Oëta.
Si ce mal rédouble & s'irite,
Je ſubirai bien-tôt la loi
Qui ſur les rives du Cocyte
Confond Achille avec Therſite,
Et le Berger avec le Roi.

Cette triſte ſituation me réduit à pèſer tous mes béſoins avec ſcrupule, malgré la faim canine qui me dévore : je m'ocupe de réflexions, & j'ai rémis à un autre tems certaines récherches dont nous étions convénus, *Nam non ideo vivimus ut ſtudeamus, ſed ideo ſtudemus ut ſuaviter vivamus.* Tâchez, mon cher Monſieur, de vénir me tirer de l'acablement où je ſuis, & dont les Vers que je vous envoye ne ſe réſentent que trop.

Ille te mecum locus, & beatæ poſtulant arces:
Ibi tu calentem debita ſparges lacryma favillam ... amici.

Je vous atends dans ce ſéjour,
Où content de ſa ſolitude,
Vous pourez couler tout le jour
Dans l'honnête répos d'une facile étude.
Le Printems habillé de diverſes couleurs,
Les chants des oiſeaux, les Prairies,
Les Eaux, les Zéphirs & les Fleurs,
Exciteront en vous d'heureuſes révéries;
Au ſon du champêtre hautbois,
Le Silvain, la Nimphe lègere
Forment des danſes dans nos Bois.
Sous des antres profonds ignorés du vulgaire,
Le ſilence ami des Forêts,
Pour le Poëte a des atraits,
Pour les autres humains ce ne ſont que chiméres,
C'eſt dans ces reſpectables lieux
Qu'il s'entretient avec les Dieux,
Et participe à leurs myſtéres.
Sur le ſoir avec liberté
Et dans le ſein de l'indolence,
Un ſouper où la propreté
Dédommage de l'abondance,
Règalera vôtre Excellence,
Et voilà tout en vérité.

Mais je ſens bien que ce n'eſt pas aſſés pour vous dédommager de la froide compagnie d'un homme que la Médécine a condamné pour longtems à ne vivre que de laict.

BILLETS OU LETTRES FAMILIERES ECRITES A Mr. DE SANTUEIL, PAR DIFERENS AUTEURS.

La Donna Salpetria, au Marquis de la petite Maiſonniere.

SALUT.

CE n'eſt point moi qui ai chargé de Lettres le valet de pied de Monſieur du Maine, je n'eûs pas le tems d'écrire à perſonne, je croi que vous n'auriez pas voulu que je perdiſſe la Meſſe pour vous écrire, je ſuis fort mal-contente que vous m'ayez comparé à la Maréchale Detré, dans la Lettre que vous écriviez à Monſieur Du Maine; cela eſt bien vilain de ne point entendre raillerie : puiſque cela eſt, je ne plaiſanterai plus avec vous, & je vous parlerai toûjours ſerieuſement, ce n'eſt point moi qui vous ai donné des Epitetes, & vous ſçavez bien qui c'eſt qui vous a apellé Salpetria, & le Marquis de la petite Maiſonniere. Nous ſerons tout-à-fait broüillées, ſi vous ne m'envoyez les Vers que vous avez pour moi, c'eſt une mauvaiſe raiſon de dire, que c'eſt parce qu'ils ſont Latins, que vous ne me les voulez pas faire voir; vous venez de m'en envoyer qui le ſont, & je les ferai expliquer par Monſieur Du Maine, ou par quelque autre connoiſſeur. Adieu Monſieur le

Chanoine régulier, je crains que vous vous ne caſſiez la tête en faiſant la culbute, & que l'on ne rébarboüille vôtre portrait.

Lettre du Pere de la Ruë, à Mr. de Santueil.

IL faut, Monſieur mon cher Confrere, que vous ayez par devers vous un grand fond de modeſtie pour eſtimer l'amitié de gens faits comme nous, ayant comme vous l'avez, le cœur des Princes & des Princeſſes. Ce n'eſt pas aſſurement ce dernier avantage que je vous envie, car je ſuis mauvais Courtiſan ; mais l'objet de mon envie eſt cette grandeur d'ame, qui vous rend capable des petits ſoins, & des amitiez communes & populaires au milieu de tant de faveurs des prémieres têtes du Royaume. Il faut que la vôtre ſoit bonne pour ne point tourner à un vent ſi violent, de réputation & de faveur. J'en ai toute la joye qu'un véritable ancien & ſincere ami peut reſſentir, de la fortune d'une perſonne tendrement & rudement aimée. Je vous rends mille graces de vôtre liberalité, j'en ferai le meilleur uſage qu'il ſera poſſible, & le pavé n'en ſera point gâté, car il n'en tombera rien à terre. Je vous renvoye les deux billets de Monſieur le Duc du Maine, auſſi-bien que la grande Lettre que vous m'avez déja confiée. Vous avez trouvé le moyen de faire goûter les délices des Muſes à la Cour, d'où elles étoient bannies ſans vôtre crédit. Je ſuis tout à vous de tout mon cœur,

cœur, qui eſt auſſi plein de feu pour vous, que ma cheminée eſt glacée, auſſi-bien que mes déſirs qui réfuſent à ma plume empreſſée de vous écrire un plus long Billet.

DE LA RUE.

Lettre du Pere Bourdaloüe, au même.

D'Un cœur auſſi bon & auſſi grand que le vôtre, il n'y a rien qu'on ne doive atendre. Si cela eſt, Monſieur, oubliez toutes mes fautes, & pour m'en donner une marque certaine, ne vous contentez pas de m'envoyer ici les mots que vous me faites eſpérer. Vénez les raporter vous-même, & ſoyez ſeur que vous y ſerez encore mieux réçû que vos Ouvrages. C'eſt pourtant beaucoup dire, car quelle eſtime n'y a-t'on pas, pour tout ce qui vient de vous? Vous n'y trouverez pas comme à Chantilli des Princeſſes du ſang, ni des Alteſſes Sereniſſimes, qui nous faſſent leur cour; on me charge de vous dire que vous y ſerez écoûté comme un oracle, & qu'on ſe tiendra d'autant plus obligé de la bonté que vous aurez de vous abaiſſer juſqu'à nous. Je me reſerve donc, Monſieur, à vous faire alors une reparation ſolemnelle de tout ce que vous avez à me reprocher, & cependant je vous ſuplie de croire que je ſuis l'homme du monde qui vous honore plus ſincerement & plus cordialement, & ſans exception.

BOURDALOUE.

Lettre de Mr. l'Abbé Fenelon Archevêque de Cambrai, à Mr. de Santueil.

JE n'ai jamais été plus touché que je le ſuis, Monſieur, de vôtre Muſe & des préſens qu'elle me fait ; mais vous dévez excuſer un ſilence qui ne vient que de mes embarras. Il y a ſix ſémaines que j'ai fait banqueroute au Parnaſſe pour n'entendre parler que d'Avocats & de Banquiers. Jugez par là, Monſieur, combien Apollon a de graces pour moi dans le récueil de vos Vers : je vais m'y délaſſer après avoir lû tout ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le ſtile de procedure. Les loüanges que vous me donnez, m'enſeignent ce que je dois faire, & je les réçois avec réconnoiſſance ſur le pied d'inſtructions. Perſonne n'eſt, Monſieur, plus véritablement que moi,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
L'ABBE' FENELON.

Lettre de Monſieur l'Abbé de Cordemon. Au même.

VOtre derniere Piéce, Monſieur, eſt ſi belle, que je vous prie inſtamment de me l'envoïer. Je la lirai plus d'une fois aſſure-

ment ; car j'y trouve bien de la Poëſie & un tour qui me charme. Vous égalez par vos Vers heroïques & par vos Odes, Virgile & Horace, & l'on peut vous dire, ſans vous flater.

Carmina quid Flacci legerem, quid ſcripta Maronis ?
Tu mihi nunc Flaccus, tu Maro ſolus eris.

Faites moi la grace de me croire tout à vous.

L'ABBE' DE CORDEMON.

Lettre de Mr. de Meaux à Monſieur de Santueil.

J'Ai réçû, Monſieur, avec bien de la joie & de réconnoiſſance le beau préſent que vous m'avez fait. Je me ſuis hâté de lire l'Epitre dédicatoire & j'y ai trouvé un Eloge de Monſieur Pelletier, qui m'a paru très-fin & très-délicatement traité. Je réverrai avec plaiſir dans ce racourci & dans cet ouvrage abregé, toute la beauté de l'ancienne Poëſie des Virgiles, des Horaces, &c. dont j'ai quité la lecture il y a longtems. Et ce me ſera une ſatisfaction de voir que vous faſſiez révivre ces Anciens Poëtes, pour les obliger en quelque ſorte de faire l'éloge des Héros de nôtre ſiécle, d'une maniere moins éloignée de la vérité de nôtre Réligion. Il eſt vrai, Monſieur, que je n'aime pas les fables, & qu'étant nouri dé-

puis beaucoup d'années de l'Ecriture ſainte, qui eſt le tréſor de la verité ; je trouve un grand creux dans ces fictions de l'eſprit humain, & dans ces productions de ſa vanité. Mais lorſqu'on eſt convenu de s'en ſervir comme d'un langage figuré pour exprimer d'une maniere en quelque façon plus vive, ce que l'on veut faire entendre, ſur tout aux perſonnes acoûtumées à ce langage, on ſe ſent forcé de faire grace au Poëte chrétien, qui n'en uſe ainſi, que par une eſpèce de néceſſité. Ne craignez donc point Monſieur, que je vous faſſe un procès ſur vôtre livre, je n'ai au contraire que des actions de graces à vous rendre. Et ſçachant que vous avez dans le fond autant d'eſtime pour la vérité, que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'oſe dire, que vous ne régardez non plus que moi toutes ces expreſſions tirées de l'ancienne Poëſie, que comme le coloris du tableau : & que vous enviſagez principalement le deſſein & les penſées de l'ouvrage, qui en ſont comme la vérité, & ce qu'il y a de plus ſolide. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

BOSSUET, *Ev. de Meaux.*

Lettre de Monſieur Nicole à Mr. de Santueil.

JE n'ai jamais été aſſez fin, Monſieur, pour chercher des raiſons de ne pas aprouver des

piéces que l'on lit avec plaiſir, comme vôtre Poëme de Pomone & vôtre Pénitence, & il me ſemble que toutes les raiſons qu'on peut inventer pour montrer qu'on a tort de trouver bon ce qu'on trouve bon par un ſentiment interieur, qui prévient la raiſon, ne ſçauroient être que fauſſes. Je crois au contraire que c'eſt un très-grand défaut dans une piéce que d'avoir béſoin pour plaire d'un amas d'argumens qui vont aprouver qu'on a tort de n'y pas prendre plaiſir. Quand le dégoût eſt formé on ne le détruit pas par raiſonnement. C'eſt donc rendre à ces piéces un témoignage très-avantageux que de dire ſitôt que je les ai lûes, quoique j'euſſe entre les mains certains écrits qui m'atiroient beaucoup, je ne pus m'empêcher d'en réïterer la lecture, & que ce ne ſera pas la derniere fois. Le reſte n'eſt que de Philologie, qui a auſſi peu de fin, que ces génealogies dont parle S. Paul : ce qu'il apelle *Genealogias interminatas*. Ainſi il y a longtems que j'ai fait réſolution de ne m'en mêler jamais. En un mot, Monſieur, je ne ſuis point du tout Philologue, ni du nombre de ceux qui prennent parti ſur les piéces d'éloquence ou de Poëſie : mais je me contente d'être de ceux qui ſentent les belles choſes comme celles que vous donnez au public & qui les eſtiment ſincerement, quoi qu'il ne mérite pas d'être nommé entre les aprobateurs.

NICOLE.

Lettre de Monſieur de la Bruyere, à Mr. de Santueil.

VOulez-vous que je vous diſe la vérité, mon cher Monſieur, je vous ai fort bien défini la prémiere fois, vous avez le plus beau génie du monde, & la plus fertile imagination qui ſoit poſſible de concevoir : mais pour les mœurs & les manieres, vous êtes un enfant de douze ans & demi. A quoi penſez-vous de fonder ſur une mépriſe, ou ſur un oubli, ou peut-être encore ſur un mal-entendu des ſoupçons injuſtes, & qui ne convenoient point aux perſonnes de qui vous les avez contées. Que Monſieur le Prince & Madame la Princeſſe ſont très-contens de vous, qu'ils ſont très-incapables d'écouter les moindres raports, qu'on ne leur en a point fait; qu'on a point dû leur en faire ſur vôtre ſujet, puiſque vous n'en avez point fourni de prétexte; que la prémiere choſe qu'ils auroient faits, auroit été de condamner les raporteurs; voilà leur conduite. Tout le monde eſt fort content de vous, vous louë, vous eſtime, vous admire, & vous réconnoîtrez que je vous dis vrai; La circonſtance du paſſé eſt foible contre les aſſurances que vous donne avec plaiſir & avec une eſtime infinie,

Vôtre très-humble, &c.

DE LA BRUYERE.

LA GRANDEUR DE DIEU DANS SES OUVRAGES.

ODE.

Qui a remporté le prémier prix de l'Académie des Jeux Floraux, le 3. May 1723. Par M. Tanevot, Sécretaire de M. le Gouturier.

GRand Dieu, de ma raiſon altiere
Où tend le vol impetueux,
Quels ſont ces globes qui des Cieux
Parcourent l'immenſe carriere ?
Efrayans par leur nombre & leur vaſte grandeur,
Ils rendent en tous lieux une vive ſplendeur,
D'un cours immuable & rapide,
Dans ſon cercle préſcrit chaque corps ſe maintient ;
Mais dans cet eſpace fluide,
Contre leur propre poids, quelle main les ſoutient ?

Une ſéconde ardeur imprime
Sa vertu dans tout l'Univers,
Entre tous ces globes divers
Vient règner un aſtre ſublime.
Source vive de feux par lui-même il nous luit,
Arbitre des ſaiſons, du jour & de la nuit ;

Son cours ſeul en fait le partage,
Fatal à l'œil qui perce en ſon ſein radieux,
Il ſemble retracer l'Image
Du Dieu dont la ſplendeur ſe réfuſe à nos yeux.

Cet aſtre fuit, les triſtes ombres
Déja s'épandent en tous lieux ;
Mais le Ciel paré d'autres feux,
Ote à la nuit ſes voiles ſombres.
Au celeſte lambris tous ces feux ranimez,
D'une main liberale y ſont par tout ſemez,
Tel eſt l'émail de nos prairies,
Et tandis que des Cieux le Soleil eſt abſent,
Ces clartez douces & cheries
Décorent du Seigneur le Trône ébloüiſſant.

Mais, ô précieux avantage !
De leur vaſte & ſublime emploi,
Qui ſuis-je, Seigneur, & pourquoi
S'abaiſſent-ils à mon uſage ;
D'un ordre invariable ils marquent les climats,
Le règne des zéphirs, l'empire des frimats,
Du voyageur ils ſont les guides,
Aportant à leurs cours un eſprit attentif,
Sur le dos des plaines liquides,
Le Nocher hazardeux fait voler ſon Eſquif.

Où fuïr ? ſur quel objet terrible
Viens-je de jetter mes régards ?

La mer s'éleve en boulevarts,
Avec un ſifflement horrible ;
Nôtre effort à ſon cours ne peut rien opoſer,
Quel obſtacle impréveu vient pourtant de briſer
Sa vague fiere & ménaçante ?
Cet élement réçoit un inviſible frein,
Sa fureur eſt obéiſſante,
Et ſes flots écumeux ſont rentrez dans ſon ſein.

Joüiſſez du fruit de mes veilles,
O vous mortels qui m'écoutez,
Du globe que vous habitez
J'oſerai chanter les merveilles ;
Dans ſon vaſte contour tous ces fleuves errans,
Quel ſpectacle ! leurs eaux s'enflent de ces torrens
Formez des Pleyades fangeuſes,
Ou que l'on voit tomber avec étonnement
De ces montagnes orageuſes,
Dont le front ſourcilleux touche le firmament.

Cependant la terre féconde,
Et ſoumiſe aux loix des ſaiſons,
Enfante ces riches moiſſons
Qui font l'allegreſſe du monde ;
Ici de clairs ruiſſeaux, là d'épaiſſes foreſts,
Plus loin de blonds épics flottant ſur les guerets,

Dorent la ſurface des plaines,
Et de l'aſtre enflamé temperant les chaleurs,
Les zéphirs aux molles haleines,
Font dans les champs voiſins éclore mille fleurs.

La nature active & puiſſante
Prodigue par tout ſes bien faits,
Mortels, à vos ardens ſouhaits
Une autre moiſſon ſe préſente,
Sur ces rians côteaux favoriſez des Cieux,
Se colore & meurit un fruit délicieux,
Des ſaiſons derniere richeſſe,
Au ſecourable feu de ſa douce liqueur,
La freſle & débile vieilleſſe,
De ſes ans écoulez récouvre la vigueur.

Sur la terre un Eſtre domine,
Image de ſon Créateur,
Par un privilege flateur,
Lui ſeul connoît ſon origine,
L'ordre & la ſymetrie ont deſſiné ſon corps,
L'activité, la force agitent ſes reſſorts,
Tout enchante dans ſa ſtructure,
D'organes ſurveillans les uſages divers,
Dévoilent pour lui la nature,
Et cet Eſtre eſt lui-même un ſecond univers.

Dieu, qui par ſa toute puiſſance,
De ſimple argile le forma,
D'un ſouffle divin anima
Cet objet de ſa complaiſance,

Homme, que de ſécrets Dieu va te découvrir,
A-t'on entendemeut lui-même il vient s'offrir,
Sa bonté pour toi ſe décele,
Elevant ton eſpoir au celeſte ſéjour,
Il veut qu'à ſes ordres fidéle
Tu puiſſes en l'aimant prétendre à ſon amour.
Tout ce qu'en ſa noble ſtructure
L'univers préſente à nos yeux,
L'Ocean, la terre & les Cieux,
Montrent l'Auteur de la nature.
Ouvrages de ſes mains ils doivent à ſes loix,
De leurs Eſtres divers l'arangement, le choix,
La varieté, l'excellence.
Dieu de ſes ennemis ſera toûjours vainqueur,
Tout dépoſe pour ſa puiſſance,
Et les yeux de l'impie ont démenti ſon cœur.

Cœli enarrant gloriam Dei.

LETTRE du Chevalier de Romieu, l'aîné, à M. de Chalamont de la Viſclede, écrite d'Arles, le 14. *Janvier* 1724.

VOus voulez bien, mon cher Monſieur, que je prenne quelque part au bruyant ſuccès de vos ouvrages ; les Citoyens de la République des Lettres en ſont terriblement allarmez, ils diſent que les Condez & les Villars, quoique Héros d'épée & de plume ne s'étoient jamais battus contre deux armées à la fois. J'apréhende que cette jalouſe race ne vous oblige d'opter, & de vous fixer au genre

d'écrire, ou vous voulez exceller ; Ciceron & Virgile étoient deux hommes diſtincts, vous n'en faites qu'un dans vôtre perſonne. Vôtre arrivée à la Cour des Muſes a fort dérangé les places, chacun a retrogradé, & vous a fait paſſer au haut bout. Pour moi je récule ſans répugnance, non à cauſe du prix qu'ont remporté vos ouvrages, mais parce que je les ai lûs. Faites-moi la juſtice d'être perſuadé de l'inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon très cher Monſieur, &c.

Le Chevalier de Romieu, l'aîné.

*Lettre de Critique, à Monſieur de****

JE n'ai jamais rien vû de plus ampoulé que l'écrit de nôtre nouvel Auteur. Je n'y trouve rien d'aiſé, & j'y voi par tout un air contraint & forcé. Croit-il que cela s'apelle *ſublime* ? Veut-il ſe faire admirer ? Croit-il que pour être de belle taille, il faut qu'il marche ſur des échaſſes, ou qu'il ſe rende géant ? Nommera-t'il aliment du feu, ce que nous apellons du *bois*, & laiſſera-t'il à ſa proſe des expreſſions dont la poëſie la plus audacieuſe n'oſeroit ſe ſervir ? Au nom de Dieu, MONSIEUR, ouvrez lui les yeux, faites en ſorte qu'il s'humaniſe, s'il veut avoir quelque commerce avec les pauvres mortels. J'atens cette cure de vous, & je ſuis aſſuré que perſonne ne la peut mieux faire. Cependant croyez que je ſuis.

Conſeils d'un Pere à ſon Fils en entrant dans le monde.

SONNET en Bouts-rimez.

MOn Fils, écoute-moi ; ſi tu veux être *Sage*,
Evite de l'amour le dangereux *Micmac*,
C'eſt un jeu plus picquant que celui du *Tric-trac*,
La liberté vaut mieux que la plus belle *Cage*.
Mépriſe du flateur, le ſéduiſant Lang *Age*,
C'eſt un eſcroc qui veut vuider le fonds du *Sac*,
N'en fait pas plus de cas que d'un vieil *Almanach*,
Si la Cour te déplaît, réviens dans ton *Village*.
Ne t'en orgüeillis point d'un pompeux attir-*Ail*,
Que le luxe à tes yeux ſoit moins qu'un *Eventail*,
A tous les vains diſcours ferme à jamais l'*Oreille*.
Profite des léçons que te fait la *Fourmi*,
Evite les excès du jeu, de la *Bouteille*,
Sois ſincere & diſcret, ſoit généreux *Ami*.

REMARQUES.

SI nous entreprénons de loüer un homme illuſtre & couvert de gloire, il faut que nos expreſſions ſoient proportionnées à la grandeur du ſujet. Voici à peu près de quelle maniere Ciceron fait l'Eloge de Pompée.

ELOGE DE POMPE'E.

QU'eſt-ce qui manque à ce grand Homme que nous vouluſſions lui donner ? Eſt-ce la Science Militaire, lui qui dès ſon enfance avoit apris la Guerre, & s'étoit mis en état d'en avoir le ſuprême commandement ? Il a défait plus d'Armées que ſes égaux en âge n'en ont vû. Il a mérité autant de triomphes qu'il a combatu en divers Pays. Il a remporté autant d'eſpèces de victoires, qu'il y a de genres de Guerre. Eſt-ce de l'eſprit qu'il faudroit à un homme qui ne s'eſt jamais trompé à prévoir les choſes, à un homme dont les conſeils ſembloient règler les évenemens, à qui enfin une fortune extraordinaire, & un mérite conſommé ont fait rendre plus d'honneurs que l'on n'en doit à un homme ? Nos Provinces, les Nations libres, les Rois & les Peuples ont-ils pû ſouhaiter, ont-ils pû imaginer un homme plus continent, & qui eût plus de pureté dans ſes mœurs ?

ELOGE DE Mr. DE TURENE.

C'Etoit un Homme ſage, modeſte, liberal, deſintereſſé, devoué au ſervice du Prince & de la Patrie, grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſperité par ſa modeſtie, dans les dificultez par ſa prudence, dans les périls par ſa valeur, dans la Réligion par ſa piété ; ſoit qu'il falut préparer les afaires ou les décider, chercher la victoire avec ardeur, ou l'atendre avec patience ; ſoit qu'il falut prévenir les deſſeins des ennemis par la hardieſſe, ou diſſiper les craintes & les jalouſies des Alliez par la prudence ; ſoit qu'il falut ſe moderer dans les proſperitez, ou ſe ſoûtenir dans les malheurs de la guerre, ſon ame fut toûjours égale : il ne faiſoit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face. Heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité, & preſqu'auſſi admirable, lors qu'avec jugement & avec fierté il ſauvoit les reſtes des troupes battuës à Mariendal ; que lorſqu'il battoit lui-même les Imperiaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la Paix de Munſter à la France.... Il cherchoit à ſoûmettre les Ennemis, non-pas à les perdre : Il eût voulu pouvoir ataquer ſans nuire, ſe défendre ſans ofenſer, & réduire au droit & à la juſtice ceux à qui il étoit obligé par dévoir de

faire violence : Enfin il s'étoit fait une eſpèce de morale militaire qui lui étoit propre : Il n'avoit pour toute paſſion que l'afection pour la gloire du Roi, le déſir de la Paix, & le zèle du bien public : Il n'avoit pour ennemis que l'orgueil, l'injuſtice & l'uſurpation. Il s'étoit acoûtumé à combattre ſans colere, à vaincre ſans ambition, & à triompher ſans vanité, & à ne ſuivre pour règle de ſes actions, que la vertu & la ſageſſe. *Fléchier en ſon Oraiſon Funebre.*

*A Madame de *** en lui envoyant le Portrait de Monſieur l'Abbé de***.*

EN vérité, MADAME, vous êtes heureuſe d'avoir un Oncle tel que Monſieur l'Abbé de***. Jamais vertu ne fut plus aimable que la ſienne. Encore qu'elle ne ſe ſente point de nos infirmitez, elle s'y acommode parfaitement. Cet homme admirable a une averſion extrême pour toutes ſortes de vices, & cependant il ne régarde qu'avec pitié les perſonnes qui ont le malheur d'y tomber. Il ne ſe pardonne rien, & il eſt indulgent à la plûpart des fautes qu'il voit commettre. Enfin, MADAME, il donne des roſes & garde des épines, il n'eſt auſtere que pour lui ſeul, & il a une douceur charmante pour tout le monde. C'eſt par-là qu'il fait aimer la vertu, & qu'il corige tous ceux qui le voyent ſans les réprendre. Je penſe que vous ne ſerez pas fachée de m'avoir demandé

mandé mon ſentiment ſur une choſe dont peu de gens vous peuvent mieux rendre compte que moi, & je puis même vous aſſurer que perſonne ne prend plus d'interêt que moi en tout ce qui régarde vôtre maiſon. Je ſuis tout à vous.

*A Monſieur de *** en lui envoyant le Portrait de Mad. la Marquiſe ***.*

VOus voulez donc, MONSIEUR, que je vous faſſe connoître Madame la Marquiſe de*** avant que vous l'alliez voir à ſa maiſon de Campagne. C'eſt une perſonne d'une beauté charmante, & d'un mérite extraordinaire. Elle réçoit peu de viſites dont bien de gens enragent dans l'ame; mais elle eſt ſi révérée, qu'on n'oſe murmurer tout haut du tems qu'elle ſe donne à elle ſeule. Voulez-vous que j'emprunte l'expreſſion d'un fameux Auteur? C'eſt *une lumiére qui fuit les yeux, & qui cherche l'obſcurité.* Ceux qui vous ont loüé les agrémens de ſa converſation, n'ont pû parler que par conjecture. Ils ont été bien-aiſes de ſe faire honneur, en vous laiſſant juger qu'ils voyoient quelquefois une perſonne ſi acomplie. Vous allez goûter avec tant de joie le privilege que je vous ait fait acorder, que je ſuis réſolu de ne vous voir de quinze jours, pour n'être pas acablé des rémercimens que vous me fériez dans les prémiers tranſports de vôtre réconnoiſſance.

Pour ce qui régarde Mademoiſelle de Sc. tout ce qu'on vous en a dit, eſt encore au-deſſous de ce que l'on vous en pouvoit dire. Je ſuis tellement à elle, & j'en ai donné ſi ſouvent des témoignages publics & particuliers que je conſens que vous réjettiez mes ſentimens comme un peu ſuſpects. Mais que direz-vous des loüanges que lui donnent deux hommes qui en méritent tant eux-mêmes? Voici de quelle maniére ils en parlent, en propoſant de faire un voyage en Italie.

Ne vous ſemble-t'il pas que Mademoiſelle de Sc. y dévroit vénir auſſi, afin de ne rien régretter de tout ce que nous laiſſerions derriére nous, & de ne plus tourner la tête vers les lieux que nous quitterions. Cette admirable fille ne ſe déplairoit pas au pais de Lucrece & de Virginie. Elle ſéroit digne de Rome, & Rome digne d'elle, ſi Rome étoit encore ce qu'elle fut autrefois. Apprénez-moi, je vous prie, où cette rare Perſonne s'eſt formé l'ame, l'eſprit & le cœur? N'y a-t'il point d'incompatibilité à être ſi vertueuſe, ſi ſpirituelle, ſi ſincére, & ſi modeſte tout enſemble? Les Sciences lui ont-elles été révélées? Comment ſçait-elle, ſans étudier, ce que les hommes les plus doctes ſçavent à peine après avoir étudié toute leur vie? Que vous êtes heureux d'avoir une telle Amie! Que je ſérois heureux, ſi j'étois aſſez honnête homme pour prétendre à une ſi grande gloire, & au bonheur de voir tous les jours une perſonne ſi admirable! ſi je n'ai l'avantage de la voir & de l'entendre, faites en ſorte que j'aye quelque part en ſon amitié. Je ne prétens pas en avoir autant que vous

en ſon eſtime, quoique je lui aye voüé toute la mienne. C'eſt un honneur trop rélévé pour un malheureux qui ne ſe croit plus du monde, & qui n'a pas la vanité de vouloir partager également avec vous un bien que vous dévez poſſéder entiérement. Il me ſufira, &c. Vous voyez bien, mon cher Monſieur, que c'eſt Balzac qui parle, & vous jugez aiſément de la différence qu'il y a du témoignage de ce grand Homme à ce que pouroit dire vôtre très-humble ſerviteur. Je ne vous raporte pas même tout ce que ce fameux Auteur ajoûte à ce que je viens de citer. Mais il faut que vous voyez de quelle maniére il finit une Lettre ſi longue. *Je ne puis m'épuiſer en vous parlant d'elle, & la plume qui me tombe des mains ſur tous les autres ſujets, a bien ſécondé les mouvemens de mon cœur qui l'ont fait agir ſi longtems.*

RE'PONSES
A DES LETTRES DE LOÜANGE.

Réponſe à un homme d'un grand eſprit.

QUand je conſidere la derniére Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous me paroiſſez plus grand qu'à l'ordinaire, & je n'ai pas règret de vous voir au-deſſus de moi, puiſque je trouve que vous vous êtes mis au-deſſus de vous-même. Les loüanges que vous me donnez, ſont ſi belles & d'un

tour ſi ingénieux, que je ſérois plus glorieux de les avoir données que de les avoir réçûës. Je ſuis charmé du Portrait que vous faites de nôtre Princeſſe. Il eſt ſi beau & ſi riche, que ne ſçai ſi je n'ai pas plus de plaiſir à le voir, que je n'en aurois à régarder cette aimable perſonne elle-même. Vous ajoutez des graces à celles qu'elle a, & je puis dire que vous avez imaginé ce que la peinture ne ſçauroit faire voir, &c.

*A Madame de***.*

ESt-il poſſible, MADAME, que vous ne puiſſiez endurer les loüanges qu'on vous donne, & que vous n'ayez pû vous y acoûtumer depuis le tems que vous en récevez de toutes parts : Vous êtes à plaindre d'être de cette humeur-là ; & ſi vous ne changez, vous n'avez qu'à vous préparer à bien ſoufrir. Pour moi, MADAME, je vous admire trop pour ne pas vous déplaire en cela autant que perſonne. Je vous démande pardon par avance de tous les chagrins que je vous pourai donner quand je n'aurai pas la force de renfermer dans mon cœur les ſentimens de vénération que j'aurai pour vous toute ma vie.

*A Madame de * * *.*

VOus avez beau faire, MADAME, vous ſerez toûjours loüée, & duſſiez-vous en

enrager, j'ajouterai que vous ne le ſerez jamais aſſez. Je vous dirai même, que la Lettre que je viens de récevoir de vous, eſt d'un tour ſi délicat, que je ne vous aurois point fait de réponſe, ſi je prétendois à bien écrire. Mais puiſque vous n'aimez non plus qu'on vous parle de vôtre eſprit que de vos yeux, il vaut mieux que je finiſſe, en vous aſſurant que je ſuis comme j'ai été,

Vôtre très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur.

*A Monſieur de ***.*

NE vous plaignez point du bien que je dis de vous; au lieu de vous empêcher de vous bien connoître, c'eſt vôtre modeſtie qui pouroit faire cet éfet-là. Elle cache une partie de vos bonnes qualitez, & c'eſt moi qui les publie. Si les loüanges que je vous donne, vous font rentrer en vous-même, comme vous dites, ne vous donnent-elles pas ſujet d'être content? Je n'en oſe dire davantage, de peur de vous chagriner & de m'atirer des réproches. Il vaut mieux que je finiſſe en vous aſſurant que l'on ne peut être plus abſolument à vous que je ſuis.

*A Monſieur de***.*

PArlez-vous tout de bon, mon cher Monſieur, quand vous dites que vous apréhendez que les loüanges que je vous donne, ne

vous gâtent l'eſprit ? Si celles que vous récévez à tout moment, étoient capables de produire un éfet ſi dangereux, il y a longtems que nous ne verrions pas d'homme plus gâté que vous. Mais, mon cher Monſieur, vous avez été loüé par tant de perſonnes de mérite, ſans que vôtre modeſtie en ait été ébranlée, que vous ne pouvez pas douter qu'elle ne ſoit à l'épreuve de tout ce que je puis dire à vôtre avantage. Raſſurez-vous, & ne craignez rien de mes paroles. Bien loin d'être flâteuſes, elles ne ſont pas moins ſincéres, quand elles publient ce que vous valez, que lorſque je vous proteſte que je ſuis tout à vous.

*A Monſeigneur le***.*

MONSEIGNEUR,

J'Ai lû avec la plus ſenſible joie dont je ſois capable, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Si vous n'étiez que grand Capitaine, que vous n'euſiez qu'une des plus belles Charges, & qu'un des plus grands Gouvernemens dont le Roi puiſſe récompenſer les belles actions, je ne ſerois pas ſi ſatisfait de l'aprobation que vous avez donné à mon Ouvrage : mais quand je conſidere que vous parlez en Maître de toutes choſes, & que l'on rémarque dans vôtre converſation un diſcernement admirable que vous ajoûtez à la ſcience & à la politeſſe ; j'oſe croire que le bien que vous avez dit de mon Livre, me va faire plus

d'honneur que je n'en eſpérois. Il arive ſi rarement, MONSEIGNEUR, qu'un Guerrier auſſi ataché au ſervice, & auſſi employé que vous, ſoit touché de ce que l'on apelle *belles Lettres*, & qu'il en juge bien, que je vous admirai la prémiere fois que j'eus l'honneur de vous voir; mais je ſçus bien-tôt que vôtre eſprit étoit auſſi généralement eſtimé que vôtre courage. Après cela, ne dois-je pas avoir une extrême joie de récevoir des loüanges d'une perſonne à qui toute la terre en donne continuellement? Je ſuis avec tout le reſpêt que je dois,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

*A Monſieur de ***.*

VOus plaignez-vous tout de bon, & pouvez-vous dire que j'aie tort d'avoir montré à un des mes amis des beaux Vers que vous n'avez point faits, & que je ne tiens pas de vous? Eſt-ce parce que ces Vers diſent du bien de vous, qu'il les faut ſuprimer comme un Libelle diffamatoire? Vôtre modeſtie qui paroiſſoit ſi douce, va dévenir inſuportable ſi vous ne l'humaniſez. Parce que mon Ami a donné des copies d'une belle Ode, & que vôtre gloire ira plus loin que vous ne voudriez, vous vous en prénez à moi, comme ſi je vous enlévois vos bonnes qualitez, quand je ſuis cauſe qu'on les publie. Soufrez s'il vous plaît,

que l'on vous rende ce qui vous eſt dû. Contentez-vous de n'être pas d'humeur de le démander. Mais ſi après cela vous avez de l'inquiétude quand on vous louë, ne vous atendez pas à joüir d'un grand répos.

*Lettre de Conſolation, à Madame de***.*

JE n'aurois jamais crû, MADAME, qu'une de vos Lettres me pût afliger, quelque méchante nouvelle qu'elle me donnât. La ſeule vûë de vôtre écriture me paroiſſoit un rémede à tous les maux que j'y pouvois voir; mais je vous avoüe, que ce n'eſt qu'avec une extrême douleur que j'ai apris la perte que nous avons faite. Nôtre Amie étoit eſtimable de toute maniére; elle étoit belle, tendre & généreuſe, pleine d'eſprit; & d'un diſcernement ſi juſte qu'elle vous mettoit au-deſſus de toutes les choſes du monde. Elle a eu même, en mourant, la ſeule bonne qualité qui lui avoit manqué durant ſa vie; c'eſt-à-dire, qu'elle a ſoufert avec courage une choſe dont le ſeul nom l'avoit toûjours fait trembler. Elle a acompagné cette fermeté d'ame d'une piété ſi chrétienne, qu'il me ſemble que nous ne la dévons pas régretter. C'eſt l'aimer d'une afection trop intereſſée, que d'être triſte quand elle nous quite pour être mieux, & qu'elle va joüir dans l'autre monde d'un répos qu'elle n'a jamais trouvé en celui-ci. Je ta-

cherai de profiter de l'exhortation que vous me faites de ſuivre un ſi bon exemple, & ce ne ſera pas la prémiere fois que vous m'aurez fait dévenir homme de bien. Les déplaiſirs que j'ai eus juſqu'à préſent, ne ſéconderont pas mal vos rémonſtrances ; car je m'imagine que peu de choſes contribuent mieux à nous faire mourir ſans répugnance, que de n'avoir point de plaiſir à vivre. Ce n'eſt pas que je fuſſe bien-aiſe de finir trop promptement ma carriére, puiſque vous dévez révenir bien-tôt. Jugez s'il m'eſt aiſé de rénoncer à l'avantage de vous révoir, & de vous proteſter à quel point je ſuis, &c.

REPONSES
A DES LETTRES DE CONSOLATION.

*A Monſieur de ***.*

ENcore que vous m'aſſuriez que la maladie de nôtre Ami n'eſt pas dangereuſe, vous ne ſauriez me guérir de la peur que j'ai. C'eſt un Ami malade, & les aparences peuvent tromper. Nous avons toûjours plus de diſpoſition à craindre le mal qui nous ménace, qu'à eſperer le bien que l'on nous promet. Ainſi, Monſieur, pardonnez-moi, s'il vous plaît, ſi je ne me rends pas à vos raiſons. Je ne ſuis pas de ces gens qui déviennent inſenſibles à force de vouloir paroître ſages. J'ai-

me à être tendre, à m'afliger des diſgraces de mes Amis, & à me réjoüir de leurs proſperitez. Je ne changerois pas cette humeur pour une autre, & vous en dévriez être bien-aiſe, ſi je vous étois bon à quelque choſe, car vous ne dévez pas douter que je ne ſois avec beaucoup de paſſion,

Vôtre très-humble &c.

*A Monſieur de ***.*

SI vous ne m'euſſiez écrit le prémier ſur la perte que nous vénons de faire, je vous aſſure que je ne vous en aurois point parlé de quelque tems. Je n'aurois pas trouvé de termes pour me plaindre, & pour exprimer ma douleur. Mais puiſque vous avez pris ſoin de vouloir contribuer à ma conſolation, je vous dirai ſeulement pour vous rendre le même ofice, que je prétens aller mêler mes larmes aux vôtres. Cependant ne vous atendez pas que nous puiſſions nous entreténir de la perſonne qne nous régrettons, il ne me reſte plus d'eſprit, je n'ai que de l'aflíction, je ſuis muet, & je ne croïois pas même vous faire une réponſe ſi longue. Quand j'ai pris la plume, ce n'étoit que pour vous dire que j'ai tout perdu, qu'il ne me reſte plus rien de cher au monde que vous, mon cher Monſieur, & que l'on ne peut être à vous plus abſolument que je ſuis,

Vôtre très-humble, &c.

REMARQUES.

IL n'eſt pas dificile de trouver une matiere de conſoler ſur la perte d'un vaillant Homme qui eſt mort en ſe ſignalant à un ſiége ou dans une bataille. Voici ce que dit un Illuſtre Grec dans la plus ancienne Oraiſon funebre que je ſache.

Eloge que fit Pericles, de la Ville d'Athénes & de ceux des Athénieus qui furent tuez au commencement de la guerre du Peloponneſe, aujourd'hui la Morée.

NOtre valeur s'eſt fait un paſſage à travers les terres & les mers, & a laiſſé par tout des monumens de nôtre amitié ou de nôtre haine. C'eſt pour une Patrie ſi glorieuſe que les Citoïens, dont nous célebrons la memoire, n'ont pas craint la mort; & je ne doute pas que ceux qui nous reſtent, ne ſoient dans les mêmes ſentimens. Ils voient que les compagnons qu'ils ont perdu, n'ont été ramollis, ni par les plaiſirs, ni par les richeſſes; ils en ont voulu abandonner la joüiſſance pour courir à leur dévoir & ſe ſont expoſez genéreuſement aux périls incertains pour l'évenement, mais aſſurez pour la gloire.

On peut ſouhaiter une vie plus longue que la leur, mais non pas une mort plus honorable; car lors qu'ils ſe ſont immolez pour le Public, ils ont acquis en particulier une louan-

ge éternelle. Leur valeur leur a dreſſé un ſuperbe monument, non ſeulement dans ce lieu où répoſent leurs os, mais dans la memoire de tous les hommes. On n'oubliera jamais leurs actions immortelles ; on les célebrera toutes les fois que l'on aura quelque ocaſion de les imiter, ou d'en parler. Toute la terre eſt le tombeau des hommes illuſtres, leur nom eſt connu par tout où leur gloire eſt répanduë.

A MONSIEUR DE ***

En lui envoyant la deſcription de la Chine.

JE ne vous dirai ſur ce que vous me demandez, que des choſes que racontent des gens dignes de foi. La Chine eſt auſſi grande que toute l'Europe, & un de ſes Empereurs aïant fait le dénombrement du commun Peuple, trouva près de ſoixante millions d'hommes, ſans y comprendre les Eunuques, les gens de Lettres, & ceux qui font profeſſion des armes. Ce grand Païs eſt rempli de belles Villes ; & celle de Nankin, Capitale d'une Province de même nom, étoit ſi grande autrefois, qu'un homme à cheval avoit de la peine à faire en deux jours le tour des murailles. L'on en aména un jeune Indien, qui eut l'honneur de faire la réverence au Roi à Verſailles. Il étoit vétu d'une riche veſte de brocard d'or, à fond bleu, avec des figures de Dragons, & une tête affreuſe ſur le haut de chaque manche. Il

portoit pardeſſus une eſpèce de tunique de ſoïe verte. Sa Majeſté lui fit donner dequoi manger, pour voir ſi les Chinois ſont auſſi propres à table que l'on dit. L'Indien ne fut point déconcerté, & ſe ſervit avec une adreſſe admirable de deux petites baguettes d'yvoire qu'il tenoit à la main droite entre deux doigts. Il avoit raporté beaucoup de raretez de ſon païs, & pluſieurs Portraits ſur du taffetas de la Chine. On y voïoit celui du Philoſophe *Confucius*, qui fut autrefois entre les Chinois ce qu'Ariſtote a été enſuite parmi les Grecs. Les Mandarins & les Docteurs, étoient peints avec des Chapelets, car c'eſt peut-être la coûtume des Chinois, comme celle des Turcs, de dire ſur chaque grain, *Dieu, ayez pitié de nous.*

Pour la langue & l'écriture des Chinois, il y auroit mille particularitez à vous dire. Leur encre eſt celle que nous apellons *encre de la Chine.* Un long pinceau leur ſert de plume : Ils écrivent de haut en bas, & leurs lignes ſont perpendiculaires. Il ne faut qu'une lettre pour un mot. Leur Alphabet eſt compoſé de plus de quatre-vingt mille caracteres differens, de ſorte qu'il faut trente ans, pour aprendre à lire, & pour rétenir l'idée & les ſignifications de ces chifres. On ne ſe trompe jamais en liſant à cauſe de la diference de ces caracteres, mais on eſt obligé de parler comme en chantant, afin de marquer les diferentes ſignifications par la diference des accens ou des tons de voix.

Vous ſavez que les Chinois ſont idolâtres, que leurs principaux Dieux ſont le Soleil, la Lune & les Etoiles ; mais vous trouverez aſ-

ſez étrange qu'ils adorent auſſi le diable, afin qu'il les laiſſe vivre en répos. Ils mettent ſa figure ſur la proüe de leurs Navires, & la plûpart des gens la portent même ſur leurs habits, comme j'ai dit qu'il y avoit des têtes afreuſes ſur le haut des manches du jeune Indien. Ils ont une particuliere véneration pour une Idole à trois têtes, qui répreſente leurs trois grands Philoſophes, *Confucius*, *Xekiam*, & *Tauzu*. Ils tiennent l'opinion de Pytagore touchant la tranſmigration des ames. Ils ont beaucoup de Colleges, & une ſi grande quantité d'Hôpitaux, qu'on ne voit point de mendians parmi eux. Leurs Prêtres ſont habillez de noir. Ils ont de Réligieux, des Réligieuſes, des Hermites, & même certaines Montagnes qu'ils prétendent être ſacrées, où ils vont en pelerinage. Les nouvelles & les pleines Lunes ſont leurs jours de Fête, & la principale eſt la nouvelle Lune de Février, parce que c'eſt le premier jour de leur année. Celui de la naiſſance de l'Empereur eſt auſſi très-ſolemnel, & chacun en particulier célebre le jour qu'il eſt né. Ils n'ont aucune connoiſſance des biens & des maux de l'autre vie, & cependant ils ne laiſſent pas d'enterrer leurs parens avec beaucoup de céremonie. Quand il arive des Eclipſes, ils croïent que leurs Dieux ſont en colere contr'eux. Je ne vous en dirai pas davantage. Si vous avez la curioſité d'entrer dans un plus grand détail, je vous en envoïerai une Rélation que me prêta l'autre jour un de mes amis. Je vous donne le bon jour mon cher Monſieur, & je ſuis tout à vous.

LETTRES CHOISIES DE MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TROISIÈME PARTIE.

LETTRE de Meſſieurs de l'Académie en préſentant au Roy leur nouveau Dictionaire.

SIRE,

Vôtre auguſte Biſayeul Louïs LE GRAND a bien voulu joindre le titre de Protecteur de l'Académie Françoiſe à ceux de Conquerant & de Pacificateur ; & par ſon exemple, qui

engage les Rois ſes ſucceſſeurs à faire le même honneur à nôtre Compagnie, il a éterniſé nôtre gloire. Vous avez hérité, SIRE, de ſa Couronne, & ce qui eſt encore plus, de ſes qualitez Royales, qui à travers les nuages de la prémiere jeuneſſe, ſe dévelopent tous les jours en Vous. Nous y voyons déja la majeſté du Monarque temperée de douceur & d'afabilité; nous y admirons, nous y aimons les prémices de toutes les vertus. Ce ſouvenir ſi tendre, que vous conſervez des ſervices qu'on vous a rendus pendant vôtre enfance, ne nous laiſſe pas douter que le zèle & l'affection de vos Sujets ne trouvent toûjours dans vôtre cœur leur plus précieuſe récompenſe. Cette compaſſion ſi vive, que vous faites paroître pour les malheureux, nous répond d'une vigilance attentive à prévenir les malheurs de vos peuples, ou à les réparer. Dans vos moindres actions, SIRE, on remarque dequoi fonder les plus grandes eſpérances: & nous goûtons par avance le bonheur qu'elles nous préſagent. Mais ce qui nous régarde plus particulierement, nous y entrevoyons le goût des beaux Arts & l'amour des Lettres.

Quelle ſatisfaction pour nous, SIRE, d'offrir aujourd'hui nôtre Dictionnaire à un protecteur, dont le glorieux avénir nous eſt déja préſent. Ce Dictionnaire a été donné au Public ſous les auſpices de LOUIS LE GRAND; mais nous pouvons dire que c'eſt un Ouvrage nouveau: il a pris une nouvelle forme, & il a acquis une plus grande perfection. Il fera ſentir

ſentir toutes les beautez de nôtre Langue, en marquant la juſte ſignification des mots qui la compoſent, & en rectifiant les fauſſes idées, que les hommes y atachent quelquefois. Ils ſe trompent, par exemple, ſur la ſignification du mot de *Gloire*, quand ils en reſtraignent le ſens à la réputation brillante, qu'on acquiert par les armes. Ils doivent l'étendre à cet éclat que produit le concours de toutes les vertus ; & c'eſt une idée plus noble & plus juſte. Un Prince n'a de véritable gloire qu'autant qu'à la valeur héroique, qui attire l'admiration des hommes, il ſçait joindre la juſtice & la bonté, qui gagnent ſi ſeurement leur amour. Voilà, SIRE, la gloire que vous aimerez & que vous ſerez jaloux d'obtenir ; nous en avons pour garants vos heureuſes inclinations, & les conſeils de ces grands Hommes à qui vôtre éducation a été confiée.

Ils vous diront qu'un Roi eſt reſponſable à ſes peuples de tous les momens de ſa vie; qu'il n'eſt leur Maître que pour être leur Pere ; qu'il ne doit faire la guerre que pour les défendre ; & que dans le ſein même de la victoire il ne doit aſpirer qu'à leur procurer la paix : maximes ſacrées, que les dernieres paroles du Roi vôtre Biſayeul ont gravées pour jamais au fond de vôtre cœur. Dans l'atention, qu'ils ont à tout ce qui peut augmenter la gloire de la France, ils ne vous laiſſeront pas oublier la protection particuliere que vous dévez aux Lettres. Ce ſont elles, SIRE, qui cultivent l'eſprit, qui éclairent la raiſon, qui forment les mœurs, & c'eſt par leur ſécours

que ſe perfectionnent les Arts & les Sciences. Comme les excellents Ecrivains de l'antiquité nous ont tranſmis les actions memorables des Hommes illuſtres des ſiécles paſſez, de même ceux qui écriront ſous vôtre Règne tranſmettront à la poſterité les grands exemples que vous lui dévez. Nous nous flattons, SIRE, que pénetré de ces importantes véritez, vous en ferez goûter les fruits à vos peuples ; & qu'après que le grand Prince qui pendant vôtre minorité gouverne avec une capacité ſuperieure, & avec une aplication continuelle, vous aura rémis entre les mains un Royaume floriſſant, vous ne ſongerez qu'à le rendre encore plus heureux. Le bon ordre, que vous trouverez tout établi dans vos Etats, vous facilitera les moyens de l'y entreténir. Aimé de vos peuples vous ſerez toûjours craint de vos ennemis ; ils ſçavent qu'un Roi de France eſt le Monarque du monde le plus puiſſant quand il a le cœur de ſes Sujets.

Nous ſommes avec un très-profond réſpect & une fidélité inviolable,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE',

Les très-humbles & très-obéïſſans, & très-fidéles ſujets & ſerviteurs Les Académiciens de l'Académie Françoiſe.

LETTRE de M. de la Fontaine à Monſeigneur le Dauphin.

Rien n'eſt propre à le divertir que des Fables.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque choſe d'ingénieux, c'eſt la maniére dont Eſope a débité ſa Morale. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un autre que moi, y eût ajoûté les ornemens de la Poëſie que le plus ſage * des Anciens n'y a pas jugez inutiles. J'oſe, MONSEIGNEUR, vous préſenter quelques eſſais de cette charmante Morale. Ce ſont des Entretiens propres à des prémieres années. Vous êtes dans un âge, où l'amuſement & les jeux ſont permis aux Princes: mais il ſemble que vous dévez en même tems vous apliquer à des réfléxions ſérieuſes. La fable donne lieu d'en faire, & elle ſert d'enveloppe à des choſes importantes. Je ne doute pas que vous ne regardiez favorablement une invention ſi utile & ſi agréable: car l'on ne ſçauroit ſouhaiter que ces deux points, l'utilité & l'agrément. Ils ont introduit les Sciences parmi les hommes, & Eſope a trouvé l'art de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de ſon Ouvrage répand imperceptiblement dans une ame les ſémences de la vertu, & lui montre à

* *Socrate.*

ſe connoître ſans qu'elle s'en aperçoive. C'eſt une adreſſe dont s'eſt ſervi très-heureuſement celui ſur lequel Sa Majeſté a jetté les yeux pour vous inſtruire. Il fait que vous aprénez avec plaiſir, ce qu'il faut qu'un jeûne Prince ſçache. Nous eſpérons beaucoup de cette conduite ; mais il y a des choſes qui nous font eſpérer davantage. Ce ſont, MONSEIGNEUR, les qualitez que nôtre invincible Monarque vous a données avec la naiſſance. C'eſt l'exemple que tous les jours il vous donne, quand vous le voyez former de ſi grands deſſeins, que vous le conſidérez qui régarde ſans s'étonner les machines que l'Europe remuë pour le détourner de ſon entrepriſe, qu'il pénétre dès ſa prémiere démarche juſques dans le cœur d'une Province, où l'on trouve à chaque pas des barriéres, & qu'il en ſubjugue une autre en huit jours pendant la ſaiſon la plus ennemie de la guerre. Avoüez-le, MONSEIGNEUR, vous ſoupirez pour la gloire, & vous attendez avec impatience le tems où vous pourez vous déclarer ſon Rival dans l'amour de cette divine maîtreſſe. Vous ne l'atendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoins que ces nobles inquiétudes, cette ardeur, ces marques d'eſprit, & de grandeur d'ame que vous faites paroître. C'eſt une joye bien ſenſible à nôtre Monarque, & un ſpectacle bien agréable à toute la France de voir croître une jeune plante qui couvrira de ſon ombre tant de Peuples. Je dévrois m'étendre ſur ce ſujet : mais comme le deſſein que j'ai de vous divertir, eſt plus

proportionné à mes forces, que celui de vous loüer, je me hâte de vénir aux Fables ; & je n'ajoûterai aux véritez que je vous ai dites, que celle-ci, je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, &c.

A Madame la Ducheſſe d'Aiguillon.

Corneille lui marque qu'il lui eſt obligé de ſa généroſité, & de ſes loüanges.

MADAME,

Le Portrait que je vous ofre, répréſente un Héros *, que l'on réconnoît aſſez aux Lauriers qui le couvrent. Sa vie a été une ſuite de Victoires, ſon corps porté dans ſon armée a gagné des Batailles après ſa mort, & au bout de ſix cens ans, il vient triompher en France. On l'y a reçû trop favorablement pour ſe répentir d'être ſorti de ſon Païs, & d'avoir appris une autre Langue, que la ſienne. Les loüanges que vous lui avez données, lorſqu'il a eu l'honneur de paroître devant vous, lui ont atiré les aplaudiſſemens de toute la Cour. Mais Madame, vôtre généroſité ne s'arête point à des éloges ſtériles. Elle prend plaiſir à s'étendre ſur ceux qui font des Piéces qui vous agréent ; & vous employez en leur faveur, le crédit, que vôtre mérite & vôtre qualité vous

* *Le Cid.*

ont acquis. J'en ai reſſenti de particuliers effets ; & pour vous en rendre les très-humbles graces que je dois, je ſouhaiterois que mon Ouvrage eût quelque durée ; afin de faire voir là-deſſus à la Poſtérité les véritables ſentimens de mon cœur ; & de lui aprendre que je ſuis obligé d'être avec toute ſorte de réſpect,

MADAME,

Vôtre très-humble, &c.

A MADAME.

Moliere lui avouë qu'il ne ſçait que lui dire, en lui préſentant l'Ecole des Femmes.

MADAME,

Je me trouve le plus embaraſſé du monde, lorſque je me vois obligé à dédier un Livre ; & je ſuis ſi peu fait au ſtile d'Epître Dédicatoire, que je ne ſçai par où finir celle-ci. Un autre diroit cent belles choſes de vôtre Alteſſe Royale ſur le titre de l'Ecole des Femmes, & ſur l'ofre qu'il lui en feroit. Pour moi, Madame, j'avouë mon foible. J'ignore cet art, & je ne ſçaurois m'imaginer des raports entre des choſes ſi peu proportionnées. Quelques belles lumiéres que mes Confréres Meſſieurs les Auteurs me donnent ſur de pareils ſujets, je ne vois point ce que Vôtre Alteſſe Royale peut avoir de commun avec la Co-

médie que je lui préſente. On n'eſt pas en peine, Madame, de trouver de quoi faire vôtre Eloge. La matiére ſaute aux yeux ; & de quelque côté qu'on vous régarde, on rencontre qualité ſur qualité. Vôtre naiſſance, vôtre rang, obligent toute la Terre à vous régarder avec réſpect ; les charmes de vôtre perſonne, & la grandeur de vôtre Eſprit vous font admirer. Cette bonté généreuſe que vous faites paroître pour tout le monde, & cette douceur pleine d'apas dont vous daignez temperer la fierté des grands titres que vous portez, vous font, ſi l'on oſe ainſi dire, aimer de tous ceux qui ont l'honneur de vous aprocher. Ces derniéres qualitez m'enchantent ; mais je ne ſçai pas le moyen de les faire entrer ici. Ce ſont des choſes d'une trop vaſte étenduë ; & je n'ai, en dédiant cette Comédie, qu'à vous aſſurer ſimplement que je ſuis avec une reſpectueuſe paſſion,

MADAME,

De Vôtre Alteſſe Royale,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

LETTRES DE MORALE
SUR DIFFERENS SUJETS, DE Mr. DE VAUMORIERE.

Avis ſur la maniere de les écrire.

L'Homme dans ſon berceau eſt une créature, qui eſt ſans ſçavoir ce qu'elle eſt, d'où elle eſt, & pour quelle fin elle eſt. Il eſt vrai que la nature lui donne, en naiſſant, pour partage le déſir de connoître la prémiere Verité, & d'acquerir l'habitude de la Science ; & c'eſt l'héritage naturel & commun à tous les hommes ; car depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, l'eſprit humain à toûjours travaillé à découvrir les routes les plus faciles pour diſſiper les ténébres de l'entendement : mais la vérité qui eſt cachée dans un puits, ſelon *Pythagore*, ne s'eſt pas toûjours renduë viſible à la raiſon humaine : Elle s'eſt préſentée à elle ſous le voile épais de mille erreurs, & pour les diſſiper elle a été obligée de réfuter les unes & de confondre les autres ; encore après cela n'a-t'elle pas été heureuſe dans ſes récherches : Il a falu que la curioſité ſoit venuë à ſon aide, & que par ſon moyen, cette même raiſon humaine, piquée du motif de ſçavoir, & ſoûtenuë du deſſein de s'inſtruire, ait pénétré juſqu'à la ſource des Sciences

& des Arts, comme on verra plus amplement dans les Diſſertations ſuivantes, traitées en forme de Lettres : Mais avant que d'en vénir là, il eſt à propos de ſçavoir à quelles perſonnes on peut écrire ces ſortes de Lettres, & quel doit être leur ſtile ; examinons donc ces deux points en peu de mots.

Il ſemble que pour les Lettres de Morale, de Science & de Curioſité, on n'en doit écrire qu'à des perſonnes à qui on croiroit faire plaiſir ; En traitant ces matieres, on doit éviter d'afecter un ſtile concis, de peur d'ajoûter de l'obſcurité à des choſes qui ne ſont que trop obſcures d'elles-mêmes. Lorſqu'on les adreſſe à des perſonnes polies, mais ſans étude, il faut adoucir ce qu'il y a de plus rude dans les termes qui ſont particuliers aux Arts ; il faut étendre les expreſſions pour faire comprendre ce qui pouroit être moins intelligible ; mais on eſt diſpenſé de ſuivre ces règles en écrivant à quelque Sçavant de profeſſion, & loin de chercher un grand circuit de paroles pour ſe faire entendre clairement, on doit ſe ſervir des manieres de parler qui conviennent aux ſciences : Ce qui eſt un témoignage combien on eſtime habiles ceux à qui on s'explique ſi briévement. Il ſemble encore qu'il eſt à propos de choiſir les Sciences ſelon le goût des perſonnes ; car il n'y auroit pas moins de ridicule à propoſer des queſtions de Philoſophie, des Problemens de Geometrie ou d'Algebre à une jeune Demoiſelle, que de demander à un vieux Docteur la diference qu'il y a entre une Chaconne & une Sarabande. On

doit parler à une Dame de ce qu'il y a de plus inſtructif dans la Morale, de ce que l'Hiſtoire nous fournit de plus agréable, & de ce que nous trouvons de plus divertiſſant dans les Rélations qui nous viennent des Pays étrangers; c'eſt pourquoi, avant que d'écrire de ces ſortes de Lettres, il eſt néceſſaire de conſiderer la condition, le ſexe, l'humeur, l'âge & la profeſſion de la perſonne à qui on eſt obligé d'écrire.

A MONSIEUR DE ***

Sur les Opinions Vulgaires.

JE demeure d'acord avec vous, qu'il y a peu d'Opinions populaires que je vouluſſe approuver, mais je vous avouë auſſi que je ne les condamne pas toutes. Vous trouvez étrange ce que l'on dit ordinairement, qu'un enfant qui a plus d'eſprit que ſon âge n'en promettoit, ne ſçauroit vivre longtems. Je veux croire que la perte que l'on en fait, étant plus ſenſible, on la marque mieux, & on s'en plaint davantage. Ne diſons-nous pas auſſi, que c'eſt toûjours à une partie malade que l'on nous heurte, parce qne nous ne prénons pas garde quand on nous touche, à celles qui ne nous font aucun mal. Cependant on peut dire que pluſieurs grands Hommes ſont d'un ſentiment que vous apellez vulgaire. Conſiderez la réflexion que fait Quintilien ſur ce ſujet

après avoir parlé des belles qualitez d'un fils qu'il vénoit de perdre : *Nous voyons d'ordinaire*, dit-il, *que ce qui meurit trop promptement, ſe corrompt bien-tôt, & qu'il ne peut durer autant que nous le ſouhaiterions. Il y a je ne ſçais quelle envie du deſtin qui coupe précipitamment les grandes eſpérances que l'on a conçûës. Il ſemble qu'il craigne que l'homme ne s'éleve au-deſſus de ſa condition, & qu'il ne paſſe les bornes qui lui ſont préſcrites.* Séneque parle peu differemment ſur cette matiere : ſi vous avez oublié ce qu'il dit en conſolant Marcia, je conſens à vous le raporter, puiſque vous n'avez pas vos Livres à la Campagne. *Quoi Marcia ! quand vous conſiderez que vôtre fils s'étoit fait, dans une grande jeuneſſe, une prudence qui ſembloit avoir été meurie par une longue ſuite d'années ; quand vous voyiez qu'il étoit exempt de vice, qu'il moderoit ſes paſſions, qu'il n'aimoit les richeſſes que pour en faire des liberalitez, & qu'il prénoit les plaiſirs ſans déreglement & ſans excès, pouviez-vous croire que vous le conſerveriez longtems ? Ne vous répreſentiez-vous point, que ce qui eſt monté à ſon dernier dégré de perfection, eſt prêt à tomber ? Qu'une vertu conſommée ſe dérobe en un moment à nos yeux, & que les fruits hatifs n'attendent point l'ariere ſaiſon. Un feu vif & clair meurt en un inſtant, celui qui ſe prend à une matiere dificile à enflammer, & qui n'a qu'une lueur morne & triſte, s'entretient incomparablement davantage. Nous pouvons dire le même des eſprits, plus ils ont de lumiere, plûtôt ils s'éteignent ; & à parler en général, ce qui*

ne peut s'élever plus haut, eſt à la veille de ſa cheute. Fabien écrit, que du tems de nos Peres, il ſe vit à Rome un enfant qui étoit de taille des plus grands hommes : Cet Enfant ne vécut guéres, & autoriſa la prédiction que tous les gens d'eſprit avoient faite de ſa mort. Ils avoient jugé avec raiſon, qu'il n'ariveroit jamais à un âge qu'il avoit anticipé, & dont la nature, s'il eſt permis de parler ainſi, lui avoit fait les avances. Cet exemple confirme ce que nous avons déja dit, qu'une maturité parfaite eſt une marque infaillible de la ruïne de ſon ſujet, & que la fin d'une choſe arive néceſſairement dès que la vertu qu'elle avoit de croître, eſt entierement épuiſée.

Je pourois ajoûter ce que l'Auteur avoit dit auparavant, *qu'il ne ſe voit guére que les grandes félicitez ſoient longues. Il n'y a qu'un bonheur mediocre qui ſoit durable, & qui aille juſqu'au bout. La fortune s'en rétourne ordinairement du même train qu'elle eſt venuë. Elle demeure peu où elle s'eſt preſſée d'ariver. La nature ſe hâte de même à réprendre ce qu'elle a donné trop tôt, & ſi elle a fait trop promptement des prêts conſiderables, elle les demande avant le terme qu'elle dévroit donner.* Après les témoignages de ces grandes Maîtres, je n'ai rien à vous dire, ſi ce n'eſt que je ſuis,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

AU REVEREND PERE DE LA M.

Touchant le Bal.

MON REVEREND PERE,

VOus deſaprouverez peut-être ma curioſité : depuis quelques jours j'ai lû les Lettres du Comte de Buſſy, entre-autres je ſuis tombé ſur une conſultation qu'un grand Evêque lui fait, pour ſçavoir ſon ſentiment ſur un *Traité des Bals*. L'expérience qu'avoit cet Illuſtre auſſi connu par ſes diſgraces, que par la politeſſe de ſon langage ; & la ſincerité dont il faiſoit profeſſion, me font croire que ſon témoignage n'eſt pas tout-à-fait à réjetter ſur ce chapitre, afin que vous ne m'en croyez pas ſur ma parole, je vous envoye un fidéle extrait de ſes ſentimens touchant les Bals : il réconnoît d'abord qu'ils ſont très-dangereux. Ce n'a pas été ſeulement ma raiſon, *dit-il*, qui me l'a fait croire, ç'a été mon experience, je ſçai bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres ; cependant les temperamens les plus froids s'y réchaufent, & ceux qui ſont aſſez glacez, pour n'y être point émûs, n'y ayant aucun plaiſir, n'y vont point ; ainſi il n'eſt pas néceſſaire de les leur défendre, ils ſe les défendent aſſez à eux-mêmes : quand on n'y a point de plaiſir, les ſoins de ſa parure & les veilles en rébutent ; & quand on y a du plaiſir, il eſt

certain, qu'on court grand riſque d'y ofenſer Dieu : ce ne ſont d'ordinaire que jeunes gens, qui compoſent ces aſſemblées, leſquels ont aſſez de peine à réſiſter aux tentations dans la ſolitude ; à plus forte raiſon, dans ces lieux-là, où les beaux objets, les violons, & l'agitation de la danſe échauferoient des Anachorettes. Les vieilles gens, qui pouroient ſe trouver dans les Bals, ſans intereſſer leur conſcience, ſeroient ridicules d'y aller, & les jeunes, à qui la bienſéance le permettroit, ne le pouroient pas, ſans s'expoſer à de trop grands péreils. Ainſi je tiens qu'il ne faut point aller au Bal, quand on eſt Chrétien, & je croi que les Directeurs feroient leur dévoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences, qu'ils n'y allaſſent jamais. Je ſuis,

MON REVEREND PERE,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

A MONSIEUR DE ***

Sur l'injuſtice de la plûpart des Plaintes.

QUoi ! vous êtes ſurpris d'entendre crier contre Monſieur de *** ? Ne ſufit-il pas qu'il ait du mérite pour s'atirer l'envie de ces voiſins, & voudriez-vous que l'on ne ſe déchaînât pas contre un homme dont on dit que le Gouverneur de vôtre Province ſuit les

conſeils ? Le peuple cherche d'ordinaire à ſe décharger ſur quelqu'un des chagrins qu'il s'eſt atirez par ſon imprudence. Il veut les réjetter ſur la mauvaiſe conduite d'un autre. Un homme qui tombe malade par ſes débauches, s'en prend à l'intemperie de l'air. Un Chaſſeur ſe plaint de ſon fuzil, de ſes chiens, du ſoleil, de la pouſſiere, pour ne pas avoüer qu'il eſt mal-adroit. En un mot, tout le monde ſe forme des cauſes de ſes malheurs, de peur qu'on ne les atribuë à ſon peu de précaution. Ce n'eſt pas que je croïe que cela arive toûjours, mais nous ne le voïons ariver que trop ſouvent. Voilà, Monſieur, ce que je puis répondre à ce que vous m'avez démandé. Je ſuis,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

A MONSIEUR DE ***.

Touchant la fortune.

QUoi ! Monſieur, un homme d'auſſi bon ſens que vous, peut-il dire qu'il ne faut qu'être heureux pour être eſtimé grand homme ? J'avoüe que la fortune donne bien ſouvent du prix & de l'éclat à des actions qui ſans ſon ſécours, démeureroient enſévélies dans l'obſcurité. Je veux même que le bonheur puiſſe quelquefois ténir lieu de mérite, & ſuppléer au défaut des bonnes qualitez. Mais,

Monſieur, avoüez que cela eſt bien rare, & que l'on auroit tort de le tirer en exemple. Je ſai que le hazard fait réüſſir des choſes que l'art ne conduiroit pas à la même perfection, & qu'il eſt arivé deux fois qu'un pinceau jetté par dépit a peint admirablement l'écume d'un cheval & celle d'un chien. Mais que l'on jette un pinceau tant qu'on voudra, formera-t'on un cheval tout entier, ou un chien à qui rien ne manquera ? Diſons donc, Monſieur, que pour faire quelque choſe d'achevé, il eſt bon que l'Art & la fortune s'en mêlent, & qu'ils ſe prétent la main l'un à l'autre, autrement on ne voit rien que d'imparfait & de défectueux. Un homme de guerre peut par une impetuoſité de courage & par le ſécours du hazard ſe ſignaler & remporter un grand avantage ; mais s'il ne ſait bien le métier, au lieu de paſſer pour grand Capitaine, il tombera dans des fautes conſiderables, & perdra bientôt la réputation qu'il n'aura acquiſe que par un coup de bonheur. Il ſeroit encore plus difficile à un ignorant de ſe rendre illuſtre dans les autres profeſſions. Un homme d'Etat mériteroit-il d'être long-tems dans le Cabinet du Prince, s'il ne ſavoit ni politique en général, ni interêts des Nations en particulier ? Le Souverain auroit grand tort de ſe répoſer ſur lui, de ne pas voir que dans le miniſtére auſſi bien qu'à la guerre, il n'eſt pas permis de tomber ſouvent, & que les prémieres chûtes ſont d'ordinaire mortelles. Je penſe même que ſi la fortune ſeule élevoit un homme ſans mérite aux plus hautes dignités, bien loin de le faire

faire paroître vertueux, elle mettroit ſes vices dans une plus grande évidence, comme un Sculpteur feroit paroître une Statuë encore plus petite qu'elle ne ſeroit en éfet, s'il la poſoit ſur la pointe d'une Pyramide. Demeurons d'acord auſſi que la fortune a ſouvent autant de malignité que de bizarrerie, quand elle éleve bien haut les gens qui ne méritent pas ſes faveurs. Par cette conduite elle leur atire la raillerie & les mépris en expoſant leurs défauts à un plus grand jour, comme j'ai dit, ou elle leur prépare une chûte plus dangereuſe. Croïez-moi, mon cher Monſieur, vivons en répos ſans craindre ſes malices, & ſans ſouhaiter ſes bienfaits. Pour moi, je ne voudrois pas même lui dévoir vôtre amitié. Je la veux acquerir par mes ſervices, & m'en rendre digne par les ſentimens d'eſtime & de reſpect que j'aurai pour vous toute ma vie.

A MONSIEUR DE ***

Sur les Bienfaits.

J'Avouë que le monde eſt plein d'ingrats; mais ſavez-vous bien, Monſieur, que le nombre n'en paroîtroit pas ſi grand, ſi l'on examinoit la véritable cauſe de leur prétenduë ingratitude. Quand nous pénétrons juſqu'à l'intention de ceux qui nous font du bien, nous y découvrons ſouvent des motifs qui ne leur ſont pas avantageux, & qui ne nous obli-

gent pas à une grande réconnoiſſance. Celui qui me donne pour le faire ſavoir à tout le monde, doit être content quand tout le monde le ſait ; il n'eſt plus en droit de demander autre choſe. S'il avoit bien voulu me laiſſer le ſoin de publier ſon bienfait, il auroit eu ſujet de ſe plaindre, ſi je ne m'en étois acquité fidélement. Mais il n'a pas voulu s'en fier à moi, il a fait ce que je devois faire, je ſuis déchargé, & je n'ai qu'à demeurer en répos. Il s'eſt payé lui-même, ſeroit-il juſte que je le payaſſe une ſéconde fois ? *Qu'il ſe taiſe s'il veut que je parle.* Un grand Poëte de nôtre tems exprime admirablement cette penſée en deux Vers. C'eſt un Roi qui répond au Général de ſes Armées, qui lui réproche les importans ſervices qu'il lui a rendus.

Je vous dois mes Etats, j'aime à le publier :
Mais quand je m'en ſouviens, vous devez l'oublier.

D'ailleurs, quelle obligation a-t'on aux gens qui n'acordent qu'à l'extremité ce qu'on leur demande ? C'eſt-à-dire, que quand ils n'en peuvent plus, & qu'ils n'ont pas la force de ſoûtenir les aſſauts d'un importun qui les aſſiége, & qui les ſerre de ſi près, qu'il ne leur laiſſe pas la réſpiration libre. Vous loüeriez-vous d'un homme timide qui ne ſeroit capable d'aucune généroſité, & qui ne vous auroit accordé une faveur, que parce qu'il n'auroit pas été aſſez hardi pour vous la réfuſer ? Les prodigues n'ont pas de meilleures intentions que ces perſonnes foibles. L'argent leur tombe des

mains, ils ne le donnent pas, ils le jettent comme s'il l'avoient en averſion. On les apelle *Paniers percez.* Ceux qui ramaſſent ce qui en tombe, ne doivent point rémercier les paniers. Il y a auſſi des gens qui réprochent outrageuſement aux malheureux la miſere dont ils demandent à être ſoulagez. Ils vendent ſi cher les graces qu'ils leur acordent que l'on peut dire qu'ils les ſouflettent de la même main qu'ils leur donnent l'aumône. Je ne m'étendrai pas ſur une matiere ſi vaſte, quelque plaiſir que je vous fiſſe en raportant les fautes que l'on commet contre la liberalité, vôtre vertu favorite. J'ajouterai ſeulement que l'ingratitude ſeroit regardée comme un monſtre dans la ſocieté civile, ſi elle étoit un peu moins ordinaire, & que nous y fuſſions moins acoutumez. Mais, Monſieur, quand un Bienfaicteur auroit gâté ſon préſent juſques à le faire d'une maniere injurieuſe, il me ſemble qu'on ne doit pas laiſſer de publier l'obligation qu'on lui a, pour peu que l'on ait de probité dans l'ame. Il faut même chercher avec plus d'empreſſement à s'acquiter envers un créancier de cette humeur-là. Si nous n'en trouvons pas d'ocaſion, plaignons-nous de la fortune, ſi nous voulons. Réprochons lui ſon injuſtice; mais ne donnons à perſonne ſujet de ſe plaindre de la nôtre. Je vous demande pardon ſi j'en ai tant dit ſur une matiere, où vous me pouriez faire de belles léçons. Vous y êtes maître comme en toutes ſortes de ſciences, & je n'y ſerois pas moins volontiers que je ſuis, &c.

A MONSIEUR DE ***

Touchant la Raillerie.

JE m'étonne que l'homme dont vous me parlez, n'entende pas raillerie. On le raille ſi ſouvent par tout où il va ; que s'il n'a pas acquis la facilité de répondre, il dévroit du moins s'être acoûtumé à ſoufrir ce qu'on lui dit. Mais que voulez-vous, il y a des gens indociles à qui l'expérience ne peut rien aprendre. Vôtre beau Monſieur *** devoit rire avec le reſte de la compagnie du bon Mot que vous lui dites au lieu de s'en ofenſer. C'étoit un trait qui n'alloit pas juſqu'au vif, & qui ne dévoit que chatoüiller la peau qu'il touchoit ſans percer. Il vous a dit toutes les injures dont il a pû s'aviſer, & vous n'avez rien répondu. Ainſi il a parlé en femme des Halles, & vous avez autoriſé le Proverbe Grec, qui dit qu'en pareilles ocaſions *le ſilence eſt la réponſe des Sages.* N'admirez-vous pas le conſeil qui ne veut pas, *que nous ſervions de miroir à un homme emporté de colére*, que nous ne faſſions pas voir à un furieux que nous ſommes ſa véritable image ; que nous avons comme lui les yeux étincellans, le viſage enflammé, toute nôtre perſonne dans une agitation violente. Que nous grinçons les dents, fermons les poings, & frapons du pied. Mais, Monſieur, vous n'aviez été non plus l'écho de ſes

paroles, que le miroir de ſes actions, & je voi bien que vous êtes plus ſage que le Vieillard de la Comedie qui ſe laſſe de ſe voir outrager, & répond enfin : *S'il continuë à me dire ce qu'il lui plaît, je lui dirai ce qui ne lui plaira pas.* Vous avez conſideré que ce brutal étoit yvre de la colére, plein & tranſporté des fumées de cette paſſion. Que j'aurois eu de dépit ſi vous euſſiez répondu des injures ! Je vous aurois regardé comme ces Sauvages du nouveau Monde qui ſe croïent obligez par honneur de rémordre les bêtes qui les ont mordus, ſans excepter les plus petites & les plus ſales. Quoi ! je me facherois quand mon Ennemi veut que je me fache ? Ce ſeroit avoir pour lui une complaiſance qu'il ne mérite pas. J'avouë qu'il importe pour la ſocieté civile que la médiſance ne demeure pas impunie ; mais, Monſieur, ne croyez pas que celle de vôtre homme le ſoit. Vous ſerez la cauſe innocente de la punition qu'il en récevra infailliblement. Ce Calomniateur croira que tout lui ſera permis, il ataquera bien-tôt quelqu'un qui aura la tête plus chaude, & moins ſage que la vôtre, & vous vous verrez vangé à vôtre aiſe. Il ne faut pas être grand Prophete pour prédire un évenement ſi vrai-ſemblable. Cependant je ſuis vôtre très-humble ſerviteur & admirateur.

A MONSIEUR DE ***

Touchant le Menſonge.

VOus acommodez les choſes comme il vous plaît dans vôtre Lettre, mais à vous parler franchement, Monſieur, vôtre frere m'a fait de grandes plaintes de vôtre peu de ſincerité. S'il eſt vrai, que j'aye autant de pouvoir ſur vous que l'on s'imagine, je vous ſuplie de tout mon cœur, de ne vous point décrier dans le monde, par une voye ſi indigne de vous, & ſi incommode pour le commerce de la vie. Conſiderez combien les hommes ſeroient malheureux, s'il ne vivoient en ſocieté, & combien de chagrins ils auroient à eſſuyer à tout moment, ſi les perſonnes qui vivroient enſemble, ne parloient jamais ſelon leurs véritables ſentimens. Quelle confiance pourrions-nous avoir les uns pour les autres, ſi nous n'entendions pas ſeulement ce que nous dirions entre nous ? Vous avez vû dans l'Ecriture-Sainte, que nous ne ſerions point en état de nous battre, ſi nous ne comprénions point que la trompette ſonnât la charge. Le menſonge change la face des choſes, il étouffe la vérité bien loin de la faire paroître. Ainſi, Monſieur, quelles précautions laiſſe-t'il prendre, & quels déſordres ne cauſe-t'il pas ? Si l'on nous fait des proteſtations d'amitié dans le tems que l'on nous hait violem-

ment, ne tomberons-nous pas dans les piéges que l'on nous voudra tendre ? Encore y auroit-il de quoi ſe conſoler, ſi le menteur diſoit toûjours le contraire de ce qu'il auroit dans l'eſprit. On ſe garantiroit de ſurpriſe, on pourroit démêler l'intention à travers la fauſſeté du diſcours. Mais ſi la vérité eſt toûjours une, & qu'elle n'ait qu'un viſage, le menſonge déguiſe les choſes en mille manieres diferentes. Un François qui entendra parfaitement ſa langue, ne ſera pas mieux inſtruit des intentions de ſon frere qui ſera menteur, qu'il connoîtra les ſentimens d'un Chinois ou d'un Americain. Enfin il ſera étranger avec ſon frere, parce qu'il ne comprendra point ce que voudront dire ſes paroles. Je paſſe même plus avant. L'on peut avoir plus de commerce avec les Nations dont on n'entend pas le langage, qu'avec nos Amis qui déguiſent leurs penſées. Nous nous expliquons en Canada par les truchemens, & nôtre commerce continuë. Nous pouvons nous faire entendre aux muets par des ſignes, & quoi que leur ſilence ſoit incommode pour la ſocieté, nous pouvons dire qu'il ne la ruïne pas entieremcnt comme ſait le menſonge. Après cela, mon cher Monſieur, défaites-vous de l'opinion que vous avez, que tromper adroitement, c'eſt être ſage en quelque façon, ou que du moins, c'eſt avoir la ſcience du monde. Ne croyez pas que c'eſt être prudent que d'avoir de l'invention à faire réüſſir une intrigue pour une fin qui n'eſt pas loüable. Il eſt permis dans les beaux Arts, d'abuſer nos ſens ; & les Maîtres qui trom-

pent le mieux, ſont eſtimez les plus habiles. Mais les Peintres & les Fourbes trompent avec des intentions bien diferentes. Les prémiers n'abuſent que pour plaire, & les autres ne ſe rendent agréables que pour tromper. Leurs diſcours ſont doux, & coulent comme de l'huile, pour parler ſelon l'Ecriture, mais les ſuites en ſont plus pénétrantes que des fléches. C'eſt un poiſon qui aſſoupit les ſens, mais dont la malignité va juſques aux entrailles. Enfin, ils font du mal avec de bonnes paroles, & nous tuent avec des armes dorées. Voilà, mon cher Monſieur, comme les dérèglemens de nos mœurs corompent l'uſage des meilleurs choſes, & de quelle maniere la parole, qui nous peut donner de grands avantages, nous peut dévenir pernicieuſe. Dieu ménace les fourbes d'une punition qui paroît aſſez étrange. Il dit qu'ils ne verront point en plein jour ; c'eſt-à-dire, que Dieu les éblouïra de telle ſorte, que toute leur politique ſera déconcertée. Ils iront à tâtons à midi comme à minuit, & s'égareront dans les routes les plus connuës & les plus aiſées. Ces gens ſi ſubtils qui ſe piquent de pénétrer dans les eſprits, & de foüiller dans les plus ſécrets réplis des cœurs, déviennent à leur tour les dupes de ceux qu'ils ont trompez. Ils ſe répoſent ſur la bonne foi des perſonnes qu'ils ont abuſées, & qu'ils croyent crédules ; cependant ces perſonnes ont ouvert les yeux en tombant, & rémarquent les piéges qu'on leur tend encore. Bien loin de s'expoſer à une ſeconde chute, elles ne ſongent qu'à ſe vanger, & con-

noiſſant les artifices de leurs ennemis, elles s'en ſervent & diſſimulent quand on s'y attend le moins. S'il m'étoit permis de faire un peu le Prédicateur, je vous dirois, *qu'il ſe lève un jour ſur les Juſtes pour les éclairer la nuit.* Après cela, comment ſe peuvent-ils égarer s'ils ſont conduits par cette lumiere, & qu'ils n'ayent eux-mêmes aucune intention de quitter le droit chemin ? Ce jour qui ſe lève ſur les Juſtes, leur donne plus d'un ſécours. Il ne les échaufe pas moins qu'il les éclaire. Il leur montre la voye qu'ils doivent ténir, & les y atire. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez auſſi cette voye, quitez les détours, & prénez des maximes contraires à celles que vous avez ſuivies juſqu'à préſent. Vous ſçavez que je m'intereſſe en tout ce qui vous touche, & que vous ne pouvez prendre les avis d'un homme qui ſoit plus abſolument à vous que je ſuis,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

A MONSIEUR DE ***

De la bonne Conduite.

VOus ne doutez pas, mon cher Néveu, que ce ne ſoit avec bien du plaiſir que je voi les bons ſuccès de vos entrepriſes ; mais vous voulez bien que je ſouhaite de vous voir garder dans la proſperité la conduite qui a

contribué à vôtre fortune. Comme vous êtes troiſiéme Cadet de vôtre Maiſon, vous avez crû être obligé à prendre plus de ſoin de vous avancer ; de ſorte que vous vous êtes ataché au ſervice avec plus d'exactitude, & plus d'ardeur de vous ſignaler, que ſi vous étiez né avec plus de bien. Mais, mon cher Néveu, conſiderez que le bonheur nous flate d'ordinaire avec tant d'excès, qu'il eſt bien dificile que nous ne vénions à nous rélâcher de nôtre dévoir. Je vous dirai la choſe d'un ton plus élevé, ſi vous voulez que j'emprunte les paroles d'un Ancien de ma connoiſſance. Il fait parler un Empereur qui aſſocie un homme de mérite à l'Empire : *Juſques ici*, lui dit-il, *la Fortune vous a perſecuté, & vous avez ſoûtenu ſes éforts avec une conſtance inébranlable ; mais ſouvenez-vous que les proſperitez ont des aiguillons qui font mieux connoître le fort & le foible de nos courages, que ne peuvent faire les adverſitez. En voici la raiſon. Le bonheur n'eſt propre qu'à nous corompre & à nous amolir, & les miſeres ſont des fardeaux qui ménacent de nous acabler par leur pèſanteur. De ſorte qu'il faut que nos eſprits ſe roidiſſent contre elles, & qu'ils ramaſſent toute leur vigueur. Cependant, je ne doute point que vous ne conſerviez dans ce changement de vôtre fortune, la bonne foi & l'amitié que vous avez toûjours fait paroître, & qui ſont les plus beaux dons & les plus grands avantages de l'eſprit humain : Mais conſiderez, je vous prie, que tous ceux qui aprocheront de vôtre Perſonne, feront tous leurs éforts pour afoiblir en vous ces qualitez excellentes. Ils*

mettront tout en uſage, les baſſes complaiſances, & les paroles flateuſes, qui ſont des poiſons pour les véritables amitiez.

Ajoûtons une comparaiſon qui, peut-être, ne vous déplaira pas. Les gens de faveur ſont comme des ſources vives & claires, qui ont bien de la peine à conſerver la pureté de leurs eaux. Les ambitieux & les avares en ſon trop alterez pour n'y pas acourir en foule. De ſorte qu'ils ne manquent preſque jamais de les troubler, de les ſalir, & de les corompre. Diſons auſſi que ces grandes ſources ſont ſemblables à des rivieres qui s'enflent de tant de ruiſſeaux, qu'elles ſont ſujettes à ſe déborder, & à cauſer beaucoup de ravage, à moins qu'elles ne ſoient rétenuës par de fortes digues. C'eſt-à-dire, qu'il faut moderer nos mœurs par la crainte des Loix, & par le déſir d'une bonne réputation ; c'eſt ce qui nous tient en bride. Il faut que toutes les choſes du monde trouvent des opoſitions. Les élemens ont leurs contraires, les Etats ont les leurs, pour s'arêter dans des bornes où la vertu toute ſeule auroit de la peine à les ténir. Tant que Tibere vécut ſous l'autorité d'Auguſte, & dans la concurrence de Germanicus & de Druſus, il cacha finement ſes inclinations les plus vicieuſes & garda l'aparence de ſes prémieres vertus. Son gouvernement fut enſuite un mélange de bien & de mal ſous ſa Mere, & pendant qu'il aima Sejan, ou qu'il le craignit, s'il commit de grandes cruautez, du moins ſes débauches furent ſécrettes. Mais quand il ne fut rétenu, ni par la crainte, ni

par la honte, & qu'il lui fut permis d'uſer de la liberté de ſon naturel, il s'abandonna ſans réſerve à toutes ſortes de crimes & d'impuretez. Cependant ce Prince avoit de la valeur, & quelque choſe de grand dans l'ame : & il eſt certain, qu'un homme de vertu qui vivoit ſous ſon règne, n'atribua la dépravation de ſes mœurs qu'à la force de l'autorité ſuprême. Il dit que cette indépendance avoit alteré la conſtitution de ſon eſprit, & araché du fond de ſon cœur les bonnes habitudes qu'il pouvoit avoir. Nous voyons en éfet que ſes ſucceſſeurs ne réſiſterent pas mieux à la même violence. Ils furent preſque tous entraînez par le torrent de leurs proſperitez. Veſpaſien fut le prémier qui dévint meilleur en dévenant Maître des autres. Il eſt vrai que ſon fils Titus fut l'admiration & les délices du peuple Romain ; mais s'il conſerva ſa vertu toute pure, il vécut ſi peu qu'on ne peut répondre qu'il l'eût gardée plus longtems s'il ne fût mort la troiſiéme année de ſon Empire. Le changement que l'on avoit rémarqué en Neron, le pouvoit faire apréhender. Enfin, mon cher Néveu, pourquoi ne pouvons-nous pas comparer la fortune à ces Meres tendres, qui ne font de leurs enfans que des enfans gâtez à force de les caraſſer ? Il y a peu de gens qui puiſſent parler comme Montagne : *Le bonheur ne me trouble point la vuë, au contraire je voi plus clair en tems ſerain.* Ce n'eſt pas, à vous dire vrai, que la proſperité ſoit toûjours un obſtacle à la moderation, autrement nous ſerions obligez de nous éloigner de toute ſorte

de bonheur, comme nous tâchons d'éviter un écueil. S'il y a de la foibleſſe à ne pouvoir faire un bon uſage des richeſſes & des honneurs, ſi les petits s'enyvrent de ces biens-là, & que la tête leur en tourne, les ſages ſont ſobres dans l'abondance. Ils ne s'abandonnent pas entierement à leur appetit, & ne mangent pas plus en un feſtin qu'à leur ordinaire. Je penſe que vous en uſerez de même, & qu'il n'étoit pas néceſſaire de tant moraliſer pour vous le perſuader ; je vous donne le bon jour, & je ſuis tout à vous.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE ***

Touchant la probité.

VOus avez raiſon, Monſieur, de ſoûtenir, qu'il n'y a rien de plus important pour la ſocieté des hommes, que de ténir les paroles que l'on donne. Cette bonne foi nous lie les uns aux autres, & fait ſubſiſter un commerce qui eſt ſi néceſſaire à la vie. Mais, Monſieur, parlons de la Probité comme de toutes les vertus, & mettons-la, s'il vous plaît, dans un milieu loüable entre deux extrémitez vicieuſes. Oüi, Monſieur, il faut être réligieux à garder ſa foi, mais il ne faut pas aller juſques à la ſuperſtition. Aprouveriez-vous les Loix des anciens Romains, qui ordonnoient que les Débiteurs s'acquiteroient envers leurs Créanciers en quelque miſere que la fortune

les eût réduits par quelque embraſement, par un débordement de riviere, ou par le ravage d'une Armée ennemie ? Un mal-heureux qui avoit perdu tout ſon bien, n'étoit-il pas aſſez à plaindre, ſans qu'il dévint eſclave de l'homme à qui il étoit dans l'impuiſſance de payer l'argent qu'il dévoit ? C'eſt une étrange rigueur, que d'ôter la liberté à une perſonne à qui il ne reſte que ce ſeul bien. La Morale Chrétienne eſt trop humaine pour autoriſer cette tyrannie. Elle veut bien que l'on s'acquite, mais elle n'oblige pas d'entrer dans une ſujetion ſervile. Les Payens même ne demeuroient-ils pas d'accord qu'un droit qu'ils nommoient Souverain, dévenoit une ſouveraine injuſtice, à moins que l'équité n'adoucit ce qu'il y avoit de trop ſévere ? Je paſſerai plus avant, Monſieur, & je vous dirai que, ſelon une Doctrine, que nous pouvons apeller *Angelique*, les ſermens même n'obligent à rien, & n'ont aucune force, quand ils ſont faits ſans connoiſſance & ſans juſtice. Voudriez-vous qu'une promeſſe toute ſimple nous atachât davantage ? On s'engage quelquefois lègérement & ſans réflexion, & l'on ſeroit aſſez ſcrupuleux pour vouloir ténir une parole échapée inconſidérement contre l'intention, & qui déviendroit ruïneuſe à celui qui l'auroit donnée ſans en prévoir les ſuites ? Si vous promettiez de l'argent à un homme que vous croiriez ataché à vos interêts, & que vous vinſſiez à découvrir que cet homme vous a trahi, croiriez-vous être obligé de lui garder vôtre parole, & de récompenſer ſa perfidie ? Il n'y a ni équité, ni con-

ſcience, qui ne me défende d'aplaudir au crime dès que je le connois, & je ne ſache aucune maxime de bienſéance, qui veuille que je ſois la duppe d'un homme qui m'aura fourbé. Enfin on n'eſt obligé de ténir ce qu'on promet, que lors qu'on le peut, & qu'on le doit. Je vous ai dit que je ſolliciterois pour vous, & je tombe malade ; je ſuis dégagé d'une parole que je ne puis executer ; ou, ſi j'aprens, que c'eſt contre mon Pere que vous plaidez, je ne dois plus être dans vos intêrets, & les préferer aux miens. Vous démeurez bien d'acord que ſi l'on me force de promettre quelque choſe, je ne ſuis pas obligé de ténir une parole que je n'ai pas donnée volontairement. Si je vous diſois que je vous en donne une de bonne cœur, c'eſt d'être toute ma vie à vous, me pardonneriez-vous d'avoir fini ma Lettre par une eſpèce de pointe ?

LETTRES DE SCIENCE.

A MADAME DE ***

Sur l'Architecture.

NOn, MADAME, je ne me laſſerai jamais de vous obéïr, & quand je ne pourrai vous donner de moi-même, les éclairciſſemens que vous me demanderez, j'ai des amis & des Livres qui me ſeront d'un grand

ſécours pour vous ſatisfaire. Vénons à la conteſtation que vous avez ſur les beaux Arts. Peut-on nier, Madame, que l'Architecture, ne ſoit le plus ancien de tous les Arts ſi l'on conſidere que nous aprénons dans l'Ecriture qu'elle a commencé avec le Monde. Les prémiers Hommes n'étoient encore vêtus que de peaux, & ne vivoient que de fruits, lors que Caïn bâtit une Ville : Après cela les Egyptiens & les Grecs qui ſe vantent d'avoir inventé tous les beaux Arts, les diſputeront-ils aux Hébreux ! Dira-t'on que Sicyone, Argos, & Athénes, ſoient plus anciennes que la Ville qui porta le nom d'Enoch, Fils de Caïn ? Outre cette autorité inconteſtable, le bon ſens veut que l'on ait ſongé au plûtôt à ſe bâtir des maiſons pour ſe garantir des injures du tems ? enfin c'eſt la néceſſité qui a porté les hommes à inventer l'Architecture. Avant même qu'ils s'aſſemblaſſent & qu'ils vécuſſent en ſocieté, chacun tâchoit de ſe mettre à couvert par quelque habitation, ſoit que l'on creusât des cavernes dans la terre, ou que l'on ſe fit des hutes de branches d'arbres. Dans la ſuite, on rémarqua le nid des hirondelles, on imita l'induſtrie de ces oiſeaux, & l'on travailla à ſe faire des logemens plus propres & plus commodes. Il y a aparence que Caïn fut le prémier qui conſidera ce modéle, & qu'il le ſuivit. Il n'eut pas tort, on ne peut rien voir de mieux joint & plus ſerré que ces petits bâtimens. Vous jugez bien, Madame, que durant longtems il n'y eut rien que de ruſtique dans tous les édifices que l'on fit ; & Vitruve

raporte, que de ſon tems même on bâtiſſoit de la ſorte dans les Gaules, en Eſpagne & en Phrygie. La brique & la pierre ſuccedérent après au bois & à la terre, & l'homme qui n'avoit bâti d'abord que pour la néceſſité, ſongea à ſon plaiſir particulier, & à l'utilité publique. On dit que Cadmus trouva l'uſage de la pierre, mais nous voïons dans Joſeph, que les Hébreux s'en ſervoient déja auſſi-bien que de la brique, puiſque Seth & ſes enfans firent élever deux colonnes de ces materiaux. Le marbre qui ſert aujourd'hui à la magnificence de ces bâtimens, étoit fort commun en Grece, mais on s'en ſervit d'abord plûtôt à cauſe de ſa dureté que pour la beauté. On en fit enſuite l'ornement des Maiſons & des Temples. Nous ne voïons pas que les Juifs en euſſent l'uſage. Le Temple de Salomon étoit bâti d'une pierre blanche polie, l'or & le bois de Cedre en faiſoient les ornemens, & l'on dit que les Piramides d'Egypte étoient d'une pierre marquetée de grains noirs, blancs & rouges. Voilà, ce me ſemble, ce qui régarde les matériaux. Les Auteurs profanes ne conviennent pas du prémier qui les mit en œuvre. Diogene Laërce dit qu'Epimenide de Créte eſt le prémier homme qui ait bâti, & Vitruve aſſûre, que c'eſt *Pithius* qui éleva un Temple à Minerve. Ariſtote croit que Thraſon a été le prémier qui ait fait des murailles, & que ce ſont les Cyclopes qui ont inventé les Tours. Mais d'autres atribuent cette invention aux Phéniciens. On ne ſeroit pas d'acord non plus touchant la prémiere Ville qui a été bâtie, ſi

l'Ecriture ſainte ne terminoit la conteſtation. Pline & Juſtin veulent, que Cecrops ait conſtruit la Ville d'Athenes longtems avant le deluge ; & Strabon, apuïé de l'autorité d'Homere, ſoutient, que c'eſt Argos ; d'autres prétendent, que ç'a été Sicyone ou Dioſpolis.

Quoi qu'il en ſoit, MADAME, l'invention de bâtir dont je viens de vous parler, eſt bien diferente de l'Architecture figurée & embellie que nous voyons aujourd'hui. La prémiere avoit les nids des hirondelles pour origine, & celle d'aujourd'hui fait conjecturer par ſa ſymmetrie que l'ouvrage des Abeilles lui a ſervi de modéle. Peut-on voir plus d'ordonnance, plus de règularité ? Remarque-t'on rien de plus juſte, & de mieux compaſſé que leurs petites loges ? La ſituation & la diverſité des appartemens y ſont obſervées avec tant d'exactitude, que l'Art ne peut rien faire de plus mignon, ni de plus règulier. Mais pourquoi ne pourions-nous pas chercher dans nous-mêmes l'origine de l'Architecture ? Si le corps humain eſt la maiſon de l'ame, n'a-t'elle pû lui inſpirer de faire pour lui ce que la nature avoit fait pour elle ? La proportion que l'on voit dans toutes les parties de l'homme, n'a-t'elle pas fourni l'idée d'une Architecture règuliere, & de la conformité que les piéces d'un bâtiment doivent avoir entre elles ? Cette reſſemblance a fait naître l'opinion qu'un excellent Architecte dévoit être Médécin, & *Savot* ſe tuë de prouver que la Médécine eſt néceſſaire pour la perfection de cet Art. Je ne ſai, Madame, ſi vous demeurerez d'acord d'un ſenti-

ment qui paroît aſſez bizarre, mais vous avoüerez ſans doute qu'un Architecte ne doit pas ignorer la Sculpture, puiſque c'eſt d'elle qu'il emprunte tout ce qu'il peut faire paroître de plus fin & de plus délicat dans ſes ouvrages. Enfin, on peut dire que ces deux Arts ſont jumeaux, & qu'ils ne peuvent ſe paſſer l'un de l'autre. On croit que c'eſt à Pytagore que nous dévons l'invention de la Règle & du Niveau quoi qu'il y ait des Auteurs qui aſſurent que ce fut Penthaſilée, Reine des Amazones, qui en inventa l'uſage. On conjecture de là que l'Architecture a été longtems inculte & groſſiere, puiſque les Grecs même ont bâti durant pluſieurs ſiécles ſans règle & ſans ſymmetrie. Je penſe que la coûtume d'orner les maiſons des Triomphateurs, d'armes & de trophées, donna lieu aux ornemens de l'Architecture, & aux Arcs de triomphe. Pline dit que l'invention d'orner les colomnes de vaſes & de chapitaux, commença au Temple d'Epheſe. D'autres veulent que Callimaque en prit le modele ſur le tombeau d'une jeune fille de Corinthe. La nourrice de cette fille avoit ramaſſé ſur ſa ſepulture quelques pierres qu'elle couvrit d'une grande tuile pour dreſſer un petit tombeau à la mode du Païs, & ce monument parut fort agréable le Printems enſuite, parce qu'une racine d'Acante le couvrit entierement de ſes feüilles. C'eſt de là que l'Ordre Corinthien a pris ſon nom, comme le Dorique de Dorus, fils de Neptune, pour avoir bâti un Temple d'une nouvelle invention. Je ne vous parlerai point des autres ordonnances

d'Architecture. Vous ſavez ſans doute, Madame, qu'il y en a cinq, & que depuis peu on y a ajoûté l'ordre François, comme l'on en a banni le Gothique. Ce n'eſt pas que ce dernier n'eût de la magnificence, mais il avoit des irregularitez, que le bon ſens ne pouvoit ſoufrir. Vous demeurerez d'acord de l'un & de l'autre, ſi vous n'avez pas oublié ce que je vous fis rémarquer au Portail de Nôtre-Dame. On voit, à la voûte des portes, une infinité de petites ſtatuës des Saints, qui n'ont nul raport à la grande maſſe du bâtiment, & qui ne peuvent ſe ténir en l'air, que par un miracle continuel. L'Architecture Grecque eſt plus ſage, elle plante ſes figures ſur leurs pieds, où les apuïe d'une maniere naturelle; mais graces au Ciel, le mauvais goût ne régnera non plus en bâtimens que dans les autres Arts, ſous un Prince qui a une délicateſſe admirable, & qui ſe connoît parfaitement en toutes choſes. Les Curieux demeurent d'accord que le Louvre & le Château de Verſailles ſont des Palais enchantez, & que la France ne doit point ceder aux Nations les plus polies en matiere de bâtimens. L'Architecture s'eſt donc toûjours perfectionnée. Si les premiers hommes en ſont les inventeurs, les Rois l'ont embellie, & ſelon la Fable, les Dieux même s'y ſont apliquez. Apollon & Neptune bâtirent la ville de Troye, Minerve prit plaiſir à élever des Tours.

Pallas quas condidit arces, ipſa colat.

Vous entendez ce Latin, ajoûtons, s'il

vous plaît, que de tous les Arts il n'y en a point de plus néceſſaire, ni qui mérite mieux d'être embelli. C'eſt là où la magnificence eſt dignement employée, & où la profuſion ſemble être permiſe. C'eſt ce qui fait l'ornement & la Majeſté d'un Empire. On parle avec étonnement de la dépenſe que les prémiers Romains faiſoient dans leurs bâtimens. Pline raporte que Marcius Scaurus, étant Edile, fit vénir à Rome trois cens ſoixante colomnes de marbre de trente-huit pieds de hauteur, pour un Theatre qui ne dévoit ſervir qu'un mois. Mais on avoit admiré longtems auparavant l'induſtrie, & la magnificence dans la ſtructure des murailles de Babylone, & des Jardins de Semiramis. Cette Reine y employa plus de trois cens mille hommes durant pluſieurs années. C'eſt une choſe aſſez remarquable, qu'excepté le Coloſſe de Rhodes, & la Statuë de Jupiter Olympien, on doive à l'Architecture les ſept Merveilles du monde, & que l'Egypte ait été le beau theatre de ſes miracles. Son Labyrinthe qui ſervit de modéle à Dedale pour bâtir celui de Crete, contenoit ſeize apartemens magnifiques, pour loger les ſeize Gouverneurs de l'Egypte, & on y rencontroit tant de chemins & tant de détours, qu'à peine en pouvoit-on ſortir. L'Architecture ne parut pas moins ſuperbe dans les Pyramides & les Obeliſques des Rois d'Egypte. Une ſeule fut l'ouvrage de ſix cens mille hommes pendant vingt années. Herodote, Diodore, & Pline parlent de trois Pyramides admirables, & Strabon fait un conte ſingulier

du ſujet qui fit bâtir la troiſiéme. Il dit qu'une Courtiſane nommée *Rodope*, étant dans le bain, une Aigle enleva un de ſes ſouliers des mains de ſa Suivante, & le porta dans le ſein du Roi. Ce Prince étonné de cette merveille, fit chercher cette femme, la trouva charmante, l'épouſa, & l'aima avec tant de tendreſſe, qu'après ſa mort il fit élever cette Pyramide pour l'amour d'elle. Vous avez oüi dire ſans doute, Madame, que le mot de Pyramide, vient du mot Grec *pyr*, qui veut dire *feu*, à cauſe que ces bâtimens s'élevoient comme le feu s'éleve continuellement. Peut-être auſſi, parce qu'il étoient conſtruits de pierres qui avoient quelque reſſemblance avec cet élement par les taches rouges dont j'ai dit qu'elles étoient marquetées. Je n'ajoûterai point certain conte que nous fait Pline, parlant de l'origine des Obeliſques, qu'il attibuë à Mitrés Roi d'Egipte, je penſe qu'il ſufit que je vous aye cité la Courtiſane Rodope. Je ne vous parlerai point non plus de la Tour fameuſe de Nembrot, vous jugez bien, Madame, que l'Architecture n'en dévoit pas être moins irreguliere que l'entrepriſe étoit téméraire. Mais encore faut-il dire un mot du Temple d'Epheſe, & du Tombeau de Mauſole, qui furent deux chef-d'œuvres de l'ancienne Architecture. On mit plus de quatre cens ans à bâtir le prémier ; Steſiphon en fit le plan, & acquit une gloire immortelle. Les plus fameux Architectes entreprirent le Tombeau de Mauſole, & ne ſe rendirent pas moins celebres par leur Art, qu'Artemiſe par ſes larmes.

Le Temple de Salomon n'étoit pas ſeulement récommandable par la magnificence, mais auſſi par une Architecture excellente & très-réguliere. Ce ſage Prince avoit ramaſſé les plus riches materiaux, & cherché les plus habiles Ouvriers. Cependant, ſoit que l'Architecture ſe ſoit perfectionée dans la ſuite des ſiécles, ou que la vanité ait fait agir l'Empereur Juſtinien, on dit qu'il fit mettre dans le Temple de ſainte Sophie qu'il avoit bâti, une Statuë de Salomon qui ſe cachoit de honte de voir ce Temple-là plus ſuperbe, & plus magnifique que le ſien. Voilà, Madame, juſqu'où l'Architecture s'eſt élevée, & ce qui eſt ſurprénant, eſt que les Grecs, qui l'ont portée ſi loin, ne nous en ont laiſſé aucune inſtruction. Il y a eu quelques Auteurs Romains qui en ont traité, & enſuite un aſſez grand nombre d'Italiens ; mais il eſt inutile que je vous les cite, & que je conſulte leurs Ouvrages, pour m'étendre ſur une matiere dont les perſonnes de vôtre ſexe ne demandent pas à être inſtruites trop exactement. J'aprehende même de m'être trop étendu ſur cette matiere, je vous en demande pardon, & je ſuis, &c.

A MONSIEUR DE ***

Sur la Tour de Babel.

DEmandez-moi tant d'éclairciſſement qu'il vous plaira ſans craindre de m'importuner. Quand je ne ſerai pas en état de ſatisfaire vôtre curioſité, je trouverai à Paris des ſecours que vous ne ſçauriez avoir dans vôtre Province. Ce n'eſt pas que vous n'y ayez d'habiles gens ; mais comme ils s'apliquent moins à ce que nous apellons belles Lettres, qu'à ſe rendre habiles dans leurs Profeſſions ; j'avouë qu'il y a bien des choſes qu'ils ne connoiſſent pas aſſez pour en inſtruire les autres. La conteſtation que vous eûtes avec vôtre Lieutenant Général, en eſt une preuve ; mais je ne ſçai s'il eſt facile d'en donner une déciſion qui vous puiſſe contenter l'un & l'autre. Vôtre Ami ne comprend pas que l'on eût commencé la Tour de Babel pour ſe garantir d'un ſécond Déluge. Vous ſoûtenez le contraire, fondé à ce que vous croyez, ſur les plus belles aparences du monde, & ſur l'autorité d'un grand Hiſtorien : C'eſt Joſeph ; vous citez les Antiquitez des Juifs, d'où vous avez tiré vôtre opinion ; vous ajoûtez que la vrai-ſemblance demande, qu'après une inondation générale on cherche des précautions qui puiſſent garantir de l'impetuoſité des eaux. Mais, mon cher Monſieur, avez-vous conſideré les cir-

conſtances qui peuvent détruire vos conjectures ? Si ces gens orgueilleux qui vouloient élever ſi haut le bâtiment qu'ils avoient commencé, n'avoient eu deſſein que de ſe faire un aſile au-deſſus des flots, auroient-ils quité les ſommets des montagnes qu'ils habitoient pour bâtir dans une plaine ? Auroient-ils choiſi un lieu ſitué entre l'Euphrate & le Tigre, c'eſt-à-dire, entre deux fleuves des plus larges, des plus profonds, & des plus ſujets à franchir leurs bords pour ſubmerger la campagne ? Se défioient-ils de la promeſſe que Dieu avoit faite de ne pas inonder la Terre une ſéconde fois ? Pouvoient-ils oublier une choſe que l'Arc-en-Ciel leur rémettoit ſi ſouvent dans la mémoire. Vous voyez que les meilleurs Auteurs ne penſent pas toûjours fort juſte. Il y en a qui ſe trompent bien plus que Joſeph, & qui néanmoins croyent pénétrer plus avant dans l'intention de Nemrod. Ils aſſurent qu'il n'avoit deſſein de bâtir une Tour ſi haute, que pour ſe mettre en ſureté contre le feu du Ciel, ſans conſiderer, que les lieux les plus élevez y ſont les plus expoſez. D'autres, pour être plus réligieux & plus exacts, prennent à la lettre les termes de l'Ecriture. Ils s'imaginent que Nemrod & ſes adherans vouloient porter juſques au Ciel le faîte de leur bâtiment, parce que la Géneſe le dit, ſans conſiderer que c'eſt une maniere de parler figurée. On employe l'hyperbole pour rendre les expreſſions plus ſublimes & plus magnifiques. David fait monter les Navires juſques au Ciel, & les fait décendre enſuite juſques dans les abîmes, quoi

que ni l'un ni l'autre ne ſe puiſſe faire, quelque forte que ſoit une tempête. * Un de nos plus beaux Eſprits intreprete ces paroles par la même figure.

Il apelle les vents, & ſoudain ils l'entendent,
Ils grondent d'un bruit furieux,
Les flots en tournoyant juſqu'aux Enfers décendent,
Puis montent juſques dans les Cieux.

Nous voyons auſſi dans les Epigrammes d'un de nos Poëtes:

Jean égale aux plus baſſes herbes,
Les bâtimens que ſes ayeux,
Au gré de leurs ames ſuperbes
Avoient élevé juſqu'aux Cieux.

Dans un autre endroit de ſes Poëſies, il s'exprime de cette ſorte en parlant du ravage que fait le Tems.

Il rongera ces fameux bâtimens,
Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que porphire,
Et qui juſqu'aux Enfers portent leurs fondemens.

Enfin, rien n'eſt plus ordinaire que l'uſage de l'hyperbole, & je ne ſçaurois aſſez m'étonner, que l'on ait pû croire, que Nemrod voulut élever éfectivement juſqu'au Ciel la Tour qu'il avoit entrepris de bâtir. Mais, Monſieur, il ne faloit lire que peu de mots enſuite, pour

* GODEAU.

découvrir la véritable intention des Aſſyriens. Ils dirent entr'eux : *Elevons une Tour juſqu'au Ciel pour rendre nôtre nom célebre avant que nous vénions à nous ſéparer pour nous diſperſer par toute la Terre.* Ils voulurent donc ſe rendre illuſtres, & s'immortaliſer, en quelque maniere, par cette prodigieuſe maſſe de pierre, comme les Rois d'Egypte par leurs Piramides. Outre que cette opinion eſt plauſible, nous voyons que l'Ecriture-Sainte le dit en termes exprès : ſi vous ne vous rendez tous deux à ce ſentiment, j'en chercherai d'autres pour tâcher de vous ſatisfaire. Je ſuis, &c.

Sur les Eclipſes.

EST-il poſſible, Monſieur, que vous me conſultez ſur ce qui régarde les Eclipſes. Vous pouviez par un meilleur ſécours que le mien ſatisfaire la curioſité de vôtre chére moitié. Je ne m'étonne pas qu'elle veuille ſavoir ce que l'on doit croire de ces Phénomenes qui atirent les régards de tout le monde, mais je ne ſuis pas aſſez habile Philoſophe pour décider d'une choſe dont on a toûjours parlé diferement. Ce n'eſt pas que l'on ne convienne que l'Eclipſe eſt une privation de lumiere cauſée par l'interpoſition d'un corps opaque. Il y a deux grands luminaires, pour me ſervir des termes de l'Ecriture, dont l'un nous éclaire le jour, & l'autre la nuit. Quand nous ſommes privez d'une maniere extraordinaire

de leurs irradiations, permettez-moi ce grand mot, nous apellons cela défaut ou défaillance, & les Grecs le nomment Eclipſe. C'eſt ce mot Grec ſi uſité en France qui fait la crainte de tant de gens, & la devotion de tant d'autres. Les Philoſophes conſiderent ces Phenoménes avec quelque eſpèce d'admiration. Ils en examinent la nature, ils en cherchent les cauſes & les éfets. Les Aſtronomes vont encore plus avant ſur cet objet particulier de leur ſcience, & comme dans les obſervations qu'ils ont faites, ils ont connu les révolutions des Cieux, les conjonctions des Aſtres, leurs diſtances & leurs aproches; ils ont prévû ſouvent les éfets naturels, qui en peuvent réſulter. Du moins marquent-ils préciſement les tems des Eclipſes, & déterminent les années, les mois, les ſémaines, les jours, les heures, & juſques aux minutes. Ceux qui ont lû l'Hiſtoire des Peuples Orientaux, ſavent que dans le Royaume de la Chine, & dans les Pays nouvellement convertis à la foi, ces prédictions faites par des Miſſionnaires, ſçavans Aſtronomes, leur ont toûjours donné une grande authorité ſur les eſprits des Peuples. Les Aſtrologues veulent porter leur prédiction plus loin, mais leur ſcience eſt décriée par la plûpart du monde. Vous avez oüi dire, ſans doute, que Pic-de-la-Mirande a compoſé contre eux un excellent Ouvrage qui aboutit à conclure que leur prétenduë ſcience n'eſt qu'une véritable folie. Jugez ſi par les Eclipſes ils peuvent parler juſte de l'évenement des choſes, qui dépendent de la

liberté des hommes. S'ils peuvent prédire des révoltes, des trahiſons, des guerres, des mariages, des procès, &c. J'avouë que leur ſcience ſe peut entendre à prévoir la ſtérilité, la fertilité, les maladies, les ſéchereſſes, &c. Tous les Hiſtoriens ont regardé les Eclipſes comme des évenemens ſinguliers qu'ils étoient obligez de marquer. Ils ont écrit avec ſoin ce qui les a précedez, & ce qui les a ſuivis. Je ſerois trop long ſi je vous citois toutes les obſervations que j'ai faites moi-même ſur cette matiere. Je me contenterai de vous dire, que les Médécins aſſurent ordinairement qu'il y aura des maladies, lorſque ces défaillances ſont de longue durée, & que c'eſt le Soleil qui eſt éclipſé. Ils réconnoiſſent cet Aſtre comme l'ame & le pere de la nature. En éfet, quand il agit ſur les choſes d'ici-bas, & qu'il leur communique ſes influences, ſa lumiere & ſa chaleur, ne ſemble-t'il pas répandre la vie ſur les objets qu'il regarde ? Mais ſi ſa lumiere & ſes rayons ſont arêtez, nous en perdons une irradiation ſalutaire. Si les eſprits animaux étoient arêtez par quelque humeur froide qui causât une obſtruction, toutes les parties inferieures du corps ne ſoufriroient-elles pas ? Veut-on que les hommes ne ſoufrent point quand la Lune empêche que les influences du Soleil ne tombent ſur nous ? Pluſieurs néanmoins diſent, que l'Eclipſe eſt un éfet naturel, qui ne produit ni bien ni mal, & que les rayons du Soleil peuvent être détournez, & ſa lumiere obſcurcie, ſans que nous ayons lieu d'en craindre de facheuſes ſuites. Ils ajoû-

tent, que nous ne voyons point que les nuages qui nous cachent cet Aſtre produiſent des maladies. Cependant nous n'éprouvons que trop, que les choſes naturelles ne laiſſent pas de nous faire tomber dans de facheuſes indiſpoſitions. Les tempêtes, les orages, les tonneres, les tremblemens de terre, & les vapeurs infectées nous en font demeurer d'acord aſſez ſouvent. S'il y a des gens vigoureux qui ont réſiſté à la malignité des Eclipſes ; il y en a de foibles qui y ont ſuccombé. Pendant les maladies contagieuſes, tout le monde n'eſt pas également ſuſceptible de l'infection de l'air. Un de mes Amis me diſoit l'autre jour, que l'on ne doit pas négliger de prendre des précautions durant les Eclipſes, qu'il eſt bon de ſe ténir dans ſa maiſon, au lieu de s'expoſer au grand air. Qu'il ne faloit pas croire que tant d'habiles gens ſe fuſſent trompez quand ils l'avoient conſeillé. Si les nuages qui nous cachent le Soleil, alterent moins nôtre ſanté que les Eclipſes, c'eſt qu'étant moins rares nous y ſommes plus acoûtumez. Mais s'ils duroient longtems, ils cauſeroient infailliblement un grand deſordre. On verroit augmenter les fiévres, révenir les goutes, & déborder les fluxions. Peut-être même y auroit-il des apoplexies à craindre ; mais pour les migraines & les maux de dents, une infinité de perſonnes en ſeroient ataquées. Si les incommoditez dont je viens de parler, n'afligent pas certains Peuples Septentrionaux, qui ſont privez la moitié de l'année de la lumiere & de l'influence du Soleil, c'eſt qu'ils ſont acoûtu-

mez à cette privation, & naturaliſez dans ces climats. Comme le froid deſſéche le corps & concentre la chaleur naturelle, les Habitans de ces lieux-là ſont ordinairement robuſtes, & propres à réſiſter à la groſſiereté des vapeurs. Je ne vous parlerai point de cette Eclipſe admirable que l'on vit à la mort du Fils de Dieu. Vous ſavez qu'elle fut ſurnaturelle & miraculeuſe. Elle ariva dans la pleine Lune, elle dura trois heures, & fut univerſelle. Vous avez oüi dire ce que rémarqua Saint Denis l'Areopagite, grand Philoſophe, & grand Mathematicien. Il étoit alors en Egypte, & ayant obſervé que cette Eclipſe arivoit contre l'ordre, il prononça ces paroles ſi célebres : *Ou le Dieu de la Nature ſoufre, ou toute la machine du monde ſe diſſout.* Je ne m'étendrai pas davantage ſur une matiere où je ne me ſuis jamais fort apliqué. Je ne me ſerois pas même hazardé à vous faire cette réponſe, ſi j'étois capable de vous réfuſer quelque choſe. Mais je ſuis,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

Lettre ſur la Peinture.

JE ne ſai, Madame, ſi je vous pourai donner ſur la Peinture tout l'éclairciſſement que vous ſouhaitez, mais en atendant que je vous puiſſe envoier ce qu'en a écrit Monſieur Felibien, vous vous contenterez, s'il vous

plaît, des particularitez que je remarquai l'autre jour dans un diſcours que l'on me donna à lire. Je vis qu'encore que la Peinture ne ſoit pas néceſſaire pour la commodité de la vie, elle ne laiſſe pas d'avoir une origine très-ancienne. Les Egyptiens ſe vantent de l'avoir inventée pluſieurs ſiécles avant que les Grecs en euſſent connoiſſance: mais ce qu'il y a de plus certain eſt, que ces derniers porterent ce bel Art à un point de perfection que l'on a de la peine à s'imaginer. D'abord on s'aviſa ſeulement de tracer les lignes autour de l'ombre d'un homme, & l'on dit que le premier qui en uſa ainſi, fut un Egyptien apellée Philocle. D'autres veulent que l'on doive ce commencement à un Grec de Corinthe, nommé Cleanthe, mais pour moi j'aimerois mieux ſuivre l'opinion commune, qui atribuë cette origine à l'amour. J'ai oüi dire qu'un Amant qui étoit ſur le point de faire un long voyage traça le profil du viſage de ſa Maîtreſſe ſur celui de ſon ombre pour conſerver quelque image de ſes traits qui pût adoucir le chagrin de ſon abſence. Dans la ſuite on commença à peindre, mais ce fut avec une ſeule couleur, puis on en emploia pluſieurs, & l'on trouva enfin les couleurs rompuës, les divers tons de couleurs, les réflets, l'harmonie, l'éfet des lumiéres & des ombres, les attitudes, le contraſte, & l'acord des parties avec leur tout.

On raporte qu'un Peintre apellé Simon fut le prémier qui peignit de profil, qui exprima les diférens airs de tête, qui diviſa les membres par des jointures, qui marqua les veines, &

qui

qui inventa le moien de jetter une drapperie, & d'en diſpoſer les plis. Une autre nommé Paneus fut plus hardi, il ſe hazarda de peindre la fameuſe bataille de Marathon, & fut aſſez heureux pour y faire rémarquer les principaux Chefs des Athéniens & des Perſes. Appollodore fut le plus ſavant Peintre de ſon tems, mais Zeuxis le ſurpaſſa bien-tôt après, & atira l'admiration de toute la Grece. Cependant Paraſius oſa bien entrer en lice contre lui, & l'on dit qu'il remporta le prix d'une maniére qui mérite de vous être racontée. Zeuxis avoit peint des raiſins, ſi au naturel, que les oiſeaux y voloient pour les becqueter, mais Paraſius peignit ſi admirablement un rideau, que Zeuxis lui-même le voulut tirer pour voir ce qui étoit derriére. C'eſt-ce qui l'obligea à ſe confeſſer vaincu, & à dire qu'il y avoit bien plus de gloire à tromper les hommes que les animaux. Après ceux-là Appelle acquit une réputation immortelle. Alexandre viſitoit ſouvent ce fameux Peintre. Il prénoit plaiſir à le voir travailler, & ce fut à lui ſeul qu'il permit de faire ſon portrait. Appelle faiſoit reſſembler de telle ſorte, qu'un Savant Phiſionomiſte n'avoit qu'à voir ſes Portraits pour parler juſte des perſonnes qu'ils répréſentoient. Vous ſavez ſans doute, Madame, ce que l'on diſoit autrefois d'un Portrait qu'avoit fait Appelle, *qu'il y avoit deux Alexandres, & que ſi l'Alexandre de Philippe étoit invincible, celui d'Apelle étoit inimitable.* Enfin, les productions de la Peinture ſont une eſpèce de création, & ſi les choſes qu'elle nous fait voir ſont inſenſibles & inanimées, nous

pouvons dire qu'elles ont quelquefois plus d'agrémens que celles qui vivent, & qui reſpirent. Je pourois vous citer encore pluſieurs Grecs que la Peinture a rendu célébres ; mais il vaut mieux vous entrétenir du progrez qu'a fait ce bel Art dans l'Italie ancienne & moderne. J'ai lû qu'un grand perſonnage de l'Illuſtre Famille des Fabiens tint à honneur de porter le ſurnom de Peintre, & qu'il peignit même le Temple du Salut, l'an 450, de la fondation de Rome. Les plus grands Hommes de ce tems-là s'adonnoient à la peinture, & cela dura juſques ſous les prémiers Empereurs. Mais par une révolution qui n'eſt que trop ordinaire aux belles choſes, la peinture fut négligée quelque tems après, & démeura enſévélie parmi les ruïnes des autres Arts, & des autres ſciences. Ce ne fut que longtems après qu'elle commença de paroître en Italie. Le Maître de Michel-Ange contribua fort à la rétablir, encore que ſa maniére fut ſeiche & Gothique, mais ſon Eleve le laiſſa bien loin derriére lui, & acquit une eſtime générale. Il excelloit ſur tout dans le deſſein. Cependant Raphaël d'Urbain acquit encore plus de gloire que Michel-Ange, & il porta ſi loin ſon Art qu'il ſemble qu'il a ſurpaſſé la nature en bien de choſes. On rémarque qu'il avoit le talent de donner à ſes figures toutes les graces dont elles étoient capables, & plus on voit ſes Ouvrages, plus on les admire. Il eut pour maître Pierre Perugin, mais le Diſciple fut infiniment plus habile que le Maître. Jules Romain, Polidore, Leonard de Vinci, le Georgion, le Titien, Paul Ve-

roneſe, & Tintoret, parurent preſque en même tems. Ils ont tous excellé en quelques parties de la Peinture, & quelques-uns d'entr'eux n'y ont preſque rien ignoré. Jules Romain eſt celui de tous les Diſciples de Raphaël qui a le mieux réüſſi. Ses imaginations étoient nobles & élevées. Il avoit le goût pur & net; il étoit grand imitateur des Anciens, & avoit en vûë de le faire ſervir de modéle. Son élection des attitudes étoit admirable. Polidore deſſinoit fort bien, & rencontroit parfaitement dans les Grouppes. Leonard de Vinci étoit très-profond dans la Peinture. Son mérite eſt aſſez établi par une ſeule circonſtance de ſa vie, qui eſt que François I. le fit vénir d'Italie, & qu'après avoir travaillé en France, il mourut à Fontaine-bleau entre les bras de ce Monarque qui honora de ſes larmes la mort de cet habile Peintre. Le Georgion étoit pour les Portraits & pour les grands Ouvrages. Il entendoit admirablement les figures, & il traitoit ſon ſujet avec toute la grandeur, & la convenance poſſible. Le Titien fut le plus grand Coloriſte qui ait jamais été. Il a parfaitement entendu les maſſes, l'union & la diſpoſition du tout enſemble. Il peignoit tout-à-fait bien les femmes & les enfans, & il leur inſpiroit un certain air doux, mignon & tendre qui étoit inimitable. Ses Portraits & ſes Païſages ſont merveilleux. Il donnoit à chaque choſes les touches qui leur étoient convenables & particulieres. Toutes ces grandes qualitez lui acquirent le nom de Divin, avec des biens très-conſiderables & l'amitié de

Charles Quint. On dit que les Grands de la Cour de cet Empereur ayant témoigné de la jalouſie de ce qu'il leur préferoit le Titien; il leur dit, *qu'il ne manqueroit jamais de Courtiſans, mais qu'il n'auroit pas toûjours un Titien.* Paul Veroneſe n'étoit pas bien correct, mais la beauté de ſon Coloris ſervoit de fard aux manquemens de ſon deſſein. Ses airs de femmes étoient très-gracieux, & il diverſifioit fort ſes Draperies. Tintoret avoit beaucoup de génie pour la Peinture. Il a fait d'excellens tableaux, mais il eſt principalement admirable dans le Coloris qui eſt l'ame de la Peinture.

Il y a encore d'autres fameux Peintres en Italie qui ont été ou contemporains de ceux-là, ou qui les ont ſuivi de fort près, comme les Baſſans, le Correge, le Parmeſan, les Carraches, le Guide, l'Albane, le Dominicain, le Pouſſin, & quelques autres. Les Baſſans ont fort bien peint les animaux, & avoient un très bon goût de couleurs. Le Correge peignoit avec agrément & avec facilité. Il méloit nne douceur qui faiſoit paroître ſes Tableaux d'un caractere ſingulier, & par la ſavante diſtribution des lumieres & des ombres, il avoit le ſecret de donner beaucoup de rondeur, de force & de rélief à ſes figures. Il ſçavoit conduire & finir un Tableau d'une maniere admirable, & on y rémarque tant d'union que ſes plus grands Ouvrages paroiſſent avoir été faits d'une même palette de couleurs. Le Parmeſan coloroit fort bien, il inventoit & deſſinoit en perfection. Les graces

ne le quitoient jamais, & l'on peut dire qu'il avoit toutes les qualitez d'un grand Peintre. Les Carraches ont été auſſi des hommes célebres dans leur profeſſion. Loüis Carrache excelloit dans le deſſein & dans le choix des couleurs. Annibal Carrache poſſedoit toutes les Parties de la Peinture, & ſes Ouvrages avoient un air de grandeur où peu d'autres ſont arrivez. Auguſtin Carrache ne le cédoit guére en habilité à ſon frere Annibal, & il eut un fils naturel nommé Antoine qui s'y prit d'une maniere à les paſſer tous s'il eut vécu. Le Guide en rémettant à ſa maniere les Tableaux d'Albert Durer a plus gagné d'argent, & plus acquis de réputation qu'une grande partie de ceux qui l'ont précedé, & qui l'ont ſuivi. Le Dominicain répara par ſon travail le peu de diſpoſition qu'il avoit à la peinture, & s'y rendit très-ſavant. Le fameux Pouſſin a fait révivre les plus belles ſtatuës de l'antiquité; il ſçavoit qu'elles ſont une règle ſûre pour les beaux Ouvrages, il excelloit auſſi dans le Païſage, & la touche de ſes arbres eſt admirable.

Outre ces grands Peintres qui ont fleuri en Italie, il y en avoit d'autres très-habiles en divers endroits de l'Europe. Albert Durer en Allemagne, Holbens en Suiſſe, Lucas en Hollande, en Flandre Rubbens, le plus habile de tous les Peintres dans la diſtribution des lumieres, dans l'art d'exprimer les paſſions de l'ame. Vandeik ſon Diſciple étoit fort entendu dans les Tableaux galants, & il y a eu d'autres grands Peintres, dont on peut dire que le nom ne mourra jamais.

Cependant cet Art admirable qui donne la vie à des choſes mortes, eſt préſentement négligé par tout, excepté en France. Il ſemble qu'il s'eſt rétiré parmi nous avec les autres Arts & les autres ſciences ſous la protection d'un très-grand Roi. Monſieur le Brun l'a déja mis dans une ſi grande perfection, que peut-être égalerons-nous l'ancienne Grece & l'Italie moderne. Vous ſçavez en quelle eſtime ſont ſes Tableaux, vous en avez vû auſſi de Monſieur Mignard, & je ne doute point que les Curieux qui vous les ont montrez, ne vous en ayent mieux fait connoître le prix que je ne ferois. Ainſi, Madame, je ne vous en parlerai point, & je finirai une Lettre qui n'eſt déja que trop longue. Avoüez que vous m'en feriez des réproches ſi vous ne m'aviez engagé à m'étendre ſur cette matiere, & que d'ailleurs je ne fuſſe pas auſſi abſolument vôtre ſerviteur très-humble, que je le ſuis.

X. LETTRES DE PLINE LE JEUNE,

CHOISIES ET TRADUITES PAR Mr. FLE'CHIER.

Lettre enjoüée.

VOUS allez rire, & je vous le permets; riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoiſſez, a pris trois ſangliers, mais très-grands. Quoi lui-même, dites-vous? Lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma pareſſe, J'étois aſſis près des toiles; je n'avois à côté de moi ni épieu ni dard; mais des tablettes & une plume; je révois, j'écrivois, & je me préparois la conſolation de remporter mes feüilles pleines, ſi je m'en rétournois les mains vuides. Ne mépriſez pas cette maniere d'étudier. Vous ne ſçauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'eſprit; ſans compter que l'ombre des forêts, la ſolitude, & ce profond ſilence qu'exige la chaſſe, ſont très-propres à faire naître d'heureuſes penſées. Ainſi croyez-moi, quand vous irez chaſſer, portez vôtre pannetiére & vôtre bouteille; mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouvérez que Minerve ſe plaît autant ſur les Montagnes que Diane. Adieu.

Lettre enjoüée de réproche.

VRaiment vous l'entendez. Vous me mettez en dépenſe pour vous donner à ſouper, & vous me manquez. Il y a bonne juſtice à Rome. Vous me le payérez juſqu'à la derniére obole, & cela va plus loin que vous ne penſez. J'avois préparé à chacun ſa laituë, trois eſcargots, deux œufs, un gâteau, du vin miellé & de la neige ; car je vous compterai juſqu'à la neige, & avec plus de raiſon encore que le reſte, puiſqu'elle ne ſert jamais plus d'une fois. Nous avions des olives d'Andalouſie, des courges, des échalottes, & mille autres mets auſſi délicats. Vous auriez eû à choiſir d'un Comedien, d'un Lecteur, ou d'un Muſicien ; ou même, admirez ma profuſion, vous les auriez eû tous enſemble. Mais vous avez mieux aimé chez je ne ſçai qui, des huitres, des viandes exquiſes * des poiſſons rares, & des danſes Eſpagnolles. Je ſaurai vous en punir : je ne vous dis pas comment. Vous m'avez bien mortifié, vous vous êtes fait à vous-même plus de tort que vous ne penſez : au moins vous ne m'en pouviez aſſeurément faire davantage, ni en vérité à vous non plus. Que nous euſſions badiné, plaiſanté, moraliſé. Vous trouvérez ailleurs des répas plus magnifiques : mais n'en cherchez point où rè-

* *Le texte dit des freſſures de porc.*

gnent davantage la joïe, la propreté, la liberté. Faites-en l'épreuve : & après cela ſi vous ne quitez toute autre table pour la mienne, je conſens que vous quitiez la mienne pour toute autre. Adieu.

Réproche & Priére.

N'Etes-vous pas bien nonchalant, où plûtôt bien dur : peu s'en faut que je ne diſe cruel, de ténir toûjours dans l'obſcurité de ſi excellentes Poëſies ? Combien de tems encore avez vous réſolu d'être l'ennemi de vôtre gloire & de nôtre plaiſir ? Laiſſez, laiſſez vos ouvrages courir le monde. Ne les reſſerrez pas dans des bornes plus étroites que celles de l'Empire Romain. L'idée qu'ils nous ont donnée n'eſt-elle pas aſſez grande, & nôtre curioſité aſſez vive, pour vous obliger à ne nous pas faire languir davantage ? Quelques-uns de vos Vers échapez malgré vous, ont déja paru. Si vous ne prénez ſoin de les rapéler & de les raſſembler, ces vagabons ſans aveû trouvéront maître. Songez que nous ſommes mortels, & qu'ils peuvent ſeuls vous aſſûrer l'immortalité. Tous les autres ouvrages des hommes ne réſiſtent point au tems, & périſſent comme eux. Vous m'alez dire à vôtre ordinaire, c'eſt l'afaire de mes amis. Je ſouhaite de tout mon cœur, que vous ayez des amis aſſez fidéles, aſſez ſavants, aſſez laborieux pour vouloir ſe charger de cette entrépriſe, & pour la pouvoir

ſoûtenir. Mais croïez-vous qu'il y ait beaucoup de ſageſſe, à ſe promettre des autres, ce que l'on ſe réfuſe à ſoi-même? Ne parlons plus de publier : ce ſera quand il vous plaira. Eſſayez du moins d'en avoir envie, récitez-les : & donnez-vous enfin la ſatisfaction, que je goûte par avance pour vous depuis ſi long-tems. Je me répreſente déja cette foule d'Auditeurs, ces tranſports d'admiration, ces aplaudiſſemens, ce ſilence même, qui lorſque je lis mes piéces n'a guére moins de charmes pour moi, que les aplaudiſſemens, quand il eſt cauſé par la ſeule atention, & par l'impatience d'entendre la ſuite. Ne dérobez plus à vos veilles par ce long rétardement une récompenſe & ſi grande & ſi ſûre. A diferer plus long-tems, vous ne gagnerez rien que le nom d'indolent, de pareſſeux, & peut-être de timide. Adieu.

Récommandation.

JE crois être en droit de vous demander pour mes amis, ce que je vous ofrirois pour les vôtres, ſi j'étois à vôtre place. Arianus Maturius tient le prémier rang parmi les Altinates. Quand je parle de rangs, je ne les règle pas ſur les biens de la fortune dont il eſt comblé, mais ſur la pureté des mœurs, ſur la juſtice, ſur l'intégrité, ſur la prudence. Ses conſeils dirigent mes afaires, & ſon goût mes études. Il a toute la droiture, toute la ſincé-

rité, toute l'intelligence qui ſe peut déſirer. Il m'aime (je ne puis dire rien de plus) autant que vous m'aimez vous-même. Comme il ne connoît point l'ambition, il s'eſt ténu dans l'ordre des Chévaliers, quoi qu'aiſément il eût pû monter aux plus grandes dignitez. Je voudrois pourtant le tirer de l'obſcurité, où le tient ſa modeſtie. J'ai une forte paſſion de l'élever à quelque grade ſans qu'il y penſe, ſans qu'il le ſache, & peut-être même ſans qu'il y conſente ; mais j'en veux un, qui lui faſſe beaucoup d'honneur, & peu d'embaras. C'eſt une faveur que je vous démande pour lui, à la prémiere ocaſion que s'en préſentera. Lui & moi en aurons une parfaite réconnoiſſance. Car quoiqu'il ne ſouhaite point ces ſortes de graces ; il les réçoit, comme s'il les avoit fort ſouhaitées. Adieu.

AVIS.

JE vous ai envoyé comme vous le déſirez, le rémerciment que j'ai fait à l'Empereur au commencement de mon Conſulat; vous l'auriez réçû, quand vous ne me l'euſſiez pas démandé. Ne faites pas moins d'atention, je vous prie, ſur la dificulté, que ſur la beauté du ſujet. Dans la plûpart des ouvrages, la ſeule nouveauté ſufit pour réveiller le lecteur; ici le ſujet tant de fois rébattu ſemble épuiſé. Il arive de-là, que chacun indiferent ſur tout le reſte, ne s'atache qu'aux tours, & à l'ex-

preſſion, qui dans un examen ainſi détaché, ſe ſoûtiennent dificilement. Et plût à Dieu, que l'on s'arêtat du moins au plan, aux liaiſons, aux figures du diſcours ! Car enfin, les plus groſſiers peuvent quelquefois inventer heureuſement, & s'exprimer en termes pompeux : mais ordonner avec art, répandre une agréable varieté, placer à propos ces figures; c'eſt-ce qui n'apartient qu'aux plus délicats. Il ne faut pas même afecter toûjours des penſées ſublimes & brillantes. Comme dans un Tableau, rien ne fait tant paroître la lumiére, que le mélange des ombres ; auſſi dans une harangue, rien ne fait tant valoir le merveilleux, que le contraſte du ſimple. Mais j'oublie que je parle à un Maître. Je ne dois l'avertir, que de ne me pas épargner. C'eſt par la ſévérité de vôtre critique ſur les endroits foibles, que je jugerai de la ſincérité de vôtre aprobation pour tout le reſte. Adieu.

Impatience de récévoir de nouvelles d'un Ami.

A Quoi tient-il donc, que je ne réçoive de vos nouvelles ; Tout va-t'il bien, ou quelque choſe iroit-il mal ? Etes-vous acablé d'afaires, ou joüiſſez-vous d'un doux loiſir? Ne me dites point, que les commoditez pour écrire ſont rares, ou qu'elles vous manquent. Tirez-moi de cette inquiétude, & n'épargnez pas un courier exprès. J'ofre d'en faire la dépenſe ; je le païerai bien, s'il m'aprend ce que

je déſire. Pour moi je me porte bien ; ſi c'eſt ſe bien porter, que de vivre dans une cruelle incertitude ; que d'atendre de moment à autre inutilement des nouvelles qui ne viennent point ; que de craindre pour ce que j'ai de plus cher, tous les malheurs atachez à la condition humaine. Adieu.

On démande conſeil.

J'Ai ſelon ma coûtume récours à vous, comme au chef de mon conſeil. Une terre voiſine des miennes, & qui s'y trouve en quelque ſorte enclavée, eſt à vendre. Plus d'une raiſon m'invite à l'achéter ; plus d'une raiſon m'en dégoûte. L'agrément d'unir cette terre à celles que je poſſede ; prémiére amorce. Séconde tentation, le plaiſir, & tout à la fois la commodité, d'aler de l'une à l'autre tout d'une traite, & ſans être obligé à double dépenſe ; de les règir par un même Intendant, & preſque par les mêmes Fermiers ; d'embellir l'une & de me contenter d'entrétenir l'autre. Je compte encore que je m'épargne de nouveaux meubles, des portiers, des jardiniers, d'autres ſemblables gens, & des équipages de chaſſe. Il n'eſt pas indiférent de faire cette dépenſe en deux lieux ou en un ſeul. D'un autre côté voici ce qui me tient en balance. Je crains qu'il n'y ait quelque imprudence, à mettre tant de biens ſous un même climat, à les expoſer aux mêmes accidens. Il me paroît plus ſûr,

de ſe précautionner contre les caprices de la fortune, par la diferente ſituation de nos terres. Ne vous ſemble-t'il pas même, qu'il eſt agréable de changer quelquefois de terrain & d'air ; & que le voyage d'une maiſon à l'autre a ſes charmes? Mais vénons au principal ſujet de nos déliberations. Les terres ſont graſſes, fertiles, arosées ; elles ſont mêlées de terres labourables, de vignes, & de bois, dont la coupe eſt d'un révenu modique à la verité, mais certain. Malgré tous ces avantages, cette terre eſt en deſordre par l'indigence de ceux qui la dévoient cultiver. Son dernier maître a vendu plus d'une fois tout ce qui ſert à faire valoir les terres ; & pendant qu'il met ainſi les fermiers hors d'état de les entretenir, elles demeurent en friche, & il n'y croît que des ronzes & des épines. Il faut donc faire proviſion de pluſieurs fermiers fidéles & laborieux. Parmi mes eſclaves je n'en ai point de propres à cela, & il n'en reſte aucun dans la maiſon dont il s'agit. Pour vous inſtruire du prix, il eſt de trois millions de ſeſterces. † Il a été autrefois juſqu'à cinq millions de ſeſterces. * Mais la diminution du révénu cauſée ſoit faute de bons fermiers, ſoit par la miſere des tems, a produit par une ſuite naturelle la diminution du fonds. Vous me démandez ſi j'ai trois millions de ſeſterces bien comptez. Il eſt vrai que

† *Environ trois cens mille livres de nôtre monnoye.*

* *Environ cinq cent mille livres de nôtre monnoye.*

la plus grande partie de mon bien eſt en terres. J'ai pourtant argent qui roule dans le commerce ; & d'ailleurs je ne me ferai pas une peine d'emprunter. J'ai toûjours une reſſource prête dans la bourſe de ma Belle-mere, où je prends auſſi librement que dans la mienne. Ainſi que cela ne vous arête point, ſi le reſte vous plaît. Aportez y, je vous en ſupplie, toute vôtre atention. Car vous êtes le prémier homme du monde en toutes choſes, mais ſur tout en œconomie. Adieu.

Rémerciment.

LEs Grives que vous m'avez envoïées, ſont ſi excellentes, que ni par terre ni par mer, je ne puis dans la ſaiſon où nous ſommes, trouver au Laurentin de quoi vous le rendre. Atendez-vous donc à une lettre, où la ſtérilité & l'ingratitude ſe laiſſeront voir à découvert. Je ne veux pas ſeulement éſayer, de les cacher ſous un échange à la maniére de Diomede * : mais voïez quel fond je fais ſur vôtre généroſité ! Je compte mon pardon d'autant plus ſûr, que je m'en réconnois moins digne. Adieu.

* *Diomede avoit échangé des armes de fer contre des armes d'or avec Glaucus.*

Loüange.

JE ne ſens jamais mieux toute l'excellence de vos Vers, que quand j'éſaïe de les imi-

ter. Comme les Peintres qui entréprennent de peindre un viſage, dont la beauté eſt parfaite, conſervent rarement toutes ſes graces dans leur tableau : de même, lors que je veux me former ſur ce modéle, je m'aperçois que malgré mes éforts je démeure au-deſſous. C'eſt ce qui m'oblige à vous conjurer de plus en plus, de nous donner beaucoup de ſemblables ouvrages, où tout le monde déſire d'ateindre, ſans que perſonne ou preſque perſonne le puiſſe faire. Adieu.

AVIS.

IL ne me manque rien, puiſque vous êtes content ; vous avez avec vous vôtre femme & vôtre fils ; vous joüiſſez de la mer, de la fraîcheur de vos fontaines, de la beauté de vos campagnes, des agrémens d'une maiſon délicieuſe. Car quelque autre opinion peut-on avoir d'une maiſon, qu'avoit choiſi pour ſa rétraitre un homme * alors plus heureux encore, que lors qu'il fut parvenu au comble du bonheur ? Pour moi, dans ma maiſon de Toſcane, la chaſſe & l'étude m'amuſent tour à tour, & quelquefois toutes deux enſemble. Cependant je ne puis juſqu'ici décider lequel eſt le plus dificile, de faire une bonne chaſſe, ou un bon ouvrage. Adieu.

* *Pline parle ici de Nerva à qui cette maiſon apartenoit avant qu'il fut Empereur.*

LET-

LETTRES CURIEUSES DE LITTERATURE, SUR DIFFERENS SUJETS.

A MONSIEUR DE ***.

JE lis avec le plus grand plaiſir du monde les belles choſes que vous m'écrivez. Mais le chagrin me prend un moment après, quand je me vois ſi éloigné d'une converſation charmante que vos Lettres me répreſentent. J'ai admiré auſſi la Traduction que vous m'avez envoyé. Vous avez amené où vous avez voulu les Graces qui étoient dans l'original, encore qu'elles ſemblaſſent ne le point quiter. Elles ſont devenuës Françoiſes avec tous les agrémens que lui prétoit le Latin; & je ſuis perſuadé, que ſi Horace révenoit au monde, il ne vous rémerciroit pas de bon cœur de l'honneur que vous avez fait à ſon Ode. Il auroit un ſecret dépit de ſe voir ſurpaſſé en pluſieurs endroits. Cela ſoit dit, s'il vous plaît, ſans ofenſer vôtre modeſtie, ni l'amour que vous avez pour un ſi charmant Poëte. Je vous avoüerai même, ſi vous ne vous fachez pas, que je ne ſuis point de vôtre ſentiment, quand vous préferez avec tant de hauteur l'endroit où Horace parle de la mort, à la belle imitation que Malherbe nous en a laiſſée. Ce n'eſt pas que je ne demeure

d'acord avec vous que le *Mors pulſat* d'Horace ne ſoit admirable, en ce qu'il anime la mort, la fait agir, & ſemble nous la faire voir. Son *æquo pede* montre en peu de mots la générale égalité du deſtin des hommes, qui eſt de mourir ; & il n'y a pas d'opoſition plus juſte que ſon *Pauperum tabernas, Regumque turres*, que ſi la penſée de Malherbe eſt moins vive, parce qu'elle eſt moins figurée, & qu'elle ne fait pas agir la mort, il me ſemble que ſon expreſſion eſt plus magnifique que celle d'Horace. On y trouve même quelque opoſition entre la cabane d'un pauvre, & le Louvre, qui eſt le Palais de nos Rois. Je ſouhaiterois ſeulement pour l'honneur du Poëte François, qn'il eût voulu changer le premier Vers, pour le rendre digne d'être à la tête des autres. Je ne me ſaurois empêcher de vous les écrire, tant je crains que l'Original Latin ne vous ait fait négliger l'imitation Françoiſe.

Le Pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes Lois :
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Une infinité de gens moraliſent ſur la mort, en Vers ou en Proſe, bien ou mal. Mainard même ne ſe ſoutient point par tout, quand il traite cette matiere dans ſa belle Ode, *Alcipe révient dans nos bois.* Je vous en allois citer quelques endroits, mais je me ſuis ſouvenu que Coſtar en a fait une eſpèce de Diſſertation dans ſes Lettres. Il vaut mieux que je

vous renvoye à cet Auteur, que de prendre la peine de m'étendre ſur une matiere que je ne traiterois pas ſi bien que lui. Je ſuis, &c.

A MONSIEUR DE ***

Cette Lettre défend un Magiſtrat, à qui on réprochoit le tems qu'il employoit quelquefois à conſiderer ſes Pierreries.

J'Eſtime infiniment l'excellent homme que vous avez vû depuis huit jours. Vous me faites le plus grand plaiſir du monde de me dire, qu'il ne ſe laiſſe point voler à ſon Intendant, & qu'il donne bon ordre que les importuns de ſon voiſinage ne lui viennent dérober un tems qu'il peut employer plus utilement qu'à récevoir leurs viſites. Si ce tems ne lui ſervoit de rien, & qu'un ſi grand homme ne ſçût qu'en faire, il auroit tort de ſe donner tant de peine à le conſerver. Mais puiſqu'il l'employe ſi utilement, il y auroit de l'imprudence s'il ne prénoit ſoin de le garder comme une choſe précieuſe qui ſe peut perdre, & qui ne ſe peut réparer. Je ſuis bien-aiſe auſſi de ce que vous m'aprennez qu'il a pour cent-mille livres de Pierreries, & qu'il prend plaiſir, deux ou trois fois la ſémaine, de les régarder quand il a béſoin de ſe rémettre les yeux après un long & opiniâtre travail. Quoi qu'en diſe le Philoſophe, que nous apellons le *Cynique mitigé*; ce divertiſſement n'eſt pas indigne de la

gravité d'nu Magiſtrat, & l'on ne voit guéres de ſpectacle plus magnifique & plus innocent. Le Sage des Stoïques ne trouve point de plus noble ocupation que de contempler les Ouvrages de la Nature. Il ſe croit obligé de rendre ce dévoir aux Dieux immortels, en réconnoiſſance de l'intelligence qu'ils lui ont donnée. Vous ſavez, Monſieur, que toute la Majeſté de la Nature eſt ramaſſée en petit dans les Pierreries ; & qu'il n'y a, ni de plus précieuſes lumieres, ni de nuances plus admirables. Ce ſont des fleurs incorruptibles & immortelles, où il ſemble que la beauté ſe ſoit fixée, encore qu'elle ſoit changeante & périſſable par tout ailleurs. Nôtre Cenſeur dit, qu'il paroît aux victoires de Ceſar, que ce Conquerant ne s'amuſoit pas à enfiler des perles, comme dit le Peuple. Mais que répondra nôtre Critique, ſi je lui fais voir que Ceſar, qu'il a choiſi pour exemple, aimoit les perles avec tant de paſſion, que pour être maître de la côte où on les pêchoit, il entreprit la conquête de l'Angleterre. Nous voyons auſſi, qu'il ne dédaignoit * pas de donner ſouvent quelque reſte de ſon loiſir à méſurer leur groſſeur, à les comparer enſemble, & à les pèſer de ſa propre main, au raport de Suétone. A la vérité un grand homme ſeroit blamable, s'il imitoit la brutale violence d'Antoine le Triumvir, qui mit à prix la tête d'un Séna-

* *Brittaniam petiiſſe ſpe Margaritarum, quarum amplitudinem conferentem manu ſuâ exegiſſe pondus.*

teur, parce qu'il lui avoit réfuſé une belle Opale que les Lapidaires eſtimoient vingt-mille ſeſterces. Il n'auroit guéres moins de tort, s'il faiſoit comme *Nonius*, (c'étoit le nom de ce Sénateur) qui fut ſi opiniâtre, qu'il aima mieux mourir que de donner au Tyran le contentement qu'il déſiroit, & que de ſe priver de l'Opale où il avoit ataché ſon afection. Il fut plus déraiſonnable en cela que ne ſont ces Bêtes, qui ſe voyant pourſuivies par les Chaſſeurs, s'arachent elles-mêmes les parties de leur corps dont elles connoiſſent qu'ils ont envie. C'eſt ainſi qu'elles trouvent l'invention de ſe rachéter par cette rançon, comme l'a remarqué Pline. * On voit dans l'Hiſtoire des Incas, que quelques Indiens adoroient une Emeraude d'une prodigieuſe groſſeur, & qu'ils vénoient en foule de tous côtez lui faire des Sacrifices. Nous avons lû enſemble que deux grands Princes s'étoient autrefois chargé la tête d'un ſi grand nombre de Pierrreries, qu'ils en moururent tous deux. Ces paſſions ſont extravagantes & ridicules, perſonne n'en doute: Il n'y a point d'honnête curioſité qui n'ait ſon excès. Mais à méſure que ſon déreglement eſt vicieux, la moderation de ſon uſage doit atirer des loüanges. On raporte que l'on ofrit au Cardinal Ximenés pour cinq mille ducats

* *Mira Antonii ſeveritas atque luxuria, propter gemmam proſcribentis; Nec minor Nonii contumacia proſcriptionem ſuam amantis, cùm etiam feræ abroſas corporis partes relinquant propter quas ſe periclitari ſciunt.*

un Diamant qui étoit de plus grand prix, & qu'il répondit à ceux qui le preſſoient de l'achéter : *J'employerai plus utilement cette ſomme à ſoulager la néceſſité de cinq mille pauvres ſoldats, qui pourront ſervir l'Etat de leurs bras & de leur courage.* Qui peut nier que cette réponſe ne ſoit fort ſage, & qu'il ne ſe rencontre des tems & des circonſtances où il y auroit de la folie d'en uſer d'une autre façon ? Néanmoins je penſe qu'il s'en faut ténir au ſentiment de *Gallus Aſinius.* Il dit dans Tacite, qu'en matiere de train, d'équipage, d'ameublemens & de bijoux, le trop & l'aſſez ne ſe doivent juger que par la fortune de celui qui les poſſede. Il ajoûte ces paroles : *Les gens de Qualité étant ſujets à de plus grandes inquietudes, & ſe trouvant expoſez à plus de dangers, que n'eſt le commun des hommes, n'eſt-il pas juſte de leur laiſſer quelques plaiſirs particuliers, qui puiſſent flater leurs maux, & en adoucir l'amertume* ? Mais, Monſieur, trouvez bon, s'il vous plaît, que nous en demeurions là, & que je rémette au prémier Ordinaire, à répondre aux agréables choſes que vous m'avez écrites, enſuite des réproches que fait nôtre *Cinique mitigé.* Je ſuis trop politique & trop moral aujourd'hui pour ces matieres enjoüées, & pendant que je me ſens de cette humeur, il vaut mieux que je prenne mon tems pour vous aſſurer très-ſerieuſement, & très-ſincerement, que l'on ne peut être plus abſolument à vous que je ſuis,

Lettre de Mr. Fléchier, de Conſolation, à Mr. le Pelletier, Miniſtre d'Etat, ſur les infirmitez de la vieilleſſe.

LA viſite, Monſieur, que je viens de faire à M. le Duc d'Uzez, arivé depuis peu dans cette Province, m'a empêché de répondre à vôtre Lettre. Je vois que vous avez quitté vôtre ſolitude de Villeneuve avant que la ſaiſon de la campagne fut avancée. Il faut ménager une ſanté foible ; l'air de Paris eſt moins ſubtil, les ſécours y ſont plus préſens, & quand on aproche l'âge des Patriarches, il faut ſe mettre ſous les ſoins d'une famille, & récevoir de ſes enfans les fruits de la bonne éducation qu'on leur a donnée. La confidence que vous me faites de l'état où vous étes, & où vous réduit le poids des années, me toucheroit davantage ſi vous n'en parliez pas ſi bien, & ſi je ne voyois par là encore tout vôtre eſprit dans vôtre Lettre, & dans celles que M. de N... m'a communiquées. Mais enfin vôtre apréhenſion eſt raiſonnable, tout ce qui tend à ſa fin diminuë néceſſairement, la vigueur paſſe, les organes s'uſent, l'eſprit s'affoiblit avec le corps ; le feu qui nous anime s'éteint inſenſiblement, & la raiſon auſſi-bien que les ſens ſuccombent quelquefois ſous les infirmitez de la vieilleſſe. Ceux qui comme vous ont mené une vie toûjours ocupée, qui ont été chargez de pénibles & importantes af-

faires, qui ont pris à cœur les interêts de l'Etat comme ceux de leur famille, qui ſont vivement touchez des malheurs préſens & des miſeres de la Patrie ; ceux-là, dis-je, ont à craindre que l'aplication & l'uſage qu'ils ont fait de leur eſprit n'y cauſent enfin quelque défaillance. La nature ceſſe auſſi ſouvent d'elle-même. Il y a peu de ces vieilleſſes heureuſes qui ſe ſoutiennent juſqu'à la fin, où le tems n'ôte à l'homme quelque partie de lui-même ; & cette bénédiction que Moïſe prononça : *Sicut dies juventutis tuæ ita ſenectutis tuæ*, ne ſe rénouvellent guéres depuis. Nous avons vû, vous & moi, Monſieur, des hommes dont on avoit eſtimé le jugement & la ſageſſe, après avoir rempli les prémieres Charges & les prémiers Emplois du Royaume, traîner un reſte de vie dans une indolence pitoyable, ſans raiſonnement, ſans intelligence, oublier leur propre nom. J'avouë que cette eſpèce de mort vivante eſt une humiliation quand on la ſent ou qu'on la prévoit. L'homme ne fait jamais plus de pitié que lorſqu'il commence à rentrer dans ſon néant. La mort naturelle eſt la peine du peché ; la mort civile ou morale en eſt la pénitence. Il faut s'y réſigner quand on la voit aprocher, & dans le danger de ne pouvoir plus ofrir à Dieu avec liberté le ſacrifice des bonnes œuvres & de la loüange, lui en faire un de ſon inaction & de ſon ſilence. Après cela, il faut ſe conſoler de tout. L'Apôtre nous aprend que, ſoit que nous vivions ou que nous mourions, nous ſommes au Seigneur. Nous dévons croire que toute afliction comme tou-

te conſolation vient de lui, que c'eſt toûjours un bien que ſa volonté s'acompliſſe en nous. En nous ôtant ce qui ſert à le connoître & à le ſervir, il nous ôte en même-tems ce qui peut induire à l'ofenſer. Cet afoibliſſement que vous croiez rémarquer en vôtre perſonne, eſt une marque de l'atention que vous avez vers vous-même. Il n'eſt pas étonnant que vous éprouviez quelque changement & quelque diminution de force, que vôtre imagination ſe réfroidiſſe, que vôtre aplication ſe rélâche, que vos prieres ſoient moins fervantes, que vos penſées & vos actions ſoient moins vives, que le corps qui ſe corompt apenſantiſſe l'ame. Vous touchez ce terme fatal de la vie dans lequel il n'y a plus que travail & douleur, ſelon l'Ecriture. La réflexion que nous avons à faire, Monſieur, car à deux ou trois années près, nous ſommes dans le même cas; c'eſt de nous régarder ſur le déclin de l'âge comme des ſerviteurs qui vont dévenir inutiles; de mettre à profit les heures que Dieu nous laiſſe, avant que le tems vienne, où ſelon l'Evangile, il ne ſera plus libre de travailler pour le ſalut. Hâtons-nous de lui ofrir des connoiſſances & des afections qui ſeront tous les jours plus uſées, & prions-le que s'il veut nous punir, avant nôtre mort, de la privation des douceurs temporelles & ſpirtuelles de la vie, il conſerve du moins dans nos cœurs mortifiez un fond de réligion, de foi, d'humilité & de patience. C'eſt une grace & une bénédiction du Ciel pour vous, d'être au milieu de vôtre famille, aimé & honoré des vos en-

ſans qui adouciront vos peines, qui reſpecteront juſqu'à vôtre foibleſſe ; & qui touchez de tendreſſe, de pieté, & du déſir de vous prolonger un reſte de vie, auront les mêmes ſoins de vôtre vieilleſſe que vous avez eu de leur enfance. Quoique je ſois perſuadé que vous n'avez pas beſoin de mes léçons, & qu'un eſprit ſolide & tranquille, comme le vôtre, ne ſoit pas ordinairement ſujet à de pareils dérangemens, j'ai bien voulu obéïr, Monſieur, & vous témoigner avec quelle déference je ſuis vôtre très-humble, &c.

A Niſmes le .... 1709.

LETTRE SUR LA BAGATELLE.

ENnuyé de ne jamais mettre
Que rédites dans une Lettre,
Je viens de creuſer mon cerveau
Pour te ſervir enfin de quelque fruit nouveau.

Car après tout, cher Ami, faut-il toûjours écrire compliment ſur compliment ; te gronder ſans ceſſe de ne récevoir jamais aſſez ſouvent de tes nouvelles, paroître inquiet d'une ſanté que je crois parfaitement bonne, paſſer de cette inquiétude mal digerée à l'ofre de ſervices que tu ſçais t'être entierement acquis, & par une heureuſe caſcade tomber au *très-humble ſerviteur*, ou *ſerviteur très-humble*. Belle concluſion ! Faut-il enſuite digne imi-

tateur de certaines gens me glorifier à demi-bas ſi je n'ai pas de grands talens, d'avoir du moins celui de bien écrire ? Non, mon Cher,

Quand je dévrois chez toi paſſer pour ridicule,
Quand tu m'ordonnerois de ſuivre le grand train,
(C'eſt en dire beaucoup) tu le ferois en vain.
Certain invincible ſcrupule
M'empêcheroit de t'obéïr,
Et tu ne devrois pas (je penſe) m'en haïr.

Ne t'en déplaiſe, je vais dans la ſuite m'émanciper dans mes Lettres. Tu y trouveras toûjours quelques morceaux de Diſſertation, petits traits d'Hiſtoire ; enfin quelque choſe qui forme entre nous un commerce moitié Litteraire, motié Badin, où régnent chacun à leur tour l'utile & l'agréable ; je prendrai un ſujet pour chaque Lettre, j'en choiſis déja un pour celle-ci, & ce ſujet (le devineras-tu) eſt *la Bagatelle*. Voyons, examinons un peu ce que c'eſt : La Bagatelle, dira quelqu'un, eſt le contraire du ſérieux.... Et la vertu celui du vice, ajoûterai-je. C'eſt bien dit, mais ne peut-on rien dire de mieux. Si nous ſoûtenions que c'eſt ce qui n'eſt jamais utile.... Cela eſt faux, répliquera-t'on, la Bagatelle fait faire fortune, fait vivre mille gens.

De quoi vivent les foux chez tous nos grands Seigneurs,
Dites moi, de quoi ſe répaiſſent
Les mouches de la table, ou les Ecornifleurs ?
De quoi ſe nourriſſent, s'engraiſſent

Nouvelliſtes, Muſiciens,
Poëtes, & Comediens,
Et mille autres encor ? de quoi ? de Bagatelle,
Sans doute, & la rémarque eſt très-ſpirituelle.

Convenez donc du moins qu'une Bagatelle eſt tout ce qui fait rire, ou de lui-même, ou de pitié. Point du tout (me répond ce Pilier critique du Parterre) Je vais aux piéces... ce ſont de véritables bagatelles, & cependant elles ne me font rire d'aucune de ces deux manieres. Je ne ſçai donc plus ce que c'eſt que la Bagatelle.

Eſt-ce ce petit Gentil-homme
Qui fier de ſa nobleſſe, enteté de ſon nom,
M'en parle à tout propos ſans ſujet, ſans raiſon ;
Eſt-ce cette bête de ſomme,
Qui lit avec emphaſe un galimatias,
Que toute la prémiere elle ne comprend pas ?
Eſt-ce ce moderne Dorante
Qui ne parle jamais ſans qu'il feigne ou qu'il mente,
Que le ſtupide Aſron, même Aſron ne croit plus,
Qui ſi je le confonds, n'en eſt pas plus confus ?
Eſt-ce ce Manteau court, dont les galanteries
Font tant de bruit aux Tuilleries ?
Eſt-ce... mais je t'en dirois tant
Que de ce long diſcours tu ſerois mécontent.
Eſt-ce (il faut décider, la queſtion eſt belle,
Qu'apellez-vous la Bagatelle ?
Les Falbalas, Pretintailles, Rubans,
L'attirail feminin, les ſuperbes toillettes,
Les ajuſtemens des Coquettes,
Les mouches, dont on voit ſe parer les galans ;
L'équipage d'un petit Maître,

Les modes d'ajourd'hui, celles qui pour paroître
Eſperent avoir leur tour ?
Ce Courtiſan inconnu dans Verſailles,
Qui s'eſt vanté d'avoir au prémier jour
Un habit à la pretintaille ;
Tous les diſeurs de rien qui vaille,
En un mot, les Jeux & l'Amour.

Vous m'avoüerez, que ſi j'étois de ces illuſtres Eleves de Bacchus, je coudrois ici une jolie chanſon à ſa loüange, en diſant que tout eſt Bagatelle, & qu'il n'eſt rien de ſolide que le vin. Mais à propos, ne puis-je pas mettre dans ma cathegorie de Bagatelles,

Ces faiſeurs de chanſons pour l'enfant de Silene
Qui n'ont jamais bû que de l'eau ;
Eraſte dans ſes Vers épris pour une Helene
Qui n'a jamais connu l'amour ni ſon flambeau ;
Ce Cavalier qui ſe renomme
Des faveurs que toûjours lui réfuſa Cloris.
Faites mieux, me dirai Damis,
Otez-en ces Meſſieurs, & n'y mettez que l'homme.
J'entens, Damis, tu veux que je ſuive tes pas ;
Que j'aille m'ériger en rimeur ſatyrique :
Mais après Deſpreaux ma tremblante critique
En plein jour ne s'expoſe pas.

Je demeurerai pourtant d'acord que la Bagatelle eſt un des grands reſſorts qui fait joüer la machine du monde, que l'homme ce chef-d'œuvre de la nature, ne fait preſque rien où elle n'ait part, qu'elle a ſouvent entré dans le deſſein des actions les plus heroïques, & qu'elle n'a cauſé que trop de funeſtes éfets. C'eſt

elle qui a une fois mis la France & l'Angleterre à deux doigts de leur perte ; qui ne ſçait la querelle que les fils des deux Rois prirent enſemble au jeu, qui n'en a pas apris les terribles ſuites ? Qu'elle fit périr de braves gens ! Le Sage nous a dit, que tout eſt vanité, en conſiderant tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le monde, on peut s'écrier de même, *tout eſt Bagatelle.* Tu ne t'atendois pas à trouver ici de la Morale ſi ſérieuſe. Je te jure ma foi que je ne ſongeois pas non plus à la mettre ; mais il en eſt du diſcours comme d'un tendre engagement, ſouvent il va plus loin qu'on ne penſe.

On ne ſçait pas lors qu'il commence
Par quel endroit il peut finir.

C'eſt aſſez s'entrétenir de Bagatelle. Adieu, ſonge que Bagatelle à part je t'aimérai toûjours.

Lettre d'une Dame de la Cour, à Mr. l'Abbé de Bellegarde.

MONSIEUR,

J'Ai mille choſes à vous demander, & de peur d'en oublier quelqu'une, je vous les propoſerai tout de ſuite, ſans ordre & ſans arrangement ; vous y répondrez de même. Si les queſtions que j'ai à vous propoſer, vous font paroître mon ignorance, elles vous per-

ſuaderont en même-tems, que j'ai fort envie d'être inſtruite ; & je vous aſſure par avance, que j'aurai une grande docilité pour vos déciſions. Dites moi donc, je vous prie, ſi les Anciens que l'on vante tant avoient plus d'eſprit que nous ; ſi leurs Ouvrages valoient mieux que les nôtres ; s'il étoient plus polis, & plus parfaits, ſi les grands noms d'Homere & de Virgile ne ſont pas en partie cauſe, que l'on ait tant d'admiration pour leurs Poëmes ? Je vous l'avoüerai, à ma honte, que le divin Platon m'a fort ennuyé, & que j'ai trouvé mille choſes pueriles, baſſes, hors d'œuvre, qui ne vont point au fait, & qui s'écartent du but, dans les dialogues, dont un Homme, pour qui j'ai une parfaite eſtime, nous a donné depuis peu la traduction avec de ſavantes rémarques. Je ne ſaurois me pardonner l'ennui & le dégoût que j'ai eu à lire ces Dialogues ; c'eſt un éfet de mon mauvais goût ; car je ne ſaurois me perſuader que tant de grands Hommes, qui ont admiré Platon, & qui l'admirent encore, n'ayent pas de bonnes raiſons pour cela. Après vous avoir parlé de l'eſprit des Anciens, dites-moi auſſi quelque choſe de leurs mœurs ; s'ils étoient plus vicieux, ou plus gens de bien que nous ne ſommes ; ſi le monde eſt changé du blanc au noir, comme on veut nous le faire acroire, ou plûtôt, ſi les hommes n'ont pas toûjours été tels qu'ils ſont, & s'ils ne vont pas toûjours leur train de la même maniere. Le point qui m'embaraſſe le plus, eſt de ſavoir s'ils vivoient plus longtems que nous : car je vous l'avouë de bonne

foi, que je ne ſaurois plier ma crédulité, ou mon imagination, juſqu'à me perſuader que Mathuſalem, & ſes contemporains ayent vécu juſqu'à huit ou neuf cens ans : & je ne le croirai jamais, ſi ce n'eſt par un article de Foi : car, en ce cas là, je m'y ſoumets, j'aurois aſſez de penchant à croire, que les années dont parle Moïſe dans ſon Hiſtoire, n'étoient pas de douze mois comme les nôtres : autrement je ſerois fort fachée de n'avoir pas vécu en ce tems-là pour compter ma vie par des ſiécles. Pourriez-vous bien me dire, Monſieur, ſi les femmes étoient alors plus belles, plus coquettes, ou plus ſages, que nous le ſommes, & ſi les merveilles que l'on raconte des charmes de la belle Helene, & de cette fameuſe Reine d'Egypte, ſont bien fondées ? Croyez-vous, Monſieur, qu'il y ait jamais eu des Fées ? On me l'a dit tant de fois, & j'en ai été ſi ſouvent bercée, que je ne ſaurois me l'ôter de l'eſprit : Quelle diference y a-t'il entre les Fées & les Sybilles ? Ces dernieres ne ſont-elles pas de véritables Fées, ou quelque eſpèce de magiciennes : je vous l'ai bien dit d'abord, que j'avois bien des queſtions à vous propoſer ; mais on s'amuſe comme on peut, quand on eſt à la campagne. J'ai eu une diſpute depuis peu avec un Abbé de vos amis ſur le chapître des Géans ; voyez, je vous prie, où je vas chercher des ſujets pour diſputer ; Pour moi, je ne ſaurois me mettre dans l'eſprit, qu'il y ait eu des nations géantes ; je crois bien qu'il y a eu quelques Géans, comme l'on voit quelquefois des monſtres, & des enfans à deux têtes,

tes, & à quatre bras : Qu'en penſez vous ? Il me ſemble que voilà tous les doutes, que j'avois à propoſer, inſtruiſez-moi ſur tous ces chefs comme vous pourez : j'atens vôtre réponſe par la prémiere Poſte ; faites la longue ou courte, comme vous le voudrez. Nous avons ici de ſurcroît depuis quelques jours deux Dames ſavantes, à qui j'ai montré les Lettres que vous m'avez écrites ; elles ſont tout étonnées de voir que je me ſois jettée, à corps perdu, dans le bel eſprit. Je demeurerai encore quinze jours en ma campagne : après cela je rétournerai à Paris ; j'eſpere que vous y réviendrez auſſi vers ce tems-là, & que je pourai vous conſulter de vive voix ſur tous mes doutes. Je ſuis,

Vôtre très-humble ſervante
la Marquiſe de....

Lettre de Mr. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, ſur la diference des Mœurs des Anciens & des Modernes : ſur les Sibilles, les Géans, les Fées, &c.

MADAME,

C'Eſt une vieille erreur de croire, que les gens du tems paſſé étoient plus vertueux, qu'ils avoient plus d'eſprit, plus de lumiéres, plus de goût, que les hommes de ce ſiécle; & que leurs Ouvrages ſont infiniment rélévez au-deſſus des nôtres. Ceux qui décident de la

ſorte, le font ſouvent ſans connoiſſance de cauſe, & ſans être entré dans les détails néceſſaires pour faire un juſte diſcernement ſur une pareille matiére. Cette afection de loüer toûjours les Anciens, eſt l'éfet d'une jalouſie cachée contre les Modernes ; cependant il faut leur rendre juſtice ; car il eſt certain, que leurs Ouvrages ont infiniment contribué à former le goût de ceux qui ſont vénus après eux, & que les ſiécles ont été polis ou groſſiers, ſavans ou ignorans, à proportion qu'ils ont eu de l'eſtime ou du mépris pour ces Ouvrages incomparables, mais il faut diſtinguer les tems : Le ſiécle d'Alexandre, & le ſiécle d'Auguſte ont produit des hommes, qui n'ont pû être éfacez par ceux qui leur ont ſuccedé, & qui ont ſervi dans tous les tems de modéles aux plus grands génies qui ſont vénus après eux. Les prémiers Romains, dont on raconte tant de merveilles, étoient groſſiers & impolis; mais leur vertu brute & ſauvage s'humaniſa par le commerce de la Gréce, d'où leur vinrent les Sciences & les beaux Arts. Dépuis les ravages que les Barbares firent dans l'Empire & dépuis qu'ils eurent mis le feu à ces fameuſes Bibliotheques, remplies de tant de livres excellens, ces divins Ouvrages dévinrent fort rares, & l'uſage s'en abolit preſque entiérement dans la ſuite. Alors la barbarie & la groſſiereté s'introduiſit avec l'ignorance qui dura pendant tout le tems, que ces précieux monumens démeurerent enſévélis dans les ténébres ; le bon goût ne fut rémis en honneur, qu'après que les Ouvrages des An-

ciens eurent été rétrouvez. En éfet, ils aprennent à penſer noblement, à s'exprimer avec délicateſſe, à faire des peintures vives & naturelles, à donner aux choſes les plus communes un tour fin & agréable, qui les réleve infiniment. Ceux qui ne ſentent point ces beautez qui charment les connoiſſeurs, devroient être au moins, fort réſervez à cenſurer des choſes qu'ils n'entendent peut-être pas : Qu'ils s'en raportent au ſentiment de tant de grands hommes, qui en ont jugé ſi équitablement, & qui en ont fait de ſi grands éloges. Ce ſeroit une grande illuſion, ou une grande injuſtice de ſoutenir, que l'eſtime générale, que l'on a euë pour les Anciens dans tous les ſiécles, n'eſt qu'un effet de préjugez ; car il eſt impoſſible, que tant de grands hommes qui les ont admirez, ſe ſoient trompez dans une matiere de cette nature. On ſçait de quoi la prévention eſt capable, & que l'opinion publique n'eſt pas toûjours une preuve aſſurée d'un véritable mérite ; mais un conſentement ſi général confirmé durant tant de ſiécles, ne peut être fondé que ſur la vérité. Je vous dis cela, Madame, pour répondre à une objection que vous faites ſouvent, que ſi les Anciens ſont tels dans les copies qu'on en donne en nôtre langue, ils ne méritent point toute l'eſtime, & toute la vénération qu'on a pour eux ; puiſque le divin Platon vous a paru fort ennuyeux, & fort dégoutant, & que vous n'avez pas eu le courage de lire de ſuite l'un de ces Dialogues que l'on a donnez depuis peu en François au Public, quelque habile que ſoit ſon Traduc-

que ſes Poëmes ſont remplis de fautes groſſieres, & ils ne paroiſſent point touchez du ſublime & du merveilleux, & des beautez inimitables, qui y brillent de tous côtez. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait des défauts dans Homere, mais il faut ſe ſouvenir, que c'eſt le prémier qui ait marché dans une carriere ſi vaſte, & dans un pays inconnu juſqu'alors. Les hommes ne déviennent parfaits qu'après pluſieurs réflexions, & des expériences réïterées : Les fautes qui ſe trouvent dans les Poëmes d'Homere, ne ſont pas toutes ſur le compte du Poëte ; il faut s'en prendre au tems, dans lequel il vivoit ; on n'avoit pas alors le même goût des bienſéances & de la vraiſemblance, que nous l'avons maintenant : les Hommes ſe ſont polis & rafinez durant cette longue ſuite de ſiécles, qui ſe ſont écoulez depuis Homere juſqu'à nous. Si les hommes n'avoient pas, en ce tems-là, le même goût, & les mêmes manieres, que ceux qui vivent maintenant, ce n'eſt pas la faute du Poëte ; il les peignoit tels qu'il les trouvoit : Mais bien loin de le blâmer, nous dévons entrer dans les mœurs de ces prémiers hommes, au lieu de vouloir les aſſujettir aux nôtres, & d'en juger par raport à ce que nous faiſons. Les bienſéances changent ſelon les tems ; celles qui ſont fondées ſur les coûtumes, ſur les opinions, ſur la Réligion, ſont ſujetes aux mêmes viciſſitudes, que les choſes ſur leſquelles elles ſont fondées : nous le voyons par nôtre propre expérience ; ce qui faiſoit les délices de nos grands-Peres, nous paroît main-

tenant ridicule. Les Poëtes qui vivoient il y a cent ans, & qui étoient admirez & lûs avec goût, & dont on aprenoit les Vers par cœur, ſont maintenant le rébut de la lie du peuple: nôtre Poëſie a changé comme nos modes: les habits de ce tems-là ne ſont bons, que pour des maſcarades. Pour juger ſainement des Anciens, il ne faut pas les ramener à nos manieres, à nôtre goût, à nos mœurs; il faut que nous rémontions juſqu'à eux, pour nous acommoder à leurs ſentimens. Les Ouvrages d'eſprit qui ſe font maintenant, auront le même ſort que ceux des Anciens; ils ſeront moins eſtimez, quand on aura changé de goût; ainſi ne faiſons pas un crime à Homere, s'il bleſſe nos préjugez en quelque choſe, & ſi dans ſes deſcriptions, il ne répond pas à nos idées. Le Palais, & les Jardins d'Alcinoüs nous paroiſſent très-mépriſables après avoir vû la magnificence du Palais & des Jardins de Verſailles, & des autres Palais de l'Europe. C'eſt un malheur pour Homere de n'avoir rien vû de ſemblable en ſon tems. Quand il décrit un Feſtin, on ne trouve rien dans ſa deſcription, qui aproche de la propreté, de la délicateſſe, & du bon goût, qui règne ſur nos tables, tout s'y reſſent de la frugalité & de la ſimplicité des feſtins de ce tems-là. Mais il faut convenir, que ſon génie ſurpaſſe la matiere: la Nobleſſe de ſes expreſſions le ſoutient dans la pauvreté de ſon ſujet, il embellit tout ce qu'il touche; il ne laiſſe pas de paroître pompeux, & magnifique dans les endroits les plus ſtériles. On eſt contraint d'avoüer,

qu'il y a des fautes & des négligences dans les Poëmes d'Homere ; mais ce ſont de ces négligences, qui donnent du rélief aux beautez du reſte de l'ouvrage : Les Peintres les plus entendus ne finiſſent pas tous les endroits de leurs tableaux avec le même ſoin, & la même exactitude ; le coloris n'eſt pas éclatant par tout dans le même degré ; il faut que le clair & l'obſcur ſoit ménagé avec adreſſe, pour faire un plus bel éfet. La nature elle-même ne donne pas à tous ſes ouvrages, toute la perfection qu'elle pouroit ; il ſemble qu'elle diſperſe ſes tréſors avec économie. Ceux qui veulent faire un crime à Homere de ſes négligences, ne font pas réflexion que les grands Génies, tout ocupez de leur ſujet, ne deſcendent point juſqu'à des minuties ; ou du moins, ils n'en font pas leur capital. L'expérience le montre aſſez, que ces Auteurs ſi châtiez & ſi exacts ne ſont d'ordinaire que des génies médiocres, qui s'arêtent aux petites choſes, ne pouvant s'élever aux plus grandes : ils ſe contentent d'une ſéche & ennuyeuſe exactitude, qui ne demande que du tems & des ſoins. Ce ſont les perſonnes de ce caractere, qui condamnent impitoyablement les Ouvrages des Anciens, parce qu'ils n'en connoiſſent pas les beautez ; ils ſe contentent de dire en gros pour les décrier, qu'ils ſont écrits ſans ordre, ſans méthode ; que tout y eſt confondu & renverſé, & que l'on n'y voit, ni arangement, ni ſuite. Je ne prétens point mettre les Anciens au-deſſus des Modernes, ni examiner, s'ils avoient plus ou moins d'eſprit, ou de talens,

pour les grandes choſes : mais je crois, que l'on peut dire, ſans faire tort à perſonne, qu'Homére & Virgile, Demoſthéne & Ciceron, n'ont point encore été égalez par ceux qui ſont vénus après eux, & qu'aparemment, ils ne le ſeront de longtems. Je ſçai que des noms ſi célébres, & ſi révérez de toute l'antiquité peuvent impoſer ; mais mettant leurs noms à part, pour n'examiner que leurs Ouvrages, nous n'avons point de Poëmes qui puiſſent être comparez à l'Iliade, à l'Odyſſée, à l'Eneïde : Nous n'avons point de plaidoyers ou de harangues, qui puiſſent être miſes en parallelle avec les plaidoyers, les harangues & les autres Ouvrages de Demoſthene, & de Ciceron.

Sur les Mœurs des Anciens & des Modernes.

POur ce qui regarde les mœurs, ſi je ne me trompe, les hommes ont toûjours été également vicieux ; puiſque dès l'enfance du monde, la coruption étoit générale, & que Dieu, pour purifier la terre, fut obligé de noïer tous les hommes dans un déluge univerſel. Ceux qui leur ſuccederent, ne ſe corrigerent point par un ſi terrible exemple. Depuis ce tems-là, leurs ſucceſſeurs ont ſuivi les mêmes traces, & nous vivons à peu près, comme ceux qui nous ont dévancé. La galanterie eſt l'une des choſes en quoi nous avons de grands avantages pardeſſus les Anciens, & aſſurement nous avons beaucoup rafiné ſur cette matiere ; ils traitoient l'amour d'une ma-

niere aſſez ſauvage, & ils ignoroient abſolument tous les rafinemens de cette coquetterie délicate, qui eſt en uſage parmi les Dames de l'Europe; elles ſont plus douces, plus gracieuſes, plus complaiſantes, plus polies, qu'elles n'étoient autrefois; cette politeſſe a contribué, plus que tout le reſte, à leur faire oublier leur ſéverité: elles n'en ſeroient pas moins aimables, ſi elles étoient un peu plus fiéres; c'eſt mal s'y prendre, que de vouloir gagner le cœur, & l'eſtime des hommes par des douceurs. Ce n'eſt pas aſſez pour une femme d'être belle; ſi elle n'eſt modeſte, ſa beauté ne fait pas tout ſon éfet ſur l'eſprit des perſonnes raiſonnables. C'eſt peut-être, parce que les femmes ne ſont plus ſi fiéres, qu'elles ſont moins réſpectées des hommes, & qu'elles ont perdu l'aſcendant, qu'elles avoient autrefois ſur eux; la liberté, qui règne dans leurs diſcours, & dans leurs actions, les rend moins réſpectables; elles ſont trop hardies & trop inſolentes, elles boivent trop de vin, & uſent trop de tabac, ces choſes qui paroiſſent indiferentes, ne laiſſent pas d'avoir un air de débauche, qui donne mauvaiſe opinion de celles qui vivent de la ſorte. Le libertinage a règné de tout tems parmi les femmes: les Grecques & les Romaines étoient très-voluptueuſes, & vivoient dans une grande moleſſe. Les Hiſtoriens profanes & ſacrez leur réprochoient ſans ceſſe le luxe de leurs habits, la magnificence de leurs emmeublemens, & de leurs tables, le ſoin qu'elles prénoient de ſe farder, & de ſe parfumer. Les Orientaux, &

ſur tous les Aſiatiques, n'épargnoient rien pour leurs plaiſirs, & alloient juſqu'à la profuſion ; ils donnoient des ſommes immenſes pour payer les faveurs des femmes qu'ils aimoient : les particuliers étoient en ce tems-là plus riches & plus pécunieux que nous ne le ſommes maintenant : une Courtiſane fit faire, par réconnoiſſance, une ſtatuë de Venus, qui valoit un million d'or : Diogene le Cinique, dont la profeſſion étoit de cenſurer les mœurs & les deſordres de ſon ſiécle, écrivit ſur le piedeſtal de cette ſtatuë : *Ceci eſt un monument de l'incontinence des Grecs.* Les Romains n'ont point cedé aux Grecs pour la profuſion, & pour la magnificence dans leurs plaiſirs ; les ſpectacles qu'ils donnoient dans Rome à ſi grands frais, en ſont une bonne marque ; car ils faiſoient vénir toutes ſortes de bêtes, des extrémitez de la terre, pour contenter la curioſité de leurs citoïens, & pour monter par ces liberalitez aux prémiers honneurs de la République. Ce peuple belliqueux & ſauvage, nouri dans les fatigues de la guerre, & accoûtumé à une vie ſobre & dure, s'ennuïa enfin de cette frugalité : après avoir dépoüillé l'Aſie, & enrichi Rome, du débris des Provinces, & des Royaumes conquis ; la moleſſe, l'uſage des plaiſirs inconnus juſqu'alors, la magnificence, le luxe, la bonne chére, tous les vices des Orientaux s'introduiſirent dans Rome avec leurs richeſſes. Depuis ce tems-là, le libertinage & la licence n'eurent point de bornes ; comme les Romains avoient infiniment de l'eſprit, ils rafinerent

ſur les plaiſirs ; leurs voluptez étoient étudiées, on y voyoit de l'art & de l'invention pour les rendre encore plus picquantes par de nouveaux ragoûts : Si l'on en croit Juvenal, & quelques Auteurs contemporains, les Dames Romaines porterent la débauche & l'effronterie juſqu'aux derniers excès : après avoir noïé dans le vin leur raiſon & leur pudeur, elles ne gardoient plus de méſures, & ſe livroient, ſans honte, aux dérèglemens de leur cœur. Quelque licentieuſes que ſoient les Dames de ce ſiécle, elles ſont bien plus réſervées, que ne l'étoient les épouſes de ces fameux Conquerans.

Sur la beauté des Grecques & des Romaines.

JE crois, Madame, qu'il eſt impoſſible de réſoudre la queſtion que vous me propoſez ſur la beauté des Grecques & des Romaines, ni de décider nettement ſi elles étoient plus belles, que les femmes qui vivent aujourd'hui ; car on n'en ſauroit juger, qu'en les comparant les unes aux autres : les ſtatuës antiques, qui ſe ſont conſervées, & qui ſont venuës juſqu'à nous, malgré l'injure des tems, ſont des modeles de beautez parfaites & accomplies ; mais qui ſait ſi l'art n'a point ajoûté quelque perfection au naturel ; où ſi ce ne ſont point des ouvrages purement d'invention & tirez de l'imagination du Peintre ou du Sculpteur ? La belle Helene, ni Cleopatre, n'étoient peut-être pas les beautez les plus accomplies de leur ſiécle ; mille femmes qui vi-

voient alors, & qui ménoient une vie plus obſcure, les auroient éfacées, ſi l'on n'eut conſideré en elles que le mérite de la beauté; mais leurs avantures les ont rendu fameuſes: Le Poëme d'Homére, l'embraſement de Troïe, la deſtruction d'un grand Roïaume de l'Aſie, ont rendu célébre le nom d'Helé-ne, & prêté de nouveaux agrémens à ſes charmes. L'amour que Cleopatre a inſpiré à Céſar & à Marc-Antoine; la part qu'elle a eu aux avantures de ce dernier, à qui elle a fait perdre la vie & l'Empire du monde; le courage qu'elle a témoigné en ſe faiſant mourir elle-même, pour éviter la honte que lui préparoit Auguſte, qui avoit réſolu de la méner à Rome, pour la donner en ſpectacle aux Romains, & pour en faire l'ornément de ſon triomphe; tout cela a beaucoup contribué à groſſir l'idée que nous avons de la beauté de cette Reine d'Egypte. Il en eſt de la beauté du corps à peu près comme de celle de l'eſprit; elle nous paroît plus grande au travers d'une longue ſuite de ſiécles; cet éloignement lui donne du rélief & de l'éclat. Je ne doute point qu'il n'y ait eu de tout tems, & que l'on ne trouve encore aujourd'hui des femmes auſſi belles, & qui éfacent peut-être la belle Helene, ou la fameuſe Cleopatre; mais elles font moins de bruit & de fracas, parce qu'elles ne ſont pas expoſées ſur un ſi grand théatre.

Sur les Fées.

VOus êtes en peine, dites-vous, Madame, s'il y a jamais eu des Fées, & vous voudriez bien connoître leur origine : elle eſt purement chimerique ; tout ce que l'on en dit eſt fabuleux, & inventé par des Nourrices pour endormir les petits enfans ; ou ſi l'on veut dire quelque choſe de plus ſpécieux en faveur des Fées, on peut atribuer leur origine à l'idée que des certains Philoſophes ont euë, que tous les élemens étoient habitez par des diférens peuples ou diférens génies ; que les Gnomes s'étoient emparez de la terre ; que les Ondins avoient choiſi la mer pour leur partage ; que les Silphes ſe proménoient dans l'air, & les Salamandres dans la région du feu. Vous avez lû, Madame, avec plaiſir un Livre qui traite agréablement de ces matiéres curieuſes. Ces Philoſophes diſoient que les génies qui habitent les divers élemens, aparoiſſent de tems en tems, aux hommes. Voilà peut-être le fondement de tous les prodiges que l'on atribuë aux Fées dont on raconte tant de choſes extraordinaires, & qui n'ont aucune vraiſemblance.

Le nom de *Fées* fut donné d'abord à de certaines femmes, que l'on régardoit comme des Propheteſſes : on apelloit *Fées* celles qui ſe méloient de déviner, & qui amuſoient les hommes, par de fauſſes prédictions. L'opinion que l'on avoit déja des Fées, ſe fortifia merveilleuſement vers le tems des prémiéres Croiſa-

des : ceux qui avoient fait le voyage d'outremer, racontoient une infinité de choſes extraordinaires, & des prodiges qu'ils croïoient avoir vû. Ceux qui le rédiſoient après eux, y ajoutoient encore pluſieurs circonſtances de leur invention ; de ſorte que ces Hiſtoires, à méſure qu'elles s'éloignoient de leur ſource, dévenoient de pures fables. Les fictions du Taſſe & de l'Arioſte ; le pouvoir que ces deux Poëtes atribuent à certaines magiciennes ; tout cela a renouvellé dans les derniers tems les idées que l'on avoit des Fées dans des ſiécles reculez, où elles étoient honorées comme des Divinitez du ſecond ordre ; car les Païens réconnoiſſoient une diference de mérite, & de dignité dans les Dieux qu'ils adoroient ; les Fées étoient au rang des Divinitez médiocres ; on croïoit qu'elles ſe mêloient des afaires des hommes, & on leur atribuoit des qualitez ſurprénantes : le pouvoir de ſe tranſporter ſur le champ, dans les lieux les plus réculez ; de bâtir de magnifiques Palais, & de les détruire dans un moment ; de diſtribuer des tréſors & des richeſſes immenſes à ceux qui pouvoient mériter leurs bonnes graces. Les contes des Fées dans leur principe, comme les autres fables, avoient pour but d'inſtruire ceux pour qui on les faiſoit ; mais ils tomberent en peu de tems dans le décri, par des circonſtances fabuleuſes & ridicules, qu'on y mêla : de ſorte qu'on les abandonna entiérement aux nourices, qui s'en ſervoient pour endormir leurs enfans, & pour les empêcher de crier. Les Païens qui vouloient, à quelque prix que ce

ſût, ténir à quelque divinité, pour illuſtrer leur origine, ſe contenterent, quand la créance des Fées fut établie, d'en décendre, quoique ce ne fuſſent que des divinitez ſubalternes; mais enfin elles étoient toûjours quelque choſe au deſſus de l'humain dans l'opinion des hommes; & cela ſuffiſoit pour flater la vanité de ceux qui tâchoient par-là d'annoblir leur naiſſance, & de ſe tirer de pair d'avec les autres. Ce que l'on raconte de Meluſine, a aſſez de raport avec les fauſſes idées des Païens : je ne ſais ſi ceux de la maiſon de Luzignan ont prétendu rendre leur origine plus illuſtre, en adoptant cette Fée, où plûtôt ce monſtre moitié femme moitié ſerpent, qui fit bâtir le Château de Luzignan, & que l'on croyoit imprenable : Cependant il fut pris par les Huguenots dans l'année 1569. Ce que l'on raconte, *dis-je*, de Meluſine, ce ne ſont que de pures fables, & des contes faits à plaiſir; quoique pluſieurs de la maiſon de Luzignan les ayent réçûës, & débitées comme des veritez bien établies. Quelle rêverie de croire, que cette Fée ait pouſſé des gémiſſemens, & des cris, lors qu'on abbatit la Tour de Luzignan, & qu'on l'ait vuë paroître ſur les toits, dans un long habit de deüil, quand il dévoit ariver quelque choſe de funeſte à quelqu'un de cette Maiſon. Ces fables ont pû être cruës dans des ſiécles groſſiers & ſuperſtitieux, mais elles ne trouvent nulle créance dans le nôtre; nous avons le goût trop délicat, & trop rafiné; cependant nous avons à nous réprocher la fureur, avec laquelle on a lû en France

ce pendant quelque tems les Contes des Fées; il eſt vrai que cette maladie a paſſé en peu de tems, on a connu l'extravagance de ces ſortes de Livres, remplis de contes à dormir de bout, où il n'y a ni ſens ni raiſon. Ce qui n'avoit été inventé que pour divertir les enfans, eſt dévenu tout à coup l'amuſement des perſonnes les plus ſérieuſes. La Cour s'eſt laiſſée infatuer de ces ſottiſes; la Ville a ſuivi le mauvais exemple de la Cour, & a lû avec avidité, ces avantures monſtrueuſes, qui n'ont nul raport entre elles : mais enfin on eſt révenu de cette frénesie, & je crois que les Contes des Fées ont été bannis pour jamais.

Sur les Sibylles.

LEs Sibylles ne ſont pas comme les Fées, des perſonnes purement imaginaires. Les Hiſtoriens profanes & ſacrez ont parlé des Sibylles, & cité dans leurs Ouvrages quelques-uns de leurs Vers prophetiques. On ne convient pas du nombre des Sibylles; on en compte juſqu'à dix, & même juſqu'à douze : mais il y a bien de l'aparence qu'on les multiplie; on en pouroit peut-être trouver trois. Celle de Delphes a été l'une des plus fameuſes, & des plus anciennes, puiſqu'elle a prophétiſé longtems avant la guerre de Troye : quelques Hiſtoriens lui donnent le nom de *Daphné*, & diſent qu'elle étoit fille de Tireſias. Virgile a rendu célébre par ſes Vers la Sibylle, à qui il donne le nom de *Deiphobe :* elle étoit originaire de Cimmerie, petit Bourg près de Cumes dans

la Campagnie, & peu éloigné de Naples. Les Auteurs Grecs & Latins font ſouvent mention de cette Sibylle ; ce fut elle que le pieux Enée alla conſulter ſur ſes avantures, & ſur les moyens, dont il dévoit ſe ſervir, pour aller trouver le vieux Anchiſe, ſon Pere, aux Champs Eliſées. La Sibylle Cumée n'eſt pas la même que la Cumane, à qui l'on donne le nom de *Démophile*, & d'*Amalthée* : C'eſt celle pour qui les Romains avoient plus de vénération ; ils conſervoient ſes livres avec grand ſoin, & les conſultoient dans les béſoins les plus importans de la République ; ils furent brûlez avec le Capitole. Au tems de Sylla, le Sénat fit ramaſſer tout ce que l'on put des Vers des Sibylles : mais parmi ceux-là, on y gliſſa beaucoup de contrebande, que de particuliers compoſoient à leur fantaiſie. Les Sibylles étoient des filles Payennes qui ſe mêloient de prophétiſer, & qui prédiſoient l'avenir, d'une maniére énigmatique & myſtérieuſe : Leurs Vers avoient quelque raport avec ceux de *Noſtradamus*, que l'on ne dévine, que quand la choſe eſt arivée ; alors on fait des éforts inconcevables pour inventer des raports entre l'événement & la prédiction, & pour trouver dans les Vers de Noſtradamus un ſens, à quoi le Prophete n'a peut-être jamais penſé. Voilà à peu près ce qu'étoient les Vers & les Oracles des Sibylles, que les Païens écoutoient avec tant de vénération. On trouve parmi les Vers de ces Filles Prophéteſſes, quelques prédictions aſſez claires touchant la vénuë du Meſſie, & les principales circonſtances de ſa vie & de ſa

mort, afin de montrer dans les livres des Payens mêmes des preuves qui ſerviſſent à les convaincre, pour les améner plus aiſément à la Foi. Saint Auguſtin, dans le Livre 18. de *la Cité de Dieu*, raporte ces paroles tirées des Oracles des Sibylles : *Il tombera entre les mains des Infidéles ; ils donneront des ſoufflets à Dieu avec des mains profanes, & couvriront ſon viſage de crachats empeſtez, qu'ils vomiront d'une bouche impure.*

Sur l'Origine des Géans.

L'Origine des Géans eſt plus certaine, & mieux établie, que celle des Fées ou des Sibylles, puiſqu'il en eſt expreſſement parlé en pluſieurs endroits de la Sainte-Ecriture, Les Géans étoient des hommes monſtrueux, d'une taille énorme, & bien au-deſſus de la taille des hommes ordinaires. Il eſt raporté dans le Chapitre 17. *du* 1. *Livre des Rois*, que Goliath, Géant des Philiſtins, avoit ſix coudées, c'eſt-à-dire, neuf pieds de haut, & que la cuiraſſe dont il étoit révêtu, pèſoit cinq mille ſicles, qui font à peu près trois cens livres de nôtre poids, puiſque chaque ſicle pèſe une once. Il eſt donc certain, qu'il y a eu des Géans, & l'on eſt obligé d'en convenir, & de ſouſcrire aux paſſages formels de la Sainte-Ecriture, qui le diſent nettement ; mais quelques-uns ont douté qu'il y ait eu des peuples entiers, qui fuſſent Géans, quoique pluſieurs paſſages de l'Ecriture ſemblent le prouver manifeſtement, comme on le peut voir par ces

paroles du Chapitre 6. de la Généſe, *Or il y avoit des Géans ſur la terre en ce tems-là : car les enfans de Dieu ayant épouſé les filles des hommes, il en ſortit des enfans, qui furent puiſſans & fameux.* Il ſemble que Dieu, pour punir les crimes des hommes de ce tems-là, permit qu'il ne ſortit de leurs mariages, que des enfans monſtrueux, & d'une taille énorme, & d'une horrible difformité, afin que la laideur de leurs corps fût, pour ainſi dire, la marque de la corruption de leur eſprit. Ces Géans ſe prévaloient de leur force pour oprimer le reſte des hommes, & pour exercer ſur eux une domination violente & tyrannique. Ceux, dont il eſt parlé en cet endroit, étoient nez avant le Déluge, & furent exterminez avec tout le genre-humain, qui périt ſous les eaux. On trouve encore d'autres paſſages de l'Ecriture, d'où l'on peut inferer, qu'il y a eu des peuples giganteſques. Il eſt parlé dans le deuxiéme & dans le troiſiéme Chapitre du Deuteronome, de la Terre des Géans, & du païs où ces Géans habitoient: ce qui marque qu'il y en avoit pluſieurs : Mais quelques Interprétes expliquent ces paroles des vices & des mœurs corrompuës de ces gens-là, qui s'étoient abandonnez à toutes ſortes de déſordres : Ils étoient Géans & monſtrueux, plûtôt par le cœur & par l'eſprit, que par la difformité de leurs corps, & par l'énormité de leur taille. Les Hiſtoriens profanes, & les Poëtes, ont auſſi parlé des Géans, & les ont dépeints comme des hommes d'une force prodigieuſe. Ovide dans ſes Metamorphoſes dit, que les Géans déclaré-

rent la guerre à Jupiter, & que pour eſcalader le Ciel, ils entaſſoient les montagnes les unes ſur les autres. Si je ne me trompe, Ovide avoit lû ce qui eſt marqué dans l'Ecriture, de la vaine entrepriſe des hommes, qui voulurent bâtir la Tour de Babel, pour ſe garantir d'un ſécond Déluge; mais ce projet chimerique demeura interrompu par la confuſion qui ſe mit dans le langage des travailleurs, ils furent contraints d'abandonner leur ouvrage, parce qu'ils ne s'entendoient plus les uns les autres.

Sur l'âge des prémiers Hommes.

J'Ai encore à répondre à un article de vôtre Lettre, Madame; Vous ne ſauriez, dites-vous, ajouter foi à ce que l'on dit, que les prémiers hommes ont vécu juſqu'à huit & neuf cens ans; & ſupoſé que cela fut vrai, vous voudriez, dites-vous, être venuë au monde dans ce tems-là, pour avoir eu le plaiſir de vivre pendant huit ou neuf ſiécles. Pour moi, Madame, je vous l'avouë, que je ſerois bien faché que vous euſſiez vécu avant le Déluge, car vous ne vivriez maintenant que dans l'Hiſtoire; & je crois que ce n'eſt pas une grande conſolation pour un défunt d'avoir vécu pendant un grand nombre d'années. Nôtre ſiécle ſeroit privé du plaiſir de voir & d'entendre la plus aimable, & la plus agréable Perſonne du monde, & qui aime tant à diſputer. Pour révenir à vôtre queſtion, je vous dirai, Madame, qu'elle n'eſt pas du nombre de celles dont il eſt permis de douter. Ce point eſt décidé

dans la ſainte Ecriture ; liſez le cinquiéme Chapitre de la Géneſe, vous y verrez une longue ſuite de la poſterité d'Adam, leurs noms, les noms de leurs enfans, à quel âge ils ont commencé d'en avoir, & le nombre des années qu'ils ont vécu, marqué avec une exacte préciſion. C'eſt un mauvais rétranchement de dire, que l'on ne comptoit pas alors les mois & les années, comme nous les comptons aujourd'hui ; cette raiſon eſt frivole, & ne peut être réçûë, pour peu qu'on y faſſe d'attention, puiſque le même Hiſtorien ayant dit expreſſement ſur la fin du cinquiéme Chapitre de la Géneſe, que Malaléel vécut huit cens quatre-vingt quinze ans ; qu'Henoc, pere de Mathuſalem, ne vécut que trois cens ſoixante-cinq ans ; que Mathuſalem, ſon fils, vécut juſqu'à neuf cens ſoixante-neuf ans. Le même Hiſtorien, cinq ou ſix lignes plus bas, c'eſt-à-dire, dès le commencement du ſixiéme Chapitre de la Géneſe, dit, que Dieu irité de tant de crimes qui ſe commettoient ſur la terre, réſolut d'abreger la vie des hommes, & de ne les laiſſer vivre à l'avenir tout au plus que ſix-vingt ans. Il ſeroit contre la vrai-ſemblance de dire, que Moïſe, en parlant de la vie des Patriarches, fit une autre ſupputation que celle qu'il faiſoit, en diſant, que le cours de la vie des hommes ſeroit borné à ſix-vingt ans : ce raiſonnement me paroît une demonſtration qui ne ſoufre point de replique. Depuis le Déluge, les hommes ne vécurent plus auſſi long-tems qu'ils avoient fait auparavant ; les eaux qui croupirent pendant ſix mois ſur la

terre; la coruption de tant de cadavres d'hommes & d'animaux, qui ſe pourirent; tout cela infecta l'air, & altera le tempérament des hommes; ils n'avoient vécu juſqu'alors que de fruits & de laitages; ils furent obligez dans la ſuite, de prendre une nouriture plus forte & plus ſolide pour ſe ſoutenir, & de manger la chair des animaux, dont le ſuc eſt meilleur & plus nouriſſant que celui des dattes ou des olives: mais la vie des hommes n'en fut pas prolongée davantage, & l'arrêt de Dieu s'exécuta à la rigueur.

Il me ſemble, Madame, que j'ai répondu à tous les articles de vôtre Lettre. Si vous euſſiez propoſé tant de belles queſtions à un homme plus habile, il vous les auroit développées avec une érudition bien plus profonde. Mais pour moi, je ne ſaurois tant faire le ſavant, je ne me pique point de l'être, & j'aurois grand tort de m'en piquer. Si j'euſſe été à Paris, peut-être que par le ſécours de mes Livres & de mes Remarques, je vous aurois dit des choſes plus ſublimes, ſur tous les points que vous m'avez propoſez; ou ſi j'euſſe voulu y réver plus long-tems, & me donner la torture pour trouver des choſes merveilleuſes, vous ſeriez peut-être plus contente de moi: mais mon indolence ne peut ſoufrir ce qui me géne; j'aime bien mieux ne point paroître ſi ſavant, que de ſortir de mon naturel, qui n'aime que ce qui eſt aiſé, ſimple, facile, intelligible, & que tout le monde peut aiſément entendre. Je ſuis, Madame,

Vôtre très-humble, &c.

A Monſieur l'Abbé de Bellegarde. Rémerciment.

IL faudroit avoir plus de génie que je n'en ai, pour vous rémercier, comme je voudrois, de vôtre dernier Livre, que vous avez eu la bonté de m'envoïer. Je vous jure, Monſieur, que depuis trois jours que je l'ai réçû, je n'ai preſque rien fait, que le lire & l'admirer, & que j'en quite la lecture, même à régret, pour vous écrire : Auſſi ne voit-on partout que de ces coups hardis d'habiles maîtres, qui peuvent être régardez comme autant de chefs-d'œuvre d'eſprit. J'admire principalement l'idée que vous nous donnez de la Politeſſe, qui doit règner dans nos manieres & dans nos actions. Vous avez bien vû qu'après avoir dévoilé le vice & le ridicule, qui ne s'y gliſſe que trop frequemment, il étoit néceſſaire, pour la perfection de vôtre Ouvrage, de nous montrer la voïe qui conduit à la politeſſe. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, tout le bien que j'ai entendu dire de vos Ouvrages en ce genre : Les portraits que vous nous donnez, ſont autant de modelles d'hommes parfaits, ou de Ridicules achévez ; & jamais le pinceau des Peintres les plus rénommez n'a mieux réüſſi à répreſenter les traits des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, que vôtre plume à en exprimer les diferens caracteres. Il faudroit être tout-à-fait aveuglé pour ne s'y pas réconnoître : Pour peu de juſtice qu'on

ſe rende, on vous ſaura toûjours bon gré d'avoir montré le miroir. Permettez-moi donc, Monſieur, de vous rémercier au nom du Public, je me flate que je n'en ſerai pas deſavoüé, ſi ce n'eſt par quelque Eſprit chagrin; mais je puis vous aſſurer, que vos Ouvrages feront toûjours plaiſir à tous ceux qui aiment qu'on leur enſeigne les moïens de ſe perfectionner dans l'art de ſavoir-vivre, qui n'eſt pas une choſe de peu de conſéquence : Pour moi, qui ai toûjours fait gloire de vous écouter comme mon maître, je n'ai plus qu'à vous donner de nouvelles marques de ma docilité & de ma réconnoiſſance, & à vous prier de me croire toûjours, Vôtre, &c.

Lettre d'une Dame de la Cour à Mr. l'Abbé de Bellegarde,

MONSIEUR,

IL eſt bien vrai, que les gens qui n'ont rien à faire, ne peuvent ſe ténir en répos, ni y laiſſer les autres. Quoique la vie que nous ménons ici, ſoit aſſez tumultueuſe & qu'elle paroiſſe fort agréable, nous trouvons encore le tems de nous ennuyer. Dans cette deſoccupation il nous a pris envie de lire quelque choſe de nouveau. Après avoir cherché longtems les ſujets, qui nous feroient le plus de plaiſir, & qui ſeroient plus capables de remplir le vuide de nôtre tems, & de nous deſennuyer,

nous nous ſommes arrêtées *ſur le bon goût.* Nous avons auſſi déliberé quelque tems ſur la perſonne, que nous choiſirions pour nous écrire quelque choſe ſur cette matiére. Comme je ne veux point vous flater, je vous dirai ſans façon, que le hazard tout pur en a décidé. Nous liſions, ma ſœur & moi, à une grande Princeſſe qui nous honore de ſon amitié, & dont nous réſpectons infiniment le rang & le mérite, les Réflexions que vous avez faites *ſur le Ridicule & ſur la Politeſſe :* Nous ſommes convenuës toutes trois, que vous étiez l'homme que nous cherchions. Ecrivez-nous donc quelque choſe *ſur le bon goût ; ſur le goût dépravé, ſur les moiens de le règler ; ſur les diferences des goûts & des caracteres, & d'où vient cette diference.* Nous ne vous demandons point une diſſertation raiſonnée, & dans toutes les règles de l'Art : car nous ne voulons rien qui nous aplique ; nous ne cherchons qu'à nous amuſer. Traitez ce ſujet d'une maniere aiſée, par des réflexions détachées ; nous ne nous ſoucions pas de l'arangement. Au reſte ne vous parez point d'une fauſſe modeſtie ; une Princeſſe qui ſouhaite quelque choſe, veut être obéïe, n'alleguez point d'excuſes, car je n'en récevrai aucune ; quitez tout pour faire ce qu'on vous demande. On ſouhaiteroit d'avoir cela dans trois ſémaines pour nous divertir pendant le voiage que nous allons faire. On m'acuſe d'être impatiente ; il eſt vrai que je le ſuis au ſouverain dégré, juſqu'à en être incommode à moi-même, & à mes amis ; J'aime mieux convenir de mes défauts, que d'ê-

tre réfuſée, car afin que vous le ſachiez, j'ai donné ma parole à la Princeſſe, que je vous engagerois à faire ce qu'elle ſouhaite ; ainſi tirez-vous d'afaire le plus promptement & le mieux que vous pourez ; je vous rémercie des livres que vous m'avez envoïez; ils m'ont fort amuſée ; je crois que je vais dévenir Philoſophe, car je trouve beaucoup de goût à lire vôtre Traduction d'Epictete, quoique ſa morale me paroiſſe fort auſtere. Adieu Monſieur, je ſuis,

Vôtre très-humble ſervante
la Marquiſe de....

A Verſailles le 2. jour de Mars.

Lettres de Mr. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, qui lui avoit démandé quelques Réflexions ſur le bon Goût.

MADAME,

JE vous avoüerai avec beaucoup d'ingenuité, que je ne me ſens nullement capable de ſatisfaire ſur le champ, à ce que vous voulez abſolumeut exiger de moi. Je ne ſuis point accoûtumé à faire des *inpromptu* ; & quoi qu'il ſemble que j'écrive d'une maniere aiſée, & avec une grande facilité, il eſt vrai cependant, que ce que je donne au public, me coûte des ſoins & du travail.

Pour vous en convaincre, je dirai, Mada-

me, qu'avant que d'entreprendre un Ouvrage, je lis exactement tous les Autres qui ont travaillé ſur la même matiere, anciens, modernes, Grecs, Latins, je les parcoure tous, pour me remplir l'eſprit de penſées, qui ayent quelque raport au ſujet que je veux traiter ; c'eſt la methode que j'obſerve, quand je veux écrire ; de ſorte que me trouvant maintenant à la campagne pour rétablir ma ſanté, n'ayant aucun livre, & n'étant point même en état d'en lire avec quelque aplication ; je ne crois pas pouvour réüſſir dans ce que vous m'ordonnez. Voilà, Madame, des excuſes qui ſeroient legitimes, ſi vous vouliez vous payer de raiſons. Mais vous dites d'un ton imperieux, que vous voulez être obéïe promptement, & que la Princeſſe qui vous a engagée à m'écrire, n'eſt pas acoûtumée à de réfus : A cela je n'ai pas le mot à dire ; je vous obéïrai, Madame, j'écrirai au hazard ce qui me viendra en penſée ſur cette matiere, ſans obſerver une methode exacte, ni une grande regularité, ſuivant la maniere libertine, & le même deſordre qui paroît dans les Réflexions que j'ai données, *ſur le ridicule*, & *ſur la Politeſſe*. Si cela vous ſatisfait, à la bonne-heure ; ſi vous n'êtes pas contente, je vous prie au moins, Madame, de me tenir compte de mon obéïſſance, & du dévouëment aveugle que j'aurai toûjours pour tout ce qu'il vous plaira m'ordonner.

Sur le bon Goût & ſur le Goût dépravé.

VOus l'avez ſouvent entendu dire, Madame, qu'il ne faut point diſputer des goûts: on répete, à tous momens, cette maxime ſans ſavoir bien préciſement ce que l'on dit. Pourquoi n'en diſputeroit-on pas, puiſqu'il y a tant de goûts bizarres & dépravez, & tant de ſottes gens, qui ne décident que de travers, & qui prennent toûjours le mauvais parti ? Je crois, Madame, que vous n'étes pas trop perſuadée de cette maxime triviale, puiſque vous ſouhaitez avec tant d'empreſſement, de connoître en quoi conſiſte le bon goût, & ce qui le diſtingue du mauvais goût. Vous connoiſſez une Dame qui trouve du ragoût à manger des feüilles de chéne, de la cire d'Eſpagne, de la chaux & du plâtre ; l'Hiſtoire fait mention d'un homme qui ne pouvoit ſoufrir le chant des roſſignols, & qui étoit charmé du bruit des grénoüilles : Pour avoir jour & nuit, le plaiſir de cette muſique, il ſe fit bâtir une maiſon ſur le bord d'un grand étang, dans un lieu déſert & ſauvage, dépoüillé d'arbres, de peur que les oiſeaux n'en puſſent aprocher, parce que leur ramage lui paroiſſoit moins agréable, que le bruit confus des grénoüilles. Peut-on, avec quelque raiſon, aprouver des goûts ſi ridicules ? C'eſt donc une fauſſe maxime, & qui ne ſe débite qu'au hazard, qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le bon goût eſt d'une grande étenduë, & ſupoſe de rares qualitez ; il entre dans tout,

& aſſaiſonne toutes choſes ; mais il n'eſt pas auſſi commun qu'on le penſe, mille gens ſe flatent de l'avoir rafiné, quoiqu'ils ne ſuivent que leurs caprices & leurs préjugez, il eſt preſque impoſſible de guérir des perſonnes entêtées de la ſorte, à cauſe de la répugnance naturelle que l'on ſent, à convenir, que l'on ſe trompe, & que l'on juge mal. Ceux qui ont un goût exquis, ſe laiſſent moins ſéduire par leur amour propre, & ne ſont point ébloüis de leurs talens, quelque rares qu'ils ſoient. Une perſonne qui a de la beauté ſent bien qu'elle eſt belle, mais elle convient ſans peine, que d'autres ont encore plus d'agrémens. Un homme habile dans ſon art, ne ſe régarde pas comme un phenix, & il rend juſtice au mérite des autres. Le bon goût règle nos ſentimens & nos idées, & fait que nous nous connoiſſons tels que nous ſommes.

Sur le même ſujet.

LE croiriez-vous, Madame que le goût dépend plus du cœur, que de l'eſprit, quoique la plûpart des hommes ſe perſuadent, que c'eſt plûtôt une réflexion de l'eſprit, qu'un mouvement du cœur ? Le goût ſuit pour l'ordinaire nôtre inclination, & nôtre penchant : voilà ce qui fait que dans la plûpart des afaires, on ſe conduit moins par raiſon, que par tempérament. Si vous voulez, Madame, que je vous diſe ma penſée en deux mots, pour diſtinguer les perſonnes de bon goût d'avec le autres ; je croi que le goût eſt exquis,

quand il eſt règlé par la raiſon; & que ceux qui ne ſuivent que leur inclination pour guide, ont d'ordinaire, le goût mauvais, parce qu'ils reſſemblent en quelque maniere aux bêtes, qui n'agiſſent que par inſtinct, & par tempérament. Le bon goût eſt l'éfet d'une raiſon droite & éclairée, qui prend toûjours le bon parti dans les choſes douteuſes ou équivoques. Après cela il ne faut plus s'étonner qu'il ſoit ſi rare, & que mille gens qui ſe piquent de l'avoir excellent, ſe flatent très-mal à propos. Mais ils n'abuſent pas longtems le monde; ils laiſſent bien-tôt entrevoir leur mauvais goût, quand ils veulent ſe mêler de juger, où de décider. Ce que je trouve de plus incommode & de plus ridicule, c'eſt qu'ils veulent abſolument qu'on leur aplaudiſſe, & qu'on entre dans leurs ſentimens, quelque bizarres qu'ils ſoient. Je conviens cependant, que chacun a du goût à ſa maniere, quoiqu'il ſoit réſerré dans une ſphere plus bornée; car tout le monde n'a pas des lumieres fort étenduës: Ainſi nous ne dévons pas aiſément condamner le goût des autres, quoiqu'il ſoit contraire au nôtre. Si nous voyions les objets dans le même point de vûë, & dans les mêmes attitudes où ils les enviſagent, nous trouverions que leurs raiſonnemens & leurs déciſions ſont juſtes. Avant que de les condamner, il faudroit connoître toutes les raiſons qui les engagent à juger comme ils font; on pouroit encore s'y méprendre après toutes ces précautions; car il y a dans chaque afaire pluſieurs circonſtances opoſées, qui en changent la

ſituation. C'eſt donc une grande temerité de cenſurer ceux qui en jugent autrement que nous, on s'expoſe à faire voir qu'on a un mauvais goût, en condamnant celui des autres.

Je me ſouviens, Madame, de l'étonnement que vous fites paroître, lorſqu'un certain homme d'une condition aſſez obſcure, mais qui a fait une grande fortune, quoiqu'il n'ait qu'un mediocre eſprit, combattoit avec tant de hauteur & d'opiniâtreté ſur une matiere qu'il n'entendoit point, & qui eſt bien au deſſus de ſon génie, les ſentimens d'un Homme de mérite, & d'une érudition profonde, qui propoſoit ſes raiſons avec beaucoup de modeſtie. Les ſots aplaudiſſoient au Financier, & ſe laiſſoient étourdir par ſon bruit, & par l'audace de ſes déciſions. Mais vous, Madame, vous les portiez ſur les épaules, & ne pouviez aſſez vous étonner de leur mauvais goût, & d'une complaiſance ſi ridicule.

On peut dire en général qu'il n'y a perſonne qui n'ait du goût pour quelque choſe : les gens même de la lie du peuple, qui n'ont nulle éducation, & qui paroiſſent ſtupides, raiſonnent juſte ſur leurs propres afaires, & paroiſſent raffinez, quand il s'agit de leur intérêt. L'eſſentiel eſt de connoître ſes talens, & de s'y renfermer, ſans vouloir ſortir de ſa ſphere : mais ſoit dégoût, caprice, ou bizarerie, on aime à raiſonner des choſes les plus ſublimes, & bien au-deſſus de ſa capacité. Mille gens reſſemblent à ce Cordonnier que le celebre Apelle ne dédaigna pas de peindre. Cet Artiſan habile dans ſon métier, trouva quelque

défaut

défaut à la chauſſure du portrait : Appelle écouta ſes raiſons, s'y rendit, & réforma ce qu'il y avoit de défectueux : mais comme cet Artiſan voulut auſſi cenſurer l'attitude de la jambe : *Oh ! mon ami*, lui répondit le Peintre, *vous vous oubliez ; ce que vous dites, paſſe vôtre connoiſſance.*

Sur le même ſujet.

IL me ſemble, Madame, que je m'oublie auſſi, & que je m'écarte un peu trop de mon ſujet, mais je vous l'ai dit d'abord, que je me ſervirois de la liberté, que donne le genre épiſtolaire, ſans obſerver aucun arangement, & ſans examiner ſi ce que j'ai dit dans un endroit, ſeroit mieux placé dans un autre : enfin banniſſant toute contrainte, & la maniere ſervile que demande une méthode exacte & règuliere.

Le goût entre dans la plûpart des actions des hommes, c'eſt ce qui les détermine à une profeſſion plûtôt qu'à une autre ; les uns ont du goût pour la Muſique, & pour la Simphonie ; les autres d'un temperamment plus bruſque, aiment quelque choſe de tumultueux, le bruit des Trompettes & des Tambours les anime. Si vous démandiez pourquoi tant de gens prennent des emplois qui paroiſſent rebutans, on ne pouroit en rendre d'autre raiſon, ſinon qu'ils ſuivent leur goût & leur penchant ; car ils pouroient embraſſer une autre profeſſion : mais on ne ſauroit mieux ſe déterminer, qu'en ſuivant ſon inclination ; car on

réüſſit preſque toûjours à tout ce que l'on fait avec goût.

C'eſt le goût qui embellit toutes choſes ; les productions de l'art & de l'invention ne ſont excellentes, qu'à proportion que le bon goût y règne. C'eſt ce qui réleve les tableaux des *Carraches*, des *Titiens*, & des autres Peintres célebres, au-deſſus des Peintres médiocres: c'eſt ce qui fait que la muſique de *Lulli* eſt ſi récherchée, & que toute autre muſique paroît fade & languiſſante en comparaiſon de celle-là. Le goût ſe montre juſques dans les bagatelles : certaines femmes en ſimples griſettes, parce qu'elles s'habillent de bon air, paroiſſent plus que d'autres avec des habits rélevez d'or, & enrichis de broderie, qui ne ſont point d'un bon goût. Quoiqu'on ait bien de la peine à déterminer en quoi il conſiſte, il ne faut pas croire, qu'il ne dépende que de l'imagination; ou de la fantaiſie; c'eſt quelque choſe de réel, c'eſt un certain je ne ſai quoi, que l'on ſent, qui fait plaiſir, & que l'on ne ſauroit définir bien nettement. C'eſt par le goût que l'on juge des couleurs, des odeurs, des ſciences, des habits, des bâtimens, des productions de l'art & de la nature : il nous ſert de guide, & il nous conduit par tout. La nature eſt une eſpèce d'harmonie, qui par un aſſemblage divers, fait impreſſion dans nos ſens, dans nôtre eſprit, dans nôtre raiſon, dans nôtre cœur : Voilà l'origine de toutes nos paſſions, qui s'excitent par le rapôrt qui ſe trouve entre nos ſens & leurs objets; c'eſt ce raport, & cette ſympathie, qui fait le plaiſir des ſenſations: la ſym-

pathie conſiſte dans une certaine diſpoſition d'un objet à l'égard d'un autre objet. Un certain aſſemblage de ſons & de tons diférens, qui ont du raport avec l'organe de l'ouïe, excite en nous ce plaiſir, que cauſe l'harmonie, & une muſique bien entenduë; de même que le mélange des viandes, des jus, des épicéries bien miſe en œuvre, fait ce que l'on trouve de piquant dans de certains ragoûts, qui plaiſent, par leur délicateſſe, à toutes les perſonnes de bon goût.

Comme les organes ſont diſpoſez diféremment dans la plûpart des hommes, auſſi les objets agiſſent diféremment ſur leurs ſens: c'eſt ce qui cauſe ces averſions naturelles que l'on rémarque en quelques perſonnes, qui ne peuvent ſoufrir la vûë, ni l'aproche de certains objets. L'odeur du Tabac, qui eſt maintenant ſi à la mode, & dont l'uſage eſt ſi fréquent, même parmi les femmes, excite en quelques-unes des vapeurs qui vont juſqu'aux convulſions. L'odeur du vin, qui réjoüit & qui fortifie la plûpart des hommes, fait ſoulever le cœur des autres, & les affadit tellement, qu'ils en tombent en défaillance. La Canelle, le Giroffle, le Sucre, les Truffes, les Morilles, les Champignons, qui ſont, pour ainſi dire, l'ame des ragoûts, qui les rélevent, qui leur donnent ce qu'ils ont de fin & de piquant, ſont un objet d'averſion pour ceux qui n'y ſont pas acoûtumez, & qui n'en peuvent non plus tâter, que ſi c'étoit du poiſon. C'eſt en cela proprement, que l'on peut dire avec raiſon, qu'il ne faut point diſputer des goûts, parce

que les mêmes objets excitent des ſenſations diferentes, ſelon les diverſes diſpoſitions des fibres, & que ce qui flate le goût des uns, cauſe du dégoût, & une eſpèce de douleur dans les autres.

Voilà, Madame, une Philoſophie, dont vous vous ſeriez bien paſſée : Il y a longtems que vous êtes inſtruite de tous ces myſteres, puiſqu'il n'y a rien de curieux dans *Deſcartes* ou dans *Gaſſendi*, ni dans les autres Philoſophes modernes, qui ſe dérobe à vos lumieres.

Ce ne ſont pas ſeulement les ſaveurs, qui font des impreſſions diterentes ſur l'organe du goût, il eſt probable que les autres objets font à peu-près le même éfet ; peut-être que ce qui paroît blanc à *Soſie*, eſt aperçû d'*Achille* ſous une autre couleur : de même que le ſignal d'une bataille fait pâlir & trembler un lâche, & rédouble le courage d'un homme généreux. Enfin on ne ſauroit décider ſûrement, ſi les yeux ne ſont pas comme autant de verres taillez diverſement, qui changent les couleurs des objets. Il en eſt des ſens comme des eſprits, qui penſent diferemment ſur chaque matiere. Ceux qui ont le diſcernement juſte & délicat, conçoivent les choſes ſous des idées nettes, & telles qu'elles ſont en elles-mêmes : Les eſprits bornez s'arêtent à la ſuperficie des objets : Les eſprits ſubtils raffinent trop, & s'évaporent en de vaines imaginations. La diference qui ſe remarque dans les eſprits, vient de la diſpoſition des organes, & de la diverſité du temperamment des fibres du cerveau, & de la ſubſtance dont il eſt rempli. Je ſuis aſſez du

ſentiment d'un honnête Homme, que vous connoiſſez, Madame, & qui a donné tant de beaux Ouvrages au Public : il dit que la vivacité & le bons ſens, la délicateſſe & la force, ſont les qualitez eſſentielles d'un bon eſprit : que ces qualitez dépendent d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une ſubſtance délicate ; d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par la mélancolie, & adoucie par le ſang. La bile donne le brillant, & la pénétration ; la mélancolie donne le bon ſens, & la ſolidité ; le ſang donne l'agrément & la délicateſſe. On ne peut douter que toutes ces choſes, quoique purement materielles, ne contribuent à la beauté, à la netteté, à la vivacité de l'eſprit, parce que l'ame tandis qu'elle eſt engagée, & comme envéloppée dans la maſſe du corps, dépend des organes ; ces organes quand ils ſont bien diſpoſez, lui ſont d'un plus grand ſécours pour bien faire ſes fonctions. Quelque habile que ſoit un Peintre, il a béſoin d'un bon pinceau, quand il veut tirer des traits fins & délicats.

Sur le même Sujet.

SElon les principes de cette Philoſophie, vous comprendrez aiſément, Madame, pourquoi les perſonnes de qualité ont d'ordinaire plus de fineſſe, plus de vivacité, plus de brillant, plus de délicateſſe, que les perſonnes d'une condition obſcure : car outre que la bonne éducation contribuë infiniment à polir, & à perfec-

tionner l'eſprit, il eſt certain que les bons alimens, & que les ſucs des viandes exquiſes qui ſe mêlent avec le ſang & les autres humeurs du corps, les ſubtiliſent, & les rendent plus propres aux fonctions de l'eſprit. C'eſt peut-être auſſi pour cela, que les perſonnes ſpirituelles ont je ne ſai quel feu, & je ne ſai quel brillant dans les yeux, qui les diſtingue des perſonnes ſtupides, dont les yeux mornes & languiſſans marquent la pèſanteur, & la groſſiereté de leur génie. Il ſemble que l'eſprit ne dépende pas moins de la diſpoſition du climat, que de la diſpoſition des humeurs & des organes : En éfet, les peuples du Nord ont l'eſprit plus groſſier, plus pèſant, moins vif, moins actif que les Orientaux : la Gréce & l'Italie ont plus produit de génies ſublimes & d'Auteurs célébres en toutes ſortes d'Arts & de Sciences, que toutes les autres parties du monde enſemble.

Je ne ſai, Madame, ſi vous me paſſerez aiſément cette propoſition ; car vous dites ſouvent, que les Ouvrages des Grecs & des Romains vous touchent moins, & vous font moins de plaiſir, que les Livres des Auteurs de nôtre nation, où vous trouvez plus de juſteſſe, plus de ſel, un meilleur goût, plus de délicateſſe, plus d'ordre, & plus de méthode, que dans les autres. Quoiqu'il en ſoit, car je ne veux pas diſputer contre vous, Madame, la temperature du climat n'eſt pas d'un médiocre ſécours pour la perfection de l'eſprit. Ce qui m'embaraſſe le plus dans cette matiére, & je vous avouë de bonne foi, que j'ai

bien de la peine à le comprendre, c'eſt que les peuples d'un même païs ſont polis, & ſpirituels en de certains ſiécles, qui déviennent groſſiers & à demi ſtupides, ſans goût, & ſans délicateſſe en d'autres. Les ſiécles d'Alexandre, d'Auguſte, de Loüis le Grand ont été de ces ſiécles heureux, & féconds en eſprits rares : Il ſemble que tout l'eſprit du monde paſſe dans un païs, & que le reſte de la Terre dévienne barbare. On peut dire, ſans trop nous flâter, que la France eſt maintenant la mieux partagée, & que les Arts & les ſciences y ſont mieux cultivées, que parmi toutes les autres Nations de l'Europe.

Le bon goût a ces viciſſitudes comme l'eſprit, il n'y a pas longtems, que le goût étoit fort dépravé en France : le phebus, les maniéres précieuſes, les turlupinades, avoient banni le bon ſens : les pointes, les équivoques, les jeux de mots ténoient lieu de véritables beautez dans les Ouvrages : les bouts-rimez, le burleſque, les fades plaiſanteries, faiſoient les délices de la populace & de la Cour même ; la droite raiſon demeuroit comme enſevelie & comme étoufée ſous le fatras des mauvaiſes productions : ce n'eſt qu'après bien des épreuves & bien des combats, que le bon ſens a répris ſa place, & s'eſt rémis en honneur.

LETTRES DE PLAISANTERIE.

A MONSIEUR DE***

NE me faites pas tant de peur de vôtre Monſieur le Capitaine, je penſe que je pourrai faire ma paix avec lui. Je n'ai qu'à lui dire, qu'il ſe ſert mieux d'une épée que d'une plume. Le Sonnet qu'il me montra, eſt plus méchant que celui du Miſantrope de Moliere. Auſſi répondis-je à un de mes Amis comme parle Alceſte : Je dis que je croyois Monſieur le Capitaine *honnête homme*, & *méchant Poëte*. Mais ne ſuffira-t'il pas pour le ſatisfaire, que je lui nomme pluſieurs Héros qui n'ont jamais fait de vers, & que je publie les belles actions qu'il dit qu'il a faites ? Vous jugez bien que c'eſt de lui que je les ai apriſes ; je ne ſçai s'il vous les aura racontées de même façon. Vous m'en direz quelque choſe à mon rétour. Je ne pourrai pourtant partir que le mois prochain, & même je n'aurois quitté la Campagne qu'à la fin de l'Automne, ſi vous ne me rapéliez à Paris ; mais dès que vous ordonnez, il n'y a ni belle ſaiſon, ni mauvais tems, qui me puiſſe empêcher de vous obéïr. Je ſuis à vous, mon très-cher Monſieur, de tout mon cœur.

A MONSIEUR L'ABBE' DE ***

UN cheval borgne ne vaut pas grand choſe, mais un cheval aveugle vaut encore moins. Vôtre Coureur a trouvé à propos de manger un des yeux de mon Bidet pour ſon déjeuné ; il eſt à croire, que pour ſon dîner (qui le laiſſeroit faire) il ne manqueroit pas de manger l'autre. Liberal comme je vous connois, vous voudriez me le payer : Civil comme je ſuis, je ſérois obligé de vous faire des complimens là-deſſus & de n'en rien prendre. Pour éviter tout cet embaras, j'ai mis vôtre cheval dans la ruë, vous y pouvez donner ordre.

A MADAME DE ***.

VOus ſavez, Madame, que j'ai un procès, puiſqu'il a plû à Monſieur de***. de me l'intenter mal à propos, mais vous ne ſavez pas toutes les incommoditez où me jette cette afaire. Je croyois que j'en ſerois quite pour donner de l'argent aux Avocats & aux Procureurs, pour ſolliciter les Juges & les faire ſolliciter ; mais il y a encore quelque choſe de bien facheux, c'eſt que les Plaideurs ne ſont point capables d'écrire agréablement. J'en enrage, car je voudrois bien faire une jo-

lle réponſe à la charmante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Il eſt vrai, que, quand je n'aurois pas de procès, je ne pourrois pas faire quelque choſe qui fût digne de vous : ainſi, Madame, je n'attendrai pas qu'un Arrêt favorable ait diſſipé les nuages de mon eſprit, il vaut mieux que je ne differe pas tant à vous rendre graces, & à vous témoigner avec quelle réconnoiſſance je ſuis, &c.

Lettre d'une Femme à ſon Mari, en forme de réponſe à celle qu'il lui avoit écrite.

JE ſuis ravie de ce qu'on vous fait tant d'accueil, pourvû qu'il ne vous rétienne pas où vous êtes. Pour ma ſanté qui vous incommode, je n'en ſuis pas trop fachée. Il vaut mieux que ce ſoit à cauſe que vous la buvez trop ſouvent, qu'à cauſe que vous vous ennuyez de la voir trop durer. Quand vous ne perdez la raiſon pour moi, que de cette façon-là, je ne vous apellerai jamais déraiſonnable. Vous l'êtes un peu, ce me ſemble, quand vous ajoûtez foi à l'empoiſonnement du jaloux de nôtre quartier : ſa femme n'eſt pas aſſez hardie pour cela : ce crime eſt delà les Monts ; & ſi elle l'avoit fait, on ne pouroit pas dire, qu'elle eſt bien de ſon Païs. Je vous rémercie de la bonté que vous avez de vouloir prendre la poſte pour me voir plûtôt ; à ſix jours près, ce n'eſt pas la peine de vous fati-

guer. Je finirois bien ma Lettre à vôtre imitation, en vous apellant le plus aimable des maris, pour l'autre loüange que vous me donnez de la plus fidelle de toutes les femmes, j'ai peur que je ne puiſſe pas vous la rendre. La grande chére & la liberté du voyage pourroient bien donner un tour de reins à vôtre fidélité.

DESCRIPTION DE LA BELLE CASCADE DE TIVOLI.

Lettre de Mr. Géneſt à Madame de Tiange.

C'Eſt vous, Madame, qui avez donné à l'Italie ce qu'on y voit maintenant de plus beau. Dans ces chéres & parfaites Images qu'elle a de vous, elle a, pour ainſi dire, le bonheur de vous poſſeder vous-même. Ne ſeroit-il pas juſte qu'elle eſſayât de vous offrir quelque choſe qui pût vous plaire, & qu'entre les diverſes beautez qui lui ſont propres, & qui la rendent récommandable, elle choiſit les plus dignes d'arêter vos yeux & vôtre eſprit ?

Peut-être que Tivoli auroit cet avantage, ſi quelqu'un en pouvoit faire une deſcription fidéle & achevée. Pour moi, Madame, je n'oſerois me promettre de vous le bien répreſenter.

Tivoli eſt une petite Ville ſituée ſur une

Montagne, à une demie journée de Rome, & fort eſtimée par l'abondance & pour la beauté de ſes eaux. Elle étoit fameuſe dans l'antiquité ſous le nom de Tibur. On tient que c'eſt une Colonie Grecque fondée par un des Compagnons d'Evandre longtems avant la guerre de Troye. Horace parle de Tibur en pluſieurs endroits de ſes Odes, & le préfere à tout ce qu'il y a de lieux charmans dans le monde. Mecenas, ſi connu par la délicateſſe de l'eſprit, & par l'amour des plus doux & des plus nobles plaiſirs, y vénoit paſſer les momens qu'il pouvoit dérober aux ſoins de la faveur & du miniſtere. Lucullus, qui le prémier parmi les Romains porta ſi loin la ſomptuoſité & les délices, avoit là ſes Jardins rénommez. L'Empereur Adrien y fit des bâtimens immenſes, qui répreſentoient les plus belles parties de la Ville d'Athenes d'une maniere ſi ſuperbe, que leurs ſeules ruïnes donnent encore aujourd'hui de l'étonnement ; & Tivoli enfin dans toute la ſuite des tems, à conſervé la même réputation & la même gloire.

Le fleuve apellé autrefois *Anio*, & maintenant Aniene, y forme cette Caſcade dont on parle tant. Après avoir coulé parmi les Bois & la verdure, il ſe précipite tout d'un coup, & tombe de fort haut ſur des Rochers, où il ſe briſe avec un bruit éfroyable, tout bouïllonnant & tout blanchiſſant d'écume : il demeure quelque tems comme enſeveli au fond des abîmes ; de là il ſe répand dans la plaine, & prénant le nom de Teveronne, ſe va jetter dans le Tibre.

Près de la Caſcade ſe découvrent les reſtes d'un vieux Temple de figure ronde, dont l'Architecture eſt très belle, & de ce grand goût des Anciens. Quelques-uns croyent que ce Temple étoit conſacré à Hercule : mais ſelon la commune opinion, c'étoit celui de la Sibylle Tiburtine, autrement Albunée. Les Peuples lui dédierent d'abord une Fontaine & une Grotte voiſine, où elle avoit habité, & leur avoit rendu ſes Réponſes prophetiques. Ils y dreſſerent enfin des Autels, & l'adorerent, après qu'on eut trouvé dans le fleuve ſa Statuë ténant un Livre à la main.

La Vigne (c'eſt ainſi qu'en Italie on apelle les Maiſons de plaiſance) la Vigne, dis-je, la plus conſiderable qui ſe trouve à préſent à Tivoli, eſt celle d'Eſt bâtie il y a plus d'un ſiécle par Hypolite d'Eſt Cardinal de Ferrare. Elle apartient au Duc de Modene depuis la mort du Cardinal ſon grand Oncle. On a applani la cime de la Montagne pour y conſtruire un Palais. Les Jardins ſont compoſez de diverſes Terraſſes coupées ſur le penchant d'un Côteau aſſez rude, mais ménagé de ſorte, qu'on deſcend agréablement d'une Terraſſe à l'autre, par des Allées en pente douce, à l'ombre des Paliſſades fort épaiſſes & fort élevées, qui cachent toutes les inégalitez du terrain.

Les varietez y ſont infinies. Il y a des Berceaux, des Boſquets, des Prairies, des Labyrinthes, & ſur tout un très-grand nombre de Fontaines & de Grotes ornées d'Architecture & de Statuës, de Rocaille & de Moſaïque.

Les Eaux qui en de ſemblables Lieux ſont la plus belle partie, & comme l'ame de toutes les autres beautez, ſont là telles qu'on les peut ſouhaiter. On les tire à diſcretion de ce Fleuve, que la Nature a placé exprès au haut d'une Montagne pour l'embeliſſement de Tivoli, & il n'a point fallu d'autre artifice que de couper le Rocher pour leur ouvrir un paſſage dans ces Jardins. Ainſi la riviere qui ne ceſſe jamais de couleur, communique ſi l'on veut ſon cours perpetuel à ces Fontaines, & elles ſemblent des ſources inépuiſables toûjours claires, toûjours vives, favoriſées de la pente du Côteau qui leur donne une force & une activité merveilleuſe.

Celle qui ſurprend & qui frape davantage, eſt la Girandole. C'eſt un grand Baſſin rempli de Dragons, qui jettent quantité d'eau avec une impetuoſité étrange, & un bruit extraordinaire. On jureroit ſi on ne les voyoit pas, qu'au lieu de lancer de l'eau, ils vomiſſent des flâmes, & que c'eſt un feu d'artifice qui jouë.

L'Onde s'éleve aux Cieux grondant comme un
Tonnere,
Et ſemble tout en feu leur declarer la guerre.
A ce bruit éclatant qui pénetre les airs,
Dans les flots élancez l'œil cherche les éclairs ;
Des Spectateurs ſurpris les ames abuſées
Penſent voir allumer ces liquides Fuſées ;
Et que ces traits brillans, qu'on entend petiller,
Vont brûler ces Jardins au lieu de les moüiller.

La grande Allée mérite qu'on s'y arête. Sa

longueur eſt de tout la largeur des Jardins. Elle eſt bordée d'un côté par une Paliſſade de lauriers entremêlez de grands Cyprés de diſtance en diſtance. De l'autre côté elle a une Terraſſe ornée d'Architecture & des Bas-relief, avec des figures d'animaux & de Vaſes, qui ſont autant de Fontaines, & font comme une ſeule Caſcade d'une infinité de Jets & de Caſcades qui régnent ainſi tout au long de cette Allée.

A l'une des extrémitez eſt comme une eſpèce de Ville, qu'on apelle Rome antique, fort ingénieuſement imaginée. Elle répréſente en partie les plus fameux Edifices, & les plus beaux Ouvrages qui ont paré autrefois la Capitale du monde. La Statuë de Rome y préſide, aſſiſe en habit de Déeſſe guerriere.

De cette Terraſſe on découvre toute la campagne de Rome, & l'on aperçoit cette ſuperbe Ville ſur les mêmes Montagnes d'où elle a commandé à tout l'Univers.

A l'autre bout de l'Allée on trouve une Fontaine, que je ſuis particulierement obligé de décrire. Son Architecture eſt en demi rond, ſoûtenuë par des Arcades & des Piédeſtaux, avec des Niches remplies de figures de Nayades. Au deſſus du demi-rond s'élevent des Rochers parfaitement bien imitez, où s'ouvrent pluſieurs Grotes. Dans celle du milieu eſt la Statuë de la Sibille Tiburtine, dont cette Fontaine prend le nom. Dans les Grotes de côtez ſont deux Fleuves apuyez ſur leurs Urnes, qui verſent de l'eau en abondance. Divers petits Ruiſſeaux coulent tout à l'entour, & deſ-

cendent du Rocher en murmurant. Toutes ces eaux raſſemblées, compoſent enſuite une grande Nape, qui tombant de haut, ſe répand en rond plus claire & plus unie que le plus beau Criſtal, & ſe vient briſer dans un grand Baſſin reſſemblant à un Lac légerement émeu du Zéphire. Le Baſſin, l'Architecture, les Rochers, ſont couverts & entourez de beaux arbres, & ſur tout de Platanes d'une hauteur prodigieuſe, qui en défendent l'entrée aux rayons du Soleil, de ſorte qu'on peut joüir à toute heure de cette délicieuſe Fontaine, eſtimée la plus belle de toute l'Italie.

DESCRIPTION D'UNE ENTRE'E DE TRAJAN DANS ROME.

Pline ſecond adreſſe la parole à Trajan à peu-près de cette ſorte.

QUe le jour de vôtre Entrée dans Rome fût un jour heureux pour elle! qu'il lui fut agréable! Vous y entrâtes à pied, vous en fûtes plus admiré, vous en fûtes regardé avec plus de joye. Vos Prédeceſſeurs ne ſe contentoient pas d'y paroître ſur un char attelé de huit chevaux blancs; mais par un excès d'orgueil ils étoient portez ſur les épaules des hommes. Pour vous, Seigneur, ce n'eſt que par le ſeul avantage de vôtre taille que vous avez voulu vous montrer plus élevé que les autres.

L'âge,

L'âge, l'infirmité, le ſexe n'empécherent perſonne d'aller voir un ſpectacle ſi nouveau. Vous fûtes connu des enfans, rémarqué des jeunes gens, admiré des vieillards, & les malades même coururent au-devant de vous, étant perſuadez que vôtre ſeule préſence les guériroit. Quelques-uns diſoient tout haut, qu'ils ne ſe ſoucioient plus de vivre après vous avoir vû. D'autres, au contraire aſſuroient, qu'il falloit vivre plus que jamais, puiſque l'on étoit heureux. Les femmes ſentirent une joye parfaite d'avoir donné des Sujets au meilleur Empereur qui fut jamais, & des Soldats au plus grand Capitaine de l'Univers.

L'on voyoit les toits des maiſons chargez de monde, rien n'étoit vuide, non pas même les lieux où l'on ne pouvoit ſe placer qu'un pied ſuſpendu & que dans une aſſiette mal aſſurée. Les ruës étoient ſi pleines que l'on ne vous avoit laiſſé qu'un chemin fort étroit. On n'entendoit que des aclamations. Tous les Romains pouſſoient des cris d'allegreſſe d'une même force, parce que vous n'étiez révenu que pour leur commune félicité. Cette joye croiſſoit à méſure que vous vous avanciez dans la Ville, & l'on peut dire même qu'elle augmentoit viſiblement preſqu'à tous les pas que vous faiſiez.

On étoit ravi de voir que vous embraſſiez les Sénateurs, que vous apelliez les Chevaliers par leurs noms ſans qu'on vous les dit, & que vous ſoufriez que le Peuple s'aprochât de vous en foule. Vos Licteurs n'intimidoient perſonne par leurs ménaces. Vous marchiez ſans

Gardes, environné de Sénateurs ou Chevaliers, ſelon que les uns ou les autres étoient les plus forts pour fendre la preſſe. Quand vous montâtes au Capitole, chaque endroit du Temple avoit un Autel, chaque Autel avoit ſa victime, & les Citoyens ne demanderent aux Dieux que la conſervation de vôtre Perſonne, ſachant bien que c'étoit faire pour eux mêmes, & pour leurs enfans, les vœux qu'ils faiſoient en vôtre faveur. Vous allâtes enſuite à vôtre Palais avec autant de modeſtie, que ſi vous fuſſiez allé dans une maiſon particuliere; & tous ceux qui vous avoient accompagné, étant rétournez chez eux, continuërent à ſe réjoüir en des lieux où rien ne les obligeoit à diſſimuler leurs ſentimens; de ſorte que cette joye domeſtique & libre fit voir combien étoit ſincere celle qu'ils avoient témoignée devant tout le monde.

Une entrée ſi magnifique pouvoit donner de l'orgueil à tout autre qu'à vous, mais elle n'a ſervi qu'à vous rendre plus digne de nôtre admiration, & qu'à nous faire connoître que vous étiez en éfet ce que les autres Empereurs promettoient d'être. Vous êtes le ſeul dont le tems augmente la réputation & le mérite, & vous avez uni deux choſes qui ont toûjours paru incompatibles, la puiſſance d'un Empereur qui règne depuis longtems, & la modeſtie d'un Empereur qui commence à règner. Vous n'avez pas obligé les Citoïens à ſe proſterner à vos pieds, ni à vous baiſer les mains. L'Empereur n'étoit ni moins civil ni moins modeſte que l'avoit été Trajan, & la

fortune qui a fait mille changemens autour de vous, n'en a point fait en vous-même, &c.

HARANGUE.

Mr. le Duc de S. Aignan, à Madame la Dauphine, en qualité de Chancelier de l'Academie Françoiſe.

MADAME,

IL reſtoit encore pour comble des graces que le Ciel a faites à la France, celle qu'elle en réçoit aujourd'hui. Après les Triomphes de LOUÏS LE GRAND : Après avoir vû ariver par ſa valeur des merveilles ſi ſurprénantes, qu'elles ſont à peine croïables, il falloit encore voir ariver une autre merveille en vôtre Perſonne. J'abuſerois de vos bontez, MADAME, par un trop long diſcours en venant au détail des grandes Actions de nôtre invincible Monarque, & à celui des perfections dont vôtre illuſtre Naiſſance eſt acompagnée. Ce n'étoit pas aſſez pour devenir la Belle-Fille de leurs Majeſtés, & l'Épouſe de MONSEIGNEUR, d'avoir beaucoup de Vertus, il falloit les poſſeder toutes en un ſouverain dégré, & avoir, comme Vous MADAME, beaucoup d'eſprit, de charmes & de ſageſſe. Il étoit même aſſez juſte que l'on ſe vit ſi fort ocupé au diſcernement de tant de rares qualitez enſemble, que cet agréable em-

barras fût capable d'interdire les plus Éloquens. Que ne fera-t'il point en moi, MADAME, qui, outre l'admiration & le réſpect qui me dévroient ôter la parole, me vois choiſi pour un honneur auquel raiſonnablement je ne dévois jamais m'atendre? Moi qui ai toûjours plus aſpiré à cueillir les Lauriers de Mars, que ceux d'Apollon, & que ma profeſſion dévroit avoir inſtruit à monter plûtôt à l'aſſaut qu'au Parnaſſe. Mais MADAME, ce généreux Sang, dont vous êtes ſortie, me fait eſperer, que, malgré la douceur ſi naturelle à vôtre ſexe, vous tiendrez quelque choſe de la noble fierté des braves Ayeux qui vous ont donné l'Etre. Ainſi j'oſe me flater que vous écouterez, avec quelque indulgence, le peu de politeſſe du diſcours d'un Soldat, à qui ſon auguſte Protecteur a permis d'eſſayer ſa plume, lorſque ce glorieux Vainqueur, par la paix qu'il a donné à l'Europe, lui a ôté l'eſperance de le pouvoir ſervir de ſon épée. C'eſt ici, MADAME, que je croi dévoir terminer un diſcours qui peut avoir laſſé la favorable atention d'une grande Princeſſe, qui atendoit aparemment du celebre Corps, dont je ne ſuis qu'une des moindres parties, quelque choſe de plus achevé, & plus digne de la belle réputation que ce Corps s'eſt ſi juſtement acquiſe. Il vous aſſure par moi, MADAME, qu'il fera toûjours des vœux pour la proſperité de la haute & ſublime alliance qui vient de s'acomplir, & pour une félicité qui faſſe dire à toute la terre, que quand on a l'honneur de vous régarder, on voit toûjours la Fortune & la Vertu dans une parfaite intel-

ligence. Elle n'eſt pas moindre entre nôtre inclination & nôtre dévoir qui nous engagent à vous aſſurer, MADAME, que nous ne perdrons jamais les favorables ocaſions de vous donner des marques de nôtre profond réſpect, & de nôtre parfaite obéïſſance.

LETTRES DE PIETÉ,

CHOISIES ET E'CRITES A DIFFERENTES PERSONNES,

Par le R. P. Dom Armand Jean Bouthillier de Rancé, Abbé de la Trappe.

A UNE PRINCESSE,

*Sur la mort de Madame l'Abbeſſe de*** Il lui parle de la ſoumiſſion qu'on doit avoir aux ordres de Dieu.*

MADAME,

J'Ai apris avec un extrême douleur, que Dieu avoit apellé à lui Madame l'Abbeſſe de*** & je ne conſiderai pas ſeulement la perte que faiſoit le Public d'une Princeſſe qui donnoit une ſi grande édification au monde par ſa vertu & par ſa Réligion ; mais la vérité eſt que V. A. R. me vint d'abord devant les yeux, & que je ne doutai point, qu'Elle ne fût ſenſiblement touchée d'un accident, auquel Elle

ne s'atendoit pas. Vous m'aviez fait l'honneur de me témoigner bien de fois la confiance & l'eſtime que vous aviez pour Elle. C'eſt un bonheur que Madame*** lui ait ſuccedé, parce qu'il y a grande aparence, qu'aïant été élevée de ſa main, elle ſe conduira par ſon exemple & par ſes inſtructions ; mais ce ne vous eſt pas une conſolation, & je vois bien de la maniére dont V. A. R. m'en parle, que les créatures ne ſont point capables de lui en donner, & que c'eſt de Dieu ſeul qu'Elle la doit atendre. V. A. R. eſt trop apliquée à ſa conduite pour ne pas profiter d'une telle rencontre ; & je ſuis aſſuré qu'Elle y voit plus qu'en aucune autre, l'incertitude des choſes d'ici-bas, & que cela a réveillé en elle le ſentiment dans lequel Elle étoit, qu'il n'y a que Dieu qui ſoit immuable, qu'il eſt toûjours le même ; qu'on ne le peut perdre, pourvû qu'on veüille le conſerver ; & qu'il mérite ſeul d'être l'objet de l'atachement de nos cœurs. S'il n'y a rien de plus fâcheux & de plus dur, que d'être toûjours ſur le point de perdre les perſonnes que l'on aime, & de ne pouvoir s'en promettre la durée d'un moment ; Dieu que vous voulez ſervir, & à qui vous éſaïez de plaire depuis ſi longtems, tiendra lieu de tout à V. A. R. & lui rendra au centuple, & dès ce monde, tout ce qu'Elle abandonne pour l'amour de lui. Je ſouhaite plus que je ne puis lui dire, qu'il la comble de toutes ſortes de proſpéritez & de bénédictions. Je la ſuplie de croire qu'on ne peut rien ajoûter à la ſoumiſſion, à la fidélité, & au profond réſpect que j'ai pour Elle, &c.

A UNE DAME.

Qu'il ne faut point ſe laiſſer abattre par la vûë de ſes miſéres ; mais régarder avec confiance la miſericorde de Dieu.

MADAME,

LE profond ſentiment que vous avez de vos miſéres, eſt une voïe fort courte & fort aſſurée, pour obtenir de Dieu de grandes miſericordes ; mais il ne faut pas qu'il aille trop avant ; & quelquefois il n'y a pas moins d'inconvénient à s'en ſouvenir trop, qu'à les oublier tout-à-fait. Il n'eſt utile de nous ſouvenir que nous ſommes miſerables, qu'autant que cela nous aproche de lui, & nous oblige de récourir à ſa bonté ; mais quand cette diſpoſition nous en éloigne par l'abattement qu'elle nous cauſe, il faut avec ſoin l'ôter de dévant nos yeux. Enfin, Madame, la conſolation de ceux qui ont peché, eſt, que rien ne convient davantage à Dieu, que d'exercer ſes bontez ſur les grands pecheurs ; & ce n'eſt pas une des moindres raiſons que l'on ait pour exciter ſa compaſſion, que de l'avoir beaucoup ofenſé. Dieu ſe plaît à faire de grandes converſions, comme un habile Médécin à faire de grandes cures, & à guérir des maladies deſeſperées ; & quelquefois un régard de confiance ſuffit pour s'atirer une grande miſericorde. Les ſéchereſſes que vous reſſentez,

bien loin de vous donner de la peine, doivent être conſiderées, comme une partie de la penitence que Dieu vous impoſe, & ſi vous ſavez bien les ménager, je veux dire, les accepter avec toute la réſignation, que Dieu demande de vous, vous en tirerez d'extrêmes utilitez. Il n'eſt pas béſoin de vous dire avec combien d'aplication nous continuërons de vous ofrir à Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, &c.

A SON ALTESSE ROYALE MADAME DE GUISE.

Dégagement avec lequel il faut régarder les choſes d'ici bas. Moien de conſerver la paix dans toutes ſortes d'évenemens.

C'Eſt une grande joie, MADAME, pour ceux qui ont autant ſouhaité que vous, la guériſon du Roi, d'aprendre qu'elle eſt entiere, comme V. A. R. nous fait l'honneur de nous le mander; Nous ne ſaurions trop en rendre graces à Dieu, & le prier qu'il la confirme encore pour des ſiécles, s'il étoit poſſible. V. A. R. ſait qu'il eſt le ſujet principal de nôtre piété & de nos priéres; il faut que Dieu s'en ſoit mêlé, pour que la choſe ſoit allée auſſi vîte qu'elle a été.

Vôtre Alteſſe Roiale eſt ſi diſpoſée à profiter de tout ce qui lui parle de Dieu, qu'il ne ſe préſente rien à Elle ſur cela, dont Elle ne

faſſe un ſaint uſage. Elle ſait avec quel dégagement il faut régarder les choſes d'ici-bas ; & comme Dieu prend plaiſir à contrarier les intentions des hommes les meilleures & les plus ſaintes. Les vôtres n'en auront pas moins de mérite à ſes yeux, ou plutôt elles en auront davantage ; je veux dire, celui de les avoir formées, & de les avoir abandonnées auſſitôt qu'elle aura pû croire, qu'il n'en vouloit pas l'acompliſſement. C'eſt le moïen, MADAME, de conſerver la paix dans toutes ſortes d'évenemens ; car on ne la perd que faute d'avoir pour ſes volontez, toute la ſoûmiſſion que l'on doit.

Vôtre Alteſſe Royale a tant de lumieres, qu'on ne peut lui rien dire, dont Elle ne ſoit parfaitement inſtruite. Je prie Dieu, qu'il ne ceſſe point de verſer ſur Elle ſes graces, & qu'Elle ne ceſſe point d'en ſuivre tous les mouvemens & les inſpirations.

A LA MEME.

Il lui fait voir que les conduites de Dieu ſont admirables. Que les vûës des hommes ſont courtes, & que pour être délivré des inquiétudes continuelles, il faut être dans une grande indiference.

JE viens de récevoir, Madame, la Lettre que V. A. R. m'a écrite par l'homme qui eſt paſſé par Touroure, ſur laquelle je ne lui dirai rien, ſinon que les conduites de Dieu

ſont admirables, & que ſouvent il permet des choſes auſquelles il n'y a point d'aparence de s'atendre, ſi on conſulte la raiſon, & que l'on en uſe ſelon les véritables règles; c'eſt-à-dire, Madame, que les vûës des hommes ſont courtes, & que ſouvent elles ne ſe rencontrent pas dans celles de Dieu : le mieux qu'on puiſſe faire ici-bas, eſt de ſe ténir dans un état de ſuſpenſion & d'incertitude, & de croire qu'il n'y a rien de ſi extraordinaire qui ne puiſſe ariver, Dieu tirant ſa gloire de toutes ſortes d'évenemens; des maux comme des biens. Il eſt certain qu'à moins qu'on ne ſoit dans cette indiference, on eſt expoſé à des inquiétudes continuelles, le cœur & l'eſprit changeant de ſentiment & de ſituation ſelon la diverſité des accidens.

Nous ſommes ici, Madame, peu informez de ce qui ſe paſſe dans le monde; mais comme nous ſavons en général qu'on ſe prépare à une grande guerre, nous ne manquons point de nous addreſſer à Dieu, afin qu'il faſſe proſperer les armes du Roi, & qu'il continuë de le favoriſer de cette grande protection qu'il lui a donnée juſqu'à préſent. C'eſt nôtre dévoir de preſſer le Ciel, & de le ſolliciter dans les béſoins & les néceſſitez de la terre.

Je prie Dieu, Madame, qu'il ne diſcontinuë point de verſer ſes graces ſur V. A. R. & qu'en même-tems il lui acorde celle d'en faire un uſage ſaint.

A LA MEME.

Il lui marque ſon ſentiment touchant la guerre d'Irlande. Pouvoir de l'aumône, & maniere de la bien faire.

CE que Vôtre Alteſſe Roiale me fait l'honneur de me mander touchant les afaires d'Irlande, me donne bien de la joie. Les prémiers ſuccès ſont toûjours d'une grande importance, ils abattent preſque toûjours le courage de ceux qui ont du pis, & rélevent au contraire celui des autres. J'eſpere quoi qu'on puiſſe dire, que Dieu protegera la cauſe perſecutée, & qu'enfin elle triomphera véritablement. La choſe n'ira pas ſi vîte qu'on le voudroit ; mais Dieu a ſes voïes particulieres, & ſouvent il veut faire achéter les grands évenemens par une longue patience. Vôtre Alteſſe Roiale a raiſon d'être pour les pauvres, & de croire qu'on les doit préferer, puis qu'il eſt écrit il y a longtems, que *l'Aumône rachéte les pechez*, & qu'on ne peut mieux faire que de la cacher dans le ſein du pauvre. C'eſt une règle que l'on ne ſuit guéres ; ce qui eſt d'oſtentation, l'emporte toûjours, & on s'y laiſſe aller ſans qu'on y penſe ; cependant ce ſont de ces œuvres dont on eſt paié dès ce monde, & deſquelles on ne récevra dans l'autre aucune récompenſe, à moins qu'elles ne ſoient

acompagnées de circonſtances & d'intentions, qui leur donnent dévant Dieu un mérite tout particulier ; & c'eſt ce qui eſt bien rare. Nous priérons Dieu dans ces ſaints jours où nous allons entrer, pour Madame la Dauphine, & pour Vôtre Alteſſe Royale. Elle ſait toute la part qu'Elle a en nos priéres, ſans que j'aie béſoin de le lui dire.

Ma ſanté, Madame, puiſque Vôtre Alteſſe Roiale veut en ſavoir des nouvelles, eſt en même état qu'elle étoit ; mon rumatiſme continuë toûjours, tantôt il eſt plus fort, tantôt il eſt moins ; les fraîcheurs des matinées m'ont cauſé un rume ; mais je crois qu'il ne durera pas. Je ſuis plein de confuſion & de réconnoiſſance des bontez de Vôtre Alteſſe Roiale. C'eſt dévant Dieu qu'il faut que je lui en témoigne mon reſſentiment. Je crois que vous avez grand ſoin de remplir vos journées par la lecture publique que vous faites faire. La vérité eſt que comme il n'y a rien de ſi précieux que le tems, il n'y a point auſſi de moment que l'on ne doive ménager.

A MADAME DE ***.

Il l'aſſure qu'il employera ſes Priéres, & celles de ſes Freres, pour obtenir de Dieu le rétour & la réconciliation d'une Ame ingrate & infidéle.

JE ne manquerai point, Madame, de faire ce que vous m'ordonnez, d'employer mes Priéres & celles de tous nos Freres, pour obtenir de Dieu le rétour & la réconciliation de cette Ame, qui après avoir été atachée à ſon ſervice, a eu le malheur de s'en ſéparer & de le perdre.

Ces ſortes de changemens ſont dificiles, & par conſéquent très-rares; & il n'y a rien que Dieu régarde avec plus de ſeverité, que l'ingratitude de ceux qui ayant eu le bonheur & l'avantage de l'aimer, l'oublient, l'abandonnent, & l'éfacent, pour ainſi dire de leur cœur.

Je prie Dieu, Madame, qu'il ſoit de plus en plus le Maître du vôtre, qu'il y règne tout ſeul, & d'une maniere abſoluë, & qu'il ne ceſſe point de répandre ſes graces ſur vôtre Perſonne, ſur celle de Monſieur vôtre Mari, & ſur toute vôtre Maiſon. C'eſt ce que je lui demande tous les jours de ma vie. Je vous ſuplie très-humblement de n'en point douter, & de croire qu'on ne peut rien ajoûter au profond réſpect, avec lequel je ſuis vôtre très-humble & très-obéïſſant, &c.

A UNE PERSONNE D'UNE CONSIDERATION ET D'UN MERITE DISTINGUE'.

Sur le peu de cas que l'on doit faire des fortunes de ce monde.

J'Avois réſolu de n'écrire à qui que ce ſoit de ma vie pour des proſperitez temporelles, étant perſuadé, comme je le ſuis, que le monde n'a rien d'aſſez grand pour faire naître un ſeul déſir, ni cauſer un inſtant de joie dans le cœur de ceux qui vivent dans la foi & dans l'atente des choſes éternelles. Cependant, Monſieur, quoique je n'aye point changé de ſentimens, j'ai été contraint de changer de conduite, ayant apris la diſpoſition de la divine Providence ſur la perſonne de Monſieur vôtre Fils, & je vous avouë qu'il y a long-tems qu'il ne s'eſt rien paſſé qui m'ait touché d'une maniere plus forte & plus ſenſible. Je vous le déclare d'autant plus volontiers, que je ſuis aſſuré de m'être rencontré dans la plûpart de vos penſées, n'ayant eu en cela ni de vûës, ni de conſiderations humaines, & n'y ayant rien régardé que ce que le détachement dans lequel Dieu veut que je ſois, ne m'a point défendu de voir & de reſſentir. J'ai toûjours plaint ceux de mes amis que j'ai vû dans les engagemens du monde, j'en ai conſideré pour eux les biens & les fortunes comme des piéges : mais j'ai réconnu de tout tems dans

Monſieur vôtre Fils une vertu ſi ſolide, tant de deſintereſſement, de ſageſſe & de moderation, qu'il y a tout ſujet d'eſperer, que ce qui eſt aux autres un écueil preſque inévitable, aura pour lui des ſuites de bénédiction. Quelque part que j'y prenne, je ne lui en dirai rien, & je me contenterai de demander à Dieu dans le ſécret, qu'il lui donne tout le ſécours & toute la protection qui lui eſt néceſſaire. Pour vous, Monſieur, je vous ſuplie de croire que l'on ne ſçauroit entrer plus avant, ni avec plus de ſenſibilité que je fais dans tout ce qui vous touche; & je ne puis me laſſer d'admirer la bonté de Dieu, qui ſemble vous avoir conduit dans un âge ſi avancé pour vous donner la conſolation de voir preſque dans un même tems des avantages ſi conſiderables en toutes manieres pour l'établiſſement de vôtre Maiſon. Dieu acorde quelquefois ces ſortes de faveurs à la fidélité de ceux qui le ſervent. Vous êtes de ce nombre, Monſieur, il y a long-tems, & je ne doute point qu'en cela même il ne vous ait paru bien des raiſons de vous unir encore plus étroitement à ſon ſervice, en vous détachant de plus en plus des choſes dont il faut que ſon ordre vous ſépare au premier jour, & que les pas qu'on m'a dit, que vous aviez été obligé de faire hors de vôtre déſert, ne vous y ayent fait trouver de nouveaux charmes & de nouvelles conſolations. Je prie Dieu qu'il vous comble de gloire en l'autre vie après vous avoir rempli de graces & de bénédictions en celle-ci. Je ſuis, &c.

A UNE DAME DE QUALITE'.

Sur la mort de ſon fils.

QUelque grande que ſoit la ſoumiſſion que vous avez pour toutes les volontez de Dieu, je ne puis croire, Madame, que la mort de Monſieur vôtre Fils que je viens d'apprendre n'ait fait ſur vous des impreſſions de douleur très-profondes & très-vives. Comme je ne ſçaurois me laſſer de vous plaindre lorſque je conſidere cette ſuite de maux & de diſgraces diferentes qui rempliſſent toute vôtre vie, je ne puis auſſi m'empêcher d'admirer la miſericorde de Dieu qui vous prépare par de continuelles privations des choſes & des perſonnes qui vous ſont les plus chéres, à cet inſtant de bénédiction qui n'eſt connu que de lui ſeul; mais qui ne peut être éloigné & qui doit eſſuïer vos larmes pour jamais & finir ce que le monde apelle des malheurs par une conſolation conſtante, & qui ne ſera plus ſujette au changement & aux viciſſitudes des choſes périſſables. Je ſuis aſſuré, Madame, que c'eſt dans ce ſentiment & dans cette foi que vous avez réçu le coup que la main de Dieu vient de vous porter, & que la tendreſſe que vous aviez pour Monſieur vôtre Fils & le régret de le perdre, ne vous ont point empêché de le lui abandonner comme une victime, lors qu'il vous a paru qu'il vous le demandoit, & de le lui ofrir comme un ſacrifice de loüange.

Vôtre

Vôtre partage, Madame, eſt le partage des Saints, Dieu eſt pour vous tel qu'il a été pour eux, & s'il exerce ſur vous des jugemens ſi rigoureux, c'eſt afin que ſa juſtice étant ſatisfaite, vous ne trouviez plus en lui dans le moment de l'éternité que de la miſericorde & de la clemence.

Je liſois il y a quelques momens dans le livre de Tobie, que Dieu ne ſe plaît point dans la perte ni dans l'acablement de ceux qu'il aime, que la tranquilité ſuccede toûjours aux tempêtes dont Dieu permet que la courſe de leur vie ſoit ataquée, & qu'il ne manque jamais de les combler de bonheur & de joie après les avoir laiſſé dans les pleurs & dans les gémiſſemens ; j'eſpere, Madame, que cette vérité s'acomplira dans vôtre perſonne, & que vous vous rendrez digne de l'éfet de ſes promeſſes par la réſignation avec laquelle vous vous ſoûmettrez à ſes ordres. Je ſuis, &c.

A UN DE SES AMIS.

Quels ſont les ſentimens où l'on doit être dans la Maladie.

CE m'a été une joye tout-à-fait ſenſible d'aprendre de vos nouvelles par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; mais elle auroit été plus grande ſi j'y avois vû le rétabliſſement de vôtre ſanté. Je ne peux croire, Monſieur, que Dieu après vous avoir

longtems exercé & tenu comme en ſuſpens entre la mort & la vie, ne donne enfin vôtre guériſon aux priéres de ceux qui la lui demandent, & qui ont un interêt ſi conſiderable à vôtre conſervation ; car pour vous, je ſuis aſſuré qu'elle vous eſt fort indiferente, & qu'il ſeroit bien plus ſelon vôtre cœur de finir une carriere qui n'a rien d'agréable, & à laquelle vous n'êtes ataché, que par la ſeule volonté de Dieu ; Je ſuis auſſi perſuadé que vous la faites en ne réfuſant point ce que la charité vous préſente, que vous ſçavez très-bien concilier cet eſprit de pénitence que vous avez toûjours eu avec ce que la condeſcendance vous oblige de récevoir de la main de vos amis, & que vous ne manquez pas de vous diſpoſer à la mort, en uſant des moyens que la divine Providence vous ofre pour la conſervation de la vie. Je prie Dieu, Monſieur, qu'il vous rende vôtre ſanté, & qu'il nous donne encore la conſolation de vous révoir dans nôtre Déſert. Il n'y a que lui qui ſçache à quel point je vous honore. Priez-le pour moi, je vous en conjure, comme vous me l'avez promis.

A UNE DAME DE PIETE'.

Il lui parle des diſpoſitions avec leſquelles il faut récévoir les pertes qui arivent en cette vie.

JE vous avouë, Madame, que l'état auquel vous me faites l'honneur de me man-

der que vous vous trouvez, eſt quelque choſe d'étrange, & qu'il eſt tout-à-fait dificile que vous n'en reſſentiez beaucoup de douleur; cependant vous êtes Chrétienne, & vous vivez dans la foi & dans l'atente des biens à vénir; il faut que vous vous mettiez au-deſſus des choſes préſentes, & que vous portiez en paix & en patience la privation de celles qui ne ſont point éternelles. Il ſufit pour vous conſoler, que la foi vous ait apris, que ces ſortes de pertes ſont des gains éfectifs, que les voïes les plus courtes & les plus aſſurées pour rétourner à Dieu qnand on a eu le malheur de s'en ſéparer, ſont celles-là; & que rien ne vous peut marquer avec plus d'évidence l'aplication de ſa miſericorde ſur vous, que le ſoin qu'il prend de vous humilier lui-même, & de vous faire enviſager toutes les extrémitez d'un état auquel vous n'euſſiez pas eu le courage de penſer, quelque envie que vous ayez de faire pénitence. Celles que Dieu vous impoſe de ſon choix ne ſont point ſuſpectes, ni ſujétes aux inconvéniens qui les rendent très-ſouvent inutiles; je veux dire, de cet amour propre qui ſe rencontre par tout, & qui d'ordinaire corompt la pureté & le mérite des actions les meilleures & les plus ſaintes. La pénitence, qui n'eſt que la conformité de nôtre cœur à celui de Dieu, démande une totale abnégation de nous-même, elle ne conſiſte pas ſeulement à pleurer, mais à pleurer ce que Dieu veut que nous pleurions; & ſi l'on n'y prend garde, nos inclinations naturelles n'ont guéres moins de part à nos péni-

tences, qu'elles en ont eu aux déréglemens de nos vies : On s'y récherche; on s'y rétrouve; on s'y propoſe de certaines conſolations qui ſont toutes humaines; & c'eſt ce qui fait qu'il y en a ſi peu de véritables au diſcernement de Dieu, qui eſtime les choſes par leur vérité & non par leur aparence, ni par les noms que les hommes leur donnent. Enfin, Madame, vous cherchez depuis longtems des moyens de plaire à Dieu, & de vous ſanctifier, il vous en préſente d'indubitables, c'eſt à vous d'en faire un ſaint uſage, & à récevoir la diſgrace qu'il vous envoye comme un calice de bénédiction, quelque amertume que vous y ſentiez : ſi vous avez la penſée de la ſévérité de ſa juſtice, vous n'aurez pas celle de vous plaindre, & vos peines vous paroîtront lègéres toutes les fois que vous les mettrez auprès de vos péchez, & au moins elles ne ſçauroient être longues, puiſque l'éternité eſt proche, & qu'il arive ſouvent, que Dieu, comme un bon Pere, eſſuye même dans le tems les larmes qu'il fait verſer à ſes Elûs. Nous le priérons, Madame, qu'il vous donne toute la protection dont vous avez béſoin, & qu'il règle tellement tous les mouvemens de vôtre cœur, qu'il ne lui en échappe un ſeul qui vous tire de cette entiere dépendance, dans laquelle vous dévez être à l'égard de ſes volontez. Faites-moi la grace de croire que l'on ne ſçauroit être avec plus de verité & de réſpect que je ſuis en Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST, vôtre ſerviteur, &c.

A UN ECCLESIASTIQUE,

Qui lui démandoit quelqu'avis ſur ſa Conduite.

MONSIEUR,

TOutes les fois que vous m'avez fait l'honneur de me démander mes ſentimens, celui qui m'eſt vénu d'abord, a été de vous expoſer mes ténébres & mon ignorance : & il n'y a pas d'aparence que ſi j'avois été propre à donner des avis utiles aux perſonnes qui ſont dans le monde, la divine Providence, qui ne cache pas d'ordinaire la lumiére ſous le boiſſeau, m'en eut ſéparé comme elle a fait, & m'eut donné de ſi fortes inclinations pour une vie encore plus rétirée que celle que je méne. Ce que je vous dis là, Monſieur, avec beaucoup de ſincerité, vous doit empêcher de déſirer de ſçavoir mes penſées ſur ce qui vous régarde, & me rétenir de vous les expliquer. J'ai beaucoup de douleur de l'état auquel vous me mandez que vous étes ; & quoi qu'il ne ſoit pas moins ſanctifiant que celui dans lequel toute la ſanctification ne conſiſte qu'à connoître ſa volonté & à la ſuivre, il ne laiſſe pas d'afliger ceux qui prennent autant de part que moi dans les choſes qui vous touchent ; & il eſt extraordinaire que Dieu vous ait donné autant de diſpoſition que vous en avez pour vous employer à l'inſtruction des peuples, de ceux qui en ont le plus de béſoin, & qui ſont les

plus abandonnez ; & que vôtre mauvaiſe ſanté vous rétire d'une ocupation ſi utile au public, & même ſi néceſſaire dans un tems auquel ſi peu de perſonnes s'apliquent à ces ſortes d'emplois : vôtre infirmité qui eſt grande, à ce que vous me faites l'honneur de m'en mander, vous marque aſſez, Monſieur, que Dieu vous veut dans un état de ſoufrance plûtôt que dans l'action. Si les ſoins que vous prénez des Eclefiaſtiques de N.... ne les ſurpaſſe point, il n'y a ce me ſemble aucun lieu de douter que vous ne puiſſiez continuer de leur rendre cette aſſiſtance ; & il y a tout ſujet de croire, que Dieu ne demande pas davantage de vous, puiſqu'il ne vous donne pas de force ni de ſanté pour entreprendre des choſes plus pénibles. Comme une trop grande ocupation eſt contraire au mal que vous avez, auſſi un trop grand répos le conſerve & même l'augmente.

Vous êtes en peine, Monſieur, de ſavoir ſi vous continuerez à vivre ſelon les avis & les règles des Médécins : Saint Charles les crut pendant quelque tems, & puis les quita, & il réçût de la main de Dieu, en vivant avec beaucoup d'auſterité, la ſanté, qu'ils ne lui avoient pû rendre par les ſoulagemens, ni par les rémedes. Je vous aſſûre, Monſieur, que moins on s'apuye ſur les hommes, plus on trouve Dieu ; & que le moyen le plus aſſûré pour l'engager à nous donner beaucoup, c'eſt d'atendre peu de leurs ſécours.

Pour ce qui eſt, Monſieur, de l'éclairciſſement que vous me demandez, je vous di-

rai que vous pouvez répondre avec beaucoup de vérité à ceux qui parlent de moi ſans me connoître, qu'une perſonne qui s'eſt entierement rétirée pour pleurer ſes pechez, & faire pénitence, n'a garde d'entrer dans les diſputes & les conteſtations des hommes, que je fais une profeſſion ſincére de vivre dans le ſilence comme dans la ſolitude, & de n'avoir jamais de part à tout ce qui en peut troubler la paix & la tranquilité ; & qu'il n'y a rien dont je ſois moins capable, que de me mêler des choſes auxquelles je ne puis penſer ſans ſortir de mon état, dont un des principaux avantages eſt d'être comme caché dans la face de Dieu, hors des bruits & des agitations du monde. Et ſur ce que l'on trouve étrange que nôtre vie ſoit diferente de celle des autres Réligieux ; je vous avoüerai, Monſieur, qu'il eſt mal-aiſé que nous nous rencontrions eux & moi tant qu'ils ſe ſépareront en ce qu'ils peuvent de la pureté de leurs Règles, de l'eſprit des Inſtituteurs, & des pratiques primitives ; & que nous nous éforcerons autant qu'il eſt dans nôtre pouvoir, de réprendre & de ne rien négliger des maximes & des obſervances qu'ils nous ont enſeignées. L'Ordre Monaſtique n'eſt plus qu'un cadavre, il n'y a preſque plus de principe de vie ; & ſi l'on en ôte quelques actions extrerieures, on n'y trouveroit nuls veſtiges de ce qui a été établi & pratiqué par les Saints. Je vous confeſſe, que quand j'ai quité le Siécle, ce ne ſont pas les coûtumes mais les véritez que j'ai euës devant les yeux qui m'y ont engagé, & que c'eſt ſeule-

ment à celles-ci que je me ſuis propoſé de conformer la conduite de ma vie. Je ſçai que cela m'attire l'envie & la cenſure de ceux qui ne ſont pas dans les mêmes ſentimens, & qui marchent par d'autres chemins : mais je régarde comme une benediction de n'avoir pas l'aprobation du monde, puiſque ſelon la parole de JESUS-CHRIST, il n'a pas celle de Dieu. Si vous nous faites l'honneur de nous vénir voir, ce nous ſera une conſolation ſenſible, & je puis vous dire par avance, que vous n'y trouverez rien moins, que ce que vous avez pû apprendre de ceux qui ne nous connoiſſent que par des rélations incertaines. Acordez-moi le ſecours de vos prieres, & faites-moi la grace de croire que l'on ne peut être avec plus de verité & d'eſtime que je ſuis en nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, &c.

FIN.

TRADUCTION DES FABLES DE FAERNE.

Par Mr. PERRAULT, de l'Académie Françoiſe.

A MONSIEUR MONSIEUR L'ABBE' DE DANGEAU.

MONSIEUR,

Puiſque je vous dois la traduction de ces Fables, il eſt juſte que je me donne l'honneur de vous les préſenter. Le Livre de Gabriël Faërne, qui en eſt l'Auteur, m'étant tombé entre les mains il y a quelque-tems, l'élegance & la ſimplicité de ſon ſtyle me plurent ſi fort, que je ne pus m'empêcher d'en traduire cinq ou ſix Fables,

pour voir ſi l'on pouvoit leur donner en nôtre Langue la même grace qu'elles ont en Latin. Je connus que la choſe n'étoit pas poſſible ; parce que la briéveté & la clarté, qui chez les Grecs & les Romains faiſoient toute la beauté d'une narration ne ſuffiſent pas pour charmer les François d'aujourd'hui, qui non contens du néceſſaire, veulent trouver encore dans ces ſortes d'Ouvrages, de la vivacité & quelquefois de la plaiſanterie qui les ſurprennent. Je laiſſai donc là ma traduction : Dans ce même tems vous eûtes la bonté, MONSIEUR, de me méner dans une agréable Maiſon où vous allez vous délaſſer quelquefois ? & où ſous un répos aparent vous vous apliquez à un travail le plus honnête & le plus utile qu'un homme ſe ſoit peut-être jamais propoſé ; qui eſt d'éclairer les eſprits de la lumiere de toutes les ſciences, & de les former à la pratique de toutes les vertus. Je vis là une troupe de jeunes Gentils-hommes des plus illuſtres Maiſons de France : Monſieur vôtre Frere rempliſſant & au-delà les Obligations que lui impoſe la dignité de grand Maître de l'Ordre de S. Lazare, les y a raſſemblez pour les élever, ſous vos yeux & leur donner une éducation, que la fortune ne permet pas qu'ils puiſſent récevoir de leurs Parens. Je vis les uns ocupez à étudier les principes de la Langue Latine, les autres à répaſſer dans leur mémoire les inſtructions du Catechiſme ; quelques-uns liſoient l'Hiſtoire ſainte, quelques autres traçoient des Fortifications ou des figures de Mathematiques, l'inſtruction ſe faiſoit de tous les côtez, & ſe faiſoit avec une joie égale de la part des Maîtres & des

Diſciples. Quand je vins à conſiderer ſur quelle terre alloient tomber les lumieres & les ſémences de vertu que vous êtes capable de répandre ſur eux, j'eus peine à concevoir combien ſeroient beaux les fruits qu'on dévoit en atendre. Si de jeunes Enfans tirez du commun du Peuple & dans un pays barbare, mais inſtruits en quelque ſorte avec le même ſoin, ſont toute la force & toute la ſplendeur du plus puiſſant Empire de l'Orient, que ne peut-on pas eſpérer de petits Fils de Mareſchaux de France, d'Amiraux, de Chevaliers de la Toiſon d'or, de Ducs & Pairs, de Grands Maîtres de la Maiſon du Roi, de Conneſtables, qui ont aporté au monde un cœur tout plein de nobles ſentimens, & qui n'atendent que le nombre des années pour ſe livrer au ſervice de leur Prince & de leur Patrie. Lors qu'après leur avoir apris diverſes Langues, & les avoir inſtruits de ce qu'il y a de plus curieux & de plus utile dans les Mathematiques, vous les mettrez à l'étude de nôtre Hiſtoire & que là, ils rencontreront à chaque page leurs Ayeux tout couverts de la gloire de leurs grandes actions? Quel feu n'allumeront point dans leur ame de ſi beaux exemples pour peu qu'ils ſongent qu'il ne tiendra qu'à eux, d'aller encore audelà avec vôtre ſécours : particulierement ſous un Monarque tel que le nôtre, le Protecteur & le modéle de toutes les vertus. Au milieu de ces mouvemens de ſurpriſe & d'admiration, je vous avouë, MONSIEUR, que je ne pus m'empêcher de vous envier nn ſi grand bonheur ou du moins de ſouhaiter ardemment d'avoir quelque part dans une ſi loüable & ſi noble entrepriſe. Il me vint

alors en l'eſprit, que ſi j'achevois la Traduction des Fables que j'avois commencée, il pouroit ariver qu'elles entreroient dans le nombre des choſes qui doivent ſervir à leur inſtruction, & que la moralité de ces Fables pouroit contribuer à former en eux cet eſprit de prudence dont vous les animez, & dont vous temperez les boüillons de courage qu'ils tiennent de leur naiſſance. C'a été MONSIEUR, cette ſeule & unique vûë qui m'a déterminé à faire cet Ouvrage, & à prendre la liberté de vous l'ofrir : Il pouroit s'y mêler quelque petit interêt de vous aſſurer de mon extrême veneration, & de la paſſion avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur

PERRAULT.

AVERTISSEMENT.

LE Pape Pie IV. perſuadé que la lecture des Fables d'Eſope étoit d'une très-grande utilité pour former les mœurs de jeunes enfans, ordonna à Gabriel Faërne qu'il connoiſſoit pour un excellent Poëte, & pour un homme qui avoit le goût de la belle & élegante Latinité, de mettre ces Fables en vers Latins, afin que les enfans apriſſent en même-tems & dans un même Livre, la pureté des mœurs & la pureté du langage. Après ſa mort ſon Ouvrage fut dedié au Cardinal Charles Borromée : Ces circonſtances doivent donner une bonne opinion de la maniere dont Faërne a traitté ces Fables & ôter tout ſoupçon qu'elles contiennent rien qui bleſſe la pudeur : ce qu'on ne peut pas dire de tous les Livres de cette nature. La beauté du ſtile dont Faërne a écrit ces Fables l'a fait nommer le ſecond Phedre, quoi qu'il n'en ait jamais veu les Ouvrages, qui ne ſont vénus à nôtre connoiſſance que plus de trente ans après ſa mort ; car ce fut Monſieur Pithou qui l'ayant trouvé manuſcrit dans la pouſſiere d'une ancienne Bibliotheque, le donna au Public au commencement de ce ſiécle. Monſieur de Thou qui fait dans ſon Hiſtoire une mention fort honorable de nôtre Auteur, prétend que Phedre ne

lui a pas été inconnu, & même il le blame de l'avoir ſuprimé pour cacher les larcins qu'il lui a faits; mais ce qu'il avance n'a aucun fondement & ne peut lui avoir été ſuggeré, que par la forte perſuaſion où ſont tous les Amateurs outrez de l'Antiquité qu'un Auteur moderne ne peut pas faire rien d'excellent, s'il n'a un Auteur ancien pour modéle. Des cent Fables que Faërne a miſes en vers latins, il n'y en a que cinq que Phedre ait traitées, & de ces cinq il n'y en a qu'une ou deux où la maniere de les traiter ſoit un peu ſemblable, ce qui n'eſt arivé que par l'impoſſibilité qu'il y a que deux hommes qui travaillent ſur un même ſujet ne ſe rencontrent pas quelque fois dans les mêmes penſées ou dans les mêmes expreſſions.

Quoi que ma traduction ſoit fort exacte, hors en quelques endroits ou j'ai cru pouvoir m'en diſpenſer, & qu'elle ait la briéveté & la clarté ſi récommandables dans une narration, je n'ai garde de l'oſer comparer, ni même leur Original, aux Fables de M. de la Fontaine: les nôtres reſſemblent à un habit d'une bonne étoffe, bien taillée & bien couſuë, mais ſimple & toute unie; les ſiennes ont quelque choſe de plus, & il y ajoûte une riche & fine broderie qui en réleve le prix infiniment.

TRADUCTION DES FABLES DE FAERNE.

CENT FABLES CHOISIES DANS LES ANCIENS AUTEURS.

PREMIER LIVRE.

PREMIERE FABLE.

Le Pere & ſes Enfans.

UN Pere moribond, ayant près de ſon lit
Aſſemblé ſes Enfans, leur dit ;
Je dois aujourd'hui vous aprendre
Que dans ma vigne un tréſor eſt caché ;
Ainſi dans le tombeau dès qu'on m'aura couché,
Allez le foüiller & le prendre.
Mais où ? dit l'un d'entr'eux ; le bon-homme ſe tût,
Et peu de tems après mourut.

De ſon enterrement à peine fut finie
L'Ennuïeuſe cérémonie,
Qu'ils courrent promptement avec bêches, hoyaux,
Foüiller la vigne toute entiere,
Et mettre avec grand ſoin chaque motte en pouſſiere,
Sans pourtant rencontrer ni bagues ni joyaux;
Mais la vigne ainſi rétournée
Leur produiſit une pleine vinée.
Ceſſons deſormais de rêver,
De ces Enfans s'écria le plus ſage,
Voila les biens que nous dévions trouver
En foüillant bien nôtre héritage;
" Et voila qui nous montre encor
" Que le travail eſt un tréſor.

II. *L'Aſne, le Singe, & la Taupe.*

UN Aſne s'afligeoit de n'avoir point de cornes,
Un Singe, d'une queüe envioit l'ornement;
Et tous les deux triſtes & mornes
Se complaignoient amérement.
Une Taupe ſurvint qui leur dit ces paroles?
Oſez-vous réprocher aux Dieux
De vous avoir privez d'avantages frivoles,
Pendant que vous voyez qu'il me manque des yeux.
" Si nous régardions bien les diſgraces des autres,
" Nous nous plaindrions moins des nôtres.

III. *Le Lion enragé & la Chévre.*

UNe Chévre en voyant un Lion plein de rage
Dans les Champs, dans les Bois, faire un affreux ravage;

O pau-

O pauvres animaux, dit-elle, où vous cacher!
Puiſqu'au plus beau de ſon humeur paiſible
Il eſt encore ſi terrible
Qu'on n'oſeroit en aprocher.
" Rien n'eſt plus dangéreux que la fiére alliance
" Du Courroux & de la Puiſſance.

IV. *Le Foulon & le Charbonier.*

UN Charbonier rencontrant un Foulon:
Lui dit, logeons dans la même maiſon.
Comment? réprit le Foulon ſon compere,
Pourrions-nous habiter dans le même manoir!
Ce que j'aurois blanchi tu me le rendrois noir,
Ce ſeroit toûjours à réfaire?
Soïons amis ſans trop nous voir.
" Jamais ne pourront vivre enſemble
" Ceux dont les mœurs n'ont rien qui ſe reſſemble.

V. *Les deux Chiens.*

UN Chien pendant la pluye enfoncé dans ſa loge
Se ténoit clos; ſon voiſin l'interroge:
D'où vient que tu te tiens ainſi barricadé?
Cette pluye eſt ſi douce & ſi rafraichiſſante;
Je fus un jour, dit-il, tellement échaudé,
Que de l'eau froide aujourd'hui m'épouvante.
" Par les méchans qui s'eſt vû maltraité,
" Parmi les bons craint pour ſa ſeureté.

VI. *Le Renard & les Raiſins.*

UN Renard affamé voyant ſur une treille
De gros raiſins beaux à merveille;
Pour en avoir s'élançoit vivement,

Et d'une adreſſe ſans pareille,
Mais toûjours inutilement:
Laiſſons, dit-il, cette pourſuite vaine,
Ce n'eſt que du verjus qui n'en vaut pas la peine.
" Bien ſouvent au Renard on reſſemble en ce point,
" Quand on n'y peut atteindre, on dit qu'on n'en veut point.

VII. *Les Limaçons.*

LE Fils d'un Laboureur, ſur une braiſe ardente,
Faiſoit griller des limaçons;
Leur chair limoneuſe & gluante
Siffloit en rotiſſant, & formoit divers ſons.
Sots Animaux, dit-il, il eſt bien ridicule
De vous oüir chanter quand vôtre maiſon brûle:
" Jamais nous ne ſommes contens
" De ce qui vient à contre-tems.

VIII. *La Corneille & l'Hirondelle.*

UNe Corneille un jour, avec une Hirondelle,
Eut diſpute pour la beauté:
Il fut dit des raiſons d'un & d'autre côté,
Qui les mettoient en parallele.
La Corneille ajoûta pour finir la querelle:
Vôtre règne en ces lieux eſt court & limité;
Mais moi que rien ne chaſſe, & que rien ne rapelle,
J'y règne & l'hyver & l'été.
" Toute choſe fixe & durable
" A ce qui dure moins eſt toûjours préférable.

IX. *Le Renard & le Maſque.*

CHez un Comedien, un vieux Renard entré
Regardoit curieux ſon comique équipage:
Un maſque il y trouva, fait ſur un beau viſage
Fort aimable & fort à ſon gré.
Il le prend, il le met. L'aparence en eſt belle,
Dit-il, mais par malheur, il n'a point de cervelle.
" Une beauté n'a que de vains appas,
" Quand l'eſprit ne l'anime pas.

X. *La Poule & l'Hirondelle.*

UN jour une jeune Hirondelle
Vit une Poule s'occupant
A couver les œufs d'un ſerpent;
Ah, malheureuſe, lui dit-elle,
Ces enfans que tu veux nourir,
Dans trois jours te feront mourir,
" Elever un homme perfide,
" C'eſt élever ſon homicide.

XI. *La Mouche.*

UNe Mouche tomba dans une ample marmite,
Où s'étant bien rempli & de viande & de jus,
Il faut finir, dit-elle, en mouche de mérite,
Et ne point ſe répandre en régrets ſuperflus.
J'ai bû, j'ai mangé comme trente,
Je meurs ſatisfaite & contente.
" Lorſqu'un malheur ne ſe peut éviter,
" De bonne grace il le faut ſupporter.

XII. *Le Corbeau & le Serpent.*

UN Corbeau dans les airs vit de loin ſur la Terre,
Un gros ſerpent qui dormoit au ſoleil;
Il fond deſſus d'un éfort ſans pareil:
Le perce de ſon bec & des ongles le ſerre;
Le Serpent ſe roulant, ſifflant, ſe défendant,
Lui donne un mortel coup de dent.
Où je croyois hélas! voir ma faim aſſouvie;
Faut-il, dit le Corbeau, que je perde la vie.
" De tout ſuccez l'homme incertain
" Trouve ſouvent ſa perte dans ſon gain.

XIII. *La Femme noyée & ſon Mari.*

UN Laboureur, le long des bords
D'une impetueuſe riviere;
De ſa femme noyée alloit cherchant le corps,
Et s'y prénoit d'une étrange maniere.
Au lieu d'aller en bas, il remontoit en haut.
Vous ne cherchez pas comme il faut,
Lui dirent ſes voiſins, les flots l'ont entraînée,
Du fleuve elle a ſuivi le cours.
Nullement, leur dit-il, cette vieille obſtinée
A fait, & fait encor toute choſe à rébours.
" Femme contrariante, envieuſe & colere,
" Ne quite point ſon caractere.

XIV. *L'Aſne portant une Idole.*

UN Aſne qui d'un Dieu portoit l'auguſte Image,
Prénoit pour lui tous les honneurs,
Tout l'encens & toutes les fleurs
Qu'on prodiguoit ſur ſon paſſage.

Alors à grands coups de bâton
On lui rabaiſſa le courage.
Apprens, bourique, lui dit-on,
Qu'au Dieu, non pas à toi, ſe rend tout cet hommage.
" Souvent un Magiſtrat ſe trouve en ce cas-là,
" Et doit tous ſes honneurs à la Charge qu'il a.

XV. *L'Eſpérance.*

DAns un tonneau, Jupiter avoit mis
Tous les biens qu'en ce monde il donne à ſes Amis:
Il en fit le dépoſitaire
Un mortel, qui trop curieux,
L'ayant ouvert pour ſonder le myſtere,
Vit tous ces biens s'envoler dans les Cieux.
L'aimable & trompeuſe Eſpérance
Par l'ordre de la Providence
Demeura ſeule au fond. " Ainſi quoi qu'ici bas
" Souvent de tous les biens nous régrettions l'abſence,
L'eſpoir ſeul ne nous quite pas.

XVI. *Le Lion & le Rénard.*

UN jour, un vieux Rénard moins brave que trompeur,
Ayant vû du Lion la morgue ménaçante,
Ses yeux flambans, ſa gueule rugiſſante,
Peu s'en fallut qu'il n'en mourut de peur;
Son ame au ſécond jour en fut encore émûë,
Mais beaucoup moins qu'à la prémiere vûë.
A la troiſiéme fois, le compere Rénard
Ne trembla plus & fit le goguenard.

" Avec le tems chacun dévient habile,
" Et l'Uſage rend tout facile.

XVII. *Le Loup & la Gruë.*

UN Loup ayant d'un os la gorge embaraſſée,
De la Gruë auſſi-tôt le ſécours implora,
Elle convint de prix, & de zèle empreſſée,
Dans ſon gozier ſa tête elle fourra,
Et fit ſi bien que l'os elle en tira:
Puis ſur la récompenſe, entr'eux déja règlée,
Elle fit tomber l'entrétien.
Ah folle, dit le Loup, ne comptes-tu pour rien
De ne t'avoir pas étranglée.
" L'homme ſanguinaire & brutal,
" Croit avoir fait du bien s'il n'a point fait du mal.

XVIII. *Jupiter & le Limaçon.*

JUpiter autrefois ayant promis aux bêtes
D'éxaucer pleinement leurs prémieres requêtes;
Le ſage & foible Limaçon
Demanda que ſon corps fut joint à ſa maiſon:
Mais pourquoi ſe charger de ce poids incommode?
En quatre mots il en dit la raiſon,
Je pourrai me choiſir des voiſins à ma mode.
" C'eſt un triſte & fâcheux deſtin
" Que d'avoir un méchant voiſin.

XIX. *L'Aſnon & le Loup.*

UN Aſne alloit mourir, & le bruit en couroit;
Le Loup prénant alors une mine hypocrite,
Partit pour lui rendre viſite,
Aſſeurant qu'il le guériroit.
L'Aſnon qui l'entrevit, lui réfuſa la porte:
Le Loup ſans s'émouvoir lui parla de la ſorte,
On ne peut dire en vérité,
Combien pour lui de priéres j'ai faites;
Et bien comment va ſa ſanté?
Mieux, répondit l'Aſnon, que tu ne le ſouhaites.
" Ne comptons jamais ſur les vœux
" D'un Ennemi perfide & dangereux.

XX. *Le Loup & le Rénard.*

UN Rénard tombé dans un puits,
Des Paſſans, par ſes triſtes cris
Imploroit la miſericorde;
Un Loup lui demanda, s'aſſeyant ſur les bords,
Comment es-tu tombé? T'es-tu froiſſé le corps?
Ah jettez-moi, dit-il, promtement une corde,
Et je vous dirai tout quand je ſerai déhors.
" Pour tirer un Ami d'une preſſante affaire,
" Point ne plaît, & peu ſert le ſécours qu'on differe.

Fin du prémier Livre.

FABLES CHOISIES.

SECOND LIVRE.

PREMIERE FABLE.

La Pie & les Oiſeaux.

UNe Pie ayant aperçû
Au travers des Rameaux d'un gros arbre touffu,
Un Coucou qui dormoit à l'ombre
Sous ce réduit tranquille & ſombre,
Crut que c'étoit un Epervier;
Craintive elle ſe mit auſſi-tôt à crier,
Et s'enfuiant à tire d'aîle
Fit rire les oiſeaux qui perchoient auprès d'elle;
Mille brocards lui furent dits:
Mais quand ſon cœur ſe fut un peu rémis,
Sagement elle ſçût leur dire,
J'aime mieux vous faire ainſi rire,
Que de faire pleurer mes vrais & bons amis.
" Faire pleurer eſt beaucoup pire
" Que de donner ſujet de rire.

II. *L'Agneau & le Loup.*

UN jeune Agneau, du haut d'une maiſon,
Voyant un Loup qui paſſoit dans la plaine,
Verſa ſur lui tout le poiſon
Que pût lui ſuggerer ſa haine.

Le Loup en ſouriant d'un ſouris traître & noir,
Lui répondit ſans s'émouvoir,
Ce n'eſt pas toi qui m'oſes faire injure,
Mais bien cette rétraite ſeure,
D'où ſans péril tu me peux voir.
" Des tems, des lieux, bien ſouvent l'avantage,
" Des plus Petits éleve le courage.

III. *Le Corbeau & ſa mere.*

UN Corbeau dans ſon nid triſtement alité,
Et màlade à l'extrémité,
Suplioit tendrement ſa mere,
D'ofrir des vœux au Ciel pour calmer ſa colere,
Et pour en obtenir ſa prémiere ſanté;
Comment penſes-tu, lui dit-elle,
Eſtre écouté des Immortels,
Puiſqu'il n'en eſt pas un dont ta griffe cruelle
N'ait de mille larcins profané les Autels.
" Peu ſont reçus les vœux & les victimes
" D'un ſcelerat noirci de crimes.

IV. *La Mouche & les Chevaux de courſe.*

QUatre Chevaux ſur un Char attelez,
Attendoient pour ſortir, qu'on ouvrit la barriere,
Lorſque le plus petit des inſectes aîlez,
Une mouche ſuperbe & fiére,
Se mit ſur le timon d'une grave maniere:
On donne le ſignal; les courſiers vigoureux
Elevent ſous leurs pas un tourbillon poudreux
Qui du brillant ſoleil dérobe la lumiere,
Ciel, dit la Mouche alors, que je fais de pouſſiere!
" Non moins ridicule eſt celui
" Qui tire vanité de la gloire d'autrui.

V. *L'Anguille & le Serpent.*

D'Où vient, dit l'Anguille au Serpent,
Que pour me prendre on met tout en uſage;
Filets, ligne, hameçons, & que nul cependant
N'uſe pour vous avoir de tout cet équipage!
Nôtre façon d'aller ſe reſſemble ſi fort,
Qu'on nous prend ſouvent l'un pour l'autre:
D'où peut donc vénir que mon ſort
Eſt en cela ſi different du vôtre?
C'eſt que je porte une maligne dent,
Dont l'ateinte pleine de rage
Féroit répentir l'imprudent
Qui m'auroit voulu faire outrage.

VI. *L'Aſne & le Loup.*

UN Aſne prit un clou de ruë,
Qui le rendit eſtropié,
Le Loup grand mangeur de chair cruë,
S'ofrit de lui guérir le pied:
Alors en Médécin habile
Il régarde la playe, & d'un dent ſubtile,
Tire le cloud ſans lui faire de mal,
Puis démande ſa récompenſe:
Alors d'un coup de pied, le ſournois animal
Lui fait ſauter les dents, lorſque moins il y penſe,
C'eſt bien fait, dit le Loup, je ne puis le nier;
C'eſt en uſer en bête raiſonnable:
J'ai voulu faire ici le Médécin capable,
Et je ne ſuis qu'un Cuiſinier.
" Que chacun faſſe ſon meſtier.

VII. *Le Païſan & le Cavalier.*

UN Païſan portoit ſur ſon épaule
Un Liévre ayant les pieds paſſez dans une gaule,
Il le portoit vendre au marché.
Un Cavalier allant la même voye,
Conſidera le Liévre, & comme étant touché
D'une ſi belle & bonne proye,
Le prit, le ſoûpèſa, puis demandant combien?
Piqua des deux. Le Ruſtre jugeant bien
Qu'il n'en devoit plus rien atendre,
Cria, je vous le donne & donne de bon cœur,
Souvenez-vous de vôtre ſerviteur.
" Souvent on donne ainſi ce qu'on ne ſauroit vendre.

VIII. *L'Aſne & le Sanglier.*

UN Aſne ſe mocquoit d'un Sanglier affreux
Qui domtant ſa bile héroïque,
Et plein d'un mépris généreux,
Régarda fiérement l'inſolente Bourique.
Pourſuis, dit-il, pourſuis ton inſulte brutal,
Mais ne préſume pas, folle & lâche pécore,
Que jamais je me deshonore
Juſqu'à verſer le ſang d'un ſi vil animal.
" Il eſt ſouvent telle victoire,
" Qui loin de l'augmenter, amoindrit nôtre gloire,

IX. *L'Enfant & le Scorpion.*

UN jeune Enfant prénant des ſauterelles,
Couroit ſur celles-ci, couroit ſur celles-là,
Un Scorpion au milieu d'elles,
Le voyant s'aprocher, d'un fier vénin s'enfla,

Et dreſſant comme un trait ſa queuë empoiſonnée,
Arrête, lui dit-il, hola,
Ou d'une prompte mort ta vie eſt terminée,
" Un état eſt ſur ſon penchant,
" Lorſque l'on y confond le bon & le méchant.

X. *L'Aſne & le Rénard.*

SOus la peau d'un Lion, l'Aſne s'étant caché,
A tous les Animaux fit une peur horrible,
Le Rénard même en fut éfarouché,
Et redouta long-tems ſa figure terrible,
Mais l'ayant oüi braire, il s'aprocha de lui:
Je ſerois mort, dit-il, d'horreur & d'épouvante,
Sans ta voix qui m'aprend ta bonté patiente,
Et quel Lion en toi nous voyons aujourd'hui.
" Du ſuperbe Ignorant, dès qu'il rompt le ſilence,
On voit l'orgueil & l'ignorance.

XI. *Le Chien & le morceau de chair.*

UN Chien traverſant un Ruiſſeau,
Dans ſa gueule en nageant emportoit de la viande;
Comme elle ſe miroit dans l'eau,
Il crut en voir un bien plus gros morceau
Et d'une chair plus belle & plus friande:
Lâchant donc ce qu'il emportoit,
Il lance ſa machoire avide
Sur ce que l'eau répréſentoit,
Et ſa dent ne porta qu'à vuide.
Juſte Ciel, dit-il, à quel point
Manque-je aujourd'hui de cervelle!

Pour une choſe qui n'eſt point,
Je quite une choſe réelle.
" Qui laiſſe l'aſſeuré pour prendre l'incertain,
" N'a pas le jugement bien ſain.

XII. *Le Mulet.*

UN Mulet trop nourri de foin, d'orge, & d'aveine,
Oublia qu'il étoit Mulet,
Et plein d'une arrogance vaine,
Se vantoit qu'aux Chevaux de la plus longue haleine,
Il pourroit prêter le collet.
Ma mere, diſoit-il, généreuſe Cavalle,
D'un Prince, d'un Héros vit ſon dos honoré,
Et blanchiſſant d'écume un riche frein doré,
En viteſſe, en vigueur n'eut jamais ſon égale.
Ainſi parloit ce fat, lorſqu'inopinement
Le cas vint où de courre il étoit néceſſaire:
Il galopa ſi lourdement,
Qu'indigne fils d'une Jument,
Il réconnut enfin qu'un Aſne étoit ſon pere.
" Le bonheur continu nous rend audacieux,
" Le malheur nous ouvre les yeux.

XIII. *Le Rénard qui change de ſouhaits.*

UN Rénard ſe gliſſant dans la cour d'un Fermier,
Où de jeune volaille une nombreuſe bande
Se proménoit ſur le fumier,
Prioit les Dieux qu'un peu plus grande
Fût l'ouverture où ſon corps ſe froiſſoit
A méſure qu'il y paſſoit;
Mais lorſqu'avec bien de la joïe
Il fut déhors ténant ſa proye,

Et qu'il vit par l'endroit qu'il avoit traverſé,
Une grande & maudite Lice
Qui jappoit après lui, le poil tout hériſſé;
O Dieux, s'écria-t'il, faites qu'il rapétiſſe
Ce grand trou par où j'ai paſſé.
" Selon le tems & la rencontre,
" On veut également & le pour & le contre.

XIV. *L'Aſtrologue.*

UN Aſtrologue allant la nuit,
Les yeux lèvez au Ciel, qu'atentif il régarde,
Tomba dans un puits par mégarde,
Et fit en tombant un grand bruit;
Hommes & Dieux au ſécours il apelle;
Un voiſin, homme de cervelle,
Y courut & lui dit: bien fort vous vous trompiez
D'avoir voulu des Cieux pénétrer la ſcience
Vous qui n'avez pas connoiſſance
Des choſes qui ſont à vos pieds.
" Tel veut du monde entier connoître le ſyſtéme,
" Qui ne ſe connoît pas lui-même.

XV. *La Fourmi & la Cigale.*

DEs prudentes Fourmis la Famille frugale
Expoſoit au ſoleil ſes grains pour les ſécher,
Lorſqu'une famelique & mourante Cigale
Les ſuplia de ſe laiſſer toucher
A ſa miſére ſans égale.
Une vieille Fourmi, qu'elle ſcandaliſoit,
L'interrogea de ce qu'elle faiſoit
Pendant la ſaiſon des javelles.
Elle dit, je chantois, & le bruit de mes aîles

Charmoit des moiſſonneurs le travail & l'ennui;
Vous chantiez, répondit la vieille ménagére,
Et bien dancez donc aujourd'hui,
Que la faim vous rend ſi légére.
" Tout homme, s'il n'eſt hebeté,
" Doit ſonger à l'hyver quand il eſt en été.

XVI. *Mercure.*

UN jour le Maître du Tonnerre
Envoya Mercure ſur Terre
Avec ordre de départir
A tous les Artiſans le talent de mentir.
Il fit auſſi-tôt un breuvage
Qui conféroit cet avantage.
Chacun en prit, il en reſta beaucoup,
Mais le Tailleur acheva tout d'un coup,
Et par lui ſeul la couppe fut tarie.
Ce jus de tous les jus lui ſembla le meilleur,
Et de là vient, qu'en fait de mentérie,
Nul Artiſan n'aproche du Tailleur.

XVII. *Le Vieillard & la Mort.*

UN Vieillard Bucheron laſſé de ſon travail,
Et de porter une charge ſi lourde,
Mit à bas ſa groſſe falourde,
Sa ſerpe, ſa cognée & tout ſon atirail;
Puis conjura la Mort de vénir à ſon aide;
Elle vint auſſi-tôt. Il la trouva ſi laide,
Que de crainte & d'horreur il étoit tout en eau.
Que me veux-tu? lui dit le ſpectre épouventable.
Que vous m'aidiez, réprit ce miſérable,
A me rémettre mon fardeau.
" Tel, de la Mort rit & plaiſante,
" Qui tremble, qui frémit dès qu'elle ſe préſente.

XVIII. *Le Pân & la Choüette.*

LEs Oiſeaux aſſemblez pour ſe choiſir un Roi.
Régardoient qui d'entr'eux en étoit le plus digne,
Le Pân par un orgueil inſigne
Crut mériter de leur donner la loi.
De ſa taille ſuperbe & de ſon beau plumage
Il fit un ſi bel étalage,
Que tout le Peuple des oiſeaux
Dépuis le fier Faucon juſqu'aux moindres moineaux,
Alloit lui donner ſon ſuffrage:
O bel oiſeau, dit la Choüette alors,
Si l'Aigle avec ſon bec & ſa cruelle ſerre
Vient à nous déclarer la guerre,
Avec quoi prétens-tu répouſſer ſes éforts?
" Quand il s'agit de la Toute-puiſſance,
" L'eſprit doit ſur le corps avoir la préférence.

XIX. *Le jour de Fête & le jour Ouvrier.*

AUtrefois le jour Ouvrier,
Miſerable gagne-dénier,
S'étant mis follement en tête,
De quereller le jour de Fête,
Lui fit d'un air audacieux,
Mille réproches odieux.
Vous vivez, lui dit-il, ſans emploi, ſans rien faire,
Et toûjours dans la bonne chére,
Prodiguant follement & même avec fureur,
Le fruit de mon triſte labeur.
Quoi donc, pouvez-vous méconnoître
L'Auteur unique de vôtre être?

(Lui

(Lui répondit d'un ton plus radouci;
Le noble Jour qu'il querelloit ainſi)
De me nourrir ce vous eſt choſe honnête,
Et vous auriez tort d'oublier,
Qu'il ne ſéroit au monde aucun jour Ouvrier,
S'il n'étoit point de jour de Fête. *
"Les grands Seigneurs quoi qu'ils ne faſſent rien,
"Des Peuples toutefois ſont l'unique ſoûtien.

* *Cela eſt fondé ſur ce que* Dies Profeſtus *qui ſignifie un jour Ouvrier, vient de* Dies Feſtus, *qui ſignifie un jour de Fête.*

XX. *Les Aſnes & Jupiter.*

LEs pareſſeux Baudets, gent ſournoiſe & mauſſade,
Un jour vers Jupiter vinrent en ambaſſade,
Les prier qu'ils fuſſent exemts
De porter déſormais des fardeaux ſi pèſans.
Le Souverain des Dieux voulant leur faire entendre
Qu'ils ne s'y dévoient pas atendre,
Leur dit en ſe mocquant, qu'ils auroient du répos
Lorſqu'ils piſſeroient tant & de telle maniére,
Qu'ils forméroient une riviére.
Les Baudets furent aſſez ſots
Pour croire ſérieux ce folâtre propos.
Et de là vient que toute bête Aſine,
Qui toûjours du travail cherche à ſe diſpenſer,
Dès que de ſon ſemblable elle aperçoit l'urine,
Se met auſſi-tôt à piſſer.

Fin du ſécond Livre.

FABLES CHOISIES.

TROISIE'ME LIVRE.

PREMIERE FABLE.

Un Maître & ſes chiens.

UN bon Bourgeois ſe voyant rétenu
Par un vilain tems continu,
Dans une de ſes métairies,
Mangea d'abord de ſes Troupeaux
Les chévres, les moutons, les brébis, les agneaux,
Et vécut de ſes Bergeries ;
Le tems continuant, les bêtes de labour
Fournirent de viande à leur tour ;
Les chiens épouvantez de ce qu'ils voyoient faire.
Fuyons, dirent-ils promptement ;
Puiſqu'on n'épargne pas le beſtail neceſſaire,
Nous n'éviterons pas un pareil traitement.
" Pour ſes amis quand un cœur n'eſt pas tendre,
" L'étranger n'en doit rien attendre.

II. *Le Cerf & ſon Fân.*

LE Fân d'un Cerf dit un jour à ſon pere,
Vôtre taille eſt deux fois plus haute & plus lègere

Que celle d'aucun chien ; vôtre front eſt armé
D'un bois perçant & rédoutable,
D'où vient que vôtre cœur eſt toûjours alarmé ?
Ce que tu dis eſt véritable,
Mon fils, réprit le Cerf, & le Ciel favorable
M'a fait préſent de tous ces biens ;
Mais dès que j'aperçois des chiens,
Ou que de leur abboy mon oreille eſt frapée ;
Par cet éfroyable début
D'une ſi vive peur mon ame eſt occupée,
Qu'en mes pieds ſeulement je cherche mon ſalut.
" Les Poltrons n'ont jamais, pour calmer leurs alarmes,
" Ni d'aſſez bons remparts, ni d'aſſez bonnes armes.

III. *Les deux Grenoüilles.*

A Travers de longs champs arides
Que brûloit l'ardeur de l'Eté,
Deux Grénoüilles alloient cherchant des lieux humides,
Pour y loger en ſeureté.
Un puits plein d'eau luiſante & claire
Se rencontra dans leur chemin ;
Voila, dit l'une, nôtre affaire ;
Jettons-nous dedans, ma commere.
L'autre d'un ſens un peu plus fin,
Répondit, n'allons pas ſi vîte,
De peur de nous en répentir ;
Car ſi l'eau tariſſoit dans cet aimable gîte,
Comment pourrions-nous en ſortir ?
" Une entrépriſe eſt mal conçeuë,
" Quand on n'en voit pas bien l'iſſuë.

IV. *L'Avare.*

SOus terre, & dans un lieu que perſonne n'habite,
Un Avare avoit mis ſon argent & ſon or,
Et tout les jours il leur rendoit viſite ;
Un voiſin qui le vit, enleva le tréſor.
L'Avare de rétour & trouvant le lieu vuide,
De douleur s'arracha la barbe & les cheveux,
Et de cent coups de poing ſe rendit tout livide,
Lamentant à longs cris ſon deſtin malheureux.
Allez, dit un Paſſant, dans cette même terre,
Où l'on a pris vôtre tréſor,
Enfoüir une groſſe pierre,
Et croïez qu'elle eſt toute d'or.
La pierre vous ſera d'un auſſi grand uſage
Que l'argent dont le vol vous afflige à tel point.
" L'Avare malheureux n'uſe pas davantage
" Des biens qu'il a, que de ceux qu'il n'a point.

V. *Le Sanglier & le Rénard.*

UN Sanglier aiguiſoit contre un tronc,
De ſes dents la pointe cruelle ;
Un Rénard qui paſſoit lui dit, & pourquoi donc
Vous fatiguer ainſi n'ayant point de querelle?
Je ne croi pas, dit-il, qu'il ſoit hors de propos
De faire ce travail lorſque j'ai du répos ?
Au milieu du péril, au milieu des alarmes.
Je prendrois mal mon tems pour aiguiſer mes armes.
" De loin contre le ſort qui prépare ſon cœur
" Le domte, ou le ſuporte avec plus de vigueur.

VI. *Les deux Aſnes.*

DEux Aſnes chéminant, l'un d'éponges chargé,
L'autre de ſel, ſur leur paſſage
Rencontrerent un mareſcage,
Où celui-ci tombant fut preſque ſubmergé,
Mais au béſoin prénant courage,
Et le ſel ſe fondant, il fut fort ſoulagé.
D'en faire autant l'autre eut envie,
Mais les éponges prénant l'eau,
Si pèſant dévint le fardeau,
Qu'au fond du lac l'Aſne perdit la vie.
" D'un même avis & d'un même conſeil,
" L'évenement n'eſt pas toûjours pareil.

VII. *Le Fanfaron.*

UN homme grand vanteur, mille exploits racontoit
Faits par lui dans un grand voyage;
Sur tout, lorſqu'à Rhode il étoit,
D'avoir ſauté juſqu'au prémier étage,
Que pour en faire autant pluſieurs ayant tâché,
Aucun à beaucoup près n'en avoit aproché,
Qu'il avoit de témoins une troupe infinie,
Tous gens d'honneur, tous gens de qualité.
Il eſt, lui dit alors un de la compagnie,
Pour éclaircir la vérité,
Un moyen bien plus ſeur & beaucoup plus commode,
Car d'oüir des témoins il ſeroit ennuyeux,
Imaginez-vous d'être à Rhode,
Et faites-nous ici ce ſaut prodigieux.
" Le diſcours eſt peu néceſſaire,
" Quand il ne s'agit que de faire.

VIII. *Le Devin.*

UN diſeur de bonne avanture,
Au milieu d'un grand carrefour,
Diſoit à tous vénans comme une choſe ſeure,
Ce qui dévoit leur ariver un jour.
Un homme en cette conjoncture,
Vint l'avertir tout éſoufflé,
Que chez lui des voleurs s'étant fait ouverture,
Avoient tout pris & tout raflé.
O Ciel ! s'écria le Prophete,
Percé d'une vive douleur,
Qui pouvoit déviner un ſi triſte malheur ?
Et courut voir comment la choſe s'étoit faite.
Un Goguenard en ce moment,
Se mit à rire & lui dit plaiſamment ;
Brave Devin, dont le ſavoir ſuprême
Nous prédit l'avenir ſans jamais héſiter ;
Vous déviez vous dire à vous-même
Ce fâcheux accident afin de l'éviter.
" Qui ne voit goutte en ſon afaire,
" Dans celles d'autrui ne voit guére.

IX. *L'Aſne, le Corbeau & le Loup.*

UN Aſne écorché juſqu'aux os,
Paiſſoit le long d'une prairie ;
Un Corbeau carnacier ſe percha ſur ſon dos,
Et ſans lui donner du répos,
Le bequetoit avec furie.
L'Aſne de braire en tordant le muſeau,
Et de faire horrible grimace,
De rüer, de changer de place,
Sans ſe pouvoir délivrer du Corbeau.
Un Muletier témoin de l'avanture,

Rioit de tout ſon cœur & même outre méſure;
Un Loup dans la forêt caché,
Diſoit, hélas ! que je ſuis miſérable,
Si-tôt que je parois, on me court, on m'ac-
cable,
Et celui-ci qui ſe tient ataché
Sur ce pauvre Aſne qu'il déchire,
On le voit, on le ſoufre & l'on n'en fait que
rire.

X. *Le Rénard & la Ronce.*

SUr une haute haye un vieux Rénard perché,
A pas lents & craintifs eſſayoit d'en deſ-
cendre;
Vilainement il auroit trebuché,
Si dans l'inſtant & déja tout panché,
Aux branches d'une Ronce il n'avoit ſû ſe
prendre.
La Ronce qu'il ſaiſit vivement l'écorcha;
Lui, plus vivement s'en fâcha,
Et lèvant ſa patte ſanglante,
C'eſt bien être, dit-il, en lui montrant les dents,
Une maudite & malheureuſe plante
De mal-traiter ainſi les gens.
La cruelle & maligne Ronce
Sans s'émouvoir lui fit cette réponſe:
Mais vous vieil & prudent Rénard,
Ce tour n'eſt point du tout des vôtres;
C'eſt trop ſe conduire au hazard;
Doit-on me prendre ainſi, moi qui prens tous
les autres?
" De celui dont la pente eſt de nuire toûjours,
" On ne doit point eſpérer de ſécours.

XI. *Le Rénard & le Singe.*

A Force d'ongles & de dents,
Le fier Lion malgré tous prétendans,
Roi des Brutes ſe fit élire,
Et pour l'honneur de ſon Empire
Voulut que comme mutilez,
Tous Animaux ſans queuë en fuſſent exilez.
Un Rénard des plus fins plie auſſi-tôt bagage;
Un Singe preparé pour le même voyage,
Lui dit; & pourquoi fuyez-vous;
Nul n'a de queuë un ſi bel équipage,
Vraiment c'eſt ſe mocquer de nous.
Nullement, réprit-il, qui peut, je vous demande,
M'aſſeurer que le Roi qui n'aime que le ſang,
Quoique j'aye une queuë & ſi belle & ſi grande,
N'inſcrira pas mon nom ſur la triſte legende
De ceux qui n'en ont point & même au premier rang?
" Sous un Tyran cruel, guéres n'eſt préferable
" Le ſort de l'innocent & celui du coupable.

XII. *Deux jeunes hommes & un Cuiſinier.*

D Eux frippons reſtez ſeuls avec un Cuiſinier
Qui travailloit de ſon métier,
Lui prirent un morceau de viande;
De ce larcin l'un étoit le voleur,
Et l'autre étoit le réceleur.
Le Cuiſinier inquiet leur demande,
Qu'eſt devenu ce gros jarret de veau
Qui tout-à-l'heure étoit ſur cette table?
Je veux périr, dit l'un, & périr miſerable,
Si j'ai dérobé le morceau.

L'autre dit en jurant d'une façon plus forte.
Je conſens, ſi je l'ai, que le diable m'emporte.
Le Cuiſinier leur dit ; vous pouvez me dupper
En jurant de cette maniere ;
Mais pour Dieu, qui de tout a connoiſſance entiere,
Vous ne ſauriez pas le tromper.

XIII. *Le Loup & la femme.*

UN Loup que la faim maîtriſoit,
Entendit un enfant qui ſous un chaumiére,
Crioit d'une horrible maniére,
Et ſa mere qui lui diſoit ;
Si vous ne vous taiſez, je m'en-vais tout-à-l'heure,
Quérir le Loup pour vous manger ;
Le Loup attiré par ce leüre,
Attendoit qu'on ouvrît, mais tout vint à changer ;
Car il entendit cette Mere,
Qui tout à coup, ceſſant d'être en colére,
Dit à ſon fils, d'un ton flateur & doux.
Qu'il eſt beau mon enfant, que mon fils eſt aimable,
Si le Loup vient il n'aura que des coups,
Nous le tuérons le miſérable.
Quelles gens ! dit le Loup, s'en allant triſtement,
Ils parlent d'une ſorte & font tout autrement.

XIV. *Les Rats & le Chat.*

UNe troupe de Rats qu'un gros Chat déſoloit,
Au haut d'une maiſon ſages ſe rétirérent,
Et là ſi bien ſe rétranchérent,
Que le Chat plus ne le troubloit ;
Mais comme à mal penſer le Chat toûjours s'amuſe,

Il s'aviſa d'une maligne ruſe;
Contre le mur il ſe pendit
Par les pieds de derriére au bout d'une cheville,
Et comme un mort il s'étendit.
Je voi bien ton corps qui pendille,
Dit un ſage Rat qui le vit;
Mais ſi fortement je t'abhorre
Et je crains tant d'être pris au collet,
Que quand tu ſérois un ſoufflet,
Je ne m'y fiérois pas encore.
" Sagement fait qui craint d'être trompé;
" Mais ſouvent quoi qu'on craigne, on ſe trouve atrapé.

XV. *Le Corbeau & le Rénard.*

SUr le haut d'un Chêne, un Corbeau
Ténoit dans ſon bec un fromage;
Quel eſt ce merveilleux Oiſeau
Que je voi là ſur ce branchage?
Dit un Rénard; qu'il eſt grand, qu'il eſt beau!
Rien n'aproche de ſon plumage;
Aux moindres rayons du ſoleil,
Il prend mille couleurs d'un éclat ſans pareil.
Aimable Oiſeau je vous ſaluë;
Si vous charmez l'ouïe auſſi-bien que la veuë,
Je vous tiens le plus beau des habitans de l'air,
Sans même en excepter l'oiſeau de Jupiter.
L'Oiſeau pipé fit ſon ramage,
Et laiſſa tomber ſon fromage.
Corbeau, dit auſſi-tôt le Rénard qui le prit,
Vous avez tout hors de l'eſprit.
" Loüer en face eſt une lâche ruſe,
" Et pour s'y laiſſer prendre, il faut être bien buſe.

XVI. *La Fourmi.*

L'Agiſſante Fourmi fut un homme autrefois
Attaché ſans ceſſe à l'ouvrage,
Allant même la nuit dans les Près, dans les Bois,
Et dans les Bleds de tout ſon voiſinage,
Pillant, volant ſans méſure & ſans choix.
Jupiter eut horreur d'un pareil brigandage,
Et pour l'honneur du genre humain,
En un inſecte vil le transforma ſoudain,
Sans rien changer aux mœurs qui ſont toûjours les mêmes ;
Car encore la Fourmi, durant tous les Eſtez,
Avec des ſoins & des peines extrêmes,
Vole, emporte & ravit les grains de tous côtez.
" Changer d'état eſt choſe aſſez vulgaire,
" Mais de changer de mœurs, cela ne ſe voit guére.

XVII. *La Choüette.*

UN Berger ayant pris une jeune Choüette
Son pied d'un fil il enlaça,
Et pour joüet à ſon fils la laiſſa,
La pauvre Bête étoit bien inquiéte ;
Et déplorant ſon triſte ſort,
Avec l'Enfant s'ennuyoit fort.
Laſſe donc de vivre captive,
Adroitement elle s'eſquive ;
Et s'alla pécher loin de là
Sur un arbre, où le fil qu'elle traine après elle,
Dans un fourchu ſi bien s'entortilla,
Que plus elle battit de l'aile,
Plus le maudit fil s'embroüilla.
Voyant donc que la mort étoit inévitable;
Hélas que je ſuis miſérable,

Diſoit-elle en ſe débattant ;
Pour n'avoir pû me voir doucement aſſervie
Sous un maître qui m'aimoit tant,
Avec la liberté je perds encor la vie.
" Pour fuïr un leger mal, une foible douleur,
" Souvent l'on tombe en un affreux malheur.

XVIII. *L'Oiſeleur & l'Aloüette.*

PRès d'un Chêne où s'étoit poſée
Une Aloüette peu ruſée,
Un Oiſeleur tendoit ſes rets,
Sur le blond chaume des guerets,
Que faites-vous là, lui dit-elle,
Je bâtis une ville avec ſa citadelle,
Lui répondit le perfide Oiſeleur;
Enſuite il ſe cacha dans d'épaiſſes brouſſailles:
L'Aloüette qui crut ce diſcours enjoleur,
Deſcendit pour voir les murailles
De la ville qu'on bâtiſſoit,
Sans ſonger qu'en des lacqs elle s'embaraſſoit.
Le traître Oiſeleur plein de joïe,
Révint pour enlever ſa proye;
L'Aloüette connut, mais il n'étoit plus tems,
Qu'elle étoit une malhabile,
Et lui dit, ſi jamais tu bâtis cette ville
Tu n'auras guére d'habitans.
" Quand un Prince eſt rempli d'orgueil & d'avarice
" Il faut que ſon Etat périſſe.

XIX. *Le Cigne & l'Oye.*

UN Cigne avec une Oye auſſi blanche que lui
Dans une cour paſſoient leur vie,
Celui-ci pour charmer l'ennui
Par ſon aimable mélodie;

Et celui-là bien gros, bien gras
Pour fournir un ample répas;
Le ſoir le Cuiſinier ſuivant l'ordre du maître,
Qui de l'Oye à ſouper déſiroit ſe répaître,
Prit le Cigne au lieu d'elle & l'alloit par malheur
(Trompé qu'il eſt par la couleur)
Immoler ſans cérémonie;
Lorſque pour déplorer ſon ſort
Il pouſſa de ſa gorge une telle harmonie
Que réconnu pour Cigne il évita la mort.
" De grands périls quelquefois on ſe tire.
Par la force de ſon bien dire.

XX. *Les deux Grénoüilles.*

DEux Grénoüilles vivoient en bonne intelligence,
L'une dans une orniere où de l'eau s'arrétoit,
L'autre dans un Eſtang où l'eau claire flottoit;
L'Eſté contraire à cette humide engeance
Brulant les Prez & les guérets,
Celle-ci dit à ſa commere:
Le hâle va ſécher vôtre vilain marais
Vénez chez-moi, là l'on ſe deſaltere
D'une belle eau qu'on y boit à longs traits:
Commere, excuſez-moi, dit l'autre,
Ma démeure vaut bien la vôtre,
J'en ſuis contente, & je m'y plais,
Autant, & plus que dans une riviére.
Un chariot, deux jours après
En paſſant l'écraſa dans ſa boueuſe orniére.
" Qui differe à ſe convertir,
" Voit ſouvent que la mort prévient ſon répentir.

Fin du troiſiéme Livre.

FABLES CHOISIES.

QUATRIE'ME LIVRE.

PREMIERE FABLE.

La Femme & le Médécin.

AUtrefois une Femme aveugle de chaſſie
Convint avec un Médécin
Grandement ſujet au larcin,
Pour la guérir de cette maladie,
Ce Médécin chaque fois qu'il ſortoit
Après avoir apliqué ſa tutie
Toûjours quelque meuble emportoit;
Tant il en prit que plus il n'en reſtoit.
Dès qu'un peu mieux qu'à l'ordinaire
La malade & ſes yeux vinrent à ſe porter,
Glorieux d'avoir ſçû ſagement la traiter
Il lui démanda ſon ſalaire:
Elle lui dit, je voi moins que jamais;
Car je voyois aiſément & ſans peine
Des meubles, de bijoux ma maiſon toute pleine,
Je n'y voi plus rien déſormais.
" Par de nouveaux mauvais offices
" Souvent on perd le prix de ſes prémiers
ſervices.

II. *Le Bouvier.*

UN Bouvier ménant ſon troupeau
Au travers d'une forêt ſombre,
Et de ſes animaux voulant ſçavoir le nombre
Trouva qu'il y manquoit un Veau.
O Jupiter, dit-il, prend pitié de ma peine,
Si tu me faits trouver le voleur qui l'emméne
Je te conſacre un Chevreau.
Dans le plus creux de la vallée
Il n'eut pas fait cinquante pas,
Qu'il vit un grand Lion ſous la ſombre feüillée,
Qui du Veau faiſoit ſon répas.
Le Bouvier crut alors aller ceſſer de vivre,
Et s'écria. Roi des Dieux immortels,
J'ofre un Bœuf tout entier à tes ſacrez Autels
Si d'un ſi grand péril ta bonté me délivre.
" Souvent on cherche avec chaleur
" Ce qu'on ne peut trouver que par un grand malheur.

III. *La Biche & la Vigne.*

UNe Biche étant pourſuivie
Par de jeunes Chaſſeurs fort vifs & fort ardens,
Trouve une Vigne & pour ſauver ſa vie,
S'y jette & ſe cache dédans.
Les Véneurs abuſez pouſſent plus loin leur chaſſe,
La Biche qui croit bonnement
Etre en lieu déſormais où rien ne la ménace,
Se mit à manger goulument
La fraîche & naiſſante verdure
Qui lui ſervoit de couverture.

Cela ne ſe fit point ſans quelque mouvement
Que les Chaſſeurs virent dans le moment;
S'étant donc auſſi-tôt doutez de l'avanture,
Ils vont droit à la Biche & décochant leurs traits,
Lui font une large bleſſure
Dont elle mourut tôt après.
En mourant elle dit. Que mon deſtin eſt rude
D'être moi-même ainſi cauſe de mon trépas,
Mais je l'ai mérité par mon ingratitude;
Car en vérité n'eſt-ce pas
Un traitement bien lache & bien indigne
De manger une pauvre Vigne
Qui vous réçoit entre ſes bras,
" Jamais le Ciel ne manque à punir les ingrats.

IV. *Les Rats.*

UN jour s'aſſemblerent les Rats
Pour prendre meurement des méſures certaines,
Contre le Chat & ſes courſes ſoudaines
Qui déſoloient tous leurs Etats;
Un d'eux, Rat de bonne cervelle,
Sans s'étendre en diſcours ne leur dit que ce mot;
Il faut au cou du Chat attacher un grélot,
Qui nous avertira de gagner la venelle.
L'avis fut applaudi de tous;
Mais un vieux Rat à barbe blanche
Leur dit, de tout mon cœur je panche
A l'avis du grélot, je trouve ainſi que vous
Qu'on ne ſçauroit jamais en prendre
Un plus ſenſé: mais qui de nous
Au cou du Chat oſera l'aller pendre?
" Le

" Le principal n'eſt pas de projecter
" Mais de ſçavoir exécuter.

V. *Mercure & un Sculpteur.*

UN jour Mercure, qui vouloit
Sçavoir en quelle eſtime il étoit ſur la Terre,
Entra chez un Sculpteur où du Dieu du Tonnerre
L'auguſte image s'étalloit ;
Il demanda, combien elle valoit ;
Si peu la fit le Statuaire
Que le Fils en ſécret ſe moqua de ſon Pere.
Enſuite il vit Junon qui belle & ſans deffaut
Fut eſtimée un peu plus haut.
Ayant enfin regardé ſon Image
Il crut que le Sculpteur la féroit davantage,
Parce qu'il eſt un Dieu qui rend pécunieux,
Parce que les beaux Arts ſçavamment il exerce.
Qu'il eſt le Meſſager des Dieux
Et qu'il préſide à tout commerce.
Ayant donc demandé quel en étoit le prix
Prénez, dit le Sculpter, l'une & l'autre Figure
Et par deſſus vous aurez le Mercure.
" Souvent, pour qui s'eſtime on n'a que du mépris.

VI. *Le Satyre & l'Homme.*

AUtrefois l'Homme & le Satyre
Vivoient en parfaite union :
Un incident que je vais dire,
Mit entre eux la diviſion.
Pendant un froid cuiſant qui glaçoit toute choſe,
Le Satyre s'apercevant
Que dans ſes mains l'Homme ſoufloit ſouvent,
Voulant en apprendre la cauſe ;

C'eſt, dit l'homme, qu'ainſi je m'échaufe les doigts.
Enſuite, car enſemble ils mangeoient quelquefois,
On leur ſervit d'un jus d'une chaleur extrême;
l'Homme en prit & ſoufla deſſus.
Pourquoi, dit le Satyre encor ſoufler de même,
C'eſt, dit l'homme, qu'ainſi je rafrachis ce jus.
Le Satyre irrité, lui dit, eſt-ce là comme
On doit agir quand on va droit;
Adieu, je ne veux point d'un homme
Qui ſoufle également & le chaud & le froid.
" Il faut en fait d'amis éviter la rencontre
", De tout homme qui dit & le pour & le contre.

VII. *Le Chéval & l'Aſne.*

D'Un même Maître & l'Aſne & le Chéval,
Tous deux chargez faiſoient voyage,
L'Aſne acablé ſous le faix du bagage,
Alloit priant l'autre animal
D'en vouloir prendre une partie;
Le Chéval ne l'écouta pas,
Et l'Aſne au bout de quatre pas
Sous le fardeau laiſſa la vie.
Le fier Chéval ſe vit alors
Malgré ſon arrogance extrême
Contraint de porter ſur ſon corps
Le fais de l'Aſne & ſa peau même.
Ciel! cria-t'il, quel eſt mon ſort?
Pour avoir réfuſé par une humeur trop fiére
D'aider mon compagnon qui vient de tomber mort,
Seul je porte aujourd'hui la charge toute entiere.

" Si l'homme accommodé n'aide le malheureux
" Ils s'en trouveront mal tous deux.

VIII. *Le Trompeur & Apollon.*

UN homme fin, ou qui ſe croyoit tel,
Dans ſa main ténant une Grive,
D'Apollon Delphien alla devant l'Autel
Lui faire cette tentative.
La Grive que j'ai dans ma main
Eſt-elle morte, eſt-elle vive ?
Avec ce profane deſſein,
Si vive il l'a diſoit, de l'étouffer ſoudain;
Si morte, de laiſſer envoler la captive.
Apollon répondit ſans le moindre embaras;
Elle eſt morte, elle eſt vive ainſi que tu voudras.
" N'eſt-ce pas une erreur extrême
" De croire follement pouvoir tromper Dieu même.

IX. *La Corneille & le Chien.*

A Minerve autrefois la pieuſe Corneille
Ayant ſacrifié, pria dès le matin
Un Levrier d'être de ſon feſtin;
Ce Levrier lui dit, je vous conſeille
De vous ténir en paix ſans plus vous amuſer
A faire déſormais ni vœu, ni ſacrifice
La Déeſſe vous hait & c'eſt vous abuſer
Que de croire par là vous la rendre propice;
Elle eſt cauſe, on le ſçait, que l'on n'a plus de foi
Pour vos admirables augures,
Jugez du réſte. Je le voi
Et diſſimule ces injures,
Dit la Corneille en gémiſſant,

Mais je ne perds point l'eſpérance
De la fléchir en la préſſant,
Et j'attens tout de ſa clémence.
Je ſçaurai tant la ſupplier
Et de ſi bon cœur la prier
Qu'elle agréera mes ſacrifices.
" Point n'eſt de cœur qu'on ne faſſe plier
" A force de bienfaits, de dons & de ſervices.

X. *Le Rénard.*

AUtrefois un pauvre Rénard
Attrapé dans un traquenard
Y laiſſa, pour ſortir, toute ſa queuë entiere;
De ſon miſérable deſtin
Il conçut un ſi noir chagrin
Qu'à régret du Soleil il voyoit la lumiere.
Un jour dans le conſeil des Rénards aſſemblez
Après pluſieurs débats règlez,
Que nous portons, dit-il, une queuë incommode,
Certes nous dévrions en abolir la mode,
C'eſt un inutile fardeau
Qui ne fait qu'amaſſer des puces, de l'ordure,
Qui ſe crotte en ſortant de l'eau
Et qui n'eſt d'aucune parure.
Un Rénard ſon voiſin qui lui cédoit le pas
L'ayant régardé par derriere
Lui dit d'une douce maniere,
Cela vous conviendroit, mais ne nous convient pas.
" Tel qui pour le Public, ſi l'on l'en croit, ſe tuë
" N'a que ſon interêt en veuë.

XI. *Le Rénard, l'Aſne & le Lion.*

L'Aſne autrefois ſe joignit au Rénard
Pour chaſſer en commun, le Lion par hazard
Les rencontra dans une lande;
Des deux Chaſſeurs la peur fut grande
Mais le Rénard toûjours trompeur
En ſcélerat, & traître politique
Dit au Lion, épargnez-moy Seigneur,
Et je vous livrerai cette ſotte Bourique.
Enſuite en de perfides rets
Qu'il avoit vû qu'on tendoit tout auprès
Il fit tomber la pauvre beſte,
Puis au Lion courut en faire feſte.
Le Lion qui ſçut rémarquer
Que l'Aſne ainſi captif ne pouvoit lui manquer
Vous trouſſa le Rénard en malle;
Et pour punir encor ſa faute déloyale
Sous les yeux du Baudet ſe mit à le croquer.
" Le Traître fort ſouvent voit punir ſon offenſe,
" Par celui qui devoit lui donner récompenſe.

XII. *Les deux Marmites, l'une d'airain & l'autre d'argile.*

DEux Marmites, un jour, de diverſe matiere,
Car l'une étoit d'argile & l'autre étoit d'airain
Voguoient au gré d'une Riviere;
Celle-ci pèſante & groſſiere
Craignant d'aller à fond réjoindre le terrain
Fait à l'autre cette priere
Ma ſœur au nom des Dieux n'allez pas ſi grand train,

Si nous marchions de compagnie
Et l'une & l'autre bien unie
Nous réſiſterions mieux au perfide Élement
Qu'en chéminant ſeparément,
Ma ſœur, lui dit la Marmite d'argile,
Vôtre priere eſt inutile,
Je n'aime point à m'aprocher de vous
Et j'apréhende trop vos coups ;
Vous êtes dure & je ſuis tendre,
Dès le moment que vous me toucherez,
Quelle autre choſe en dois-je attendre
Sinon que vous me briſerez.
" Des grands Seigneurs le voiſinage
" N'apporte aux Petits que dommage.

XIII. *Le Pourceau & le Chien.*

ENtre un Chien d'une part & de l'autre un Pourceau
Se mût une noiſe terrible ;
Injures, maudiſſons ſortoient de leur muſeau
Avec une fureur horrible ;
Enfin le Porc outré dit au Chien impudent
Je te percérai de ma dent,
J'en jure par Venus à qui tout eſt poſſible,
Si tu me dis encor deux mots ;
Voila Venus miſe bien à propos,
Réprit le Chien. Elle qui te déteſte
Et qui te hait plus que la peſte,
On ſçait que de ta chair on n'oſéroit manger
Quand on veut entrer dans ſon temple,
Te faut-il de ſa haine une preuve plus ample ;
Par là, dit le Pourceau, tu dois plûtôt juger
Combien m'aime cette Deéſſe,
Et quelle eſt pour moi ſa tendreſſe

Puis qu'elle ne pourroit ſouffrir
Quiconque m'auroit fait mourir.
" Un homme adroit, un homme ſage
" Tourne tout à ſon avantage.

XIV. *Le Bouvier & Hercule.*

UN Chariot dans une graſſe argile
Malgré ſix bœufs démeuroit immobile,
Et de ce Chariot un Bouvier conducteur
Avec de longs ſoûpirs lamentoit ſa miſere;
Et ſe tenant là ſans rien faire,
D'Hercule imploroit la faveur.
Alors ſur une claire nuë
Hercule s'offrit à ſa veuë
Et lui tint ce ſage diſcours,
Courage enfant, que ton cœur s'évertuë,
Toi-même ici prête-toi du ſécours,
Pique tes bœufs, pouſſe à la rouë,
Mets-toi, s'il le faut, dans la bouë,
Agis & ne ceſſe un moment
De te donner du mouvement;
Fais pour domter tout obſtacle contraire
Sans jamais dire c'eſt aſſez,
Ce qu'humainement on peut faire;
Et tes vœux ſéront exaucez.
" Veiller, prévoir, agir avec conſtance,
" Sur nous, du Ciel attire l'aſſiſtance.

XV. *Le Lion & le Rénard*

UN Lion caſſé de vieilleſſe
Ne pouvant chaſſer deſormais,
Ni par là ſe pourvoir de bons & friands mets,
Comme il faiſoit en ſa verte jeuneſſe,
Crut que par ruſe & par adreſſe

Il en auroit plus que jamais.
Il feint d'être malade & couché dans ſon Antre
Pouſſe un plaintif gémiſſement,
Les Bêtes le vont voir & dès que chacune entre
Il l'agriffe, il la croque & la met dans ſon ventre.
Nulle ne ſort de ſon apartement.
Le Rénard pour en être quitte
Voulut auſſi lui rendre une viſite,
Et s'aprocha tout doucement.
Le Lion l'entendit du fond de ſa Taniere
Et lui cria d'une douce maniere,
Entrez, entrez, vous me ferez honneur.
Le Rénard répondit excuſez-moi, Seigneur,
Les pas des Animaux marquez ſur la pouſſiere
Vont tous de concert en avant
Et pas un ſeul ne rétourne en arriére,
Salut & je m'en fuis plus vîte que le vent.
" Sur un ſigne leger ſouvent un homme ſage
" Se tire d'un mauvais paſſage.

XVI *Le Singe & le Rénard.*

DAns le Conſeil des Animaux
Le Singe ayant fait mille ſaults
D'une ſoupleſſe ſans égale
Fut honoré de la Pourpre Royale.
Un Rénard envieux qui ſous de grandes ormeaux
Avoit vû tendre des paneaux,
Lui dit, non loin d'ici ſous une ſombre ormoye
Eſt un amas d'argent & d'or,
Et comme au Prince appartient tout tréſor
Je viens vous dire avec bien de la joye
De l'aller prendre & d'être diligent ;
Le Singe trop facile à croire,

Courut pour ſe ſaiſir de l'or & de l'argent,
Et ſottement tomba dans l'attrapoire.
Là, pénétré d'une vive douleur,
Il maudit le Rénard & ſon triſte malheur.
Le Rénard avec impudence
Lui dit, grand Roi, qui fais de ſi beaux ſaults.
Eſt-ce avec cet eſprit, avec cette prudence
Que tu voulois régner ſur tous les Animaux?
" Les grands emplois ſelon qu'on s'en acquitte
" Font voir le degré du mérite.

XVII. *Jupiter & Minerve.*

ENtre les beaux Arbres qu'ils virent
Les Dieux à leur gré s'en choiſirent,
Et ſe declarerent pour eux;
Jupiter prit le Chêne; & la fille de l'Onde
Venus prit le Mirthe amoureux,
Neptune, dont les bras environnent le Monde
Choiſit le Pin, Apollon le Laurier,
Hercule prit le Peuplier.
Minerve s'étonna que des Arbres ſtériles
Euſſent des Dieux l'heureux choix mérité
Qui ſur de beaux Arbres fertiles
Avec plus de raiſon ſe ſeroit arrêté;
Voudrois-tu que l'honneur ſe vendît ſur la Terre,
Lui dit le Maître du Tonnerre.
Chacun comme il l'entend, dit-elle, ſe conduit;
Moi j'aime l'Olivier à cauſe de ſon fruit.
Que merveilleuſe eſt ta ſageſſe
Qui donne à toute choſe & ſon prix & ſon rang!
Dit Jupiter, & que dans cette adreſſe
Avec plaiſir je réconnois mon ſang!
" De ce qui n'eſt pas profitable
" La gloire n'eſt point véritable.

XVIII. *Le Rénard & le Heriſſon.*

UN Rénard ayant traverſé
Le long trajet d'une eau profonde & vive
Se trouva fort embaraſſé
Dans le limon de l'autre rive,
Où juſqu'au ventre il s'étoit enfoncé,
Un maudit eſcadron de Mouches
Par de fréquentes eſcarmouches
Le déſoloient juſqu'à faire pitié ;
Un Hériſſon vint par bonne amitié
Lui faire offre de ſon ſervice.
Vous tirer du bourbier, dit-il, où vous tenez
Je ne voi pas que je le puiſſe,
Mais pour ces Mouchez-ci qui vous piquent le nez
Je vous les chaſſerai ſi vous me l'ordonnez ;
Non non, dit le Rénard, elles ſont empifrées,
Leur appetit eſt foible & languiſſant ;
D'autres viendroient qui maigres, alterées
Me ſuccéroient le reſte de mon ſang.
" Changer la forme d'un Empire
" C'eſt d'un état facheux rétomber dans un pire.

XIX. *Le Maître & le Chien.*

UN Homme avoit un Chien ; il lui donnoit lui-même
En ſe joüant tous les jours à manger
Et de le bien nourrir prénoit un ſoin extrême,
Mais s'il falloit le corriger
A ſon Valet triſte & ſevere
Il donnoit ordre de le faire ;
Et ce Valet plus rude qu'il ne faut

Vous l'étrilloit en Chien courtaut.
Le Chien s'enfuit, & laiſſa-là ſon maître,
Qui l'ayant un jour rencontré
Lui témoigna qu'il en étoit outré,
Ne ſçachant pas pourquoi ſe pouvoit être;
Puiſque jamais il ne l'avoit battu.
Jamais battu ! cela ſe peut-il dire ?
Réprit le Chien, après l'affreux martyre
Que j'ai ſoufert, me voila tout moulu.
Ma peau cruellement feſſée
En mille endroits comme un crible eſt percée;
Je vous les dois tous ces coups & c'eſt vous
Qui me les avez donnez tous.
" De qui fait & de qui commande
" La faute eſt également grande.

XX. *L'Aſne changeant de Maîtres.*

L'Aſne d'un Jardinier ſe plaignant chaque jour
D'avoir trop de fatigue & trop peu de quoi paître,
Pria le Souverain de la celeſte Cour
De lui donner un autre Maître.
Jupiter conſentit qu'il ſervît un Potier,
Il n'en eut pas plus de quartier,
Car ſans ceſſe il portoit argile, tuile & brique;
Il fit à Jupiter encore une ſuplique
Pour avoir un autre Seigneur.
Jupiter ordonna qu'il eût un Courroyeur.
Ce fut bien pis. Chargé de peaux pèſantes
Sales, vilaines & puantes
De ſes fréres, de ſes parens,
Il crévoit ſous le faix. Ah ! ſe mit-il à braire,
Que le ſort m'eſt dur & contraire;

Mes Maîtres d'autrefois n'étoient point ſi tyrans;
Ce maudit Courroyeur que Jupiter confonde,
Et qui me va mettre au tombeau,
Quand je ne ſerai plus au monde,
Ira ſe mettre encore à tourmenter ma peau.
" A faire ſon profit ce n'eſt pas ſe connoître
" Que de changer ſouvent de Maître.

Fin du quatriéme Livre.

FABLES CHOISIES.

CINQUIE'ME LIVRE.

PREMIERE FABLE.

Le Chat & le Cocq.

LE Chat ténant un Cocq & voulant le manger,
Mais le manger avec juſtice,
Comme le puniſſant ou d'un crime ou d'un vice
Que l'interêt public l'obligeoit de venger;
Malheureux, lui dit-il, lors que l'homme ſommeille
Au point du jour tranquillement:
Pourquoi dans ce même moment
Faut-il que ton chant le réveille?
Si j'oſe, dit le Cocq, ainſi le réveiller
Par le bruit que fait mon ramage
C'eſt que je l'avertis d'aller à ſon ouvrage;

Fort bien, réprit le Chat, mais, quand ſur ton pailler
Tu prens pour femme & ta ſœur & ta fille
Ta mere même & que dans ta famille
Sans ceſſe tu commets mille inceſtes affreux,
Comment appelle-tu ce commerce honteux ?
Je ne le faits, lui dit, la pauvre volatille,
Qu'afin de lui donner un plus grand nombre d'œufs.
Tu ſçais fort bien, dit le Chat, te défendre,
On ne peut pas mieux raiſonner,
Mais, las que je ſuis de t'entendre,
Je n'ai pas réſolu de ne point déjeuner.
" Quand le cœur une fois ſe réſout à mal faire
" Rien ne ſçauroit plus l'en diſtraire.

II. *Le Plongeon, le Buiſſon & la Chauve-ſouris.*

LE Plongeon, le Buiſſon & la Chauve-ſouris
Voulant par le négoce avancer leur fortune,
Commirent aux flots de Neptune
Cent marchandiſes de haut prix,
Le Plongeon des bijoux, le Buiſſon des habits
D'étoffe riche & précieuſe,
Et la Chauve-ſouris ſagement apporta
Pour le trafic une ſomme nombreuſe
D'or & d'argent qu'elle emprunta.
Ils commençoient encor leur utile voyage
Lors qu'un affreux & promt orage
Si vîte à fond fit couler leur Vaiſſeau,
Qu'à peine les Marchands gagnant le bord de l'eau
Se ſauverent-ils du naufrage.

Le Plongeon inquiet va le long du rivage
Examiner, ſi de tout ſon bagage
La Mer n'aura rien réjetté.
Le Buiſſon, dès qu'on s'en approche
Tous les vêtemens il accroche,
Pour voir s'ils ne ſont point le prix de ſes déniers,
Et la Chauve-ſouris quand la nuit eſt venuë
Se déguiſe en Oiſeau pour n'être pas connuë
Par quelqu'un de ſes Créanciers.
" Quoi que ſur ſoi l'on veille avec beaucoup d'étude,
" On ſe corrige peu d'une vieille habitude.

III. *Le Lion, l'Aſne & le Rénard.*

LE Lion, l'Aſne & le Rénard
Chaſſoient un jour tous trois de compagnie,
Et quand la chaſſe fut finie,
L'Aſne eut ordre de faire à chacun d'eux ſa part;
Il le fit ſans ſupercherie;
Le Lion cependant autrement en jugea,
L'acuſa de friponnerie,
Et tombant ſur lui de furie
L'étendit mort & le mangea.
Enſuite détournant ſa vûë,
Faites, dit-il, au Rénard, faites nos parts promptement
Et qu'à les faire ſagement
Ton habileté s'évertuë.
Le Rénard en tremblant fit le partage, & mit
D'un côté preſque tout & preſque rien de l'autre,

Puis s'aprochant du Lion, il lui dit,
De ces deux tas, Seigneur, le plus gros eſt le vôtre
Et ce m'eſt trop encor d'avoir le plus petit:
Le Lion voyant ce partage
Lui dit, frere Rénard, qui t'a rendu ſi ſage;
Et le Rénard répondit ſans façon,
C'eſt l'Aſne mort qui m'a fait ma léçon.
" Quand le voiſin ſoufre quelque dommage
" On doit en dévenir plus ſage.

IV. *La Chauve-Souris & la Bellette.*

UNe Chauve-ſouris étant tombée à terre
Une Belette qui l'a prit
Alloit ſuivant ſon appetit
Lui faire une cruelle guerre.
Elle demandoit humblement
Qu'il lui plût lui donner la vie;
La Belette dit, nullement,
Vous êtes des Oiſeaux la plus grande ennemie;
Moi, dit-elle, & pourquoi? je n'ai rien de l'Oiſeau,
Je ſuis une Souris, régardez mes mamelles,
Je ſuis ſans bec, je n'ai point d'ailes,
Quel mal pourrois-je faire au plus petit Moineau?
La Belette ainſi convaincuë
La laiſſa s'en aller comme elle étoit venuë.
A quelques jours de là ſon malheureux deſtin
Voulut qu'elle fût le butin
D'une Bellette encore plus cruelle
Qui lui dit, vous n'ignorez pas
Que vous allez paſſer le pas;
Nous ſommes en guerre éternelle

Avec les Rats & les Souris
Et nôtre politique eſt telle
Qu'on eſt mangé dès qu'on eſt pris,
Je le veux bien, répondit-elle,
Mais ſongez-vous que je ſuis un Oiſeau?
Alors elle batit de l'aile
Et s'envolant elle ſauva ſa peau.
" Pour ſortir des périls où le hazard nous porte
" Il faut avoir plus d'une porte.

V. *L'Aſne & le Cheval.*

L'Aſne eſtimoit le Cheval bienheureux
De manger tout ſon ſaoul de l'orge & de l'aveine
Et de ſe panader ſous des harnois pompeux
Exempt de travail & de peine;
Pendant que lui Baudet mourant de mallefaim
Ne mangeoit, tout au plus, que quelque bout de natte
Et ſous le fardeau qui le matte
Rouloit ſon malheureux deſtin.
Mais une guerre alors vivement allumée
Ayant forcé ſon Maître à monter à Cheval,
Il vit ce ſuperbe Animal
De cent coups d'éperon la peau toute entamée
Aller aux ennemis, eſſuyer leur courroux,
Et n'en ſortir que tout percé de coups.
L'Aſne ayant vû ce que c'eſt qu'une Armée
Et du Cheval quel fut le traitement;
Tout compenſé, changea de ſentiment.
" Qui du riche & du grand voit le péril extrême,
" Aime le bien modique, & la pauvreté même.

VI. *Mo-*

VI. *Momus.*

NEptune, Jupiter & la ſage Pallas
Eurent jadis de grands débats
A qui, pour embellir la terre,
Lui feroit le don le plus beau;
Celui qui lance le Tonnerre
De l'homme fit préſent, Neptune du Taureau,
Pallas de la Maiſon. Momus dont la Satyre
N'épargna jamais rien, Juge fut apellé.
Aucun don ne paſſa ſans être contrôllé,
Et ſans que ſon chagrin n'y trouvât à rédire.
Le fier Taureau lui ſembla n'avoir pas
Les cornes ſur le front heureuſement placées
Et que ſur l'eſtomac intrépide aux combats,
Plus ſagement on les auroit dreſſées;
A l'égard de l'Homme il réprit
Que ſon corps cachât ſon eſprit,
Et dit qu'il y falloit au moins une fenêtre
Par où, tout ce qu'il penſe auroit pû ſe connoître.
Pour la Maiſon, il auroit ſouhaitté
Que voiturable à volonté
Sur des rouleaux elle eût été bâtie,
Afin que de voiſins étant mal aſſortie,
On eût pû la rouler ailleurs,
Et ſans ſe déloger en trouver de meilleurs.
" Il n'eſt point de ſi belle choſe
" Qu'aiſement deſſus on ne gloſe.

VII. *Le Chien & le Loup.*

SUr un Chien qui dormoit au devant d'une étable
Un vieux Loup ſe jettant, alloit le dévorer,

Le Chien faiſant un cry ſoûmis & pitoyable
Ne ceſſoit de le conjurer
De n'être pas inexorable,
Diſant qu'il étoit maigre & dur horriblement,
Que des nopces chez lui bien-tôt alloient ſe faire
Où la joye & la bonne chére
Le rémettroient aſſeurement.
Et que ſi quelques jours il vouloit bien attendre
Il le rétrouveroit & plus gras & plus tendre.
Le Loup ne le contredit point
Et lui laiſſa réprendre un meilleur embonpoint.
Enſuite vers le Chien le Loup fit un voyage,
Il le trouve dormant ſur le plus haut étage;
Il l'éveille & lui dit qu'il deſcendît en bas,
Qu'il vénoit voir s'il étoit aſſez gras
Et le ſommer de ſa parole.
Pauvre Loup, dit le Chien, que ta viſite eſt folle:
Prens garde une autre fois qu'on ne te trompe pas;
Dans le moment faits ton négoce
Et ſous l'eſpoir d'un plus friand répas
N'attens plus qu'on ait fait la nopce.
" Des grands périls qu'on a courus
" On tire ce profit qu'on n'y rétombe plus.

VIII. *Le Chien, le Coq & le Rénard.*

LE Chien avec un Coq entréprit un voyage;
D'abord dans un même arbre ils paſſerent la nuit;
Le Coq monta ſur le plus haut branchage,

Le Chien dans le tronc creux établit ſon réduit.
Dès le matin le Coq fit ſon ramage
Auſſi-tôt un Rénard de bonne-heure éveillé
Vint à lui, le pria de vouloir bien deſcendre,
Diſant que de ſon chant ſurpris, émerveillé,
Plus longuement il ne pouvoit atendre,
Qu'il vouloit embraſſer l'aimable Muſicien
Qui vénoit de chanter & de chanter ſi bien.
Le Coq qui réconnut ſa loüange traitreſſe,
Lui dit avec la même adreſſe,
Je n'ai pas de plus grand déſir
Que de vous donner du plaiſir,
Mais ſi vous voulez que je ſorte,
Il faut éveiller le Portier,
Afin qu'il nous ouvre la Porte,
Oſerois-je vous en prier?
Le Chien au prémier coup ſortit de ſa demeure,
Le malheureux Rénard penſa mourir de peur;
Il fuit, le Chien le prit & l'étrangla ſur l'heure.
" C'eſt le vrai droit du jeu de tromper le trompeur.

IX. *La Canne & l'Olivier.*

LA Canne & l'Olivier jadis ſe querellerent
Sur le point de la fermeté;
Et s'échaufant d'un & d'autre côté
Très-indignement ſe traitterent.
Quoi donc folle, à ce que je voi,
Tu t'oſes comparer à moi?
Dit l'Olivier, moi dont le tronc robuſte
De racines environné
Dans terre eſt ſi bien cramponné?
Toi qui n'eſt pas même un arbuſte

Et dont le corps foible & mouvant
Eſt le joüet du moindre vent,
Alors ſurvint un furieux orage;
L'orgueilleux Olivier ſans craindre ſon ravage
Tient ferme & ſe roidit contre les Aquilons.
Mais leur impetueuſe rage
L'abbat & par éclats l'étend ſur les ſablons.
Pour la Canne elle s'humilie,
Se courbe, s'abaiſſe, & ſe plie
Au gré des bruyans tourbillons;
Et quand leur fougue fut paſſée
Sans avoir rien ſoufert de leur plus rude éfort,
Sage elle ſe moqua de l'audace inſenſée
De l'Olivier & de ſon ſort.
" Il faut toûjours le céder au plus fort.

X. *Les Grives.*

UNe grande trouppe de Grives
De la Savoye ayant paſſé les Monts,
Alla deſcendre en des fertiles fonds
Sur quelques vandanges hâtives
Dont la maturité dévançoit les ſaiſons,
Quelques-unes s'en rétournerent
Mais en petite quantité,
Après avoir bien profité,
Des bons raiſins dont elles ſe creverent.
Les Grives du Païs voyant leur embonpoint,
Leur gayeté, leur beau plumage,
Dans le fond de leur cœur ne ſe conſoloient point
De n'avoir pas fait le voyage.
Une qui révenoit leur dit, mes chéres ſœurs,
Ne nous enviez point de pareilles douceurs,
De mille qui ſont deſcenduës

Quatre ne ſont pas révenuës;
Les unes ont péri dans des traitres filets,
Les autres par le plomb, les autres par les traits,
Des milliers ont été venduës;
Pour nous que dans ces lieux le Ciel ramene en paix,
Si vous ſçaviez nos ſoins, nos craintes, nos diſgraces,
Vous ne ſouhaiteriez jamais
A tel prix de dévenir graſſes.
" La Cour fait peu d'hommes heureux
" Quand même elle exauce leurs vœux.

XI. *Les deux Chiens & le Cuiſinier.*

UN homme voulant régaler
Un autre homme de conſéquence,
Lui fit faire un feſtin dont la magnificence
Mal-aiſément ſe pouroit égaler,
Le Chien de la maiſon voiſine
Que le Chien du logis bonnement conduiſoit,
S'introduiſit dans la cuiſine
Pour s'informer de ce qu'on y faiſoit.
Voyant tant de bons mets, tant de ſauſſes liantes
Et tant de Viandes ſucculantes,
O Ciel, dit-il, que de nouveaux plaiſirs,
Que d'aimables douceurs, que de ſolide joïe
Dans peu vont remplir mes déſirs!
Déja dans ſon idée il en faiſoit ſa proye;
Lorſque le Cuiſinier le trouvant ſous ſes pas
Le prit par les pieds de derriére
Et d'une cruelle maniére
Le jetta bruſquement de la fenêtre en bas;

Il pouſſa cent cris éfroyables,
Aigus, plaintifs & pitoyables;
Et comme à petits pas triſte il s'en rétournoit,
Un Chien lui démanda, ne ſçachant pas l'afaire,
Si dans cette Maiſon, d'où ſans doute il vénoit
Joyeuſement on feſtinoit,
Et s'il avoit fait bonne chére.
Si bonne, lui dit-il, qu'enfin je n'en puis plus,
Et ſi ſoû jamais je ne fus;
Je ne puis pas même te dire
Par où j'en ſors, ni comment je m'en tire,
" A qui du bien d'autrui veut te gratifier
" Tu ne dois pas trop te fier.

XII. *Le Singe & le Dauphin.*

C'A de tout tems été l'uſage
Quand on s'embarque ſur les flots
D'avoir de jeunes Chiens, des Singes, des Magots
Pour adoucir le chagrin du voyage.
Un homme autrefois navigant
Le long de l'Attique rivage
Avoit un gros Magot, il ſurvint un orage
Qui le Vaiſſeau ſans ceſſe fatigant
Enfin lui fit faire naufrage.
Un Dauphin généreux promptement acourut;
La figure du Singe à l'abord le déçut,
Et le croyant un homme véritable
Sur ſon dos large il le réçut.
Eſtes-vous, lui dit-il, natif de cette Ville
Où croiſſent tant de beaux eſprits
D'Athénes la ſçavante? Oüi, dit-il, & je ſuis
D'une illuſtre & noble famille
Qui pour l'eſprit, y remporte le prix;

Souvent, dit le Dauphin, vous voyez le *Pirée?
Le Singe répondit, d'une voix aſſeurée
(Croyant qu'on lui parloit d'un homme du païs)
C'eſt le meilleur de mes amis.
Le Dauphin rélevant la crête
Et très-juſtement irrité
De cette folle vanité,
Dit en le ſubmergeant, peſte ſoit de la bête.
" Si mal le Menteur ſe conduit
" Que par ſon diſcours ſeul ſouvent il ſe détruit.

XIII. *Le Paiſan & Jupiter.*

ENtre les mains d'un Païſan
Jupiter autrefois rémit un héritage
Et lui dit que des fruits ils feroient le partage
Entre eux deux à la fin de l'an.
Avec ce pact encor que le Maître du monde
Féroit neiger, pleuvoir, venter, gêler, tonner
Et luire du Soleil la lumiére féconde
Ainſi qu'au Païſan il plairoit d'ordonner.
Il ſe mit donc à rémuer la terre
A la herſer, à la ſémer
Et ſur tout à la bien fumer;
Tout crut, tout profita, car le Dieu du Tonnerre
Donnoit le tems que l'homme démandoit:
Mais quand la Moiſſon vint, cet homme mal-habile
Au lieu des grains qu'il attendoit
Ne récuëillit qu'une paille ſtérile.
Jupiter en ſourit & ce triſte malheur
Afligea peu le Roi du monde,
Qui Maître ſouverain de la Terre & de l'Onde,

* *Port d'Athénes.*

Et des biens & des maux juſte diſpenſateur
Voulut montrer combien la Providence
L'emporte ſur nôtre prudence.
Tu vois, dit-il, au Laboureur
Ce qu'il t'en prend d'avoir règlé l'année
Et fait du tems la deſtinée;
Laiſſe-moi donc en ordonner
Et ne prens ſoin que de la Terre;
Contente-toi de la bien façonner,
Et de faire aux Mulots une cruelle guerre,
Et moi j'aurai le ſoin, de neiger, de pleuvoir,
Et de donner le tems tel qu'il le faut avoir.
La choſe ainſi ſagement digérée
Du Païſan fut agréée.
Si grande fut de l'an d'après
La fertilité des guérets
Que les gréniers qui de grains ſe remplirent
Pour les contenir tous à grand peine ſuffirent.
Dépuis, l'homme ignorant & ſuperficiel
N'a plus voulu règler le Ciel.

XIV. *Le Voleur & ſa Mere.*

UN malheureux Voleur qu'on ménoit au ſuplice
Rencontra ſa Mere en chémin
Qui de ſon pauvre fils déploroit le deſtin;
Il fit, en la voyant, ſuplier la Juſtice
D'avoir la bonté de ſoufrir
Qu'il pût lui dire un mot avant que de mourir.
Comme elle s'avança triſte, deſeſperée
Et les yeux de larmes baignez,
Le malheureux, d'une dent acerée
Cruellement lui tronçonna le nez
Et la rendit toute défigurée.

Le Peuple auſſi-tôt à crier
Maudit, infâme meurtrier,
Quelle eſt la fureur qui te guide ;
Quel ſuplice nouveau peut jamais expier
Un ſi cruel, & ſi noir parricide ?
Eſcoutez, leur dit-il, mes chers Concitoyens,
C'eſt cette Mere & ſi bonne & ſi tendre
Qui ma chargé de ces liens,
Et qui faute de me réprendre,
Ainſi qu'elle en avoit le droit & les moyens,
Eſt cauſe qu'aujourd'hui l'on me va méner pendre.
Lors que j'étois encor enfant,
D'un de mes Compagnons je dérobai le Livre,
J'allai le lui porter, elle en me careſſant
Le réçût, & ſembla m'inviter à pourſuivre;
Dépuis dans le larcin j'ai pris le train de vivre
Et j'en ai tant commis qu'ils m'ont enfin méné
A l'infame ſuplice où je ſuis condamné ;
J'aurois ſçû l'éviter cette afreuſe miſere
Si juſte, ſage, & bonne mere
Elle eût dès les commencemens
Donné de rudes châtimens
A la faute la plus lègere.
" Trop de bonté dans les Parens
" Cauſe la perte des enfans.

XV. *Le Bucheron & Mercure.*

DAns un large & profond ruiſſeau
Un Bucheron laiſſa choir ſa coignée
Et s'aſſeyant le long du bord de l'eau
Pleuroit ſa triſte deſtinée.
Mercure le plaignit & ſe plongea ſoudain,
Puis ſortit du milieu de l'Onde

Ténant une Coignée en main
La plus riche qui fut au monde :
Elle étoit d'or, il dit au Bucheron
Et-ce là ta Coignée ? il répondit que non.
Mercure de la même ſorte
Se plonge encore & diligent
Révient avec une d'argent,
Lui diſant, eſt-ce là la tienne que j'aporte ?
Non dit le Bucheron. Mercure dérechef
Ayant plongé dans l'Onde & ſon corps & ſon chef
En raporta ſur la prochaine rive
Une de fer ayant manche de bois ;
Alors le Bucheron d'une allegreſſe vive
Cria la voila cette fois,
Et tout plein de réconnoiſſance
Rémercia le Dieu de ſa prompte aſſiſtance.
Mercure que toucha dans un homme indigent
Cette probité ſans égale,
Prit du plaiſir à lui faire un régale
De l'outil d'or & de l'outil d'argent.
Le Bucheron de rétour au Village
En fit l'hiſtoire aux autres Bucherons.
Un d'entre eux mais des plus larrons
Qui fût dans tout le voiſinage
S'alla planter ſur le même ruiſſeau
Et faiſant de pleureur le même perſonnage,
Dit au Dieu qui parut ſur le même rivage
Que ſa Coignée étoit tombée en l'eau.
Mercure ſe plongea d'une viteſſe extrême
Et raporta plus vîte encor
Une Coignée étincelante d'or
Et lui dit l'eſt-ce là ? Seigneur, c'eſt elle-même,
Dit le coquin de Bucheron.

Mercure le laiſſa ſans lui faire aucun don,
Et celle qu'il avoit perduë
Ne lui fut pas même renduë.
" Le Ciel eſt favorable aux vœux des gens de bien,
" Aux méchans il n'acorde rien.

XVI. *Le Lion, le Loup & le Rénard.*

UN Lion dans un bois ſoufrant de cruels maux
Giſoit environné de tous les Animaux;
Le Rénard ſeul manquoit à l'aſſemblée
Du mal du Prince inquiete & troublée,
Le Loup qui de mal faire eut toûjours le talent,
De ſon abſence alors ſe prévalant,
Dit au Lion ; quelle afaire importante
Peut empêcher le Rénard d'être ici ?
C'eſt de ſon Prince avoir peu de ſouci;
Mais quoi ! telle eſt ſon humeur arogante
Que même il ſe fait un honneur
Du mépris dont il uſe envers vôtre grandeur.
Le Rénard à ces mots qui ne pouvoient lui plaire
Et qu'aiſément il déchifra
Dans la ſalle Royale entra.
Le Lion brulant de colere
Fit un afreux rugiſſement,
Et le Rénard bien humblement
Pour être oüi préſenta ſa Réquête,
Le Lion en baiſſant la tête
Le lui permit dans le moment.
Grand Roi, dit le Rénard, dont le ſuprême empire
Sur tous les Animaux s'étend,
Sans vanité j'oſerois bien vous dire

Que pour vôtre ſanté j'ai moi ſeul fait autant,
Et plus que n'en ont fait enſemble
Tous ceux qu'en cette Cour le bien public aſſemble,
J'ai cent Médécins conſultez,
Mille païs j'ai viſitez,
Sans oublier les lieux où ſe font des miracles,
J'ai paſſé par tous les Oracles,
En un mot j'ai tout éprouvé
Pour avoir le rémede, auſſi l'ai-je trouvé.
De le ſçavoir chacun brule d'envie
Et veut qu'à l'inſtant il le die.
Il ne faut rien, dit-il, en pourſuivant,
Que mettre, d'un tel mal la perſonne afligée
Dans la peau d'un Loup tout vivant,
Et ſur l'heure elle en eſt tout-à-fait ſoulagée.
Fort bien, dit le Lion, rien n'eſt plus à chercher :
Voila le Loup, qu'on me l'aille écorcher.
Du puiſſant Roi l'ordre terrible
Dans le moment s'exécuta.
Le Loup parut en un état horrible
Et le Rénard en plaiſanta ;
Comment oſes-tu bien paroître
Ainſi tout nu, dit-il, ſans honte & ſans pudeur,
De Cuiſinier tu veux peut-être
Te faire enfin Gladiateur ;
" Que ſoit ainſi traité tout calomniateur
" Qui ne ſe ſert de ſa puiſſance
" Que pour oprimer l'innocence.

XVII. *Les Arbres & le Prunier ſauvage.*

LEs Arbres autrefois priérent l'Olivier
D'être leur Roi ; le paiſible fruitier
Leur dit, voulez vous que je quite

Cette douceur qui fait tout mon mérite
Et dont je réçois tant d'honneur,
Pour prendre les peines que donne
Le triſte poids d'une Couronne;
Allez ailleurs faire de tels préſens.
Ils s'en vont au Figuier, dont la tige féconde
Par deux fois produit tous les ans
Les plus excellens fruits du monde.
Me croyez-vous, dit-il, ſi fou, ſi malheureux
Que je veuille règner, & que jamais je change
Mes doux fruits avec ce mélange
De travaux & de ſoins fâcheux
Que les Sceptres toûjours aménent avec eux;
Non ſans doute, & d'ailleurs je ne m'en ſens pas digne.
Réfuſez de la ſorte ils vont trouver la Vigne
Qui leur montrant ſous ſes rameaux
Ses belles grapes colorées,
Les unes d'or, les autres empourprées,
Leur dit, rémarquez-vous combien mes fruits ſont beaux,
Conſiderez-vous bien encore
Combien leur jus délicieux
Eſt du Couchant juſqu'à l'Aurore
Aimé des hommes & des Dieux ?
Et vous voulez que j'abandonne
Tous ces biens que le Ciel me donne
Pour vous conduire, & pour m'embaraſſer
D'une grandeur vaine & frivole
Dont je me puis fort bien paſſer ?
Non, non je ne ſuis pas ſi folle.
Les Arbres fatiguez, & qui ne vouloient plus
Eſſuyer de pareils réfus,
Vont trouver le Prunier ſauvage,

L'éliſent pour leur Prince & lui rendent hommage.
Lui ſe gonflant d'un orgueil faſtueux
Leur dit en s'élevant ſur eux,
Si je ſuis vôtre Roi vénez ſous mon ombrage;
Quoi vous ne vénez pas? que le feu de ma rage
Vous brule tous & vous ravage
Dépuis le plus grand Cédre & le plus orgueilleux
Juſqu'au moindre arbriſſeau du plus petit bocage.
" Ceux-là ſeuls pour règner ont de la paſſion
" Que poſſede une folle & vaine ambition.

XVIII. *Le Rénard & l'Aigle.*

D'Un Aigle & d'un Rénard la parfaite amitié
Les fit loger en même voiſinage,
L'Aigle d'un grand Ormeau prit le plus haut étage.
Et dans ſon tronc tout vuide par le pié
Le Rénard fit ſon hermitage.
Tous deux, ils eurent des Petits;
Un jour que le Rénard au loin faiſoit ſa quête
L'Aigle affamée & carnaciere bête,
Du malheureux Rénard viſita le taudis,
Prit ſes enfans, & fut pleine de joye
A ſes Aiglons les expoſer en proye.
Le pauvre Rénard de rétour
Connut ſa perte & le perfide tour
Que l'Aigle avoit oſé lui faire;
Il ſeroit mal-aiſe d'exprimer la colere
Qu'alluma dans ſon cœur le maternel amour.

Mais l'Aigle volant à merveille.
Et lui ne pouvant s'élever,
Mal aiſément pouvoit-il ariver
Que ſon juſte courroux lui rendît la pareille.
Ce qu'il peut il le fait; d'une importune voix
Il l'a harcelle, il l'injurie,
Et chaque jour plus de vingt fois
Lui réproche ſa perfidie.
Enfin il eut ſon tour. De pauvres Villageois
Firent un Sacrifice à l'ombrage d'un bois;
Elle vint ſur l'Autel inſolente & gourmande
Enlever un morceau de viande,
A ce morceau ténoit un charbon allumé
Dont en moins d'un moment ſon nid fut enflamé.
Elle s'enfuit ſous le prochain feüillage
Et là crévant de douleur & de rage
Elle voyoit brûler & tomber ſes pétits
Sans plume & preſque tous-rôtis;
Pendant que le Rénard dont ils étoient la proïe,
En goûtoit une double joïe.
" Un Traitre a ſçû nous outrager?
" Si tout manque, le Ciel ſçaura nous en venger.

XIX. *L'Aloüette.*

LA gentille Aloüette eſt un pétit Oiſeau
Qui porte au ſommet de ſa tête
Une houppe en forme de crête,
Et qui dans les guerets, au tems du rénouveau
De ſes Pétits fait le berceau;
Diſpoſant ſi bien ſa famille
Qu'ils ne commencent à voler
Aſſez pour ailleurs s'en aller,
Que lorſque la moiſſon démande la faucille.

Une fois par hazard, dans des Ségles hâtifs
Ayant établi ſa démeure,
Elle vit la moiſſon n'atendre plus que l'heure,
Et ſes pétits n'être pas aſſez vifs
Pour s'envoler ſur un autre héritage;
En ſortant donc pour aller au fourage
Dans les beaux Fromens d'alentour,
Elle eut bien ſoin de leur preſcrire
D'écouter tout & de tout lui rédire:
Le Maître vint de ſon champ faire un tour
Avec ſon fils. Cette piéce de Ségle
Eſt meure, lui dit-il, & ne s'amende pas,
Le Grain en tombe, & dans la règle
Elle dévroit déja toute entiére être bas.
Va donc chez nos Amis ſi-tôt que de l'Aurore
La prémiére lueur commencera d'éclore,
Les ſuplier de nous prêter la main
Pour moiſſonner cette piéce démain.
Dès auſſi-tôt que l'Aloüette mere
Eut réjoint dans ſon nid ſes Pétits éfrayez,
Craintifs & tous enſemble ils lui dirent l'afaire,
Ne vous allarmez point, leur dit-elle, & croïez
Que perſonne démain n'entamera l'ouvrage
N'y n'entréra dans l'héritage,
S'il eſt vrai qu'il s'en ſoit rémis
Au ſervice de ſes Amis.
Etant donc au matin dans les champs rétournée,
Le Maître vint pour voir ſi de bonne façon
On ſe prénoit à faire ſa moiſſon,
Mais il n'y vit perſonne & déja la journée
Beaucoup vers le Midi s'étoit achéminée;
Nous n'avons pour amis que de francs pareſſeux,
Dit-il, & c'eſt à tort que nous comptons ſur eux.
Va trouver nos Parens, va t'en leur faire entendre
Que

Que dès démain ſans plus atendre
Ils viennent moiſſonner cette piéce de Blé.
Le Nid, de ce diſcours cruellement troublé
En avertit la bonne Mere
Qui ne s'en effarouchant guére
Leur dit, ne craignez rien & démeurez en paix;
L'Aurore à peine éclaira les guérets
Que le Maître arivant & ne voyant perſonne
Qui pour lui dans ſon champ moiſſonne,
Dit à ſon fils, n'atendons plus après
Ni nos amis, ni ceux que de plus près
Le ſang unit à nos familles,
Chacun d'eux ne ſonge qu'à ſoi;
Ici démain aporte deux faucilles
L'une pour toi, l'autre pour moi;
S'atendre au bras d'autrui c'eſt une erreur extrême;
Nous férons la choſe nous-même.
Lors que de ſes enfans l'Aloüette eût apris
Le vigoureux deſſein que le Maître avoit pris,
Il faut, dit-elle, que je ſorte;
Cette fois-ci c'eſt tout de bon;
Démain ſe fera la moiſſon;
Puis qu'il s'y prend de cette ſorte.
" De ce qui par toi-même à fin peut être mis
" Ne t'en rémets à tes Amis.

XX. *Un Pere, un Fils & un Aſne.*

UN Pere avec ſon Fils dans un âge encor tendre
Ménoient leur Aſne à vuide au marché pour le vendre;
Un païſan qui proche du chemin
Labouroit un morceau de terre

Se mit à leur faire la guerre,
Et s'armant d'un rire malin,
On les prendroit, dit-il, pour deux francs Pedagogues
Qui graves, ſuffiſans & rogues
Suivent leur Ecolier qui marche devant eux;
Plus leur ſéroit avantageux
N'en déplaiſe à leur politique,
De ſe ſervir de leur Bourique
Qui ſiéroit bien à tous les deux.
Le Pere fut touché de cette rémontrance
Et ſon Fils n'étant pas de forte corpulence
Il le fit auſſi-tôt monter ſur le Baudet.
Un Paſſant y trouva grandement à rédire
Et loin de n'en faire que rire
S'ofença de voir un Cadet
Se quarer ſur cette monture
Pendant qu'un bon Vieillard le ſuivoit de ſon pié;
Il en eut ſi grande pitié
Et pouſſa ſi loin ſon murmure
Que le Pere auſſi-tôt fit décendre ſon Fils
Et prit pour lui la bête aſine.
A peine eut-il ateint la Bourgade voiſine
Que tous les habitans près de leur porte aſſis,
Comme c'eſt l'ordinaire en un beau jour de Fête,
Trouvérent fort mauvais qu'il fût ſur une bête,
(Car il étoit encor robuſte & bien diſpos)
Pendant que ſon Fils jeune & tendre
Avoit béſoin plus que lui, de répos;
Le Vieillard fatigué d'entendre
Répéter les mêmes propos
Par tous les habitans qui s'amaſſoient en troupe

Dit à ſon Fils de lui ſauter en croupe.
Tous crierent alors, attendris de pitié
De voir un Animal prêt d'être eſtropié.
Le Vieillard ne ſçachant que faire
Pour contenter tout le vulgaire,
Abatit le Baudet, joignit ſes quatre pieds
Et les ayant tous enſemble liez.
Paſſa par deſſous une gaule
Que ſon garçon & lui mirent ſur leur épaule
Et porterent ainſi ce riſible Animal
Comme un Chandelier de Chriſtal.
Un ſpectacle ſi fou, ſi rare,
Si ridicule & ſi bizare
Fit rire les moins emportez
Juſqu'à s'en ténir les côtez ;
Il réjoüit toute la Ville entiére,
Et le Vieillard outré de cet affront
Jetta l'Aſne dans la riviere
De deſſus le milieu du Pont.
" De plaire à tous quiconque ambitionne
" Beaucoup ſe peine & ne plait à perſonne.

FIN.

TABLE
DES FABLES.

PREMIER LIVRE.

I. LE Pere & ſes Enfans. 399
II. L'Aſne, le Singe, & la Taupe. 400
III. Le Lion enragé & la Chévre. ibid.
IV. Le Foulon & le Charbonier. 401
V. Les deux Chiens. ib.
VI. Le Rénard & les Raiſins. ibid.
VII. Les Limaçons. 402
VIII. La Corneille & l'Hirondelle. ibid.
IX. Le Rénard & le Maſque. 403
X. La Poule & l'Hirondelle. ibid.
XI. La Mouche. ibid.
XII. Le Corbeau & le Serpent. 404
XIII. La Femme noyée & ſon Mari. ibid.
XIV. L'Aſne portant une Idole. ibid.
XV. L'Eſpérance. 405
XVI. Le Lion & le Rénard. ibid.
XVII. Le Loup & la Gruë. 406
XVIII. Jupiter & le Limaçon. ibid.
XIX. L'Aſnon & le Loup. 407
XX. Le Loup & le Rénard. ibid.

SECOND LIVRE.

I. LA Pie & les Oiſeaux. 408
II L'Agneau & le Loup. ibid.
III. Le Corbeau & ſa Mere. 409
IV. La Mouche & les Chevaux de courſe. ibid.
V. L'Anguille & le Serpent. 410
VI. L'Aſne & le Loup. ibid.

VII. *Le Paiſan & le Cavalier.* 411
VIII. *L'Aſne & le Sanglier.* ibid.
IX. *L'Enfant & le Scorpion.* ibid.
X. *L'Aſne & le Rénard.* 412
XI. *Le Chien & le morceau de chair.* ib.
XII. *Le Mulet.* 413
XIII. *Le Rénard qui change de ſouhaits.* ibid.
XIV. *L'Aſtrologue.* 414
XV. *La Fourmi & la Cigale.* ibid.
XVI. *Mercure.* 415
XVII. *Le Vieillard & la Mort.* ibid.
XVIII. *Le Pân & la Choüette.* 416
XIX. *Le jour de Fête & le jour Ouvrier.* ibid.
XX. *Les Aſnes & Jupiter.* 417

TROISIE'ME LIVRE.

I. *UN Maître & ſes chiens.* 418
II. *Le Cerf & ſon Fân.* ibid.
III. *Les deux Grenoüilles.* 419
IV. *L'Avare.* 420
V. *Le Sanglier & le Rénard.* ibid.
VI. *Les deux Aſnes.* 421
VII. *Le Fanfaron.* ibid.
VIII. *Le Devin.* 422
IX. *L'Aſne, le Corbeau & le Loup.* ibid.
X. *Le Rénard & la Ronce.* 423
XI. *Le Rénard & le Singe.* 424
XII. *Deux jeunes hommes & un Cuiſinier.* ibid.
XIII. *Le Loup & la femme.* 425
XIV. *Les Rats & le le Chat.* ibid.
XV. *Le Corbeau & le Rénard.* 426
XVI. *La Fourmi.* 427
XVII. *La Choüette.* ib.
XVIII. *L'Oiſeleur & l'Aloüette.* 428
XIX. *Le Cigne & l'Oye.* ibid.
XX. *Les deux Grénoüilles.* 429

QUATRIE'ME LIVRE.
I. LA Femme & le Médécin. 430
II. Le Bouvier. 431
III. La Biche & la Vigne. ibid.
IV. Les Rats. 432
V. Mercure & un Sculpteur. 433
VI. Le Satyre & l'Homme. ibid.
VII. Le Chéval & l'Aſne. 434
VIII. Le Trompeur & Apollon. 435
IX. La Corneille & le Chien. ibid.
X. Le Rénard. 436
XI. Le Rénard, l'Aſne & le Lion. 437
XII. Les deux Marmites, l'une d'airain & l'autre d'argile. ibid.
XIII. Le Pourceau & le Chien. 438
XIV. Le Bouvier & Hercule. 439
XV. Le Lion & le Rénard. ibid.
XVI. Le Singe & le Rénard. 440
XVII. Jupiter & Minerve. 441
XVIII. Le Rénard & le Heriſon. 442
XIX. Le Maître & le Chien. ibid.
XX. L'Aſne changeant de Maîtres. 443

CINQUIE'ME LIVRE.
I. LE Chat & le Cocq. 444
II. Le Plongeon, le Buiſſon & la Chauve-ſouris. 445
III. Le Lion, l'Aſne & le Rénard. 446
IV. La Chauve-Souris & la Belette. 447
V. L'Aſne & le Cheval. 448
VI. Momus. 449
VII. Le Chien & le Loup. ibid.
VIII. Le Chien, le Coq & le Rénard. 450
IX. La Canne & l'Olivier. 451
X. Les Grives. 452
XI. Les deux Chiens & le Cuiſinier. 453
XII. Le Singe & le Dauphin. 454
XIII. Le Paiſan &

TABLE DES FABLES.

Jupiter. 455
XIV. *Le Voleur & ſa Mere.* 456
XV. *Le Bucheron & Mercure.* 457
XVI. *Le Lion, le Loup & le Rénard.* 459
XVII. *Les Arbres & le Prunier ſauvage.* 460
XVIII. *Le Rénard & l'Aigle.* 462
XIX. *L'Aloüette.* 463
XX. *Le Pere, ſon Fils & un Aſne.* 465

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege de Sa Majeſté, &c. Il eſt permis à JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi, & de l'Académie Françoiſe, d'imprimer pendant VINGT ANNE'ES, *Les diſcours qui ſont prononcez, & les Piéces de Poëſie lûës dans l'Académie en diferentes occaſions* : avec défenſes à tous autres de les Imprimer, ſur les peines portées à l'Original dudit Privilege.

Signé, P. AUBOUYN, Sindic.

Achévé d'Imprimer pour la troiſiéme fois le 30. *Juillet* 1724.

530323